LES

ANGLAIS ET L'INDE

DERNIÈRE PARTIE.[1]

LES GRANDES VILLES DE L'INDE. — DEUX MOIS SUR LE GREAT-TRUNK-ROAD.

I. — CALCUTTA.

The city of palaces! ce nom ambitieux, certains quartiers de Calcutta le justifient pleinement, et il existe peu d'entrées de ville plus belles que celle de la capitale du Bengale par le pont d'Alipore : devant vous, un champ de verdure grand comme quatre ou cinq Champ-de-Mars, au milieu duquel s'élèvent les remparts de Fort-William; à droite, la ligne des palais de *Chowringhee-Road;* à gauche, le Gange chargé de nobles vaisseaux, et comme fond du tableau le palais du gouverneur-général, d'une architecture peut-être incorrecte, mais dont la masse énorme est dans le lointain d'un effet tout grandiose. Quelques statues élevées par la reconnaissance publique aux grands hommes de l'Inde, distribuées au hasard aux abords de la ville, ne témoignent pas, il faut l'avouer, d'un goût plus avancé en matière d'art que les monumens de *Trafalgar square.* Il y a surtout vers les bazars une colonne dédiée au général Ochterlony, surmontée d'un melon colossal, unique en son genre et de l'effet le plus prodigieux. Malgré l'imperfection de ces tentatives monumentales, le premier

(1) Voyez, sur le service civil de l'Inde, sur l'instruction et le système pénal, sur le commerce et le budget, sur l'armée, la *Revue* du 15 novembre, 15 décembre 1856, 15 janvier et 15 février 1857.

aspect de Calcutta est réellement splendide; mais il ne faut pas s'aventurer de vingt-cinq pas en dehors des limites des quartiers élégans, si l'on ne veut tomber des palais dans des huttes aussi misérables que peuvent l'être celles des habitans de Tombouctou. Ici la civilisation, là la barbarie! Voici le XIXe siècle sous les espèces d'un bel équipage et d'une jeune miss parée des dernières modes de Paris; cet Indien à moitié nu monté sur un char primitif et criard appartient au siècle du roi Porus, des conquêtes de Bacchus, des équipées terrestres du dieu Brahma, que sais-je?

Le contraste est surtout frappant le jeudi soir à la promenade des bords du Gange. Au milieu d'un joli jardin, la musique d'un régiment de l'armée royale en galant uniforme jette aux échos les harmonies de Rossini ou de Meyerbeer. Aux alentours est rassemblée une cohue de dandies à cheval, de briskas et de phaétons remplis de femmes élégantes qui savourent à la fois la brise du soir et les mélodies européennes. Appuyez un peu sur la gauche, à cinquante pas d'un chapeau de Mme Laure ou d'un cheval de pur sang, aux bords de la rivière, une foule cuivrée fait ses ablutions dans les eaux sacrées, et si vous regardez bien au milieu des flots, vous découvrirez sans doute quelque cadavre d'Hindou qui descend le fleuve du Gange après avoir descendu le *fleuve de la vie,* comme chante Robin des Bois. Cette juxtaposition des mœurs modernes et des habitudes primitives de l'Inde des brahmes se rencontre à chaque instant dans la ville des palais. A quelques pas des plus beaux hôtels sont des huttes misérables, des mares fétides, des foyers d'infection de toute sorte, d'où s'élèvent des miasmes impurs qui déciment les populations, car Calcutta, malgré son importance politique et commerciale, est restée en dehors des améliorations publiques introduites déjà depuis des années dans la plupart des villes des colonies anglaises. Le gaz, que possèdent le Cap et Sydney, n'éclaire point encore la *city of palaces,* l'arrosement y est fait à bras d'hommes et de la manière la plus parcimonieuse; quant aux soins de propreté, au nettoyage des rues et des ruisseaux de la cité, municipalité et habitans restent étrangers à ce service d'utilité publique, exclusivement confié au zèle et aux bons soins de la population animale de la ville, population aussi nombreuse que variée dont il faut dire quelques mots.

Tous les descendans du corbeau de l'arche semblent s'être réunis à Calcutta; on les compte par centaines, par milliers, sur les arbres, les terrasses, où du matin au soir ils adressent au ciel le concert monotone et criard de leurs croassemens. Habitués à la tolérance, ces noirs oiseaux sont d'une impudence sans limite, et si dans le salon ils n'hésitent pas à satisfaire un impérieux besoin sur un

meuble favori, ils hésitent encore moins à profiter d'une opportunité favorable pour dérober au garde-manger quelque plat de choix. Si sûrs même sont-ils de l'indulgence acquise à leurs méfaits, qu'il n'est pas rare de les voir, juchés sur le dos des bœufs et moutons qui paissent dans la plaine, se tailler d'un bec indiscret beefsteaks et côtelettes, sans accorder la moindre attention aux réclamations les plus énergiques des propriétaires de la chose.

A la saison des pluies, les *argeelah,* ou *butcher's bird,* ou *philosophes,* oiseaux grands comme de petits hommes, au long bec, au jabot rougeâtre, au crâne pelé, à l'aile noire, viennent partager avec les corbeaux les travaux de l'assainissement de la cité. C'est assurément l'un des traits les plus originaux de la physionomie de la capitale du Bengale que cette population d'énormes emplumés, sans peur sinon sans reproche, qui circulent d'un pas majestueux dans les rues, sur les promenades, au milieu des carrosses et de la foule, et semblent parfaitement au fait de la disposition légale qui frappe d'une amende de 5 livres sterling quiconque s'avise de toucher une plume de leur aile, je ne dis pas, et pour cause, un cheveu de leur tête. Je ne crois pouvoir donner une meilleure idée des services importans que rendent ces bipèdes à la communauté anglo-indienne qu'en reproduisant la légende d'un dessin publié par le *Punch* indien (*Dehli Sketch*) il y a quelques années. Aux bords heureux du Gange se trouvent deux *philosophes,* le premier hâve et maigre, en véritable équipage de gastronome sans argent, le second adossé contre un arbre, le ventre gonflé, la face douloureuse. « Eh bien! mon ami, *how do you do!* dit le premier. — Ah! mal, très mal, répond le second, le gros babou de la nuit dernière me pèse horriblement sur l'estomac. »

Pour compléter cet aperçu des variétés de la population zoologique de Calcutta, il faut mentionner, au moins pour mémoire, les cancrelats, les lézards, surtout les rats, hôtes inféodés du palais du nabab aussi bien que de la hutte du pauvre hindou, et enfin les chacals qui, à la nuit, envahissent la ville par bandes et saluent les habitans de sérénades dont la maussade harmonie fait presque regretter les concerts diurnes des corbeaux.

Je pense ne pas m'écarter de l'ordre le plus logique en passant sans transition de ces plaies du Bengale aux domestiques indiens. Du jour où l'étranger a mis le pied sur les rives du Gange, il ne s'appartient plus, il est devenu la propriété, la chose d'une douzaine au moins de sauvages qui, sous prétexte de domesticité, prennent possession de sa maison et de sa personne, et s'attachent à ses pas, qu'ils ne quittent pas plus que son ombre : témoin l'aventure de ce gouverneur-général nouveau débarqué qui sortit par un beau

matin pour payer à la nature, dans le parc de Barrackpore, un de ces tributs que paient même les gouverneurs-généraux, et fut fort étonné, en se retournant, de trouver derrière lui son porteur d'ombrelle (*chatti wallah*) au port d'armes, aussi fier et majestueux que s'il eût monté la garde sur les marches du trône d'Aurengzeb.

Le personnel si nombreux de domestiques que l'Européen doit entretenir dans l'Inde est un sujet qui a été trop souvent traité pour que je dresse ici la liste des *konsommah, ketmadar, bérat, misti, métor*, etc., qui composent l'établissement même le plus modeste. Ce luxe d'une domesticité de douze ou quinze individus n'est après tout que le strict nécessaire, ainsi que le prouve l'aventure suivante dont je garantis l'authenticité. Avant d'aller plus loin, pour excuser les détails intimes de ce récit, je dois prier le lecteur, en manière de préambule, de se rappeler certains passages de l'immortelle comédie du *Malade imaginaire*. Un de mes amis était retenu au lit par un rhumatisme qui ne lui permettait de remuer ni pieds, ni mains, ni dos. Le ventre étant ballonné, la langue épaisse, à la nuit il avale quelques pilules et s'endort sous la garde de son *bérat* de toilette, de deux *bérats de punkah* et du *métor*, le *goujat* de son armée domestique : quatre humains ou à peu près, et pas un cheveu de plus que l'indispensable pour un homme de condition perclus. Que l'on en juge : vers minuit, coliques et tranchées, cris du malade, entrée du *bérat* de toilette et de ses deux confrères qui, malgré toutes les supplications de leur maître, restent impassibles et se seraient plutôt fait hacher en morceaux que d'usurper sur les fonctions du *métor*, si bien que, pressé par l'aloès, en présence de ses trois serviteurs consternés, plus malheureux que Tantale au milieu des ondes, mon pauvre ami dut faire ce qu'il n'avait pas fait depuis plus de trente ans, comme il me l'avoua le lendemain, et non sans rougir!

Cette déplorable aventure démontre assez que le plus modeste bachelier ne peut entretenir dans l'Inde moins d'une douzaine de domestiques : rusés coquins qui ne comprennent pas ou plutôt ne veulent pas comprendre un seul mot des langues de l'Europe, ne savent pour la plupart ni le nom d'une rue, ni le nom même de leur maître, et sont de plus doués du zèle le plus fougueux et le moins réfléchi; socialistes d'ailleurs du pourpre le plus foncé avec des apparences de soumission et de respect au milieu desquelles le pauvre blanc peut, sans exagération, se comparer aux premiers chrétiens livrés aux bêtes. De là des mystifications quotidiennes et lamentables dont le premier venu doit trouver mille exemples dans sa vie privée. Appelez-vous un domestique pour lui donner une lettre à porter : le papier à peine remis, il est parti pour où? Dieu le sait, mais assurément ni vous ni lui n'en savez rien. Monté en voiture

dans l'intention de rendre une visite, vous avez piloté tant bien que mal votre cocher à travers le dédale des rues de la ville, et croyez avoir reconnu la maison amie : le *durwan* ou portier en turban rouge se dresse près du marchepied de votre équipage; mais vos tribulations sont loin de toucher à leur terme, car ce portier n'a pas la plus faible idée du nom de son maître. *Judge sahib, collector sahib, captain sahib, bibi sahib* ou *miss baba,* suivant la position sociale ou le sexe de l'hôte de la demeure, son intelligence ne va pas au-delà! Aussi est-il d'usage de se faire précéder partout de sa carte de visite, mais cette précaution est loin de remédier à tous les inconvéniens de la stupidité des portiers hindous, car il vous arrive souvent, en cherchant Brown, de rencontrer Smith, sans toutefois jamais tomber, grâce aux traditions de l'hospitalité anglo-indienne, sans jamais tomber, dis-je, de Charybde en Scylla.

Que l'on se garde bien de prendre acte de cette impuissance des domestiques natifs à s'incruster dans la cervelle quelques mots des langues de l'Europe pour les déclarer naïfs et sans art. Les maîtres de la fourberie héroïque et comique, Mercure et Scapin, trouveraient sinon des maîtres, du moins des rivaux parmi la domesticité du Bengale. Quel cordon bleu plus habile à manier l'anse du panier que ce *konsommah* qui pourvoit aux dépenses de votre table, et dont il vous faut solder les comptes sans murmures et surtout sans réductions, si vous ne voulez faire sur vous-même et sur vos amis l'expérience du supplice de la faim? Le docteur Swift, dans les recommandations si minutieuses qu'il adresse aux domestiques ses contemporains, n'a pas prévu les mille et une ruses que le serviteur indien met en avant pour justifier ses écoles buissonnières : le repas, la prière, les maladies, les obsèques d'un parent ou d'un ami. Un cuisinier que j'ai gardé, il est vrai, peu de temps à mon service avait le choléra de trois jours l'un; mon *bérat* de toilette, serviteur que son extrême laideur me rendait cher, avait conduit madame sa mère trois fois au bûcher sans que je me fusse cru en droit de lui faire la moindre remontrance à ce sujet.

Ajoutons, pour terminer un crayon ressemblant de la domesticité indienne, qu'elle est loin de mériter la réputation d'improbité qui lui est échue en partage. Il est presque sans exemple que des vols importans aient été commis par des domestiques chez leurs maîtres. Toute leur industrie s'exerce sur de vieux bas, des mouchoirs hors de service, quelques roupies oubliées dans la poche d'un gilet ou sur le coin d'une table. La chose est d'autant plus à remarquer que pendant neuf mois de l'année les maisons dans l'Inde restent littéralement ouvertes nuit et jour, portes et fenêtres. Aussi je n'hésite pas à dire qu'eût-on à son service une douzaine d'Européens, pris

sans certificat valable, sans recommandation d'aucune sorte, comme l'on prend les domestiques dans l'Inde, l'on devrait certainement, en fin d'année, décerner le prix de moralité à la peau noire et non pas à la peau blanche. Cette probité relative des serviteurs indiens, que je me plais à constater, ne prend pas sa source, sauf de bien rares exceptions, dans des sentimens de reconnaissance pour le maître dont ils mangent le sel, mais bien dans la crainte du châtiment légal. La reconnaissance est un sentiment étranger à l'immense majorité de la race asiatique. D'ailleurs les relations de maître à domestique, telles qu'elles existent dans l'Inde, ne sont pas faites pour inspirer à ces derniers l'affection et le dévouement. Les rapports du maître avec ses serviteurs ne sortent jamais des limites de leur service : vous ignorez même où demeurent des hommes à vos gages depuis des années. Arrivés le matin, ils vous quittent le soir sans que vous sachiez ni d'où ils sont venus ni où ils vont, car il y a entre l'Européen et l'Hindou une muraille plus que chinoise, que des relations de tous les jours, même pendant des années, ne sauraient franchir. Dussiez-vous rester vingt ans dans l'Inde, ce que je ne vous souhaite pas, ami lecteur, vous ne verrez jamais de l'Indien que l'écorce, ce que l'on en voit dans les rues, et rien au-delà. La chose ne manque pas d'originalité à certains jours.

Aux fêtes, par exemple, de la Churuck Poojah, déesse d'assez mauvais renom, qui se célèbrent dans le mois de *chaitrac,* le dernier mois de l'année hindoue, fin mars et mi-partie avril, du matin au soir et du soir au matin les roulemens du tambour, les éclats des tamtam, les sons discordans des clarinettes, le bruit confus de mille voix humaines, annoncent les processions étranges qui sillonnent incessamment les rues. En tête de la bande, des tambours empanachés de plumes d'autruche, des fifres, des violes à corps de citrouille, tous ces instrumens malfaisans dont la sauvage harmonie poursuit vos oreilles jusque dans les retraites les plus profondes. Vient ensuite un cortége de personnages fantastiques dont le crayon le plus extravagant ne saurait donner qu'une faible idée, et au milieu duquel s'avancent les *sannyassis*, héros de la fête dignes à tous égards de ce bizarre entourage. Celui-ci s'est passé au travers du bras une longue pique, de la bouche de cet autre sort une énorme langue toute plantée d'aiguilles; en voici un troisième dont le dos est lardé de flèches ni plus ni moins que l'est de lard l'estomac d'une poularde à la financière. Ce ne sont là toutefois que des épreuves préliminaires, le petit jeu en attendant le grand, réservé pour le dernier jour de la fête. A ce jour-là, le *sannyassi* mérite définitivement les bonnes grâces de la divinité en se faisant accrocher par le dos à une sorte de potence, et en planant ainsi suspendu au-dessus d'une

foule idolâtre qui le salue de ses cris et de ses applaudissemens.

Toutes les réjouissances publiques de la population native ne portent pas ce caractère de superstition brutale et sauvage, et à certains jours on la voit accourir pour assister à des sortes de jeux olympiques, où l'exercice de la lutte joue le plus grand rôle. La lutte est en effet un des plaisirs favoris des natifs, et il est de *fashion* parmi les riches babous, au lieu d'une écurie de course ou d'une meute de chasse, d'entretenir des athlètes qu'ils engagent les uns contre les autres pour des sommes souvent considérables. Une vaste cour entourée de bâtimens à un étage, aux toits en terrasse, écuries, magasins ou usines, est le cirque improvisé où se célèbrent ces jeux renouvelés des Grecs. Pressée sur cinq et six rangs et couvrant la plate-forme des toits, la foule suit avec un intérêt palpitant tous les incidens du *sport,* et ces milliers de corps nus, de têtes brunes, de chevelures noires, suspendus entre ciel et terre, ne sont certainement pas un des traits les moins curieux du tableau. Au milieu de la cour, une enceinte entourée d'une petite palissade, et dont le sol a été fraîchement remué, renferme les lutteurs et leurs maîtres, ces derniers, de vénérables personnages, en robes de mousseline, en turban de cachemire ou de soie brodée d'or, les autres nus sauf un caleçon infinitésimal et offrant aux yeux des proportions dignes de l'antique. Quant à la lutte elle-même, comme je ne suis point initié aux secrets de l'art, le spectacle m'en a paru assez maussade; mais j'étais évidemment le seul de cet avis, à en juger par l'émotion de la foule au moment du combat et par les applaudissemens frénétiques dont elle saluait les athlètes vainqueurs.

La munificence des riches babous, qui défraie les dépenses de ces divertissemens publics si chers à la population native, s'exerce aussi à certains jours au profit de la société européenne de Calcutta. Voici quelques traits d'un *rout* anglo-indien qui ne manquent pas d'originalité. Par un singulier caprice de l'amphitryon, il fallait, pour arriver aux salles de réunion, suivre un véritable cours d'histoire universelle illuminé en verres de couleur, car l'allée qui conduisait à l'habitation était ornée de statues de carton peint empruntées aux époques les plus diverses de l'histoire de l'homme : Adam et Ève chassés du paradis, Hercule terrassant l'hydre de Lerne, Romulus et Rémus sous leur louve, Coriolan, François Ier, lord Nelson, l'empereur Napoléon, le duc de Wellington, la reine Victoria, et au milieu de toute cette belle compagnie, fort étonnées de s'y trouver, certaines célébrités filantes de 1848, dont je ne rappellerai pas les noms, Dieu merci oubliés aujourd'hui. La salle de bal, resplendissante de lumières, présentait des détails de décoration assez curieux. Au plafond, au-dessous des lustres et des girandoles, étaient suspendus des pois-

sons et des perroquets d'écorce d'arbre, des nénuphars de papier fort ressemblans, qui se balançaient en manière d'épées de Damoclès au-dessus de l'assemblée. Trois palais miniature, avec parc, jardin de plaisance, ménagerie et habitans, s'élevaient en évidence, comme morceaux de choix, sur une estrade, et une illumination *a giorno* faisait ressortir les traits distinctifs de ces chefs-d'œuvre de l'art allemand : allées de sciure de bois, cascades de verre, arbres de mousseline. Quelques symphonies exécutées par des artistes pleins de bonnes intentions ouvrirent la fête, et servirent d'introduction au *nautch*, ou danse des bayadères. Quoique j'eusse peu d'illusions sur la chorégraphie native, la maussaderie de ce spectacle dépassa et au-delà mes préventions. Le chant monotone, la musique dolente, qui accompagnent le tournoiement incessant de la danseuse, dont les mouvemens ne manquent pas toutefois de grâce et de laisser-aller, composent un ballet plein de couleur locale sans doute, mais qui ne me semble pas offrir d'autre attrait... Voilà pour l'art. Quant à la femme, la bayadère, avec ses cheveux glacés d'huile de coco, ses dents pourries par l'usage du bétel, ses mains peintes de *henné*, ne réalise pas, à mon avis, un type de beauté bien désirable. Et puis,... et puis,... à quinze jours de distance, vous retrouvez, plus débile, plus infirme, plus mélancolique à voir que ce pauvre comte de la triste figure dont les précoces rhumatismes effraient le spectateur au second acte de *Lucrèce Borgia*, un ami que vous avez laissé dans la plus luxuriante santé... Et ce n'est pas pour avoir soupé à la vigne du saint père, si je puis emprunter sa phrase à M. Victor Hugo.

Des rafraîchissemens choisis, un souper fort bien servi, avaient été préparés par les soins de l'amphitryon, et nous eûmes la preuve que l'on faisait honneur à son champagne. Au plus beau de la danse des bayadères, des hurrahs frénétiques, partis de la salle aux rafraîchissemens, vinrent ébranler les murailles de la maison, et nous apprîmes bientôt que ces acclamations saluaient un toast porté par de loyaux Américains au président Fillmore, à mistress Fillmore et à tous les petits Fillmore. — *And God bless them!* cria une voix retentissante habituée à dominer le mugissement des flots. Tout peu républicain que je suis, je puis affirmer que je m'associai à cette patriotique et bruyante invocation.

Il est temps de dire quelques mots de la société européenne de Calcutta, et comme transition je saisis au vol ce dialogue, qui se tient en ce moment entre deux Anglo-Indiens, s'est tenu il y a cinq minutes, se tiendra dans cinq minutes encore : *No gaieties going on. — None. — What stupid place is Calcutta? — The most stupid place in the world.* Pour ne pas décider à la légère, j'ajouterai, en preuve à l'appui de ce sévère jugement, la liste des plaisirs publics de la

ville des palais en 1855, pendant le mois de novembre, l'un des mois les plus gais de l'année, liste que je traduis littéralement du ***Bengal sturkum,*** l'organe le plus influent de la publicité indienne.

« Mercredi 10 novembre, midi, réunion des actionnaires du *Bengal Coal Company.*

« Jeudi 7 novembre, sept heures du soir, réunion des membres de la Société d'éducation fondée par M. de Béthune.

« Lundi 22 novembre, midi, réunion des actionnaires des docks de Howrah.

« Jeudi 25 novembre, concert au bénéfice de M. Valadarès.

« Samedi 27 novembre, leçon du docteur Woodehouse sur le télégraphe électrique. »

Que celui auquel il faut d'autres plaisirs que des réunions d'actionnaires ou des leçons sur le télégraphe électrique ne s'achemine pas vers la cité des palais, car je ne vois pas un *iota* à ajouter à ce menu de gaietés publiques détaché de la feuille anglo-indienne.

Calcutta est en effet une ville d'affaires par excellence, au sein de laquelle, sauf quelques militaires, il ne se trouve pas d'oisifs. Fatigué du travail du bureau, l'administrateur ou le marchand se trouve peu disposé à sortir de chez lui le soir. Le climat, les habitudes de l'Inde se prêtent peu d'ailleurs aux réunions nocturnes. Pendant neuf mois de l'année, si vous voulez jouir de quelque fraîcheur, il faut être debout à la pointe du jour et rentré au lever du soleil, si bien que, vers dix heures, les plus éveillés même préfèrent les plaisirs du lit à ceux du théâtre ou du bal. De plus, la morgue officielle, la froideur britannique, les désastres commerciaux, les distinctions de la peau, ont divisé la société de Calcutta en coteries pleines de rivalités où la déesse de la discorde règne en souveraine, et exige, comme holocauste de toute réunion, le sacrifice d'un dindon et d'un jambon arrosés de champagne, le dindon, le jambon et le champagne formant une véritable trinité symbolique de l'hospitalité anglo-indienne. De là une monotonie dans le peu de plaisirs que se donnent les Européens de Calcutta, une absence de vie, de gaieté, dans les réunions, dont je ne peux donner une meilleure idée qu'en citant le fait d'un beau jeune homme servant un soir à une société de vingt personnes en intermède musical d'après-dîner le chant de ***la Marseillaise,*** et qui, debout près d'un piano, exhalait l'hymne républicaine de la même voix dolente dont il eût soupiré une romance de troubadour; mais au lieu de nous arrêter plus longtemps à des plaisirs assez peu réjouissans, il est mieux de piquer droit au ***Bengal club,*** le club le plus fréquenté de Calcutta, où l'étranger peut admirer avec quelle supériorité la race anglo-saxonne comprend et pratique la vie en commun entre hommes.

Il est huit heures; le dîner est servi dans une salle à manger aux murs revêtus de stuc et magnifiquement éclairée. La table couverte de cristaux et d'argenterie est soumise à l'action d'énormes *punkhas* (éventails), qui caressent d'une brise délicieuse la tête des convives. Derrière la chaise de chaque dîneur, un domestique au teint cuivré, en robe et en turban blanc. Toutes les fenêtres sont ouvertes, il y en a au moins dix-huit, et au dehors, sous un beau ciel des tropiques, s'étend une plaine à perte de vue au milieu de laquelle se dessinent les ouvrages du fort William et les mâts des navires à l'ancre dans les eaux du Gange. C'est un coup d'œil à la fois étrange et splendide qui donne à l'arrivant une haute idée des luxes de l'Inde. Et puis entre les convives les manières sont franches et cordiales, aussi éloignées du sans-façon que de la raideur. Votre voisin de droite, ce haut personnage du conseil ou des secrétaireries du gouvernement de l'Inde, dont la démarche solennelle et le majestueux port de tête vous ont paru jusque-là si imposans, vous le retrouvez à la table du club ce qu'il est réellement, un *gentleman* instruit, bien élevé, obligeant, qui n'a d'autre défaut que de se prendre à certaines heures au sérieux, et sa femme aussi! La riche santé que celle de votre voisin de gauche, ce monsieur pansu aux joues rubicondes! Assurément ce type d'excellente graisse est au jour de son débarquer, ou les voyageurs ont étrangement calomnié le climat de l'Inde!..... Profonde erreur, cette royale fourchette bâtie sur le modèle du Silène, sinon du Bacchus indien, appartient à la *landed gentry,* race robuste qui plante de l'indigo, déjeune à la fourchette, goûte à deux services, dîne comme vous pouvez voir, et dépasse la soixantaine en dépit du climat du Bengale et des alcools.

Le *Bengal club,* outre les ressources de sa table publique et de ses salles de réunion, offre à ses membres des chambres et même des appartemens, si bien qu'un garçon qui y prend ses quartiers n'a point à s'occuper des détails du ménage, si fastidieux partout, plus encore dans l'Inde qu'ailleurs, et réalise en un mot un phalanstère non prévu par Fourier et ses disciples, où l'élégance et les comforts de la vie ne sont toutefois qu'une faible compensation de la monotonie de jours qui se suivent et se ressemblent.

Après avoir parlé du *Bengal club,* je dois, pour ne pas faire acte d'ingratitude, dire quelques mots d'une autre société anglo-indienne au sein de laquelle j'ai passé des jours heureux et noblement employés. Si donc le lecteur n'est point fatigué de ces esquisses, je le prierai de tenter sous ma conduite une excursion avec le *Tent's club* sur les bords du Gange, à la suite des cochons sauvages ou même d'un tigre.

Pour voir à leur avantage, sous le jour le plus favorable, les An-

glais, ces hommes si timides et si froids, il faut sans contredit les étudier *inter pocula* ou un jour de *sport*. C'est surtout alors que brillent les nobles qualités de la race anglo-saxonne, sa mâle énergie et sa loyale franchise. Les *meetings* du *Tent's club* ont lieu de la fin de décembre à la mi-avril. Son établissement se compose d'une *mess-tent* (tente publique où les repas sont servis) et d'une douzaine d'éléphans. Malgré toute ma répugnance à mettre indiscrètement en scène des compagnons de plaisirs ou de dangers, qu'il me soit permis de citer ici les noms pittoresques de quelques-unes de ces nobles bêtes, véritables amis de l'homme : *la Belle-Lune, la Pomme-Grenade, l'Étoile-du-Matin, le Fils-du-Soleil* et enfin *le Rosier-Fleuri,* du haut duquel j'eus, pour la première fois de ma vie, l'honneur de faire face à un tigre.

Après avoir passé la nuit sous une tente qu'il a eu soin d'envoyer à l'avance dès l'aurore, le chasseur est debout. La tasse de café, le cigare, une visite aux chevaux, les soins de la toilette et du déjeuner, et le moment du départ est arrivé. Le coup d'œil que présente alors le camp est plein d'originalité, non pas que l'uniforme des *sportsmen* du *Tent's club,* chemise de flanelle, culotte de peau ou de velours, bottes à revers, chapeau *solah,* soit des plus élégans; mais il y a là, en guise de meute, une douzaine d'éléphans avec leurs *mahouts;* trente chevaux, montés ou conduits à la main, piaffent et hennissent; chaque cavalier est suivi d'écuyers et de varlets qui, comme au bon vieux temps, et mieux qu'au bon vieux temps, portent ses lances de rechange et sa gourde pleine de thé, de grog ou de champagne, qu'une enveloppe de flanelle mouillée maintient à une température équitable.

Le théâtre du *sport* est généralement peu distant des tentes. Les éléphans rangés en bataille dans la jungle s'avancent lentement en frappant le sol de leur trompe, tandis qu'à la lisière les cavaliers, la lance au poing, attendent le débuché du cochon sauvage. Pressé par la ligne des batteurs, effrayé de leurs cris retentissans, après mille ruses, l'animal se décide à quitter son asile de hautes herbes et de palmiers nains. Le voilà parti, qui roule dans la plaine comme une énorme boule noire; les cavaliers, le fer en avant, le pressent de toute la vitesse de leurs chevaux, et bientôt le sort de l'infortuné quadrupède est décidé : il est mort de la mort des braves, son flanc ouvert saigne par vingt ouvertures. Honneur à qui a porté le premier coup, à qui a gagné le *first spear!* La course en terrain découvert ne se prolonge guère plus de dix minutes; mais comme le terrain est généralement fort mauvais, il n'est pas rare qu'elle soit illustrée de catastrophes équestres. Ce ne sont pas là au reste les seuls dangers qui dans ce noble *sport* mettent à l'épreuve les nerfs

du cheval et du cavalier : il arrive souvent que le cochon poursuivi se retourne résolûment, et, chargeant galamment ses ennemis, ne leur laisse qu'une victoire chèrement achetée par de profondes blessures. Le cochon mort devient la proie d'une multitude de natifs, qui viennent faire curée à coups de hache, tandis que les chasseurs s'éloignent de ce répugnant spectacle pour chercher d'autres victimes.

Vers midi, le soleil est à son zénith, les chevaux sont haletans, les estomacs creux, les gosiers embrasés, toutes les gourdes à sec; il est temps de procéder au *tiffin*, et les cantines sont ouvertes sous l'ombrage imparfait du premier bouquet d'arbres à portée. En un clin d'œil, les chasseurs harassés sont étendus sur des bottes de paille, avec des viandes froides, des pains, des bouteilles au long col, un rocher de glace qui pleure au soleil; mais ce qui donne surtout un cachet original à ce tableau, c'est la présence d'une nuée de natifs qui, accourus des quatre points cardinaux, viennent s'accroupir sur trois ou quatre rangs, à vingt pas des déjeuneurs, et là, immobiles et muets, dévorent de leurs grands yeux noirs les visages pâles dont l'étrange accoutrement et l'appétit homérique défraieront pour de longues soirées sans doute la causerie du village.

Comme je l'ai dit plus haut, les membres du *Tent's club* font non-seulement la guerre aux cochons sauvages, mais encore au roi des forêts, au tigre lui-même. Ma première rencontre avec ce héros de la jungle m'a laissé de si profonds souvenirs, que je prendrai la liberté, sans la moindre arrière-pensée toutefois de concurrence au brave capitaine Gérard, de donner un daguerréotype complet de ce jour solennel de ma vie de *sportsman*. Dans les premiers jours de janvier 1853, le télégraphe électrique qui relie Calcutta à Diamond-Harbour annonçait assez régulièrement qu'un tigre réfugié dans le voisinage avait croqué son homme. Une chasse à sa poursuite fut organisée par le *Tent's club*, et je m'y rendis comme hôte de mon digne ami F... Le samedi 15 janvier fut un jour de buisson creux, et le dimanche tirait à sa fin, sans que nous eussions eu des nouvelles du gibier, quand des amis vinrent nous avertir que des pas frais de tigre avaient été vus dans une jungle peu distante, aux bords du fleuve. Cette jungle, formée de palmiers nains de trois pieds et demi de haut environ, s'étendait sur un espace d'environ trois quarts de mille de long sur un quart de mille de large. Les éléphans furent disposés en ligne, à intervalles égaux, à travers la jungle, et nous marchâmes à l'ennemi dans un profond silence, suivis d'une queue de natifs, attirés par la curiosité du spectacle.

A peine en mouvement, nous levâmes un cochon sauvage qui fut respecté de tous les chasseurs, sans que notre bienveillance lui ren-

dit grand service, car à peine avait-il disparu sous les hautes herbes, que nous l'entendîmes pousser des cris désastreux assez semblables à ceux d'un lièvre à l'agonie. Le pauvre diable de cochon, dans sa fuite, venait de tomber sous les griffes du tigre. La chose ne lui souriait que médiocrement, à en juger par ses cris frénétiques. Les chasseurs suivaient tous les détails de cette scène avec une haletante curiosité, lorsque les éléphans firent entendre un cri d'alarme dont je ne saurais donner une meilleure idée qu'en le comparant au sifflet d'une machine à vapeur lorsque l'eau gazéfiée s'en échappe; ils battirent ensuite le sol de leur trompe, qu'ils replièrent soigneusement au-dessus de leurs têtes. Ces préparatifs de combat suggérés par l'instinct naturel à nos montures étaient des indices certains du voisinage de l'ennemi. Ce fut un moment solennel, un moment d'émotion que je me rappellerai toute ma vie. J'étais à l'extrême gauche dans un *howdah*, porté par *le Rosier-Fleuri*, en compagnie de mon ami le capitaine J... Une première fois je vis couler sous l'épais branchage des palmiers quelque chose de fauve, mais prudemment je gardai mon feu. La fortune me récompensa de ce sang-froid en me montrant le tigre, à la plus belle portée, dans une clairière, qui se retirait au petit pas devant la ligne des chasseurs. J'eus le premier feu, mon ami J... le second. Après avoir essuyé ce premier salut, le tigre fit environ cent pas de retraite, puis, prenant un parti héroïque, s'élança sur la ligne des éléphans, majestueux, l'œil en feu, le poil hérissé, et poussant une série de rugissemens auprès desquels la valse infernale de *Robert le Diable* n'est bien décidément que de la petite musique. La brave bête s'avança ainsi jusqu'à dix pas de notre centre au milieu d'une volée de balles et des cris enthousiastes des chasseurs. Là, sans doute frappé à mort, le tigre se détourna de sa course, et franchit la ligne entre les deux éléphans de l'extrême droite. J'étais tellement saisi d'admiration, d'admiration c'est le mot, que pendant cette dernière phase du combat je ne pensai point à y prendre une part active, et, spectateur immobile, dévorai du regard tous les détails de cette noble lutte de l'homme aux prises avec la nature sauvage : *wheel on the right forwards*, cria une voix retentissante, commandement qui fut exécuté au milieu d'un immense hurrah britannique. A quinze pas environ du lieu de notre changement de front, le tigre, étendu sur le flanc droit dans une clairière, rendait le dernier soupir sans grands efforts. Quoiqu'il eût reçu sept balles, pas une goutte de sang ne souillait sa peau. C'était une tigresse de trois ans, *a maid*, à ce que m'assura un vieil amateur; elle mesurait huit pieds trois quarts du museau à l'extrémité de la queue.

Il est temps de rentrer *intra muros*, et de dire quelques mots du

passé de Calcutta, passé qui date d'hier et dont les souvenirs disparaissent avec une effrayante rapidité. Calcutta n'est point la première capitale qu'ait eue le Bengale; Gaur, Rajmahal, Dacca, Nuddeah, Moosherabad, ont successivement tenu le premier rang parmi les cités de la vallée du Gange, et il n'est pas impossible que les caprices du fleuve forcent un jour à transporter en dehors des murs de Calcutta le siége de la métropole commerciale de l'Inde anglaise. Il y a cent ans à peine, l'emplacement où s'élève aujourd'hui la cité des palais était couvert d'une jungle épaisse habitée seulement par des tigres et des buffles sauvages. Ce fut vers le milieu du dernier siècle que John Charnock, directeur à cette époque des comptoirs de la compagnie, transporta le siége de l'établissement anglais d'Ulibarria à Calcutta, qui dut son nom, soit à l'ancienne pagode, dédiée dans le voisinage de la ville actuelle à la déesse Kali, et connue sous le nom de *Khali-Ghaut*, soit au fossé limite de l'établissement européen, connu en langage natif sous le nom de *Kalh-Kitta*. Les factoreries européennes du Bengale, danoises, françaises, hollandaises, s'élevaient sur la rive droite du fleuve; mais la profondeur de l'eau, plus grande sur la rive gauche que sur la rive droite, décida sans doute le choix de l'emplacement du nouvel établissement européen. La position offrait de plus ce grand avantage de n'être point exposée aux dévastations des hordes mahrattes, qui, dans leurs expéditions, ne traversaient jamais la rivière. Les monumens du premier âge de Calcutta ont presque entièrement disparu. Les bâtimens de la douane s'élèvent sur l'emplacement du vieux fort, et le marquis de Hastings, pour ne pas laisser subsister le témoignage écrit du jour de la plus grande humiliation que la puissance anglaise ait subie dans l'Inde, a fait disparaître une colonne élevée aux victimes de la catastrophe du *Black-Hole* par les survivans de cette nuit terrible. Le fort William, construit sur la rivière en aval de la ville, fut commencé en 1757, après la bataille du Plassey, et bâti sur les plans d'un ingénieur français nommé Boyer, dans d'assez vastes proportions pour pouvoir contenir en cas d'attaque toute la population européenne. L'habitation du gouverneur-général se trouvait à l'intérieur du fort, et ce fut seulement en 1799, sous l'administration du marquis de Wellesley, que fut commencé le palais actuel du gouvernement. Si les bâtimens les plus anciens de Calcutta datent à peine d'un siècle, les quartiers et rues de la ville semblent avoir été nommés aux meilleurs temps de la tour de Babel. L'hindostani, le bengali, le portugais, l'anglais, se coudoient dans ce vocabulaire étrange. Ainsi *Alipore, Chowringhee, Cossittolah, Mourgiattah, Hare-Street!* désignations dont les antiquaires futurs auront grand'peine à retrouver les étymologies.

C'est à peine d'ailleurs si quelques fugitifs souvenirs lient dans l'Inde le jour présent à la veille, et les générations qui s'y succèdent ne laissent derrière elles que des traces bientôt oubliées de leur passage. En effet, il n'existe point de vieillards dans la colonie anglaise de l'Inde. A soixante ans au plus, qui a échappé aux dangers du climat et de la guerre va demander à l'Europe un asile pour ses vieux jours. Aussi ne rencontrez-vous jamais dans la société anglo-indienne de bonnes dames causeuses ou de vieux officiers heureux de revivre de souvenir à leurs beaux jours et d'en transmettre les traditions à la jeunesse. Disons aussi que, plus encore aujourd'hui qu'au temps passé, grâce aux promptes communications avec l'Europe, l'Inde n'est qu'un lieu d'exil, une Sibérie tropicale sur le sol de laquelle l'Européen ne s'acclimate pas, et qu'il quitte du jour où il a assuré le pain de sa vieillesse ou de son âge mûr. Sans doute il est des familles dont plusieurs générations ont passé dans les rangs du service de l'honorable compagnie, mais, même pour ces officiers héréditaires, sans exception d'ailleurs élevés dès leur bas âge en Europe, l'Inde n'est jamais qu'une terre étrangère; leur patrie, la terre des souvenirs de leur jeunesse, leur *home*, c'est l'Angleterre. Quant aux familles que les liens du sang rattachent au sol, aux enfans d'Européens et de natives, désignés dans le pays sous le nom d'*Eurasians*, cette race frêle et chétive s'abâtardit dès les premières générations. Il ne faut pas toutefois méconnaître, au point de vue politique, l'importance de cette impossibilité de fusion entre la race conquérante et la race conquise. L'élément de dissolution qui a amené la ruine de toutes les colonies européennes n'a point acquis jusqu'à ce jour dans l'Inde des proportions redoutables, et il est plus que probable que la domination anglaise ne s'y verra jamais aux prises avec une race métis humiliée, énergique et ambitieuse; mais, pour ne tirer que les conséquences immédiates de ce fait singulier de l'ordre physique, il faut conclure qu'aujourd'hui, pas plus qu'aux premiers jours de la conquête, l'Européen n'a pris racine sur le sol de l'Inde, et que de tous les membres de la communauté anglo-indienne, officiers civils et militaires, marchands et spéculateurs, il n'en est pas un seul qu'un héritage inespéré ou une belle spéculation ne ramenât immédiatement en Europe. Aussi, au milieu de cette population de transition, de ces exilés qui n'ont jamais planté un arbre dans l'espérance de jouir de son ombrage ou d'en faire jouir leurs enfans, de ces générations qui se suivent et se remplacent comme les flots de la mer à une haute marée, hommes et choses atteignent promptement une vieillesse prématurée, et l'on ne doit pas s'étonner que les souvenirs et les traces de la société des premiers jours de la conquête soient plus rares à Calcutta que ne le sont en Europe les souvenirs et les traces de la société du moyen âge.

Société étrange cependant, race brutale et généreuse, prompte au bien et au mal, prête à tous les sacrifices et à tous les excès, que celle de ces vieux nababs dont les caractères excentriques semblent empruntés au roman ou à l'histoire des boucaniers : non pas que, *laudator temporis acti*, je veuille jeter la pierre à la génération du jour et à ses sages plaisirs, les thés religieux, les distributions de bibles polyglottes et les bazars philanthropiques, en exaltant outre mesure les rudes compagnons dont les exploits ont presque donné un monde à une patrie ingrate et oublieuse; mais il y a dans cette société des premiers jours de l'Inde des épisodes dramatiques, des instincts généreux qui fourniraient sans contredit un intéressant sujet de récit à une plume habile. Dans le gouvernement, les rivalités, les haines personnelles compromettent le salut de l'empire, et ses plus hauts dignitaires n'hésitent pas à avoir recours entre eux à l'argument de l'épée et du pistolet; dans la vie privée, des excès constans de table et de jeu *short and merry;* est la devise que chacun met en pratique. Tout Européen vit entouré, comme un véritable patriarche, d'une douzaine de noires beautés. Voici l'éditeur d'un journal plein de scandales qui raconte froidement la tentative d'assassinat qui a eu lieu contre lui la veille, et si vous regardez à la première page, vous y trouverez la très singulière annonce que voici : « Vente à l'amiable de deux jeunes garçons caffres appartenant à un abbé portugais et jouant parfaitement du cor de chasse. » Enfin, pour terminer par un trait saillant ce croquis hâtif des jours passés, un des amis du gouverneur Vansittart l'institue par testament héritier de ses dettes, et ce dernier accepte et fait honneur à ce legs, au moins singulier.

C'est à cette période d'agitation qu'il faut remonter pour arriver à l'origine de la presse anglo-indienne : la première feuille anglaise, *Hickey's Gazette*, du nom de son fondateur, parut dans l'Inde en 1780; mais la presse anglo-indienne n'acquit une importance relative qu'au jour de son émancipation par lord Metcalf, en 1838. Cette mesure, devant laquelle le gouvernement de l'Inde recula avec terreur pendant plus de cinquante ans, et que lord Metcalf prit sans instructions précises, peut-être malgré des instructions précises, est loin cependant d'avoir amené à sa suite tous les désastres dont même de bons esprits ne manquaient pas de prédire qu'elle serait accompagnée. La presse anglaise compte des organes dans toutes les grandes villes de l'Inde, et l'on peut citer, parmi ses publications quotidiennes et périodiques les plus importantes, le *Bengal Hurkuru*, l'*Englishman*, le *Friend of India*, la *Revue de Calcutta*, le *Madras Advertiser*, le *Bombay Times*, le *Dehli Gazette*, le *Dehli Sketch*, sorte de *Punch* indien dont les dessins sont souvent pleins de sel et de malice. La presse anglo-indienne s'adresse exclusivement à la communauté eu-

ropéenne, dont elle représente les intérêts; aussi, sauf aux jours de l'arrivée des malles d'Europe, le journal indien révèle à chaque ligne au prix de quels efforts d'invention l'éditeur est parvenu à remplir ses colonnes. A une première page d'annonces en succède invariablement une seconde toute remplie de correspondances particulières, dont les pseudonymes ambitieux de *Néo Junius*, *fiat lux*, ou *justitia*, dissimulent mal la pauvreté. Quelques nouvelles locales, des emprunts à la presse européenne couvrent tant bien que mal le blanc des deux autres feuilles. Comme toutes les publications périodiques faites en dehors des grands centres de la vie politique, loin de l'influence vivifiante des hommes d'état, les journaux indiens ne reçoivent que de seconde et troisième main les grands sujets de discussion qui remuent le monde, et leur polémique propre est circonscrite ordinairement dans des questions d'intérêt local, de promotions subalternes, de petits scandales auxquels des publicistes même habiles, et la presse coloniale en compte dans ses rangs, ne sauraient donner grand intérêt. Pour éveiller la curiosité publique, le journaliste anglo-indien accueille sans long examen tout ce qui peut l'aider à remplir son cadre, et accorde ainsi une préférence pleine de périls aux choses militaires. Il n'est point de lieutenant conduit par ses fredaines devant une cour martiale, de brebis galeuse, *black sheep*, chassée de son régiment par le mépris de ses camarades, qui ne trouve dans certains journaux indiens des avocats sympathiques tout disposés, quelles que soient les fautes du délinquant, à le poser en victime digne d'intérêt d'un pouvoir injuste et arbitraire. De plus, s'agit-il d'une expédition militaire, l'officier qui veut prendre la peine de tenir le journal indien au courant des événemens peut, en revanche, se poser dans les colonnes en petit César et distribuer autour de lui le blâme et l'éloge. De là certaines réputations guerrières faites à coups de plume, dont la renommée s'est étendue jusqu'en Europe.

Si cette intervention continue de la presse anglo-indienne dans les choses militaires présente de véritables dangers, il faut reconnaître, d'un autre côté, que les abus de pouvoir, les scandales commerciaux sont devenus beaucoup moins fréquens depuis qu'une presse émancipée surveille dans l'Inde, d'un œil jaloux, les intérêts de tous. Il faut aussi ajouter que le zèle avec lequel les feuilles quotidiennes ont soutenu la cause des grands travaux d'utilité publique a beaucoup contribué à faire sortir le gouvernement de l'Inde de la honteuse léthargie dans laquelle il s'était endormi pendant près d'un siècle. Si de belles routes, des chemins de fer, des lignes de télégraphes électriques, d'admirables travaux d'irrigation commencent à couvrir le pays, la presse anglo-indienne peut s'attribuer une bonne

part de ces améliorations. En résumé, la liberté de discussion dont jouit aujourd'hui la communauté européenne de l'Inde a sans doute rendu le gouvernement plus difficile, elle met bien souvent en péril la discipline de l'armée; mais ces dangers ne sont pas sans compensation, et, quoique nous ne nous piquions certes pas de servir la cause du progrès quand même, nous conclurons en disant que l'expérience et surtout le bon sens éminemment pratique de la race anglo-saxonne, chez laquelle le plus violent *thunderer* ne vit jamais plus que ne vivent les roses, ont justifié la mesure d'émancipation prise par lord Metcalf.

Nous ne saurions quitter la presse de l'Inde sans dire quelques mots des publications périodiques écrites en langues orientales. Les missionnaires protestans de Sérampour furent les premiers qui introduisirent l'élément natif dans la presse anglo-indienne. Ils publièrent pour la première fois en 1819 un journal en langue bengali, qui avait pour but spécial de servir la cause de la propagande religieuse. Pour répondre aux attaques que l'organe des sociétés bibliques lançait contre la religion hindoue, des *pundits* organisèrent bientôt diverses publications; mais la presse hindoue resta vouée exclusivement à la polémique religieuse jusqu'en 1830, époque où les journaux en langues natives commencèrent à donner des nouvelles de l'Europe. La presse hindoue, qui compte non-seulement des représentans à Calcutta, mais encore dans toutes les grandes villes de l'Inde, a adopté les formes multiples de la publicité européenne, et ses organes sont quotidiens, hebdomadaires, bi-mensuels et mensuels. Elle aborde les sujets les plus variés, politique, science, littérature, et compte même des feuilles qui ont, comme le *Punch* de Londres, pour unique spécialité de châtier les ridicules contemporains (1). Des personnes compétentes nous assurent que l'influence de la presse native sur les populations est fort peu considérable, et qu'elle ne compte de lecteurs que parmi le *Young Bengal*, qui, né d'hier comme le *Young England*, est déjà bien cacochyme aujourd'hui.

Si maintenant, pour résumer ces observations sur la communauté anglo-indienne de la ville des palais, nous devions parler en termes amers de sa moralité, nous garderions le silence, car le silence, à

(1) Le prix de l'abonnement est d'une roupie par mois pour le journal quotidien, et varie pour les autres publications de une demi-roupie à un quart et même un huitième de roupie, prix bien modeste, si l'on pense qu'il s'agit d'un abonnement mensuel au *Bidyacul podruma* (*l'Arbre de toutes les Sciences*), au *Sambad Rasaraj* (*le Roi de la Satire*), ou au *Sambad Bhashkar* (*le Soleil*). *Le Soleil*, qui est généralement reconnu comme le journal le plus important de la communauté indigène, tire seulement à 400 exemplaires, faible circulation que n'explique que trop ce que nous avons dit du déplorable état de l'éducation dans la société indienne.

notre avis, est la seule critique qu'un voyageur qui comprend ses devoirs puisse se permettre contre ceux dont il a mangé le sel, suivant la métaphore orientale. D'ailleurs les touristes atrabilaires sont une espèce trop commune parmi la gent voyageuse pour que nous soyons très soucieux de grossir leurs rangs et de refaire ces tableaux d'abominations et de désolations que des *misses* puritaines ou des John Bulls renforcés ont donnés comme la plus fidèle expression des Anglo-Indiens peints par eux-mêmes. C'est là en effet un des caractères les plus étranges de nos voisins d'outre-mer que cette impitoyable énergie avec laquelle ils portent le scalpel au plus profond des viscères de la famille anglaise; amour de la vérité, disent les uns; habitude d'oiseau mal élevé qui ne respecte pas son propre nid, disent les autres. Sans prononcer entre ces deux opinions, également fondées peut-être, nous croyons n'être que vrai en disant que la communauté anglo-indienne des bords du Gange n'est ni plus mauvaise ni meilleure que son aînée des côtes de la Manche, et que l'adultère, les orgies, les transactions scandaleuses n'y sont pas plus à l'ordre du jour qu'ils ne le sont à Londres ou à Paris. Si le vice brutal de l'ivrognerie y est plus répandu qu'en Europe, il faut aussi faire la part des ardeurs du climat, des ennuis de la vie même dans les plus grands centres, où les jours se suivent et se ressemblent avec une désespérante monotonie. Nous n'hésitons donc pas à le dire, certains récits de voyageurs anglais, anglais surtout, ont étrangement calomnié la société des exilés des trois présidences. La moralité commerciale de l'Inde, si attaquée, vaut même beaucoup mieux que sa réputation, et dans les catastrophes récentes où ont péri tant d'intérêts respectables, l'entraînement des spéculations a eu beaucoup plus de part que la fraude, à n'en juger que par l'événement et le petit nombre de fortunes impures faites dans ces désastres. Il est au reste un caractère distinctif de la société anglo-indienne, c'est la libéralité avec laquelle elle répond à tous les appels faits à sa générosité. Du cap Comorin au pied de l'Himalaya, toutes les bourses s'ouvrent à l'envi avec une prodigalité sans bornes devant une idée généreuse, une infortune respectable : c'est là un trait saillant de la famille européenne de l'Inde, que ses détracteurs les plus acharnés ne sauraient lui refuser sans nier l'évidence, et que nous aimons à signaler comme le meilleur complément de nos observations.

II. — BÉNARÈS.

D'excellens wagons, qui ne le cèdent en rien pour les comforts et l'élégance aux voitures les mieux entendues des chemins de fer de

l'Europe, conduisent le voyageur en quelques heures de Calcutta à Ranneegunge (130 milles); là il doit se résigner à adopter un mode de locomotion d'une civilisation moins avancée, et dont l'introduction dans l'Inde, soit dit à la honte du système de *statu quo* qui a si longtemps dominé dans les conseils de l'honorable compagnie, date à peine de quelques années. Jusqu'à ces derniers temps, c'est à bras d'hommes, dans un palanquin, avec mille lenteurs et encore plus de fatigues et d'ennuis, que le voyageur parcourait toute l'étendue des possessions anglaises. Depuis l'ouverture du *Great-Trunk-Road*, des compagnies ont établi des communications par voitures publiques sur tout l'espace qui sépare Calcutta des grands centres de Dehli et d'Agra, des importantes stations militaires de Meerut et d'Umballah; ces véhicules sont particuliers à l'Inde. Imaginez une petite citadine à quatre roues peinte en vert, garnie à l'intérieur d'un matelas, de coussins et de filets qu'un voyageur prudent ne manque pas de remplir de provisions de bouche, car il ne faut compter qu'avec toute réserve sur les ressources que la route peut offrir à un estomac vide ou à un gosier altéré. Des auvens de toile attachés au toit de la voiture en protégent l'intérieur contre les rayons obliques du soleil à son lever ou à son déclin; l'impériale, entourée d'une grille, reçoit le bagage du touriste et son domestique. Majestueux sur le siége est un cocher enturbané qui porte fièrement, sur une bandoulière de drap rouge, une plaque de cuivre où sont gravés ces mots : *North Western Dawk Company*, ou *Inland Transit Company*, insignes des associations rivales. Enfin dans les brancards un cheval au flanc retroussé, d'aspect mélancolique, rétif neuf fois sur dix, s'il ne se décide à quitter son écurie qu'après mille difficultés, poursuit sa carrière, une fois commencée, à un triple galop que viennent souvent interrompre les plus déplorables catastrophes. On a maintenant une idée à peu près exacte de l'appareil qui conduit par le *Great-Trunk-Road* à Bénarès, Lucknow, Agra, Dehli, et que nous n'abandonnerons que pour aller faire le curieux pèlerinage d'Hurdwar.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de dire ici quelques mots de la vie et des plaisirs du voyageur sur cette longue route. Pendant neuf mois de l'année, les chaleurs torrides qui suivent immédiatement le lever du soleil forcent le touriste à s'arrêter dès le matin et à se réfugier dans les *bungalows* que le gouvernement anglais entretient sur le *Great-Trunk-Road* de distance en distance; mais il ne faut pas s'exagérer les ressources de ces établissemens. Des murs blanchis à la chaux, une table, un lit, deux chaises, un lavabo à cuvette de cuivre, composent uniformément le mobilier de ces asiles publics. Quant aux ressources culinaires, il est facile d'en dresser le menu : du riz, des œufs et une poule qui chante encore à l'arrivée du voya-

geur, et qui ne se présente devant lui qu'écrasée à la crapaudine, les pattes jointes en manière d'invocation comme pour s'excuser de l'aliment insipide et coriace qu'elle offre à son appétit. Disons toutefois que ces établissemens hospitaliers sont généralement tenus avec une grande propreté, et que le voyageur expérimenté doit bénir l'asile au toit de chaume où des *punkahs* et des *tatties* (nattes en herbes odorantes) viennent le défendre contre l'ardeur du soleil et des vents chauds. Les sites pittoresques et les souvenirs historiques qu'il rencontre sur la route ne compensent pas, il faut l'avouer, l'ennui de ces longues journées de solitude. Peu accidentée jusqu'à Bénarès, la voie macadamisée s'étend à travers une longue suite de plaines uniformes dont les collines du Rajmahal interrompent à peine la monotonie. Quant aux monumens, aux ruines, nulle contrée au monde n'en est plus dépourvue. Des huttes primitives de bambous, des populations cuivrées à moitié nues s'offrent incessamment aux regards. Il semble que le temps passé n'ait laissé aucune empreinte sur ce sol oublieux et sur ces races plus oublieuses encore, et que sans transition cette terre et ces hommes soient arrivés au XIXe siècle comme ils étaient au sixième jour, lorsque le Créateur lança le monde dans l'espace.

La scène change à Bénarès, où le voyageur retrouve dans toute leur gloire cette religion mystérieuse et ces folles superstitions qui comptent encore aujourd'hui plus de deux cents millions d'adeptes. La ville de Bénarès, cette Jérusalem de la religion des brahmes et ce foyer de la science hindoue, est bâtie, comme chacun sait, sur la pointe du trident de *Shiva,* au contraire de tous les autres points de notre globe sublunaire, qui reposent sur les dix mille têtes du serpent *Ananta,* et par ce seul fait elle se trouve protégée contre les tremblemens de terre; mais ce privilége, tout considérable qu'il est, n'est pas le seul dont jouissent les habitans de la cité chérie du dieu Brahma : un pèlerinage dans ses murs vous assure indulgences plénières, et quiconque a le bonheur d'y fermer les yeux, échappant aux transmigrations redoutables dont la loi hindoue est si prodigue, se trouve absorbé immédiatement au plus profond de la divinité... *Ainsi soit-il!* Ces croyances, qui pour la population de tout le continent indien sont encore à l'état de dogme incontesté et incontestable, expliquent le nombre immense de pèlerins qui visite chaque année Bénarès, et la population de plus d'un million d'âmes réunie en ses murs.

Vu du fleuve, l'ensemble de la cité sainte est quelque chose d'imposant et de bizarre. Sur la rive droite du Gange, une plaine basse s'étend à perte de vue, tandis que sur la rive gauche la ville s'élève en amphithéâtre et présente une longue suite de construc-

tions monumentales d'une architecture peut-être bizarre, mais dont l'ensemble n'est pas dépourvu de majesté. Ces édifices, palais, temples ou forteresses, car on ne saurait d'abord en définir le caractère, ces édifices, dis-je, flanqués de tours, avec un haut portail, de longues et étroites fenêtres, un panache de tourillons et de pavillons chinois, dominent fièrement la rivière, et communiquent avec elle par des escaliers monumentaux, *ghauts,* suivant le nom consacré, presque tous comparables pour la grandeur de leurs proportions au magnifique escalier de Versailles. Des centaines de temples hindous, peints de couleurs tranchantes, avec des coupoles en mitre d'évêque, des ornemens bizarres, des dorures à profusion, adoucissent la sévérité de ce tableau, que termine majestueusement la mosquée d'Aurengzeb, monument de conquête qui s'élève en vainqueur sur une éminence aux limites de la ville.

Mais c'est surtout au lever du soleil que le panorama de la cité sainte présente aux yeux du voyageur un spectacle plein d'animation et de fantaisie. Les escaliers géans sont couverts d'une population de baigneurs qui monte et descend comme le flux et reflux sur la plage : au milieu de ses rangs pressés, des taureaux sacrés avec leur accent circonflexe sur le dos circulent d'un pas lent plein de dignité. Des gardiens d'un aspect récalcitrant, en turban rouge, le sabre au côté, assis dans des tribunes au bas du *ghaut,* surveillent d'un œil anxieux la foule des baigneurs, et exigent même des plus pauvres le tribut de quelques *cowries.* Une innombrable multitude d'hommes, de femmes, d'enfans, frétille dans les ondes, tandis qu'aux dernières marches des *ghauts* des milliers de petits pots de cuivre déposés par les baigneurs reflètent en éclats brillans les rayons du soleil. Quoique le très petit nombre se hasarde seul au milieu des eaux, les catastrophes ne laissent pas d'être assez fréquentes parmi eux. Tous ces accidens ne doivent pas être attribués à des imprudences ou au hasard. Des malfaiteurs habiles dans l'art de plonger saisissent et entraînent, dit-on, sous les eaux les femmes et les enfans pour s'emparer de leurs pendans d'oreille et de leurs bracelets, et l'on assure que l'un de ces scélérats a mené victorieusement pendant plusieurs années cette épouvantable industrie en s'affublant d'une peau de crocodile. Souvent aussi des fanatiques viennent chercher une mort volontaire au milieu du fleuve sacré, suicide qu'ils accomplissent en s'attachant autour du cou de grandes jarres de terre. Ainsi équipés, ils s'abandonnent au courant de la rivière, et apprennent bientôt par expérience que « tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'emplit. » La scène pleine de mouvement que j'ai tenté d'esquisser, scène digne de l'étude d'un peintre qui voudrait représenter l'Inde des brahmes sous ses plus

éclatantes couleurs, se reproduit jusqu'aux murs de la mosquée d'Aurengzeb; mais du haut des minarets de ce temple, la cité sainte se présente sous un tout autre aspect. Toutes les maisons de la ville avec leurs toits plats se déploient en une immense surface sous vos pieds, les cours des maisons sont toutefois si étroites, les rues sont si profondes, que cet immense amas de pierres habité par plus d'un million d'individus n'offre aux yeux qu'une vaste solitude, un désert, animé seulement par quelques bandes de perroquets et de pigeons, hôtes familiers des minarets de la grande mosquée.

Les rues les plus étroites, les plus sombres, les plus infectes de Londres et de Paris ne sauraient donner une idée des rues de Bénarès. De hautes et sinistres maisons presque sans fenêtres, à portes basses, bordent tristement un fond de dalles humides que le soleil n'éclaire jamais. Partout une odeur de sentine, quelque chose d'oppressif dans l'air vous annonce que vous traversez des régions où les démons de la peste et du choléra siégent en permanence. Au milieu de ces foyers de pestilence circule une population hâve, terreuse, couverte de loques indescriptibles; à chaque pas, vous vous trouvez en présence d'un bœuf sacré, aussi fier que pouvait l'être Apis aux plus beaux jours de sa puissance, et tout prêt à défendre à la pointe de ses cornes le privilége du haut du pavé. La présence de ces animaux, qui pullulent presque autant dans la ville indienne que les chiens dans les bazars de Constantinople, est une véritable calamité, contre laquelle l'autorité anglaise ne peut prendre que des mesures secrètes, car les habitans regardent avec une vénération tout égyptienne ces quadrupèdes, qu'ils nourrissent pieusement. Il est en effet de croyance avérée parmi les Hindous que si on lâche un taureau sacré à la mort d'un parent ou d'un ami, l'animal emporte à la pointe de ses cornes tous les péchés du défunt, auquel cette manière d'expiation évite de revenir à la vie pour des milliers d'années sous les espèces désagréables d'un ver de terre ou d'un crapaud. Aussi n'est-ce qu'à la dernière extrémité, alors seulement que la population bovine a par trop augmenté, que les magistrats se décident à délivrer la cité de ces hôtes importuns. A la nuit, des hommes de police font main-basse sur les quadrupèdes, qu'ils conduisent dans des jungles voisines, où des léopards incrédules et des tigres esprits forts ont bientôt fait justice des prétentions des bœufs dieux. Ajoutons en passant qu'au rez-de-chaussée des maisons se trouvent des boutiques misérables de tissus, de verroteries, de grains, que dans des antres obscurs des marmitons presque nus, d'un aspect diabolique, cuisinent toute sorte de mets impossibles. Telle est à peu près la physionomie de ces rues où le voyageur, sous une indicible impression de tristesse, salue d'un regard ami la forme et la couleur des

pommes de terre amoncelées en lots à l'étalage des marchands de légumes, seuls vestiges de civilisation européenne qui s'offrent à ses yeux dans cette cité d'un autre âge!

C'est en circulant à travers ces rues étroites, au milieu d'une population de femmes voilées, de pèlerins à moitié nus, de fakirs plus nus encore, de lépreux, d'aveugles, de mendians du plus dégoûtant aspect, que l'on arrive au temple connu sous le nom de *Vishvayesa*, et l'un des plus fréquentés de la ville : temple formé de plusieurs pavillons de pierre rouge, aux bizarres sculptures, aux dômes dorés, réunis dans l'enceinte d'une haute muraille. L'intérieur de l'édifice présente le plus singulier assemblage de bœufs sacrés, de fidèles ahuris qui courent à travers les galeries en s'aspergeant d'eau et en poussant incessamment, avec les plus étranges modulations, le cri : *Ram, ram*. Une boue épaisse couvre le sol dallé; vingt cloches sont en branle. A la porte d'un des pavillons où je me présente se dresse devant mes yeux, comme une effrayante apparition, un nègre littéralement nu, la face rongée d'un hideux ulcère, qui d'un geste bienveillant m'engage à en franchir le seuil. L'aspect dégoûtant de cette repoussante bête, l'odeur infecte du lieu, le tintamarre infernal qui éclate à mes oreilles, m'engagent à ne pas prolonger mon séjour en cet antre, et je me dirige vers la rue accompagné d'un sage brahmine, cordon sacré en sautoir, chevelure rasée sauf une mèche, nez et ventre également proéminens, qui me passe autour du col un collier de fleurs sacrées. Des amis bienveillans m'avaient heureusement mis en garde contre ce véritable présent des Grecs. Une quinzaine auparavant, deux jeunes gens peu curieux de se promener par les rues revêtus des insignes d'une victime expiatoire avaient jeté par mégarde les colliers offerts au col d'un enfant de basse caste, et cette prostitution des fleurs sacrées exaspéra tellement la populace, que les visiteurs eurent beaucoup de peine à se soustraire à une véritable lapidation. Je mets donc prudemment les fleurs dans ma poche, quitte à m'en débarrasser plus tard. Un *backchich* me délivre de la compagnie du sage brahmine, et je peux me diriger en toute sécurité vers le domicile du fabricant dont les admirables broderies et les riches brocarts ont eu tant de succès à l'exposition de Paris. Les magasins, il faut l'avouer, ne paient pas d'apparence. Un escalier aussi raide qu'étroit conduit le visiteur dans une chambre basse dont les murs, peints à la chaux, ne présentent d'autres ornemens qu'un portrait lithographié de sa majesté la reine Victoria et un brevet de médaille d'argent de l'exposition de Londres, signé par le prince Albert. Un drap blanc étendu sur le sol et deux chaises composent tout l'ameublement de cette chambre, où vont s'étaler sous vos yeux éblouis des tapis de velours brodés d'or, des étoffes,

des bijoux d'un admirable travail, trésors qui paieraient la rançon d'un roi et dépassent de beaucoup le budget d'un simple voyageur.

Il n'existe pas de résident européen dans la ville de Bénarès; toute la communauté à peau blanche est réunie à la station, à 4 milles environ de la cité native, et reliée avec elle par une excellente route macadamisée, infestée de tribus de singes sacrés que protége le respect superstitieux des natifs, et qui règnent en maîtres sur les bords des *tanks*, les toits des maisons et les arbres des jardins. La station est bâtie, sans plan régulier, aux environs des édifices qui renferment les tribunaux, les caisses publiques, la prison, le collége et les lignes militaires. Les maisons à un étage, blanchies avec soin, avec leurs persiennes vertes et le vaste jardin qui les entoure, présentent un coup d'œil élégant, mais qui se reproduit incessamment dans tous les chefs-lieux de district de l'Inde. Et l'uniformité n'est pas seulement dans les rues : élémens sociaux, occupations, plaisirs, sujets de conversation, rien ne varie dans ces petites colonies européennes échelonnées au milieu du vaste empire indo-britannique. Le personnel officiel d'un chef-lieu de district se compose invariablement d'un *commissioner*, d'un juge, d'un collecteur, d'un magistrat, de quelques assistans, et des officiers d'un ou de plusieurs régimens, tous gens dont la vie pourrait facilement se réduire aux termes d'une formule géométrique. La promenade au lever du soleil, les travaux de l'office et le *tiffin;* à quatre heures, le billard public ou le bain (les plaisirs de la poule et de la natation conduisent jusqu'à six heures); une promenade à cheval ou en voiture sur les grandes routes environnantes, et l'heure du repas du soir est arrivée : tel est l'éternel menu de cette vie, dont quelques grands dîners, des parties de chasse ou un bal viennent seuls varier la monotonie. Aussi que Mme la *commissioner* n'abuse pas trop de son droit de préséance, que mistress brigadier *** pardonne au collecteur d'avoir la moitié de l'âge et le double du traitement de son mari le colonel et C. B. (traduisez *compagnon du Bain* et prononcez *ci bi*); que la station ait échappé en masse à la contagion de la distribution des bibles, cette maladie anglaise, et il ne reste plus rien à servir dans la communauté sur le tapis de la discussion, sinon : la bière reçue de Calcutta aux derniers jours par le juge : — *very sound indeed;* le *claret* importé directement de Bordeaux par la *mess-rather thin;* les selles de mouton produites par tel ou tel club (1), ou enfin, sujet incessant de conversation et d'anxiétés, la glacière, qui pendant les longs mois

(1) Il est d'usage dans les stations anglo-indiennnes que les résidens s'associent par trois ou quatre pour entretenir un troupeau de moutons. Un ou deux animaux, suivant les besoins, sont tués par semaine et distribués entre les membres du *Mutton-Club*.

de chaleur doit servir aux seuls véritables plaisirs de la communauté européenne.

Sans doute les charmes du foyer domestique, les mille et un intérêts d'une vie toute consacrée à la famille, pourraient donner à cette existence la variété, l'imprévu, les émotions qui lui manquent; mais là encore que de rudes désappointemens viennent frapper au cœur l'exilé! Si à peine il connaît ses enfans, jamais il n'est connu d'eux : dès leur plus bas âge, dans l'intérêt de leur santé, il doit les envoyer en Europe, et des joies de la paternité la seule qui ne lui soit point refusée, c'est celle de payer les comptes élevés que les chefs des maisons d'éducation de Londres et d'Édimbourg ne manquent pas de lui adresser régulièrement; mais ces tristesses de la vie intime de l'Inde, le touriste doit les deviner, car autour de lui tout est joies et fêtes. Ses lettres d'introduction une fois remises, du *commissioner* au plus jeune enseigne c'est à qui organisera à son intention grands dîners et parties de chasse. Fêté, choyé, reçu partout comme un vieil ami, le voyageur européen trouve dans l'Inde, n'en déplaise à M. Scribe, la *terre classique de l'hospitalité.*

III. — LUCKNOW.

Eh! voici, ami lecteur, le glorieux appareil dans lequel vous visiterez les curiosités de la ville de Lucknow, si votre bonne étoile vous a muni d'une lettre de recommandation pour ce général hospitalier et bienveillant auquel de glorieux services ont valu le titre de« Bayard de l'armée des Indes, » et le poste lucratif et important de résident diplomatique près le roi d'Oude (1). Comme escorte, deux cavaliers irréguliers au turban rouge, vêtus d'une tunique brune, de pantalons jaunes et de bottes fortes, armés de sabres et de carabines, montés sur des chevaux pleins de feu, ouvrent passage dans les rangs de la foule au magnifique éléphant qui vous sert de monture, monture vraiment royale, richement caparaçonnée d'un drap rouge brodé d'or sur lequel repose un *howdah* d'argent aux coussins de velours. Un noir serviteur muni d'un parasol et un *mahout* armé d'un redoutable trident complètent cet équipage digne d'Alexandre à son entrée dans Babylone, avec lequel une veste de chasse et un chapeau rond ne laissent pas de faire un assez triste contraste. Pour rendre à César ce qui appartient à César, nous commencerons nos pérégrinations par les palais du roi d'Oude.

(1) Ce poste, depuis l'année 1855, époque de l'annexion du royaume d'Oude à l'empire anglo-indien, a naturellement cessé d'exister. Voyez sur le roi d'Oude la *Revue* du 1er janvier 1856.

Le marquis de Carabas lui-même, ce propriétaire d'assez célèbre mémoire suivant la tradition, aurait pu, non sans raison, gémir de l'inégalité des dons de la fortune, si le hasard l'avait conduit dans la cité de Lucknow. Partout, à chaque pas, vous vous trouvez en présence de monumens publics, palais, maisons de plaisance, mosquées sépulcrales, qui portent les insignes de la royauté native : deux poissons en guise d'armoiries à la façade, et deux parasols dorés sur le sommet de l'edifice. Ce qui explique cette richesse de l'apanage royal, c'est la coutume adoptée par chaque souverain de faire construire à son avénement un nouveau palais. Aussi la plupart de ces édifices construits d'hier tombent en ruines, et l'entretien des palais du roi lui-même laisse beaucoup à désirer. Quant au mobilier des demeures royales, on ne saurait rien imaginer de plus mesquin : des murailles peintes à la chaux ou décorées d'arabesques ternies, des sophas fanés, des tapis éraillés, et dans les appartemens favoris des bassins peuplés de poissons rouges, des pendules sans mouvement et sans voix, des collections de lithographies à bon marché dont les sujets forment souvent les plus bouffons contrastes. Pour n'en citer qu'un exemple, je parlerai d'un pavillon où une série de tableaux représentant les batailles de la guerre de la Péninsule se trouve régulièrement entremêlée de dessins dont les sujets sont empruntés à l'histoire d'Atala et de Chactas, auquel sa peau brune et son costume plus que léger ont valu sans doute droit de cité dans le boudoir royal. Tout cela est bien loin de cette Inde des contes arabes, que le voyageur emporte naïvement dans sa cervelle. Vous pouvez toutefois saisir au passage certains détails de la vie intime de cette royauté indienne et déchue qui ne sont pas sans intérêt. Les logemens réservés au harem occupent plus de la moitié des bâtimens dans toutes les habitations royales, car le roi de Lucknow est sans contredit l'un des plus grands polygames de la terre; son sérail se compose de cinq cents femmes, et il y a un mois à peine qu'il a eu la curieuse idée de parfaire quatre fois en un jour les cérémonies du mariage, cérémonies religieuses bien entendu, conformément aux rites de la loi musulmane. Parmi les divertissemens qui arrachent quelquefois aux délices du *zénana* ce représentant couronné de l'Inde du bon vieux temps, il faut placer au premier rang les combats d'animaux. C'est dans le palais où sont reçus les étrangers que se célèbrent ces jeux, et malgré ce qu'ils ont de cruel, je regrette vivement de n'y avoir pas assisté. L'arène qui sert de théâtre ne rappelle en rien les cirques gigantesques des Romains. C'est une petite cour de quelques centaines de pieds carrés, dominée par des murailles élevées, sur laquelle ouvre au premier étage une galerie protégée par d'épais barreaux, d'où le spectateur peut saisir sans danger tous les détails de

la lutte. Au rez-de-chaussée, une douzaine de loges qui servent de domicile aux gladiateurs à quatre pattes, héros de ces fêtes, n'étaient habitées, lors de ma visite, que par trois tigres; mais un signe du maître suffirait à remplir ces vides, car le tigre abonde sur les territoires d'Oude, et il n'est pas rare de rencontrer, dans les rues de Lucknow, quelques-uns de ces animaux menés en laisse comme des chiens ou attachés à la chaîne à la porte des maisons. Le propriétaire d'une villa située sur la route des cantonnemens anglais a eu la singulière fantaisie d'ériger, en guise de loge de concierge aux limites de son jardin, deux pavillons habités chacun par un tigre, dont les yeux brillans et les rugissemens profonds doivent à la nuit occasionner plus d'un vertige au passant nouveau-venu en ces lieux.

Un voyageur anglais, qui visita la ménagerie du roi d'Oude il y a quelques années, raconte avoir vu dans une loge voisine des tigres un mammifère du *genus homo,* ou tout au moins quelque chose de fort approchant, que le gardien lui présenta sous le nom de *junglee ke admee* (homme sauvage), bipède qui faisait depuis plusieurs années l'un des plus beaux ornemens de la ménagerie, et dont les habitudes ne se distinguaient en rien de celles de ses confrères à quatre pattes. Muet comme la hyène de la loge mitoyenne, il ne manquait pas, à l'instar du tigre son voisin de droite, de faire régulièrement la sieste après son repas de viande crue. Ce citoyen de la république des bois, qui en vaut bien un autre, avait été trouvé dans un antre à loups situé au plus profond d'une forêt frontière des royaumes d'Oude et de Nepaul. Les loups, qui abondent en ces contrées, enlèvent souvent des enfans dans les villages, et le petit captif ne succombe pas toujours sous la dent de son ravisseur. Il est nombre d'exemples d'enfans élevés par une louve au milieu d'une portée de louveteaux dont ils ont pris, pauvre humanité! toutes les habitudes. Un officier du service de la compagnie me racontait, au sujet de ces Romulus indiens, l'histoire suivante, que je livrerai au lecteur sans commentaires.

Dans le village de Chuprah, situé à l'est de Sultanpore, vivaient un homme, sa femme et leur enfant, âgé de trois ans. En mars 1843, la famille sortit un matin pour aller vaquer aux travaux des champs. L'enfant avait alors au genou droit une large cicatrice provenant d'une brûlure qu'il s'était faite en tombant dans le feu quelques mois auparavant. Pendant que ses parens travaillaient la terre, l'enfant se roulait sur l'herbe à quelque distance, lorsqu'un loup bondit sur lui de la jungle voisine, le saisit par les reins et l'emporta au galop, malgré les cris et les poursuites du père et de la mère. Des recherches faites le lendemain et les jours suivans sous la direction du père par ses amis et ses voisins furent sans résultat, et l'on dut

renoncer à toute espérance de trouver vestige de l'enfant enlevé.

Six ans s'étaient écoulés sans que la mère, qui avait perdu son mari dans l'intervalle, eût entendu parler de son enfant. L'on était alors au mois de février 1849. Deux cipayes, venus en congé à la ville de Singramow, peu distante de Chuprah, quittèrent un beau matin leur domicile pour aller se promener sur les bords de la petite rivière qui traverse la ville. Assis au bord de l'eau, ils savouraient la brise du matin, lorsqu'ils virent, à leur grand étonnement, trois petits loups en compagnie d'un jeune garçon qui, sortis prudemment de la jungle, s'avancèrent vers la rivière, où ils commencèrent à étancher leur soif. Les cipayes, remis de leur première stupeur, se lancèrent à la poursuite de la petite troupe, et parvinrent à saisir l'enfant au moment où il s'introduisait dans un antre où les trois louveteaux l'avaient précédé. Il tenta d'abord de se défendre à coups de dents contre ses capteurs; mais ces derniers l'amarrèrent solidement et l'amenèrent à leur logis, où pendant vingt jours ils le nourrirent de viande crue et de gibier. Trouvant alors les frais de table de leur hôte trop élevés, ils se décidèrent à le conduire au bazar de Kholepoor, où des personnes charitables avaient promis de se charger de son entretien.

Un cultivateur de Chuprah, qui vit le jeune garçon au bazar, raconta, à son retour dans le village, les détails de la capture des deux cipayes, et l'histoire arriva ainsi jusqu'à la veuve. Cette dernière ne perdit point de temps pour se rendre au bazar, et là reconnut sur le corps du jeune garçon, non-seulement la cicatrice au genou droit et celle des dents de la louve sur les reins, mais encore un signe à la cuisse avec lequel son fils était venu au monde. Convaincue de l'identité de la pauvre créature, elle la ramena avec elle au village, où tous ses voisins n'hésitèrent pas à la reconnaître pour son fils. Pendant plusieurs mois, la mère chercha par des soins assidus à ramener l'enfant à des habitudes humaines; mais ses efforts ne furent couronnés d'aucun succès, si bien que, dégoûtée, elle se décida à l'abandonner à la charité publique. L'enfant fut alors recueilli par les domestiques de l'officier qui me racontait cette étrange histoire, et ceux-ci le traitaient comme ils eussent pu traiter un chien mal apprivoisé. Il vécut ainsi environ un an. Son corps exhalait une odeur sauvage fort désagréable; ses coudes et ses genoux étaient endurcis comme de la corne, sans doute par suite de l'habitude de marcher à quatre pattes qu'il avait contractée au milieu des louveteaux ses compagnons d'enfance. Toutes les nuits, il se rendait dans les jungles voisines, et ne manquait jamais de prendre sa part des charognes qu'il pouvait rencontrer sur son chemin. Il marchait généralement sur ses deux jambes, mais prenait sa nourriture à quatre pattes

en compagnie d'un chien paria avec lequel il entretenait des relations d'intimité. Jamais on ne le vit rire ou on ne l'entendit parler. Il mourut presque subitement après avoir avalé une grande quantité d'eau.

Il est temps de quitter l'homme sauvage, et, après cette longue digression, de revenir aux diverses curiosités que le palais de sa majesté d'Oude offre au voyageur. La transition ne demande au reste que peu de préparations oratoires, car le potentat indien, qui aime beaucoup les bêtes à l'instar de Shahabaham, — Shahabaham, le plus vrai de tous les caractères qui soit jamais sorti de la plume de ce fertile et charmant auteur, M. Scribe, — le roi de Lucknow, dis-je, entretient une oiselerie avec une collection magnifique de perroquets, une fauconnerie dont les veneurs improvisent fort obligeamment, moyennant *backchich,* au profit du visiteur européen, une chasse au pigeon ou au héron, et enfin une ménagerie de daims au milieu desquels se trouvent des antilopes et des boucs dressés au combat. Deux mots seulement de ce plaisir assez puéril de la royauté indienne. A peine en présence, comme de galans paladins, les deux boucs se précipitent l'un sur l'autre, et leurs têtes baissées s'entrechoquent avec un bruit tel que l'on s'étonne de n'en pas voir sortir immédiatement ce que la nature y a mis en guise de cervelle. Beaucoup plus gracieux est le combat des antilopes. Ces jolies bêtes aux formes élégantes enlacent immédiatement leurs cornes allongées, et luttent avec une énergie, une souplesse, des bonds capricieux, des ruses de guerre, qui feraient honneur à des athlètes accomplis.

Si chaque roi d'Oude, à son avénement, prend soin de se faire bâtir un nouveau palais, l'usage veut que les cérémonies du couronnement soient accomplies dans un édifice spécial où se trouve une salle du trône théâtre de bien des tragédies. Les murs portent encore les traces du combat que l'autorité anglaise fut obligée de livrer en 1839 pour empêcher une *rannee* ambitieuse de mettre la couronne sur la tête de son fils favori, à l'exclusion de l'héritier légitime, le roi actuel. Le trône, tout entier d'argent, incrusté de pierres précieuses, est un assez respectable morceau d'orfévrerie autour duquel veille une collection de sentinelles de la tournure la plus prodigieuse. Les costumes débraillés du carnaval de Paris ne peuvent donner une idée du délabrement de l'uniforme des soldats du roi d'Oude. Des shakos tromblons au fond avarié, des plumets impossibles, des vestes rouges sans manches, et, en manière de compensation, des manches rouges sans veste, des pantalons couverts d'arabesques de toutes couleurs, et qui offrent souvent les plus déplorables lacunes, — ce n'est là vraiment qu'un crayon imparfait de ces fantastiques militaires auprès desquels les mendians espagnols les plus déguenillés

peuvent être considérés comme des hommes bien mis. La population du royaume d'Oude fournit cependant la plus grande majorité des cipayes de l'armée du Bengale, dont l'on peut voir des spécimens de la meilleure tenue à la porte de la résidence anglaise; mais si le gouvernement régulier et le trésor bien rempli de l'honorable compagnie peuvent métamorphoser en soldats d'une allure tout européenne les hommes primitifs dont se recrutent ses légions, ce prodige dépasse la science politique des conseillers corrompus et ignorans qui dirigent les affaires du royaume d'Oude, et ses pauvres soldats, souvent en arrière de plusieurs années de paie, avant de penser à se couvrir le ventre, doivent exercer toute leur industrie pour arriver à le remplir.

Déguenillée comme elle l'est, l'armée n'est pas toutefois la partie la plus vicieuse de la chose publique dans le royaume d'Oude. La perception des impôts ne peut s'accomplir qu'avec l'aide de la force militaire; toutes les routes sont infestées de scélérats de la pire espèce. Quelques jours seulement avant mon arrivée, on était parvenu à saisir un chef de voleurs connu sous le nom de *Jaggernauth-Chuprassee*, dont depuis plus de dix ans les crimes répandaient dans la contrée la terreur et la désolation. Ce monstre, qui avait commencé sa carrière par un fratricide, se livrait envers ses victimes à des cruautés qui dépassent l'imagination. Enterrer ses prisonniers vivans, leur remplir de poudre la barbe, les cheveux, les narines, les oreilles, et y mettre le feu, c'étaient les pratiques constantes et favorites de cette bête fauve. Quelques jours avant d'être arrêté, il avait coupé les index d'un captif et envoyé ce sanglant message à sa famille, en ajoutant qu'elle recevrait sa tête, si à un jour donné il ne lui avait pas été payé une rançon de 400 roupies, menace que son arrestation l'empêcha d'exécuter. Il est facile de comprendre qu'un pareil état de choses rende tout progrès impossible, et que les territoires d'Oude, les plus favorisés peut-être du continent indien, ne présentent partout que misère et désolation. L'autorité forte et respectée de l'honorable compagnie ne saurait attendre heureusement, pour faire triompher ici l'humanité et la civilisation, le jour où le dernier roi indépendant d'Oude aura pris place sous une de ces mosquées sépulcrales qu'il nous reste maintenant à visiter (1).

Les tombeaux des rois de Lucknow sont en grand nombre dans la ville, et quelques-uns fort dignes d'intérêt. Le tombeau d'Asuphuh-Dowlah, aïeul du roi Naseer-ul-Din, s'élève dans l'*imambarah* ou ca-

(1) Nous devons faire remarquer que ces lignes étaient écrites avant le mois de décembre 1855, époque où lord Dalhousie termina sa longue et prospère vice-royauté en annexant les territoires d'Oude au domaine anglo-hindou. L'expérience a complétement justifié cette mesure, vivement critiquée aux premiers jours.

thédrale, au milieu de la solitude d'une des plus vastes salles du monde. Le tombeau de Naseer-ul-Dowlah, père du dernier souverain d'Oude, est un monument beaucoup plus coquet, et dont l'entretien, chose rare dans l'Inde, ne laisse rien à désirer. Un portique monumental, surmonté de minarets, conduit le visiteur dans un jardin de l'aspect le plus riant, tout garni de jets d'eau, de fleurs, de statues. A droite et à gauche au milieu du mur d'enceinte s'élèvent des monumens qui reproduisent en petit les formes du *Tarje* d'Agra, et en fond de tableau la mosquée sépulcrale avec ses murs d'une éclatante blancheur et son toit hérissé de clochetons élégans aux dômes dorés. Dans la grande salle, autour du tombeau, un caprice royal a rassemblé une bizarre collection de bric-à-brac, où l'on remarque en première ligne les systèmes d'éclairage les plus divers : le simple quinquet, la lampe Carcel, des lustres à girandoles, des chandeliers titans de cristal armés de globes de toutes couleurs, jaunes, verts, violets, rouges. Viennent ensuite d'assez curieuses pièces d'argenterie représentant des femmes à queue de paon, un satyre en uniforme classique, deux tigres d'émail vert presque de grandeur naturelle, et sur la muraille, au milieu de faisceaux de sabres rouillés et de pistolets hors de service, des tableaux mécaniques représentant un chemin de fer ou un bateau à vapeur sur une mer agitée. Ce singulier capharnaüm est situé à l'une des extrémités de la ville, et en revenant à la résidence, nous aurons occasion de saisir au passage quelques traits particuliers de cette cité et de cette population vraiment orientales.

Lucknow doit prendre rang parmi les cités les plus peuplées du monde, et l'on reste au-dessous de la vérité en évaluant sa population à cinq cent mille individus. Aussi partout dans les rues se presse une foule compacte dont votre éléphant et votre escorte ouvrent les rangs non sans peine. Au milieu de cette multitude couverte de haillons, l'on retrouve cependant quelques scènes qui rappellent les luxes de l'Inde au bon vieux temps. Un dignitaire de l'empire, vêtu de mousseline blanche, coiffé d'un coquet turban orné d'une aigrette d'oiseau de paradis et d'une plaque de diamans, s'avance sur un éléphant richement caparaçonné, entouré d'une vingtaine de serviteurs déguenillés armés de longs fusils, de sabres et de boucliers. Ou bien encore c'est un palanquin mystérieux et doré gardé par des eunuques le cimeterre au vent, et devant lequel la foule s'écarte avec respect. Voilà pour le spectacle de la rue. Quant aux mœurs des habitans, du haut de votre monture vous marchez au niveau du premier et seul étage des maisons, et il vous est facile, sans assistance de diable boîteux, de pénétrer au plus intime des pauvres ménages qui les habitent, pauvres ménages en vérité, dont

des lits de sangle et quelques pots de cuivre composent tout le mobilier! Mais ce qui donne un cachet particulier aux rues de Lucknow, ce sont les noires beautés, ornées de leurs plus beaux atours, qui se pressent à chaque balcon, je pourrais dire à chaque fenêtre, et dont le plus chaste ne saurait méconnaître les philanthropiques intentions; puis surtout des traits efféminés, de longues chevelures, des yeux qui voudraient être provoquans, et qui servent d'enseigne à un crime dont le nom ne s'écrit pas en Europe, et qui s'étale en plein soleil dans cette Sodome indienne.

On ne saurait quitter Lucknow sans visiter le palais de Constantia, construit par le général Martin, un de ces heureux aventuriers qui vinrent dans l'Inde lorsque le fameux arbre aux roupies portait encore toutes ses feuilles, — feuilles dont il sut récolter une abondante moisson. Quelques mots d'abord de cet heureux soldat de fortune. Le général Martin, fils d'un ouvrier, naquit à Lyon en 1732, et accompagna dans l'Inde, en qualité de simple soldat, le comte de Lally, gouverneur de Pondichéry. La sévérité de la discipline, quelques peccadilles, l'ambition peut-être, l'engagèrent à passer au service du gouvernement de Madras, où bientôt son intelligence de la profession des armes l'éleva au grade d'enseigne dans un bataillon composé de prisonniers français. Cette troupe ayant été envoyée dans le Bengale, Martin, habile ingénieur, fut désigné pour lever les plans des provinces nord-ouest. Pendant une résidence qu'il fit à Lucknow, il lia connaissance avec le nabab-vizir Sujah-u-Dowlut, et ce dernier, séduit par ses talens, demanda à la compagnie des Indes la permission de l'attacher à son service. Cette faveur obtenue, Martin fut mis à la tête du parc d'artillerie et des arsenaux du roi d'Oude, en conservant toutefois son rang de capitaine et ses droits à l'avancement dans l'armée du Bengale. Dans cette nouvelle position, l'aventurier lyonnais, appuyé sur l'amitié du vizir, exerça sur les affaires de l'état une toute puissante influence, qu'il sut tourner au profit de sa fortune. Ses appointemens élevés, son intervention dans le maniement des deniers publics, des spéculations commerciales qui ne furent pas toutes de bon aloi, s'il faut en croire la tradition, qui l'accuse d'avoir vendu à plusieurs reprises de fausses perles pour de vraies et du cristal au prix du diamant, lui permirent de réaliser une fortune de plus de 330,000 liv. st. Il atteignit en 1796, à l'ancienneté, le grade de major-général dans l'armée du Bengale, et mourut en 1800 de la pierre, maladie qui tourmenta les quinze dernières années de sa vie. Son testament, l'un des plus volumineux qui soit jamais sorti de la plume d'un testateur, révèle un homme à idées nobles et généreuses. Sans oublier sa famille, ses dernières volontés ont doté richement des établissemens d'éducation fondés à

Lucknow, à Calcutta et dans sa ville natale, établissemens qui, par reconnaissance pour leur patron, ont pris le nom de Lamartinière.

Le palais de Constantia, qui s'élève à quelque distance de Lucknow, et renferme une maison d'éducation dont la succession du général défraie libéralement l'entretien, est sans contredit l'une des plus curieuses constructions que l'on puisse imaginer. Il est difficile, même après une minutieuse visite, de deviner la destination première de ce gigantesque assemblage de briques et de mortier. Deux galeries semi-circulaires à un étage se rattachent au corps principal de l'édifice surmonté d'une série, — cinq étages, je crois, — de petits pavillons, de terrasses superposées comme un véritable château de cartes, et ornées à profusion de statues de toute sorte, bergers Louis XV, Chinois et Chinoises, empereurs romains, dieux de l'Olympe et sages de la Grèce. Du haut de cette Babel, on découvre une vue vraiment magnifique : au revers du monument, la ville de Lucknow déploie le magique panorama de ses dômes dorés, de ses minarets élégans, de ses mille monumens, qui, vus de loin, comme toutes les choses de l'Orient doivent être vues, se présentent sous un aspect plein d'originalité et de magnificence. Devant la façade du palais s'élève une grande colonne dont le fût devait, dit-on, servir de tombeau au général. L'on raconte en effet qu'avant sa mort, désireux d'ajouter une somme considérable à son immense fortune, il entra en marché avec le roi de Lucknow, dont sa bizarre villa excitait les désirs; mais ces négociations avortèrent, et le général, bien persuadé que les droits de ses héritiers, quelque bien établis qu'ils fussent, ne seraient qu'une barrière impuissante contre la convoitise d'un despote indien, résolut de mettre son palais sous la protection des préjugés religieux avec lesquels les musulmans regardent les lieux où un corps humain a trouvé sa dernière demeure. Il ordonna donc par testament de déposer sa dépouille mortelle dans les caveaux de Constantia. Un sarcophage de marbre blanc renferme les cendres de l'heureux aventurier, il est entouré de quatre statues de carton peint représentant des cipayes en habit rouge, le casque en tête, appuyés sur leurs armes, dans l'attitude de la douleur officielle. Un buste de marbre blanc enfoncé dans la muraille représente le général coiffé à l'oiseau royal, avec un jabot et de petites épaulettes, et surmonte une tablette sur laquelle est gravée l'épitaphe suivante : ***Here lies Claude Martin. He was born at Lyons. A. D. 1732. He came to India a private soldier, and died a major general.***

IV. — AGRA, SIKDANAH, DEHLI.

Jusqu'aux murs d'Agra, le voyageur n'a pas rencontré sur sa route de souvenirs de ces puissans empereurs mogols dont le nom est arrivé en Europe entouré d'une auréole de gloire et de magnificence, et au cœur de l'Inde, c'est presque avec raison qu'il peut se demander s'il ne faut pas ranger parmi les fictions historiques les victoires et les conquêtes des Akbar et des Aurengzeb. Ces doutes se dissipent devant le fort d'Agra, commencé par l'empereur Akbar en 1563, et fini, dit-on, en quatre ans, fort dont les remparts de pierre rouge ne le cèdent en rien à ces gigantesques débris du passé que le voyageur étonné retrouve dans les déserts de la Haute-Égypte et de la Syrie. Une route dallée conduit à travers les profondeurs d'épaisses murailles à la partie du fort qui domine la ville et la rivière. Quelques cipayes désœuvrés, des objets de campement, un parc d'artillerie, ne peuvent animer cette immense forteresse, construite pour renfermer une armée, et c'est au milieu d'une vaste solitude de ruines mélancoliques, à la suite du noir serviteur préposé à la garde des trésors enfouis dans ces remparts, que le visiteur arrive au palais construit par Shah-Jehan. Une méchante porte de bois fermée d'un cadenas protége seule de sa cloison ce véritable Louvre indien, dans lequel vous pénétrez par les salles de bain réservées au monarque. Quoique l'entretien de ces salles laisse beaucoup à désirer, délabrées comme elles le sont, elles révèlent toutefois aux yeux du touriste ébloui l'étrange magnificence de ces luxes de l'Inde d'autrefois, dont il a tant entendu parler, et dont il a si peu jusqu'ici retrouvé les traces.

Le sol est dallé de marbre blanc, les murs sont revêtus alternativement de plaques d'émail brun avec des fleurs de porcelaine en relief, et de petits miroirs. Des peintures azur et or d'un goût délicieux couvrent le plafond, mille niches revêtues de marbre sont creusées dans la muraille pour servir d'abri aux lumières. L'eau se répand en nappe dans une coquille de marbre aux exquises ciselures. Les autres appartemens du palais ne le cèdent en rien à ces bains magnifiques. Partout le marbre, les ornemens les plus délicats, des colonnes incrustées de pierreries : c'est un luxe fou, inoui, que celui de ce palais aérien et désert. La salle affectée aux audiences publiques du monarque, ouverte aux quatre vents, recouverte d'un dôme doré que supportent d'élégantes colonnettes de marbre émaillées de mosaïques de cornalines, de turquoises, d'émeraudes, de rubis, réalise toutes les merveilles des contes arabes. Devant vous, un jardin suspendu, digne de Sémiramis, avec des fontaines jaillissantes au

bassin de marbre, des bosquets de roses et de jasmins, — et si vous détournez les yeux de ce coquet tableau, vous dominez à vol d'oiseau un des plus beaux panoramas qu'il soit possible d'imaginer : une immense et verdoyante plaine au milieu de laquelle s'élèvent les merveilleux édifices du *Tarje* et du tombeau d'Akbar, et que le flot argenté de la Jumna sillonne de ses replis capricieux. A la vue de ces beaux lieux, le plus prosaïque ne peut se défendre d'un mouvement d'enthousiasme : involontairement, sous son regard ébloui, cette solitude s'anime, les roses sont en fleurs, l'eau jaillit dans ces fontaines desséchées, une foule respectueuse entoure le grave et noir personnage, couvert de pierreries, qui dicte la loi aux peuples de l'Inde. A la vue de ces beaux lieux, disons-nous, le plus prosaïque n'a pas besoin de grands efforts d'imagination pour se trouver en plein *durbar* de celui qui prenait les titres de « étoile de justice, soleil de puissance, roi des rois, empereur des empereurs, » suivant l'étiquette consacrée.

Adjacente à ce palais des *Mille et une Nuits,* dans l'enceinte des remparts, se trouve une autre habitation royale de construction antérieure. La pierre rouge a seule été employée dans cet édifice, dont quelques salles offrent d'élégantes sculptures et de gracieuses proportions. Par malheur, presque tous ces bâtimens tombent en ruine, et il ne reste de suffisamment conservée que la partie du palais consacrée aux prisonniers d'état, une série de petites cellules obscures, ouvrant sur un long corridor, au milieu duquel se trouve un profond abîme de véritables oubliettes qui, suivant mon guide, servaient de dernier asile aux sultanes qui avaient fait quelques *mistake* (traduisons faux pas). Nous ne saurions quitter le fort sans visiter la mosquée connue sous le nom de *Motee-Musjeed* et bâtie par Shah-Jehan en 1656. Cet édifice, tout entier de marbre blanc, sol, murailles et dômes, ne renferme d'autres ornemens que des bas-reliefs représentant des fleurs d'un exquis travail, et la simplicité chaste et majestueuse de son ensemble ne le cède qu'à cette merveille de l'art indien, le Tarje. A la porte de la mosquée, sous un hangar, se trouve une collection de prodigieux tambours, de tam-tams monstres, qui donnent la plus effrayante idée de la musique des empereurs mogols.

Je regrette d'avoir à terminer le récit de ma visite au fort d'Agra en rapportant un acte de vandalisme commis par le marquis de Hastings, et dont lord William Bentinck se rendit complice. Par l'ordre du marquis de Hastings, il y a quelque vingt ans, la plus belle cuve de marbre de l'un des bains royaux fut enlevée pour être expédiée en Angleterre et offerte en présent au prince régent. Lord William Bentinck compléta cette honteuse dévastation en faisant passer sous

le marteau de l'*encanteur* les mosaïques, les marbres du bain condamné. Dieu merci, la spéculation ne fut pas assez heureuse pour que l'on pût songer à vendre en détail ces admirables reliques des maîtres de l'Asie, idée que quelque parcimonieux administrateur eût bien pu avoir!

Pour réparer le tort que les oubliettes du palais et les renseignemens de mon noir cicérone ont pu faire dans l'esprit de mes belles lectrices aux mœurs conjugales des empereurs mogols, je prendrai la liberté de les conduire sans transition au magnifique tombeau élevé au bord de la Jumna par l'empereur Shah-Jehan à la mémoire de la sultane Nourmahal, et connu sous le nom de Tarje d'Agra. La mort de cette belle sultane fut entourée, s'il faut en croire la tradition, de circonstances surnaturelles qui expliquent le culte et la fidélité que son mari garda à sa mémoire. En travail d'accouchement, Nourmahal reposait sur son lit entourée de ses filles, lorsque l'on entendit soudain l'enfant geindre dans ses entrailles. Ces cris frappèrent de terreur l'assistance et la sultane, qui, voyant là un avertissement d'en haut, envoya immédiatement chercher l'empereur et lui dit que jamais mère n'avait survécu à un pareil présage, et qu'elle sentait sa fin approcher. Or, avant de mourir cependant, elle avait deux demandes à lui adresser : la première, de ne pas se remarier pour que les enfans d'un autre lit ne vinssent pas disputer aux siens leur légitime héritage; la seconde, qu'il mît à exécution sa promesse de lui bâtir un mausolée dont la magnificence fît passer son nom à la postérité. Nourmahal mourut quelques instans après cet entretien, et l'empereur, fidèle à son serment, fit élever à sa mémoire un temple où l'art et les magnificences de l'Orient ont dit leur dernier mot. Quelle plume pourrait rendre justice à l'harmonie des formes de cette poétique mosquée, bâtie au bord du fleuve, sur une terrasse flanquée de quatre tours, au milieu d'ombrages d'une éternelle verdure? Quel pinceau pourrait reproduire la blancheur neigeuse de ces dômes aux élégantes proportions, ces suaves portiques enguirlandés d'arabesques de marbre noir et relevés de colonnes élancées? A l'intérieur de l'édifice comme à l'extérieur, tout est marbre, marbre blanc! Les dalles qui couvrent le sol, les parois de la muraille, les ouvertures mêmes par lesquelles pénètre une lumière mélancolique, sont de marbre, et l'on donnera une idée du travail prodigieux de ces fenêtres en disant que chacune d'elles renferme plus de 800 petites ouvertures. Au milieu de la mosquée, une grille de marbre, découpée comme de la guipure, protége deux cénotaphes correspondant exactement aux tombes de l'empereur et de sa compagne, qui s'élèvent dans un caveau souterrain du monument. Des guirlandes de fleurs en mosaïque, des

versets du Coran tracés en marbre noir ornent les parois des cénotaphes, et un obligeant cicérone veut bien me traduire l'un de ces versets, terminé par l'expression d'un vœu que le prophète n'a pas exaucé : *Et protége-nous contre la tribu des infidèles!* Mais c'est surtout à la lueur des torches que la voûte profonde apparaît dans toute sa féerique magnificence. Les flammes se jouent sur les surfaces polies du dôme et de la muraille, à travers les festons de la grille qui entoure les deux cénotaphes, en mille reflets chatoyans et capricieux. Vous avez sous les yeux une véritable scène de conte de fée, à laquelle il ne manque, je le dis à regret, qu'un génie bienfaisant et ailé, qui, sortant des flancs du tombeau au milieu d'une fumée odorante, viendrait offrir au visiteur une lampe d'Aladin, ou tout au moins la classique poignée de pierres précieuses. Une dame anglaise, saisie d'enthousiasme à la vue de ces merveilles, s'est, dit-on, écriée qu'elle mourrait avec joie si elle était certaine d'obtenir de la douleur de son mari un aussi splendide mausolée. Ce propos, s'il n'est pas vrai, me paraît presque vraisemblable, et de toutes les tombes qu'il m'ait été donné de voir, le Tarje est la seule qui me semble pouvoir le justifier. Peu d'époux peuvent toutefois illustrer leurs regrets d'une manière aussi magnifique. Le Tarje, construit avec des marbres que l'on fut obligé de chercher à 2 et 300 milles d'Agra, dans le district de Jeypore, ne put être achevé qu'après vingt-deux années, pendant lesquelles 20,000 ouvriers travaillèrent à la construction du monument. Les dépenses s'élevèrent à 3,174,802 livres sterling (environ 80 millions de francs). Quelques auteurs prétendent qu'un Français nommé Austin de Bordeux, connu dans l'Inde sous le nom de *Merveille-de-l'âge,* peut réclamer la paternité de ce chef-d'œuvre, sans rival au monde.

Le tombeau élevé au village de Secundra, à 5 milles d'Agra, par l'empereur Djahan-Guîr à son père Akbar, s'il ne peut être comparé au Tarje, renferme d'admirables détails. Il se compose de trois ou quatre terrasses superposées, hérissées de petits pavillons, dont l'ensemble, d'un goût peut-être incorrect, n'en est pas moins très original. Le corps du monarque repose dans le soubassement du monument et correspond avec un cénotaphe qui s'élève dans une salle à ciel ouvert située à la partie supérieure de l'édifice. Dallée de marbre et de jaspe, cette salle est entourée d'une muraille de marbre découpée à jour, en festons, en rosaces, en fleurs, en ornemens exquis, dont la perfection ne le cède qu'au merveilleux travail de la grille de marbre du Tarje.

Agra ne se recommande pas seulement à la curiosité du voyageur par les souvenirs du passé : la prison centrale, dont il a été tracé une rapide esquisse dans une autre partie de ces études, est un éta-

blissement des plus intéressans. Il ne faut pas non plus passer sous silence les diverses maisons d'éducation qui dépendent de la mission catholique des provinces nord-ouest. Depuis longues années, les missionnaires français et italiens ont labouré le champ ingrat de l'Inde centrale, et durs et périlleux furent leurs premiers labeurs, exposés comme ils l'étaient à la cruauté de princes fanatiques, à l'inclémence du climat, aux attaques mêmes des bêtes fauves, hôtes de la jungle. Un bon petit père capucin de la mission d'Agra m'a conté à ce sujet deux anecdotes que je veux livrer au lecteur dans toute leur naïveté. Un des premiers fondateurs de la mission cheminait un soir vers sa cabane, lorsqu'il se trouva tout à coup en présence d'un tigre du plus menaçant aspect. Dépourvu de tout moyen de défense, le vaillant père prit résolûment son parti, coiffa le capuchon de sa robe, et s'élança sur le tigre, qui, effrayé, s'éloigna au grand galop, comme s'il eût eu non pas un capucin, mais le diable à ses trousses. Une autre fois le même apôtre, pour échapper aux poursuites d'un autre tigre, fut obligé de se réfugier sur un arbre; mais l'animal affamé, ou curieux de tâter du capucin, s'établit en sentinelle au pied de l'arbre. Longue et pleine d'anxiétés fut l'attente du pauvre père lorsqu'enfin, sous l'inspiration de son patron, il eut l'idée de mettre le feu à sa robe de bure et de la lancer, ainsi métamorphosée en tunique de dessus, au tigre, qui s'éloigna incontinent, si bien que le moine put regagner son domicile dans un costume défectueux sans doute, mais tous les membres intacts du moins.

Ces anecdotes, passées à l'état de tradition historique dans l'évêché d'Agra, et qui après tout n'ont rien de trop invraisemblable, donnent une idée des dangers de toutes sortes que rencontrèrent les premiers missionnaires dans ces pays barbares. Les choses ont changé depuis, et quoique le gouvernement de la compagnie ne témoigne pas d'une bien grande sollicitude pour les laborieux ouvriers de la foi catholique, il n'oppose du moins aucun obstacle à leurs pieux travaux. La mission d'Agra, outre une fort belle église, possède plusieurs maisons d'éducation pour les enfans des deux sexes. L'établissement des filles, dirigé par des dames françaises de l'ordre de Jésus et Marie, ne le cède en rien, pour la régularité et la bonne tenue, aux couvens les mieux organisés de l'Europe. Il se divise en trois catégories distinctes : la première, destinée aux enfans riches; la seconde, aux orphelines catholiques des soldats de l'armée de l'Inde; la troisième, aux enfans indiens catholiques. Malheureusement les dépositaires du pouvoir de l'honorable compagnie, sous l'influence de préjugés encore bien puissans en Angleterre, n'accordent qu'un insuffisant patronage aux efforts vraiment

civilisateurs des dames de Jésus et Marie. Ainsi le gouvernement de l'Inde ne paie pour les orphelines militaires qui sont confiées au couvent d'Agra qu'une faible subvention de 2 roupies par mois, 24 roupies (60 francs) par an! somme tout à fait insuffisante pour pourvoir même à la nourriture de l'enfant, et qui laisse la plus grande partie de ses dépenses à la charge du couvent. Cette parcimonie, indigne des hommes éclairés qui président aux destinées de l'Inde, n'est pas la seule à signaler. Les chapelains catholiques attachés aux stations militaires, dont la congrégation est souvent plus nombreuse que celle des ministres protestans, ne reçoivent par mois qu'un faible salaire de 80 roupies, tandis que les appointemens mensuels de leurs collègues protestans dépassent souvent 7 et 800 roupies. Il est à espérer que l'esprit de véritable libéralisme qui tend chaque jour à dominer davantage dans les conseils de l'honorable compagnie fera bientôt justice de ce choquant état de choses. Il ne s'agit pas ici de grever d'une somme considérable le budget de l'Inde; quelques milliers de roupies suffiraient pour satisfaire les justes réclamations du clergé catholique de l'Inde. Les plus exigeans d'entre les chapelains militaires ne rêvent pas en effet au-delà d'un salaire de 150 à 200 roupies par mois, qui leur donnerait les moyens de vivre sans être obligés de compter sur la générosité des soldats irlandais, ce qu'ils ne peuvent faire aujourd'hui, quelque parcimonieuse que soit leur existence. Les établissemens qui dépendent de la mission d'Agra ne sont pas tous dans la ville. Des succursales ont été fondées à Missourie, sous le climat salubre des montagnes de l'Himalaya, et à Sirdanah, village peu distant de Meerut, dans les domaines de la *Begum-Sumroo,* femme vraiment extraordinaire, dont il ne sera peut-être pas hors de propos de dire ici quelques mots.

Il y aurait sans contredit un sujet d'histoire émouvante et romanesque dans la vie de cette femme de rare intelligence et de robuste énergie, qui prit une part active aux luttes dont fut précédée la dissolution du vaste empire des Mogols. Fille mahométane de la caste des Squadanees, qui s'enorgueillit de descendre du prophète, elle épousa, fort jeune, un aventurier de Saltzbourg du nom de Reinhard, auquel sa morne contenance avait fait donner le sobriquet de *Sombre.* Ce Reinhard, venu dans l'Inde comme soldat d'un régiment français, passa d'abord au service anglais, puis à celui de divers princes natifs, et à l'époque de son mariage il commandait plusieurs bataillons européens composés de ce rebut d'aventuriers qui se réunissent autour des empires à l'agonie, comme les vautours autour des cadavres, troupes turbulentes toujours prêtes à vendre leurs services au plus offrant, et qui, au jour de la bataille, attendent prudemment,

loin du feu, que la victoire ait prononcé entre les combattans. Reinhard mourut en 1778, et le vœu des officiers et soldats porta au commandement du bataillon sa femme, la *Begum-Sumroo,* à l'exclusion d'un fils du premier lit laissé par Reinhard, homme d'une incapacité notoire. Dans ce poste périlleux, où elle fut confirmée par l'empereur Shah-Allum, la *begum* eut souvent à donner des preuves d'une résolution toute virile. Une fois entre autres, l'officier chargé du commandement actif des bataillons, Allemand de naissance, nommé Paules, venait d'être assassiné : les symptômes les plus alarmans d'insubordination éclataient parmi les soldats et les officiers, lorsque deux jeunes esclaves, pour aller rejoindre leurs amoureux, soldats européens, mirent le feu à la maison où elles étaient renfermées avec d'autres femmes de la suite de la begum et ses objets précieux, puis s'échappèrent au milieu du tumulte de l'incendie. Les deux esclaves ayant été découvertes dans le bazar d'Agra quelque temps après, la begum, à la suite d'une instruction sommaire, les fit fouetter et ensevelir vivantes dans des fosses ouvertes à l'avance devant sa tente, exemple terrible qui conquit pour plusieurs années le respect de cette soldatesque effrénée à l'autorité de son chef enjuponné.

En 1778, la begum embrassa la religion catholique, et épousa en 1793 un gentilhomme français, M. de Levassoult, qui se trouvait à cette époque à la tête des bataillons au service du Scindiah. Une catastrophe vraiment romanesque termina cette union. Les nobles sentimens de M. de Levassoult, ses manières raffinées, lui firent bientôt prendre en profond dégoût une position qui l'obligeait à un contact de tous les jours avec des hommes sans éducation et sans principes; il ne pouvait de plus se dissimuler que la préférence de la begum lui avait attiré la haine acharnée des plus influens de ses officiers. Tous ces motifs le portèrent à entrer en relation avec l'autorité anglaise, à laquelle il demanda un sauf-conduit en vertu duquel il pût se retirer avec sa femme sur le territoire de Chandernagor. Le sauf-conduit fut accordé, mais les bataillons, instruits des négociations de Levassoult, levèrent immédiatement l'étendard de la révolte et partirent en armes pour le saisir avant qu'il eût pu mettre à exécution ses projets de retraite. Instruit de l'approche des rebelles, le couple partit au milieu de la nuit, la begum en palanquin, Levassoult à cheval. La position était terrible; l'officier français ne pouvait se dissimuler les affreux traitemens qui l'attendaient, lui et sa femme, si un sort contraire les faisait tomber entre les mains des soldats révoltés. Aussi annonça-t-il à la begum qu'il était déterminé à ne pas se laisser prendre vivant, et cette dernière lui affirma sous serment que cette résolution suprême était aussi la sienne.

Après quelques heures d'une course haletante, les fugitifs duren comprendre que les rebelles approchaient rapidement et les atteindraient sous peu. Levassoult, monté sur un bon cheval, eût pu fuir promptement en abandonnant sa femme; mais son cœur se révolta à cette lâcheté, et il lui demanda si elle était toujours résolue à échapper par la mort aux indignités qui lui étaient réservées. La begum, pour toute réponse, montra à son mari un poignard qu'elle tenait d'une main ferme, et l'on continua de fuir, mais sans succès. Les vociférations des révoltés retentissaient à peu de distance; les porteurs épuisés du palanquin ralentissaient leur course, lorsque de ses flancs dorés s'exhala un cri d'agonie, et les yeux terrifiés de Levassoult virent les mousselines dont le corps de sa femme était enveloppé se teindre de sang. Immédiatement le gentilhomme français saisit un pistolet à l'arçon de sa selle, et, l'appuyant à son crâne, se fit sauter la cervelle. Les soldats, qui arrivèrent aussitôt, insultèrent odieusement son cadavre. Quant à la begum, soit que la résolution lui eût manqué, soit que ses forces eussent trahi son courage, le poignard, en glissant sur les côtes, ne lui avait fait qu'une légère blessure, et elle fut ramenée en triomphe au camp par les soldats, qui l'accablèrent d'abord d'insultes, mais qui bientôt, par un de ces reviremens si fréquens dans les soulèvemens populaires et militaires, vinrent la prier de reprendre le commandement. Elle le conserva jusqu'en 1802, année où le gouvernement anglais lui garantit par traité la libre jouissance de ses propriétés. La vie active de la begum finit à cette époque, et elle ne fut plus occupée, pendant le reste de ses jours, qu'à dépenser ses immenses revenus en actes d'une générosité princière. Le fils de son premier mari laissa une fille qui fut mariée au colonel Dyce, et donna le jour à ce nabab indien dont les malheurs domestiques et les prodigalités ont longtemps défrayé la chronique scandaleuse de Londres et de Paris. Le palais de Sirdanah, où la begum exerça longtemps une hospitalité magnifique, et qui s'élève au milieu de vastes jardins, est maintenant dans un état complet d'abandon. Le riche mobilier qu'il renfermait a disparu en masse dans une vente publique, et il ne reste plus, pour orner les murailles de ces vastes salles désertes, qu'une collection assez bizarre de portraits où l'on remarque d'abord la begum en turban rouge, en robe de mousseline, le houkah à la bouche, avec un profil de polichinelle pain d'épice où le peintre assurément n'a pas fait acte de flatterie; Dyce Sombre, au teint de lis et de rose, revêtu d'un uniforme d'attaché fort ressemblant; enfin, au milieu d'une série d'habits rouges, les généraux Allard et Ventura, les derniers représentans de ces chevaliers d'aventure dont le courage et les talens militaires ont tenu longtemps en échec la course

triomphante de l'étoile de l'Angleterre en ces contrées lointaines, race martiale, digne d'un nom dans l'histoire de l'Inde, où elle n'est plus représentée aujourd'hui.

Il est temps de reprendre l'ordre chronologique du voyage, et, revenant sur nos pas, d'entrer dans les murs de Dehli, où le voyageur se trouve, comme à Agra, en présence des souvenirs de la puissance des empereurs mogols. Riche est la mine de renseignemens et de chefs-d'œuvre que les antiquaires et les savans exploiteront peut-être un jour au milieu de ces plaines où s'est élevée la Rome indienne : nous n'aurons pas l'exorbitante prétention d'empiéter sur leurs domaines, et c'est toujours à vol d'oiseau que nous visiterons le Dehli d'aujourd'hui, en ne disant que quelques timides mots du Dehli d'hier.

Le fort de Dehli, bâti sur un plan assez semblable à celui du fort d'Agra, renferme dans son enceinte le palais qui sert d'asile à l'humble et dernier représentant des empereurs de l'Inde. La seule partie du palais accessible aux étrangers se compose de salles de marbre entourées de jardins d'une assez vaste étendue, mais le tout dans un déplorable état de désordre et d'abandon. En effet, malgré les sommes considérables que l'empereur dépossédé reçoit de l'honorable compagnie des Indes, si nombreuse est sa famille, telle est la dilapidation de toute administration asiatique, que des princes du sang royal même ont à peine les moyens de pourvoir aux dépenses de la plus modeste existence. Malgré ce dénûment de la famille impériale, vous retrouvez aux portes du palais, dans les cours de la forteresse, cette foule de serviteurs oisifs qui sont l'un des luxes et l'une des plaies de l'Inde. J'aime à croire toutefois qu'une demi-douzaine d'artistes réfugiés sous un hangar où ils se livrent au plus exécrable sabbat n'appartiennent pas à la musique impériale; mais il y a autour de vous des gardes du corps armés d'arcs et de carquois, des lettrés, des porteurs d'éventail, des veneurs, de sages brahmines, même des eunuques qui se reconnaissent facilement à leurs traits flétris et à leur démarche dolente. Je distingue parmi eux une variété de l'espèce, l'eunuque chasseur, un monstre armé d'un fusil qui porte fièrement à la main les dépouilles de deux pauvres tourterelles qu'il vient d'assassiner dans les jardins. Un serviteur de la couronne, d'un galbe peu opulent, vêtu d'une tunique rouge flétrie, armé d'une canne à pomme d'argent et affligé d'un œil avarié, vous fait, moyennant *backchich,* les honneurs de cette demeure d'une royauté déchue, et, par un singulier phénomène d'ubiquité, vous retrouvez, sans avis préalable, cet individu à l'autre extrémité de la ville, aux portes de la grande mosquée (*Jumna-Musjeed*), tout disposé à continuer ses fonctions de cicérone. C'est

la même tunique flétrie, la même canne à pomme d'argent, le même œil avarié : il n'y a pas à douter de l'identité du personnage.

Si le fort et le palais, l'appareil militaire et le luxe de la cour ne présentent plus à Dehli que l'ombre flétrie d'une grandeur passée, la religion de Mahomet a conservé dans cette cité indienne toute sa puissance et son prestige, et c'est à tous égards un magnifique édifice que la grande mosquée qui s'élève sur un monticule d'où l'on domine la ville. On arrive au portique du temple par un escalier monumental sur les marches duquel s'étalent des boutiques d'étoffes, de comestibles, d'oiseleurs avec des milliers de pigeons, l'oiseau chéri du prophète. Des galeries soutenues de colonnes sculptées entourent la cour de la mosquée, dont vous embrassez d'un coup d'œil tous les détails. Devant vous s'ouvre cette vaste cour, dallée de marbre blanc, ornée d'un large bassin où coule une eau limpide. Comme fond du tableau, on a la mosquée de pierre rouge avec ses minarets pittoresques, ses dômes gracieux, ses salles profondes, où l'on pénètre par trois arcades gothiques. Le jour tirait à son déclin, l'œil perçait mal les profondeurs d'une demi-obscurité, et je ne pus m'expliquer un assemblage nuageux de formes indécises qui semblaient flotter au niveau des dalles de marbre; mais les attitudes si diverses qui distinguent la prière turque m'eurent bientôt donné la clé de cette énigme, et les croyans prosternés la face contre terre s'étant relevés à la voix de l'iman, l'édifice se remplit comme par enchantement d'une foule vêtue de blanc, ayant un aspect d'ombres vraiment fort poétique.

C'est en dehors de la ville actuelle surtout que la puissance des empereurs mogols se révèle dans sa majesté. Sur plusieurs lieux, la terre est jonchée des débris du passé, et une suite non interrompue de ruines gigantesques vous conduit au ***Kutub,*** monument excentrique dont tout voyageur curieux de ses devoirs est tenu d'aborder le faîte. L'aspect de la route ne manque pas d'originalité : sous les murs de la ville, des pélerins natifs sont établis dans des tentes bariolées qu'entourent des chevaux, des chameaux, des éléphans au piquet, et une fois dans la campagne, vous rencontrez à chaque pas des bandes d'ânes chargés de gâteaux de bouse de vache qui, vu la rareté du bois, servent de combustible aux habitans de Dehli; des Arabes du désert, des tribus de ***gypsies*** montées sur des chameaux, ou bien encore de petites voitures à deux roues surmontées d'un dais sous l'abri duquel il vous semble qu'un humain peut à peine s'asseoir, et où, par un phénomène inexplicable de compression, une famille entière se trouve souvent entassée.

Le ***Kutub*** est situé à environ 7 milles de Dehli; c'est un gigantesque pilier de pierres rouges qui se dresse en cône tronqué à une hauteur

de 242 pieds sur une base d'environ 45 pieds de diamètre. Il est divisé en quatre balcons situés à hauteurs inégales, et les entablemens qui les supportent, sculptés avec un art exquis, donnent à ce curieux débris du passé un cachet extraordinaire de monument élevé par des Titans et embelli par le ciseau de quelque artiste de premier ordre. Tout à l'entour du *Kutub* s'étendent des galeries soutenues par des colonnes d'une architecture primitive, couvertes de sculptures excentriques, quelquefois même fort lascives, mais toutes religieusement mutilées. Ces mutilations et quelques inscriptions conduisent les savans à admettre que le *Kutub* fut bâti au XIIIe siècle par l'empereur Kutub, le premier de la dynastie afghane, pour servir de minaret à une mosquée construite sur les ruines et avec les ruines de vingt-cinq temples hindous. Un escalier tournant conduit au faîte de ce singulier édifice, et le panorama vraiment magnifique qui de son sommet se déploie sous vos yeux est une ample récompense des fatigues d'une ascension de plus de deux cents marches. Partout à l'horizon des vestiges imposans de puissance et de splendeur. Quels récits émouvans de victoires et de catastrophes, de sublimes dévouemens, de trahisons ou de crimes raconteraient ces froides pierres! Quelle voix de prédicant peut parler plus éloquemment du néant des grandeurs humaines que cette plaine à perte de vue couverte de masses informes qui ont été d'imprenables forteresses, de magnifiques palais, des tombes royales! Histoire pleine de vicissitudes en effet que celle de cette Dehli sous les murs de laquelle les jeux de la force et du hasard ont cent fois décidé du sort d'un empire de cent millions d'âmes, et qui pendant des siècles a vu tous les trésors de l'Asie affluer dans son enceinte! Il y a cent ans à peine, en 1739, les murs de cette Babylone ont été témoins des horreurs d'un sac devant lequel pâlissent les plus tristes pages des annales européennes. Je ne puis résister à l'envie de reproduire ici le récit pittoresque de cette journée terrible, ainsi qu'il m'a été fait par un aimable et savant cicérone, infatigable lecteur des annales de l'empire mogol.

Lorsque l'armée de Nadir-Shah eut paru sous les murs de Dehli, l'esprit de trahison et les menées jusque-là secrètes des vizirs ne tardèrent pas à se révéler, et l'empereur Mahomet ne put se dissimuler les dangers qui le menaçaient au sein même de son palais. Dans sa douleur, il s'écria qu'un ennemi déclaré était moins à craindre que de perfides amis, et prit l'héroïque résolution de se rendre auprès du monarque persan et de faire appel à sa générosité. Son attente ne fut pas trompée, et Nadir-Shah, touché de cette marque de confiance, accepta pour rançon de l'empire une somme de 25 crores de roupies, environ 30 millions sterling.

Pendant que les magistrats s'occupaient de lever cette énorme contribution de guerre sur les habitans, le manque de vivres commença à se faire sentir dans la cité, dont les troupes persanes interceptaient les communications avec la campagne, et Nadir-Shah, pour prévenir des désastres, ordonna d'ouvrir les greniers publics et de vendre les grains à un prix déterminé. Une foule immense se porta immédiatement dans les marchés, et surtout au bazar royal. Là, au milieu de la multitude, un soldat persan ayant tenté de s'emparer de quelques pigeons qui se trouvaient à l'étalage d'un marchand, ce dernier poussa un cri hideux, et s'écria d'une voix tonnante que Nadir-Shah avait ordonné à ses troupes de piller la cité. La populace, excitée par ces paroles, attaqua immédiatement les soldats persans, qui s'efforçaient de leur côté de protéger leur camarade. Des malveillans profitèrent de ce tumulte pour répandre le bruit que Nadir-Shah était mort, et que l'heure était venue de prendre une éclatante revanche sur les troupes persanes. Cette fausse nouvelle circula avec la rapidité de l'éclair, et les habitans, trompés, attaquèrent les soldats étrangers partout où ils purent les rencontrer. A la nuit, les Persans furent obligés de battre en retraite, après avoir perdu plus de deux mille hommes.

Ce fut vers minuit seulement que Nadir-Shah reçut la nouvelle de ces événemens. Immédiatement il se porta, à la tête de ses troupes, jusqu'à la mosquée de ***Roshin-ul-Dowlut***, et là s'arrêta pour attendre le jour. Pendant cette halte, un Hindou caché derrière une terrasse ayant tué d'un coup de fusil un homme placé près du shah, la colère de ce dernier ne connut plus de bornes, et quoique le tumulte fût apaisé, il ordonna à la cavalerie de parcourir les rues, à l'infanterie de visiter les maisons, et de tuer sans pitié tous les habitans qu'ils rencontreraient. Cet ordre fut exécuté dans toute sa rigueur, et à deux heures de l'après midi plus de cinquante mille victimes étaient tombées sous le glaive ou les balles, sans que les massacreurs fussent arrivés au cœur de la cité. Telle était la terreur qui paralysait les pauvres habitans, que les hommes jetaient loin d'eux leurs armes, sans songer à défendre leur vie et celle de leurs femmes, et offraient comme des moutons la gorge au sabre des meurtriers. Plus d'un soldat persan mit en pièces une famille entière sans rencontrer la moindre résistance. Les Hindous, suivant leur coutume barbare, renfermaient dans les maisons leurs femmes, leurs enfans, leurs trésors, y mettaient le feu, et se précipitaient ensuite au milieu des flammes. Des milliers se noyèrent volontairement dans les puits. Quoique partout la mort se présentât sous son plus hideux aspect, les malheureux habitans semblaient plutôt la désirer que la craindre.

Pendant ce terrible carnage, le roi de Perse demeurait assis dans la mosquée de *Roshin-ul-Dowlut*. Sa contenance était si sombre et si terrible, que ses esclaves seuls osaient l'approcher. Enfin l'empereur Mahomet, entouré de ses *omrahs*, parut dans le divan. Les *omrahs* se prosternèrent le front dans la poussière, et Nadir-Shah leur ayant demandé ce qu'ils voulaient : « Épargne la ville ! » crièrent-ils d'une seule voix. L'empereur ne dit pas un mot, mais un torrent de larmes inondait son visage. Le tyran, touché de cette douleur muette, rengaîna son sabre en disant : « Pour toi, prince Mahomet, je pardonne. » Et il envoya à ses troupes l'ordre de cesser le massacre.

Ce terrible châtiment de la révolte de la veille n'avait pas toutefois apaisé la colère du roi de Perse, et il fit main-basse sur les richesses de l'empereur mogol. Il s'empara au trésor public de 4 millions sterl. et de 2 millions sterling au trésor privé, des diamans de la couronne, évalués à 30 millions sterl., y compris le fameux trône impérial, d'une valeur de 12 millions sterl., enfin de la garde-robe et des armures du monarque vaincu, estimées à 7 millions sterling. Outre cela, il fut levé sur la ville une contribution en espèces de 8 millions sterl. et de 10 millions en bijoux, si bien que, sans tenir compte des chevaux, des chameaux et des éléphans dont les vainqueurs retinrent possession, la rançon de la cité impériale dépassa la somme énorme de 62 millions 1/2 de livres sterling !

Notons, avant de quitter les hauteurs du Kutub, qu'un daguerréotypeur, à la besogne pendant mon séjour sur la plate-forme, a tiré plusieurs épreuves où mon chapeau rond et ma veste de chasse figurent de la manière la plus distincte, et que ce caprice du hasard leur vaudra peut-être l'honneur de représenter aux yeux de quelque antiquaire futur le costume authentique de Kutub ou de Nadir-Shah.

Il est temps de rentrer à Dehli, où j'ai donné rendez-vous à des marchands qui doivent m'apporter les divers objets d'industrie indienne pour lesquels les artistes de cette capitale sont encore sans rivaux, des étoffes d'or, des écharpes brodées, des châles d'un délicieux travail, surtout des miniatures d'une exquise finesse. L'artiste enturbanné, qui m'apporte lui-même ses chefs-d'œuvre et qui m'arrive dans un cabriolet vert à un cheval, est un des spécimens les plus effrayans des funestes influences de l'opium qu'il m'ait été donné de rencontrer. Il a quarante ans à peine, et ses traits flétris, sa peau collée sur les os, ne seraient pas déplacés sur les épaules d'un octogénaire. Rien ne manque à la décrépitude de cette vieillesse anticipée, et l'on ne peut s'expliquer par quel miracle ces mains tremblantes et ces yeux éteints parviennent à guider le pinceau avec une délicatesse de touche digne de Mme de Mirbel.

V. — HURDWAR.

A partir de Meerut, le voyageur dont la course se dirige vers le versant est des montagnes de l'Himalaya doit renoncer aux comforts relatifs de la petite voiture dans laquelle il a parcouru le *Great-Trunk-Road,* et avoir recours à cet exécrable et primitif véhicule, le palanquin. Ramenons un peu à sa plus fidèle expression ce véritable luxe de l'Inde, dont tant d'honnêtes gens se font une magnifique idée : une boîte de six pieds de long sur deux pieds et demi de large, que quatre humains ou soi-disant portent sur leurs épaules avec une vitesse moyenne de trois nœuds à l'heure et un cahotement incessant, accompagné d'une sorte de bêlement plaintif, qui finit par donner, sinon le mal de mer, du moins une sorte de vertige. Joignez à ces agrémens qu'un porteur de flambeaux, dont l'usage, lune ou non, renforce votre attelage, prend particulièrement à tâche de vous jeter aux yeux les éclairs de sa torche, et vous avez l'image à peu près fidèle d'un mode de locomotion auprès duquel les coucous, les voiturins et les coches, ces modestes appareils qui n'existent plus en Europe qu'à l'état de souvenir, semblent le dernier mot de la civilisation et du progrès. Disons encore que si dans le palanquin vous n'avez pas à redouter les excès de chevaux indomptés, les caprices de votre attelage de bipèdes sont souvent fertiles pour vous en mésaventures. Que la nuit soit obscure ou pluvieuse, qu'il y ait fête au village voisin, et sans avis préalable votre boîte et votre personne sont déposés au milieu de la grand'route, au mieux sous un arbre, et il vous faut attendre le retour volontaire de vos porteurs pendant des nuits entières souvent, en compagnie de féroces humeurs, de rêves de bêtes fauves attirées autour de votre souricière par l'appât d'un délicat souper, à moins que, voyageur aguerri aux déboires, et c'est le plus sage, vous n'acceptiez philosophiquement une halte imprévue qui vous donne quelques heures de profond repos.

Ma bonne étoile de voyageur a pris soin de me réserver une compensation de tous ces ennuis, et a conduit ma course errante en temps favorable pour assister aux fêtes du pèlerinage d'Hurdwar, l'un des pèlerinages les plus fréquentés par la population de l'Inde. Quoique plus d'une semaine doive encore s'écouler jusqu'au jour de la grande solennité, le 12 avril, des limites de Meerut à Hurdwar, à plus de trente lieues à la ronde, les routes sont littéralement couvertes de monde. C'est une file continue de piétons, d'éléphans, de chameaux, de chariots à bœufs, une véritable immigration : des flancs de mon palanquin, je peux me croire au milieu d'une nation entière en voyage, et plus nombreux sans doute n'étaient pas les Hébreux

lorsqu'ils quittèrent l'Égypte pour la terre promise. Seulement la ressemblance s'arrête là, car il n'y a pas le moindre pharaon aux trousses de cette multitude. Rien mieux que cette foule pressée sur une longue route ne peut donner une idée de l'innombrable population de l'Inde, et de la puissance qu'exercent sur elle, malgré cent ans de domination étrangère et chrétienne, les préjugés d'une religion imbécile. Toutes les races de l'Inde sont représentées par échantillon dans cette cohue : le vaillant Rajpoot aux formes herculéennes, le timide Bengali, les hommes du Punjab, les Arabes du Scinde. Et quelles mœurs que celles de ces pèlerins! Celui-ci arrive des extrémités de la présidence de Madras et ne porte avec lui pour tout bagage qu'un bâton et un pot de cuivre. Dans ce chariot traîné par des bœufs, entassés l'un sur l'autre plus que ne le sont des harengs dans une caque, se trouvent une vingtaine d'individus, hommes, femmes et enfans, qui ont voyagé ainsi depuis des mois; une longue file de chameaux amène ces pèlerins des déserts de la Haute-Asie. Voici une troupe de femmes, vêtues de robes sombres et d'allures suspectes, qui parcourent la route en poussant des cris inouis dont les sons discordans dominent les éclats de tambour avec lesquels des voyageurs charment les ennuis d'une halte. Enfin dans ce palanquin aux flancs dorés s'épanouit quelque riche babou, qui a abandonné le soin de ses affaires temporelles pour s'occuper de ses affaires spirituelles et venir rendre hommage au dieu Gange.

Des scènes étranges et pleines de couleur locale annoncent aux voyageurs les abords du camp des pèlerins. Sur les rebords de la route, de hideux mendians étalent avec complaisance aux regards des passans des lèpres repoussantes, de venimeux ulcères, des membres inexplicables. Des hommes saints, les cheveux couverts d'ordures et dépourvus de costume, appellent la charité avec des cris forcenés, ou bien encore ce sont des bœufs sacrés et phénomènes, avec un caparaçon couvert de coquillages et une cinquième jambe attachée à l'épaule ou à la croupe, prodige cousu de fil blanc dans toute l'acception du mot, qu'acceptent sans inventaire ces populations crédules. La plus abondante récolte d'aumônes est semée sur un tapis étendu près d'un *sannyassi* qui eu la curieuse idée de se coucher au milieu de la route, sous plusieurs pouces de terre, dont sa face et sa poitrine sont couverts, exercice pneumatique dont la victorieuse concurrence ruine un pauvre bœuf sacré qui à quelques pas de là offre en vain à l'attention des fidèles une jambe inutile fort artistement soudée à sa nuque.

La réunion d'Hurdwar participe à la fois de la solennité religieuse, de la foire commerciale et du carnaval. Parmi les croyances superstitieuses qui se rattachent à ces lieux consacrés, une des plus répan-

dues est celle de la toute-puissante efficacité spirituelle d'un bain pris dans les eaux du Gange aux premiers jours d'avril, à l'endroit où Vishnou, partant du pied gauche, suivant la tradition, commença l'enjambée célèbre qu'il termina dans l'île de Ceylan, prodige de gymnastique qui dépasse de cent coudées le pouvoir locomoteur que les contes de Perrault prêtent aux bottes célèbres du chat botté et du petit Poucet. Les livres saints assignent pour théâtre à ce pas mythologique l'endroit où le Gange, après avoir côtoyé le versant des montagnes Sirwali, se décide enfin à lancer ses eaux dans les plaines de l'Inde. La réputation de sainteté de ces lieux est si bien établie, que la configuration du terrain ayant obligé les ingénieurs à faire la prise d'eau de cette grande œuvre, le canal du Gange, presqu'à l'endroit même désigné par la tradition native, les brahmes prétendirent longtemps que tous les efforts de l'art seraient impuissans, qu'un dieu comme le Gange ne se laisserait pas déranger dans sa course par les travaux des hommes, qu'en un mot l'eau ne coulerait jamais dans les artères du canal. Inutile d'ajouter que le dieu-pioche a eu raison du dieu mythologique, et qu'aujourd'hui le flot bienfaisant du canal du Gange met à l'abri des atteintes de famines périodiques une population de plusieurs millions d'individus, témoignage glorieux de la puissance européenne dans l'Inde! Disons aussi que tous les douze ans les fêtes du pèlerinage prennent un caractère particulier de sainteté, et que, par un heureux hasard, nous sommes dans une de ces années favorisées.

Il ne sera pas inutile, avant de tenter l'esquisse de la scène extraordinaire que présente le camp des pèlerins, de donner ici une description exacte des lieux. Au sortir de la chaîne de l'Himalaya, sur un espace de quelques milles, le Gange suit le contour sinueux des collines qui servent d'avant-garde aux montagnes géantes de l'Asie, et ce n'est qu'à Hurdwar qu'il prend son cours vers les plaines de l'Inde. L'on comprend aisément que le législateur des premiers jours ait formulé en une légende mythologique les sentimens de reconnaissance que les populations éprouvaient d'instinct pour le fleuve dont le flot bienfaisant vient porter la fertilité dans leurs champs desséchés. L'escalier qui conduit aux lieux sacrés s'ouvre en un triangle dont la base repose au milieu des eaux, entre deux temples bâtis sur le modèle des temples de Bénarès, flanqués de tours, avec un soubassement en manière de forteresse et un bas étage surmonté de coquets pavillons aux dômes dorés. La piété des princes natifs a depuis des siècles élevé en cet endroit de nombreux édifices, dont la ligne imposante se développe presque sur les bords de la principale artère du canal du Gange. A l'arrière de ces monumens, des collines escarpées bordent en amphithéâtre une plaine immense qui s'étend

vers le sud, et au milieu de laquelle le Gange roule fièrement ses eaux argentées.

Aussi loin que la vue peut atteindre, dans les plaines, aux flancs abrupts de la montagne, des pèlerins ont établi leur domicile temporaire. Là sont réunis les abris les plus divers que la patience et l'industrie de l'homme aient inventés pour le défendre contre les élémens : des tentes élégantes aux couleurs bizarres, des huttes de branchage, une couverture, ou quelques haillons suspendus à des bambous. Souvent même l'avant-train d'une charrette sert d'abri à une vingtaine d'individus. La prudence de l'autorité anglaise a pris soin de tracer à l'avance la configuration du camp : du point central où se trouvent les tentes bien alignées du régiment de cipayes chargé de maintenir l'ordre, rayonnent les diverses rues dont le camp est sillonné, et qui se trouvent couvertes jour et nuit d'une foule aussi dense que peut l'être la multitude réunie sur la place de la Concorde à une heure de feu d'artifice. L'étrange puissance des superstitions primitives a réuni dans cette plaine déserte hier une population de plus de deux millions d'individus! Si serrés sont les rangs de la multitude dans cette Babylone improvisée, que l'éléphant est la seule monture du haut de laquelle on puisse visiter le camp sans courir de véritables chances d'asphyxie. C'est quelque chose de vraiment merveilleux que la sagacité avec laquelle ces nobles bêtes tracent leur route à travers ce flot humain. Les natifs ont tant de confiance dans la prudence et la bonté de ces véritables amis de l'homme, que, surpris dans une position comfortable de repos, ils n'hésitent pas, sans se déranger, à laisser passer littéralement l'énorme colosse au-dessus de leurs têtes.

Quoique des échantillons de toutes les races de l'Inde soient réunis dans ces quelques milles carrés, la foule ne présente aucune variété de traits ou de costumes. Il y a là une cruelle uniformité de vêtemens blancs, de hideux haillons, d'yeux noirs et de teints pain d'épice. Certaines scènes toutefois offrent un véritable caractère d'originalité : un révérend ministre (*low church*) dans le costume le plus correct, vêtement noir, cravate blanche, prêche sous l'abri d'une tente les vérités de l'Évangile à une foule qui a, je le crains bien, des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne point voir. Ici un cheval, effrayé à la vue d'un éléphant, s'enfuit en emportant à sa queue l'asile improvisé de plusieurs familles, ou bien encore c'est un chameau indocile qui, réduit à trois jambes comme il l'est par la prudence de son maître, n'en trace pas moins à travers les frêles habitations une course plus destructive que ne pourrait l'être celle d'un boulet. Des milliers de cuisiniers cuisinent en plein air ou sous l'abri de quatre planches toutes sortes de fri-

tures nauséabondes; à l'étalage de cent boutiques de confiseurs s'élèvent des monceaux de sucreries d'un aspect peu engageant, et dont les natifs sont si friands, que l'on raconte qu'à un jour de victoire un gouverneur-général, lord Ellenborough, ne crut pouvoir mieux récompenser ses cipayes qu'en leur faisant servir double ration de sucre d'orge. Notons encore pour mémoire des boutiques de grains, d'étoffes de toutes sortes, d'objets de sculpture d'un goût tout primitif, et sous l'abri des arbres des jardins les écuries de marchands de chevaux venus de Caboul. Je distingue parmi leurs animaux plusieurs chevaux d'un blanc nuancé de rose, avec des yeux rougeâtres, sortes d'albinos de l'espèce chevaline que les princes natifs recherchent avec passion. Voici enfin une scène qui rappelle les splendeurs des cours indiennes d'autrefois. La foule vient de s'ouvrir devant un peloton de cavaliers à tournure martiale, armés de longs fusils à mèche. Ces soldats servent d'avant-garde au rajah de Békaneer, prince du Rajpootana, l'un des derniers représentans de l'indépendance indienne, qui vient baigner aux lieux sacrés, avec tout l'appareil d'une cour souveraine, non-seulement sa personne, mais encore la dépouille mortelle de son père et de son grand-père, car il porte, dit-on, dans un sachet autour du col les cendres de ces vénérables personnes. Une longue file de chameaux chargés de pèlerins suit immédiatement le groupe de cavaliers, et précède le fils du rajah, un bambin de huit ou dix ans, qui, monté sur un éléphant richement caparaçonné, s'avance majestueusement au milieu d'un cortége de serviteurs portant masses et cannes à pomme d'argent, éventails de plumes de paon, etc.

Le soleil monte à l'horizon et commence à chauffer mon crâne à une température rouge; quatre 9 alignés ne représenteraient certes pas en mètres cubiques les flots de poussière que j'ai avalés depuis l'aube du jour. L'heure du déjeuner va sonner; ce sont là motifs suffisans pour m'engager à terminer ma visite au camp des pèlerins et à reprendre le chemin des tentes européennes où j'ai trouvé le plus bienveillant accueil. J'aurai d'ailleurs à traverser sur ma route une des parties les plus curieuses du camp, celle réservée aux *sannyassis* ou hommes saints. Sous tous les climats, dans toutes les croyances, il s'est rencontré des sectes austères qui ont rendu hommage à la Divinité par la mortification des sens et la privation de tout bien-être matériel. Nulle part toutefois le renoncement aux bonnes choses de ce monde n'a été pratiqué avec des formes extérieures comparables en brutalité et en cynisme à celles adoptées par les cinq ordres religieux qui se divisent les milliers de dévots de profession que compte la population de l'Inde, savoir : les *nerhanees*, les *nerunjunees*, les *baïragees*, les *punchalees* et les *oodassees*. Chacun de ces ordres a

son organisation régulière, ses généraux, son état-major; mais les adeptes ne se réunissent jamais, et c'est dans un endroit désert, au bord d'un étang ou au fond d'une caverne, réduits à vivre des aumônes des fidèles, que ces fanatiques, au milieu des pratiques les plus singulières, « attendent la mort sans désirer la vie, comme un domestique à gages attend son salaire, » suivant les paroles des livres saints.

Ce n'est pas toutefois sans études préliminaires que l'on arrive à cet état de grâce, et qui veut entrer dans les rangs de l'une des sectes de *sannyassis* doit faire son apprentissage en compagnie de quelque solitaire de sainteté reconnue, puis se livrer, sous sa direction, à des pratiques souvent fort originales. Certains hommes de plus de raison que de foi, qui, dégoûtés par les épreuves de la vie ascétique, sont revenus à leur profession première, ont donné de curieux détails sur les exercices de ce soi-disant noviciat religieux. L'un d'eux, un berger, racontait qu'étant allé chercher le pain spirituel près d'un *baïragee* borgne et vénéré, ce dernier lui recommanda de rester des heures entières les yeux fixés vers le ciel. La recommandation fut littéralement suivie, et le pauvre néophyte devint la proie d'une si violente ophthalmie, que son directeur spirituel put lui annoncer que bientôt il n'aurait plus rien à envier à son maître, car lui-même n'avait perdu l'œil qui lui manquait qu'à la suite des tortures volontaires auxquelles il avait soumis ses rayons visuels. Cette révélation fit tomber les écailles qui couvraient les yeux endoloris de l'apprenti *baïragee*, et, avec le bon sens d'un véritable Gros-Jean, il renonça à la profession de saint homme pour revenir à ses moutons. Un autre a déclaré qu'à l'exemple de son directeur, il demeurait des journées entières assis sur ses talons, bouchant hermétiquement de ses dix doigts ses narines, sa bouche et ses oreilles, ne s'occupant que du soin de ne jamais rejeter l'air par le même orifice qui l'avait inhalé. Des professeurs de sainteté émérites forcent leurs disciples à demeurer des heures entières ensevelis dans la terre jusqu'au cou, à se déchirer la chair à coups de fouet, à rester assis sur des siéges garnis de clous, etc. Il y a toutefois quelques compensations aux tortures volontaires que s'imposent les saintes gens; ainsi l'on assure que les *sannyassis* sont on ne peut mieux venus auprès de la plus belle moitié de l'espèce indienne, et qu'il suffit que le bâton et les sandales, insignes de la profession, soient déposés à la porte d'une hutte pour que le mari même le moins débonnaire s'abstienne de troubler de sa présence une mystique entrevue.

Le camp des *baïragees*, situé aux abords du canal, présente quelques épisodes caractéristiques qui illustrent d'une manière frappante ces folles coutumes. Ils sont là des douzaines de hideux animaux!...

Hélas! pardon, sagace éléphant, chien, ami de l'homme, cheval, compagnon de ses plaisirs et de ses travaux, d'être forcé par la pauvreté de la langue d'appliquer à cette variété de l'espèce humaine le nom générique sous lequel vous êtes ordinairement désignés, car je ne vois dans le règne animal que les quadrumanes, et parmi eux seuls encore les singes, qui se mordent la queue, que l'on puisse assimiler rationnellement à ces repoussans et stupides mammifères. Ils sont là, dis-je, par douzaines, sur les rebords de la route, aux portes des huttes, presque tous aussi peu vêtus qu'Adam avant sa faute, le corps souillé de cendres ou peint de couleurs bizarres, avec toute sorte de postures fantastiques et ridicules. Celui-ci, en signe d'hommage à la Divinité, a étendu depuis des années son bras droit vers le ciel, si bien que le pauvre membre ankylosé et décrépit est devenu incapable de mouvement. Il y a si longtemps que cet autre tient les deux poings fermés, que les ongles passent à travers la paume de la main, au milieu d'une suppuration infecte. Ce saint homme, ou, avec plus de fidélité d'expression, ce dindon au gris plumage demeure à la même place depuis l'âge de puberté, debout sur une patte, le poitrail appuyé sur une manière de balançoire. Le quartier-général de ces fanatiques est digne de leurs habitudes intimes : sous l'ombrage d'un arbre multipliant (*ficus indica*) s'élève une sorte d'autel sur lequel reposent quelques plats de cuivre garnis de riz et de fleurs. Aux quatre coins de la pierre, plus laids et plus hideux que les plus hideux magots chinois, sont accroupis quatre fakirs *in naturalibus* : un chœur de fidèles célèbre les louanges de la Divinité à grand renfort de hurlemens, de roulemens de tambours, d'éclats d'instrumens de cuivre; à la nuit, des torches de résine éclairent d'une sombre lueur cette scène vraiment diabolique, que le plus farouche pinceau serait inhabile à reproduire.

Des haines implacables divisent ces diverses sectes religieuses, et l'autorité anglaise doit exercer une incessante surveillance pour prévenir des rencontres que termineraient infailliblement de sanglantes catastrophes. Les dispositions les plus strictes sont donc prises pour qu'au jour de la grande solennité, les processions des ordres rivaux ne puissent arriver en même temps au *ghaut* sacré. En cas de collision toutefois, l'autorité anglaise, comme me l'a dit un de ses représentans, au lieu d'avoir recours immédiatement à la force des armes, se contenterait d'amener sur le théâtre de la lutte une douzaine d'éléphans, et les combattans, quel que fût leur acharnement, devraient bientôt céder la place devant une charge vigoureusement conduite de ces *policemen* redoutables et improvisés.

Le 12 avril, à six heures du matin, la procession des *baïragees* devait quitter le quartier-général de l'ordre pour se rendre au *ghaut*

sacré. Les limites du camp, situées, comme je l'ai dit, sur le quai du canal du Gange, étaient gardées par une compagnie du régiment irrégulier des *Goorkhas*. La tournure martiale de ces soldats, tous hommes de la montagne, bien pris dans leur petite taille, me rappelle celle de nos voltigeurs basques. Ils portent l'uniforme vert foncé de la brigade des *riffles*, et en guise de sabre un coutelas qui dans leurs mains devient, dit-on, une arme terrible. Les dépositaires de l'autorité et leurs hôtes, tous montés sur des éléphans, ont pris place à portée de ce détachement sur une vaste place que la procession doit traverser. Une multitude immense est réunie en cet endroit, et ce n'est qu'avec mille efforts que des cavaliers irréguliers au turban vert, à la tunique écarlate, peuvent préserver contre les envahissemens de la foule la place réservée au défilé des *baïragees*. A six heures précises, des éclats tumultueux s'élèvent dans la direction du camp des *gaïragees*, les *Goorkhas* quittent la position d'observation qu'ils occupaient au travers du quai; la procession vient de se mettre en marche. En tête s'avancent une douzaine d'éléphans richement caparaçonnés, chargés de fakirs fort peu vêtus, qui soutiennent des étendards géans avec des hampes de plus de vingt pieds et des flammes de soie de couleurs tranchantes, grandes comme des voiles de navires. A vingt pas de cette avant-garde, un éléphant magnifique porte sur son dos, dans les flancs d'un panier d'argent, l'un des chefs de l'ordre, homme d'un certain âge, aux traits dignes et austères, enveloppé dans les plis d'un magnifique cachemire rouge. Toujours et partout Robespierre en habit bleu barbeau et en culotte de nankin précédant à la fête de l'Être suprême la masse déguenillée des sans-culottes! Derrière ce dignitaire viennent immédiatement plusieurs chevaux conduits à la main, richement caparaçonnés et destinés à être offerts en présens aux brahmines gardiens des lieux sacrés. Une bande de musiciens armés de monstrueuses trompettes, de féroces tam-tams, d'impitoyables cymbales, marche fièrement en tête de la masse des *baïragees*, qui s'avance en un bataillon de plus de trois mille hommes dont les hurlemens accompagnent dignement l'infernale symphonie qui les précède. Il faudrait le crayon d'un Callot pour donner une idée de ces personnages extravagans avec leurs cheveux épars ou nattés de la façon la plus bizarre, leurs faces tatouées de raies de toutes couleurs, drapés dans des couvertures d'une couleur jaunâtre ou le corps souillé de cendres! Et cependant le Pâris chargé de distribuer la pomme à toutes ces laideurs eût, sans contredit, réservé le choix de ses préférences pour une file de deux cents hommes environ qui, se tenant par la main, marchaient deux à deux processionnellement dans l'état le plus complet de nu-

dité. Jamais l'homme, même au plus chaud d'une orgie de carnaval, même dans les tristes enceintes d'une maison de fous, ne m'a semblé plus laid, plus ridicule que sous les espèces de ces deux cents fakirs, et sans partager les fougueuses colères d'un digne ministre, mon compagnon de *howdah,* j'aurais, je l'avoue, récompensé avec joie d'un bon repas le roquet hargneux qui eût fait irruption au milieu de toutes ces nudités. Le défilé des *baïragees* terminé, il s'agissait de ne pas perdre de temps pour arriver aux lieux sacrés en même temps que la procession; aussi, sans délai, nous dirigeâmes nos intelligentes montures vers le *ghaut* par un chemin détourné.

L'aspect de ces lieux était en vérité quelque chose d'étrange et de grandiose. Une innombrable foule couvre de ses replis la surface des eaux, les toits des temples et des maisons. Partout où l'œil peut s'étendre, il ne rencontre à l'horizon d'autre espace vide que l'escalier sacré protégé par un triple cordon de sentinelles. Au milieu du fleuve, de riches natifs, des visiteurs européens dominent du haut de leurs éléphans ce prodigieux panorama, où l'observateur peut saisir au passage quelques scènes pleines de couleur locale. Un gros brahmine, triple menton, abdomen florissant, véritable triton, à la conque près, gambade au milieu des eaux en poussant des cris de joie comme un enfant. Plus gracieuse est la rencontre de deux jeunes filles, les seules jolies filles qu'il m'ait été donné de voir dans cette population de deux millions d'individus, qui s'embrassent tendrement et s'offrent réciproquement le liquide sacré de leur main droite. Des enfans conduisent leurs parens, aveugles ou affaiblis par l'âge, au sein du bain purificateur. Voici un pieux Énée, aux formes herculéennes, qui porte à califourchon sur sa cuisse une petite vieille, centenaire au moins, à en juger par son corps décrépit et tremblottant, ses yeux qui pleurent au soleil, les petits cris fêlés qu'elle mêle aux acclamations de la foule. Sur des sortes de tréteaux presque au niveau du flot sont établis des enfans vêtus d'une robe écarlate, avec un casque de papier doré, orné, en manière de plumet, d'un éventail de plumes de paon, et qui reçoivent d'assez abondantes aumônes. Enfin des sentinelles en habit rouge, les reins ceints d'un pagne, défendent à la foule l'abord des endroits dangereux de la rivière, et, chose singulière, ne font pas respecter la consigne en se servant du bâton dont ils sont armés, mais bien en menaçant les baigneurs aventureux de leur jeter de l'eau au visage, menace devant laquelle tous, sans exception, reculent avec une terreur digne de Gribouille.

Je surveillais avec une incessante curiosité ces scènes d'un autre âge, lorsque l'avant-garde des *baïragees* parut au sommet du *ghaut.* En un clin d'œil, leur flot envahisseur couvre toutes les marches de

l'escalier sacré : c'est une fourmilière humaine, une avalanche de têtes noires, de corps bruns, au milieu desquels tranche l'uniforme éclatant des cipayes, qui là du moins font usage de leurs bâtons, dont ils s'escriment complaisamment à droite et à gauche. Les éléphans de la procession ont pénétré dans la rivière par un chemin détourné, et les fakirs se précipitent du haut de leurs montures au milieu des eaux avec une folle ardeur. Il y a là une immense saturnale, avec deux millions d'acteurs, dont le récit minutieux remplirait un volume, et que le pinceau seul de Decamps pourrait reproduire dignement sur la toile. Notons pour terminer que ce qui distingue particulièrement cette foule, c'est son caractère inoffensif et bon enfant, son respect pour l'autorité : le voyageur européen peut circuler au plus épais de ses rangs sans entendre de brutales apostrophes ou rencontrer des regards haineux.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de dire un mot de la vie européenne au milieu de ces populations primitives; j'ai d'ailleurs une dette de reconnaissance à acquitter envers le digne hôte auquel je suis redevable d'avoir assisté aux fêtes du pèlerinage d'Hurdwar sans avoir eu à supporter toute sorte de privations. Dans le charmant jardin du *bungalow* où était établi son quartier-général, M. R., le collecteur du district, avait pris soin de faire dresser au milieu des arbustes en fleurs de vastes tentes à l'usage des visiteurs, auxquels il prodiguait l'hospitalité la plus aimable et la plus libérale. Peu d'épisodes, dans une vie passablement errante, m'ont laissé de plus agréables souvenirs que les quelques jours que j'ai passés au camp d'Hurdwar, et je conserverai longtemps la mémoire de ces longues et intéressantes promenades au camp des pèlerins, de ces gais repas, de ces whists de santé qui remplissaient si complètement la journée, vie facile et comfortable, qui n'est pas sans avoir eu ses émotions tragiques. Un matin au déjeuner, un mahout vint raconter qu'en passant sur la route, à un demi-mille environ du camp, il avait aperçu sur le rebord du chemin un tigre au repos qui semblait surveiller les passans avec un intérêt tout gastronomique. La véracité indienne est si sujette à caution, il y eût eu tant d'audace à la bête fauve de venir se montrer à portée de fusil d'un camp de deux millions d'hommes, que même les *sportsmen* les plus énergiques n'accordèrent pas la moindre foi à ce renseignement. Le lendemain, à la même heure, un homme de police nous annonça en toute hâte que ledit tigre, après avoir tué un homme, s'était réfugié dans une jungle voisine. En cinq minutes, le repas était terminé, les fusils prêts, et, montés sur des éléphans, nous nous dirigions vers l'endroit indiqué; mais la gloire de venger la victime ne nous était pas réservée, des chasseurs plus heureux nous avaient devancés à la jungle,

et nous n'arrivâmes sur les lieux que pour entendre les coups de fusil qui annonçaient la mort du redoutable monstre.

Nous ne pouvons mieux terminer ces études sur les Anglais et l'Inde que par cette esquisse du pèlerinage d'Hurdwar : si nous ne sommes pas resté inférieur au sujet, nous aurons illustré d'une manière complète en ces quelques pages l'un des plus grands faits des temps modernes, l'empire de l'honorable compagnie des Indes! N'est-ce pas une scène vraiment extraordinaire que cette multitude innombrable de pèlerins attirés, au XIXe siècle, des extrémités les plus éloignées du continent indien au pied des montagnes de l'Himalaya par la puissance de puériles superstitions? n'est-ce pas une chose unique dans les annales du monde que cette population conquise de plus de deux millions d'individus au milieu de laquelle un état-major d'une demi-douzaine de magistrats de race étrangère, appuyés d'un millier de baïonnettes natives, suffisent pour maintenir un ordre absolu? Ce glorieux épisode d'histoire intime parle en termes bien éloquens des hauts faits de la race anglo-saxonne en ces contrées lointaines, et si devant un pareil spectacle le rhéteur peut s'apitoyer en termes ronflans sur le sort de ces populations qui portent le joug de la domination étrangère, l'observateur impartial doit reconnaître que la Providence a pris en pitié les blessures saignantes de l'Inde le jour où elle a permis que le grand édifice de la puissance anglaise s'élevât sur les ruines vermoulues des gouvernemens natifs. Est-ce assez toutefois pour les conquérans de l'Asie d'avoir fait succéder des années de paix profonde aux années de luttes intestines? Est-ce assez de l'ordre matériel absolu qui, sous l'empire de leurs lois, règne dans le plus grand empire qu'ait jamais vu le monde? Non, sans doute. Pour justifier les faveurs de ce dieu des batailles, qui a remis entre ses mains le sort de plus de cent cinquante millions d'hommes, l'Angleterre a d'autres devoirs à remplir. Il faut relier entre eux par des lignes de fer les grands centres du nord et du sud, il faut ouvrir des routes dans tous les districts, creuser des canaux partout. Il reste à formuler un bon système d'éducation pour les natifs, à organiser surtout une police honnête et vigilante... De la besogne pour des siècles enfin!... Et cette grande tâche achevée, il sera temps de penser à assurer l'émancipation, ou tout au moins des droits politiques aux populations, de l'Inde.

Mgr FRIDOLIN.

ARLES

ET

LE TYRAN CONSTANTIN

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE NOS PÈRES.

DERNIÈRE PARTIE. [1]

IV.

La cour de Ravenne présentait un honteux spectacle de lâcheté, de corruption et de discorde. Tant que Stilicon avait vécu, cette cour s'était unie pour le combattre et le perdre; mais elle n'avait pas tardé à se diviser après la victoire, et elle repliait maintenant sur elle-même son activité malfaisante. Bloquée dans les lagunes du Pô, presque sans communication avec le reste de l'empire, elle semblait se dédommager de son inaction au dehors par un débordement d'intrigues et de complots de palais qui ne laissaient plus respirer Honorius. C'étaient à chaque instant de nouvelles factions, religieuses, politiques, militaires, qui se disputaient le prince, s'arrachaient la prééminence dans ses conseils et se culbutaient l'une l'autre. A l'époque où les agens secrets de Constantin arrivèrent à Ravenne, deux grands partis divisaient la cour, le conseil et l'empereur, le parti des eunuques et celui des généraux, presque tous d'origine barbare. Honorius passait de l'un à l'autre au gré des événemens qui agitaient l'Italie. Le vent soufflait-il à la paix, les eunuques étaient tout-puissans : ils tranchaient du maître, leur visage, leurs paroles respiraient l'arrogance et le dédain; mais que tout à coup le clairon se fît

(1) Voyez la livraison du 1er mars.

entendre sur quelque point de l'Italie, qu'Alaric marchât sur Rome ou sur Ravenne, cette ridicule importance s'évanouissait, les généraux prenaient le dessus, et exerçaient leur omnipotence avec une rudesse qui ne lui donnait pas de longues chances de durée. Leurs adversaires, gens cauteleux et souples, experts en petites trahisons et sûrs des sympathies de leur empereur, n'avaient pas de peine à renverser ces dominateurs intolérans sitôt que le danger ne les rendait plus nécessaires. A la tête du parti des eunuques figurait naturellement le grand-chambellan Eusebius, confident intime du prince; le parti des généraux avait pour chef le Frank Allowig, comte des domestiques, soldat fidèle, mais d'une loyauté un peu sauvage, et qui ne parlait dans le conseil que la main sur la garde de son épée. La rivalité de ces deux hommes jetait la plus grande acrimonie dans les discussions politiques; grâce à eux, le conseil devenait comme un champ clos où l'on ne s'épargnait ni l'injure ni la menace, et où tout avis parti d'un côté se trouvait infailliblement combattu par l'autre. Connaître ces partis et louvoyer au milieu de leurs querelles n'était pas le moindre embarras des négociateurs que quelque affaire importante amenait à la cour de Ravenne.

Constantin, en homme habile, avait choisi pour les siens des eunuques chargés de s'adresser au grand-chambellan; il supposait que d'eunuque à eunuque on s'entendrait plus aisément, et que l'or, les cadeaux, les promesses prodigués à cette sorte de gens aplaniraient bien des difficultés. En cela, il ne se trompa point. Le parti des eunuques fut pour lui. Par un hasard qui ne se rencontrait jamais ou presque jamais, les généraux barbares opinèrent aussi en sa faveur. Le contradicteur ordinaire d'Eusebius, le comte Allowig, fit même valoir avec chaleur les avantages d'une alliance avec les Gaules telle qu'on la venait proposer : cet homme, qui portait une épée, rougissait sans doute de la vie oisive et lâche qu'on le condamnait à mener devant l'ennemi, et honorait au fond de son âme le brave soldat qui avait gagné un trône à la pointe du glaive. Cet accord merveilleux entre les deux fractions de son conseil surprit Honorius, et le disposa bien pour les négociateurs. Il écouta sans trop de colère les propositions du tyran, qu'en toute autre circonstance il eût traité de brigand et de traître, titres que les empereurs légitimes n'épargnaient guère à ses pareils dans les proclamations publiques et jusque dans les lois. Sans recourir à l'argument pénible de la nécessité, le fils de Théodose pouvait justifier à ses propres yeux et colorer à ceux du monde l'acte humiliant qu'on lui demandait, et Constantin lui fournissait lui-même un prétexte honnête, celui de sauver la liberté et peut-être la vie de deux parens qui s'étaient dévoués si noblement à sa cause. N'était-ce pas pour lui un devoir sacré? Et si, en refusant de traiter avec le tyran, il privait l'Italie de l'assistance

des Gaulois, dont elle avait tant besoin, ne lui reprocherait-on point avec raison de sacrifier l'empire à un orgueil de famille? Voilà ce que se dit vraisemblablement Honorius, et après s'être convaincu lui-même de générosité, il congédia les ambassadeurs avec un message verbal pour leur maître, dans lequel il en faisait pressentir un second, officiel et solennel cette fois, qui contiendrait la reconnaissance du tyran. Bientôt en effet un haut personnage de la cour de Ravenne se mit en route pour la Gaule chargé de la réponse favorable de l'empereur.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin les deux Espagnols furent trouvés morts dans leur prison, et l'on ne put douter, aux traces manifestes de violence, qu'ils n'eussent été victimes d'un assassinat. Qui en était coupable? qui avait commis ce crime odieux contre des hommes sans défense? L'histoire ne s'explique pas sur ce point, elle se borne à dire en termes généraux que Didyme et Vérinien furent tués dans leur prison; mais nous essaierons de dissiper par quelques observations l'obscurité mystérieuse dont s'enveloppent les documens contemporains. Et d'abord est-ce Constantin qu'il faut accuser? serait-il raisonnable d'attribuer au tyran des Gaules un meurtre qui venait compromettre des négociations commencées, qui tranchait peut-être à la racine toutes ses espérances? Quand son intérêt évident était de conserver, au moins jusqu'à l'entière réalisation de ses vues, le gage qu'il avait entre les mains, par quelle aberration de calculs, par quelle folie de cruauté l'aurait-il fait disparaître? On ne le comprend pas, et, en l'absence d'une affirmation de l'histoire, c'est une hypothèse qu'il faut absolument rejeter. Il est vrai que ses ennemis (et il en eut de cruels, comme on verra) élevèrent cette imputation contre lui; mais il y répondit en protestant hautement de son innocence, soit en face d'Honorius, soit en face de la Gaule. Ajoutons que l'idée de traiter avec un homme de la vie de ses proches dans l'intention de les faire égorger ou étrangler dès qu'il aurait reçu le prix du marché, que cette idée abominable et honteuse ne s'accorde nullement avec ce que nous savons du caractère vaniteux, mais honnête de Constantin. Les argumens qui absolvent le père sont applicables au fils, dont le crime, s'il en eut un, fut d'avoir mal gardé ses prisonniers. Mais, au défaut des deux tyrans, la pensée se reporte naturellement sur le maître des offices, à qui sa charge donnait l'intendance des prisons, et qui pouvait seul jouir d'un libre accès près de captifs de cette importance. Les mêmes considérations qui portaient le tyran des Gaules à les épargner purent conduire Rusticus à les perdre. En déjouant les projets de son maître et coupant la trame ourdie loin de lui et à son insu, mais dont il avait saisi les fils, le dur et fanatique Arverne crut peut-être servir la cause de l'empire gaulois. Aux yeux de ce politique cuirassé de raisons d'état, ce qu'il

y avait de lâche et de cruel dans un pareil acte disparut sans doute pour ne laisser place qu'à ce qu'il y avait d'utile : Didyme et Vérinien avaient été pour Constantin l'enjeu d'une combinaison qui devait rapprocher la Gaule de l'Italie; Rusticus fit de leur mort l'appoint d'un calcul contraire. Voilà ce qu'on peut légitimement supposer, et ce qui semble trouver sa justification dans les événemens qui suivirent. Si la prudence ne permit pas à Constantin de punir son ministre immédiatement, du moins l'éloigna-t-il de sa personne quelques mois après, tout en le ménageant, car il pouvait en avoir tout à la fois peur et besoin; plus tard aussi Honorius le fit rechercher et mettre à mort comme s'il eût eu contre lui quelque sujet particulier de vengeance. Autant en un mot il répugnerait au bon sens d'admettre la culpabilité de Constantin, autant celle de son ministre paraît répondre aux faits de l'histoire.

On peut croire qu'à la nouvelle de cet acte hardi le tyran des Gaules ressentit un violent accès de colère; il sut pourtant se contenir et étouffer pour l'instant tout fâcheux éclat au dehors. Au reste, si Décimus en était réellement l'auteur, et si tel avait été son calcul, le profond politique s'était bien trompé. Soit que le bruit de l'événement n'arrivât pas à Ravenne assez tôt pour qu'Honorius pût contremander son ambassade, soit qu'il le jugeât assez indifférent en face des nécessités qui pesaient sur lui et d'heure en heure devenaient plus menaçantes, il ne changea rien à ses promesses verbales, et Constantin reçut la lettre tant souhaitée où le fils de Théodose l'appelait collègue et frère. Le haut fonctionnaire italien chargé de la dépêche apportait aussi le manteau de pourpre et les autres insignes impériaux dont Constantin devait recevoir par ses mains l'investiture. La mort de Didyme et de Vérinien, quelles que fussent les explications qu'on lui en donnât et avec quelque confiance qu'il les reçût, ne l'empêcha point de passer outre à l'accomplissement de sa mission. Toute la Gaule fut conviée à la cérémonie, qui se célébra dans les murs d'Arles avec un appareil extraordinaire de magnificence, et, en vertu de cette solennelle adoption, le simple soldat des légions de Bretagne se trouva empereur légitime, frère d'Honorius, oncle de Théodose II, et fils du grand Théodose, dont il avait si rudement traité la famille. C'était pour lui trop de bonheur et d'orgueil, et son bon sens, qui l'avait si bien conduit jusqu'alors, se laissa obscurcir par les fumées de la vanité. Sans attendre que le renouvellement de l'année lui permît d'inscrire régulièrement son nom dans les fastes consulaires, impatient d'un honneur qui le confondait avec tout ce que Rome républicaine et impériale avait compté de plus grand, il se fit lui-même consul, pour l'année courante 409, en compagnie de son frère Honorius. Ce consulat de fantaisie ne dépassa point les limites de la Gaule, mais il y fut généralement reconnu.

Nous possédons encore une inscription trouvée à Trèves, dans laquelle il est relaté, et où l'empereur-consul prend le prénom de Flavius, signe de son admission dans la maison de Théodose.

Il y a pour tout gouvernement né d'une révolte un moment critique, celui où, définitivement établi et sûr du présent, il veut fonder l'avenir, se faire légitime, et passer du terrain du fait dans la sphère plus élevée du droit. Ce passage est pour lui plein de périls. Il y perd une partie de ses anciens amis, dont il blesse les sentimens ou les intérêts. Les amours-propres froissés crient à l'ingratitude, à la perfidie, à la trahison publique; les partis qui l'appuyaient se retirent de lui, et il faut qu'il compte dès-lors avec ceux qui l'ont fondé comme avec ses plus dangereux ennemis : c'est ce qu'éprouva Constantin après sa métamorphose. Il négligea plusieurs de ses compagnons d'aventure par oubli, par préoccupation de sa nouvelle fortune; il en écarta d'autres volontairement : tous devinrent ses ennemis. Il s'entoura d'hommes nouveaux, qui captèrent sa confiance. On voit paraître dans son intimité un général Justus, qui ne figure point dans les événemens antérieurs, et Jovius, noble Gaulois, ancien dignitaire d'Honorius et familier de la cour de Ravenne, qu'il prend pour son intermédiaire entre cette cour et lui. Décimus Rusticus était de trop désormais dans le palais d'Arles; il l'envoya en Espagne comme préfet du prétoire de Constant, et rappela en Gaule, près de sa personne, le prudent et inoffensif Apollinaire. Gérontius eut sa part dans les mesures de méfiance. Soit qu'on pût lui reprocher quelques critiques trop acerbes sur ce qui venait de se passer, soit que Constant lui eût gardé rancune de la rudesse de ses leçons et voulût vivre désormais en empereur émancipé, Gérontius se vit enlever la maîtrise des milices d'Espagne, qui fut transférée à Justus; on le dédommagea par un commandement encore très considérable, mais qui cachait mal une disgrâce. La plus grande faute en tout cela fut de laisser Gérontius à la tête de son armée quand on se disposait à le frapper.

La vengeance suivit de près l'injure. Le Breton, blessé au cœur, ne réclama point, ne se plaignit point, mais il employa le temps qui lui restait à corrompre son armée. Quand il fut prêt, il investit Saragosse, enleva l'impératrice femme de Constant et l'attirail de la représentation impériale, et transporta le tout à Tarragone, dont il fit sa place d'armes. Ce fut la proclamation de sa révolte. Il lui fallait un empereur pour servir de drapeau et de centre aux insurgés; Gérontius dédaigna de l'être lui-même, et, après avoir cherché autour de lui, il mit la main sur un de ses plus obscurs cliens, de ses valets, comme dit l'histoire, qui, après avoir servi parmi les gardes du corps ou domestiques d'Honorius, ne pouvant se passer de maître, s'était attaché à celui-ci. Il se nommait Maxime. C'était d'ail-

leurs un homme sans ambition comme sans mérite, doux et timide de caractère, et qui n'aimait rien tant que le repos. Il n'accepta qu'en tremblant l'offre que lui faisait Gérontius, moins séduit par l'éclat de la pourpre qu'effrayé de la main qui la lui présentait. Après l'avoir affublé d'un manteau impérial, probablement de celui que Constant avait laissé au palais de Saragosse, on le proclama césar et auguste. Quand Gérontius se fut ainsi procuré le simulacre dont il avait besoin pour rallier les soldats, il appela les Espagnols aux armes; il invita l'aristocratie ibérienne et le peuple à venir se joindre à lui pour punir le meurtrier de leurs compatriotes, l'infâme qui osait se dire fils de Théodose, quand il avait persécuté et presque anéanti sa famille, le fourbe qui reniait ses compagnons comme il avait trompé Honorius. Si ce n'étaient là les paroles exactes du Breton, c'en était le sens. Sous le feu de ces provocations, l'Espagne s'agita; les chefs ibériens descendirent de leurs montagnes, les cliens reprirent les armes. Une marche hardie sur Tarragone pouvait seule arrêter le mal à son principe; Constant l'essaya, mais il fut battu, et l'armée gauloise dut regagner précipitamment les Pyrénées après avoir éprouvé de grandes pertes. Constant revint à la charge; il força de nouveau les passages de la montagne; il attaqua Gérontius, le battit à son tour, et prouva au maître que l'élève avait profité de ses leçons. Les deux rivaux se disputèrent ainsi les provinces situées au pied méridional des Pyrénées; la guerre se prolongea avec des succès balancés, et l'Espagne incertaine ne s'arma plus qu'avec lenteur.

L'humiliation de cette lutte à partie égale entre lui et le misérable moine dont il s'était tant moqué rendit Gérontius comme fou de colère. Il ne rêva plus que bouleversement et ruine, et une idée infernale lui traversa la tête. Pour créer de l'occupation aux troupes gauloises sur leur propre territoire, il imagina de lancer contre Constantin et contre sa métropole cette horde d'Alains, de Vandales et de Suèves qui vivait en paix depuis deux ans dans le cantonnement que l'empereur des Gaules lui avait concédé, et qui restait maintenant spectatrice indifférente de la guerre civile. Il écrivit aux chefs de ces Barbares; il envoya des émissaires dans leurs campemens pour les exciter à reprendre les armes; il leur promit enfin son concours s'ils voulaient attaquer la Narbonnaise. Dans ses espérances de destruction universelle et de vengeance, Gérontius voyait déjà Constantin aux abois, obligé de rappeler l'armée de Constant, et lui Gérontius chassant cette armée l'épée dans les reins, la traquant, l'étreignant entre les troupes d'Espagne et les Barbares comme dans un étau, et s'emparant de ses ennemis. Sa négociation près des Barbares ne réussit qu'à moitié : Vandales, Alains et Suèves, certains de l'impunité, sortirent bien de leur cantonnement; mais, plus curieux de

butin que de combats, ils laissèrent la Narbonnaise en repos pour se jeter sur l'Aquitaine, qui était sans défense. La dévastation s'étendit donc encore une fois sur ce beau pays, et l'Armorique, que les pillages de 407 n'avaient fait qu'effleurer, comme nous l'avons dit, devint le rendez-vous de ces bandes affamées. Un cri d'effroi partit de toute la côte de l'Océan; les lettres des municipalités, les députations des provinces, se succédaient sans interruption au palais d'Arles pour demander assistance, supplier ou plutôt sommer l'empereur d'envoyer au plus tôt des troupes sur les lieux.

Celui-ci, placé entre la guerre civile et la guerre barbare, ne savait que devenir lui-même; il n'osait détacher un homme de peur de découvrir sa capitale. La seule ressource encore en son pouvoir était d'appeler de nouvelles troupes d'outre-Rhin, et il envoya le Frank Edowig, le meilleur des généraux qui lui restaient fidèles, négocier chez les Alamans et les Franks la levée d'une armée auxiliaire, mesure dangereuse, et peu faite pour rassurer les Gaules dans la circonstance présente, où le barbare ami n'était guère moins suspect que le barbare ennemi. D'autres soucis presque aussi cuisans venaient dans l'âme de Constantin se mêler à celui-là. Honorius réclamait instamment l'armée qui lui avait été promise, et dont il ne pouvait plus se passer, car Alaric, après avoir assiégé Rome et touché la rançon de la ville éternelle, venait assiéger Honorius lui-même. Y avait-il une rançon possible pour un empereur? et l'homme qu'il avait consenti à nommer son frère le laisserait-il tomber sans la moindre assistance au pouvoir des Goths? A chaque lettre venant de Ravenne, Constantin s'excusait et promettait pour gagner du temps, honteux de lui-même, et n'osant avouer son impuissance après tant de promesses et de sermens échangés à la face du monde. Ses tergiversations, mal interprétées, lui attirèrent chez les Italiens la réputation d'un aventurier sans foi et d'un homme de néant.

La popularité dont avait joui un instant ce favori de la fortune tombait pièce à pièce, au dedans comme au dehors. L'idole des Gaulois était devenue l'objet de leurs dénigremens et de leurs attaques. Son désir irréfléchi d'unanimité, quand les circonstances n'en faisaient pas un besoin public et qu'on n'y pouvait apercevoir que la satisfaction d'une vanité personnelle, sa conduite vis-à-vis de ses anciens compagnons d'armes, enfin les engagemens qu'il avait pris si imprudemment avec l'Italie, toutes ces fautes lui méritaient le blâme des gens sensés. On se plaignait, en jouant sur les mots, de « l'inconstance de Constantin (1). » C'était la formule des plus modérés. Pour le peuple, qui oublie si facilement les services rendus et ra-

(1) « In Constantino inconstantiam.... » (Sidon. Apollin.).

baisse avec tant de plaisir les grandeurs qu'il a faites, le libérateur des Gaules n'était plus que l'ancien manipulaire, un homme incapable et grossier, pour qui la puissance suprême n'avait été qu'une occasion de mener en grand la vie d'un goujat d'armée, un animal immonde qui passait sa vie dans l'ivresse, et changeait le palais des césars en un cabaret. On s'excitait mutuellement par des propos contre le chef qu'on s'était librement donné, et comme la Gaule ne pouvait plus s'en prendre à l'Italie de son administration actuelle, force lui fut de s'en prendre à elle-même. Arles, comme naguère Ravenne et Milan, se vit accusée, maudite par les provinces. « A quoi bon un gouvernement central? disait-on de toutes parts; chacun ne pouvait-il pas s'administrer à sa guise? L'expérience prouvait que la métropole transalpine avait encore moins d'entrailles pour les provinces que la métropole italienne, puisqu'elle les voyait périr sous ses yeux sans daigner leur tendre la main. C'était aux provinces de pourvoir à leur propre salut. »

Cette manie de tout dissoudre, de tout briser à la moindre souffrance, de chercher toujours le remède dans l'aggravation du mal, avait son plus haut point d'exaltation dans l'île de Bretagne. Exempte des calamités qui donnaient à la Gaule le droit de se plaindre, la Bretagne se plaignit plus aigrement. La dernière entre toutes les provinces de l'empire gaulois qui eût dû attaquer ce gouvernement, puisqu'il était son ouvrage, elle fut la première à le renverser. On vit se renouveler dans les municipes bretons les tristes scènes dont ils avaient été le théâtre en 407 : le prétoire du vicaire violé, les images de Constantin jetées dans la boue, les magistrats de l'empire gaulois destitués, poursuivis, assommés, comme l'avaient été trois ans auparavant ceux du gouvernement italien. On alla plus loin, car on ne voulut plus d'empereur. On crut qu'on se gouvernerait beaucoup mieux sans la Gaule comme sans l'Italie. Les curies des villes municipales, les conseils provinciaux devinrent des centres administratifs qui s'échelonnèrent et se lièrent les uns aux autres. Les anciens chefs nationaux qui s'étaient maintenus indépendans de la domination romaine dans les contrées montueuses de l'ouest reparurent à la tête de leurs clans : on se fédéra, et il se constitua une espèce de république aristocratique sous des chefs mi-partis indigènes purs, mi-partis britanno-romains. Quand l'île se fut ainsi organisée, elle déclara qu'elle se séparait du gouvernement de Rome, et ne reconnaissait plus d'autre pouvoir que celui qu'elle venait de se donner. Une députation fut nommée pour aller signifier cette déclaration au représentant de l'empire, et afin de donner à l'empereur des Gaules une marque suprême de son dédain, ce ne fut pas à lui, mais à Honorius que la Bretagne adressa le message. La députation qui le portait fit son entrée dans les murs de Ravenne à la fin de l'année 409

ou au commencement de l'année suivante, pendant la dernière campagne d'Alaric en Italie, celle qui aboutit à la prise de Rome. Au milieu de cet ébranlement du monde croulant de toutes parts, l'insolente signification des Bretons fut à peine remarquée : Rome ne pouvait rien pour eux, ils ne pouvaient rien pour elle, et Honorius accepta le message purement et simplement. Il y ajouta seulement un conseil qui, sous une apparence amicale, ne manquait point d'ironie : « C'est bon, dit-il aux députés; mais je recommande à l'île de Bretagne de se bien garder contre les Pictes et les Scots. » Ce fut là tout, et la Bretagne fut détachée du grand corps de l'empire romain, dont elle avait fait partie pendant trois siècles et demi. La recommandation n'était pas inutile, car les Pictes et les Scots se hâtèrent d'accourir pour profiter du désordre qui régnait dans les affaires de l'île : ils furent repoussés, et les Bretons crièrent victoire. Malheureusement le triomphe ne fut pas long.

Ainsi s'opéra dans l'empire occidental le premier démembrement; ainsi fut prononcée par une contrée romaine la première renonciation à ce qui était considéré jusque-là comme la vie des nations civilisées. L'erreur des Bretons fut d'avoir cru que dans la situation où la conquête romaine avait amené le monde, il pouvait se recréer des nationalités indépendantes entre l'empire et les Barbares : erreur non moins funeste aux Bretons eux-mêmes qu'à l'empire, dont elle accéléra la dissolution. Quoi qu'il en soit, l'exemple fut contagieux pour la Gaule. « A l'instar des provinces bretonnes, dit un historien du temps, les Armoriques et les autres cités maritimes se soulevèrent, et, après avoir chassé les magistrats romains, s'établirent en états indépendans. » Ce second déchirement, qui n'eut pas un caractère permanent comme le premier, s'étendit sur toute la zone riveraine de l'Océan sans pénétrer bien avant dans l'intérieur : néanmoins la Gaule entière en fut ébranlée. Au reste, la même ardeur fiévreuse qui s'était emparée des Bretons et leur avait fait remporter des succès passagers contre les Pictes et les Scots entraîna la Gaule maritime à la délivrance de son territoire. La population se trouva debout en un clin d'œil. Paysans et citadins, soldats romains, germains, taïfales, Saxons fédérés, en garnison ou en cantonnement dans le pays, tout le monde s'arma, tout le monde fit adhésion au nouveau gouvernement. On courut sus aux Barbares de la horde partout où on les rencontra, et on en fit un grand carnage. Réduite à la défensive, la horde dut bientôt se replier sur son territoire, où les Gaulois n'osèrent point la forcer.

Effrayés d'un état de choses si nouveau et dégoûtés de la Gaule à ce qu'il paraît, les Barbares suèves, alains et vandales, revinrent à leur ancien projet sur l'Espagne, et cette fois ils prirent mieux leurs mesures. Il se produisit alors un fait monstrueux, qui nous prouve

à quel point tout sentiment du devoir, toute idée de la règle s'étaient obscurcis dans cette société en ruine, où la loi n'avait plus de sanction, ni la vie publique de lendemain. Les chefs de la horde, voulant passer en Espagne sans être inquiétés, s'abouchèrent avec les officiers du corps des honoriaques, qui gardaient les défilés au nom de l'empire gaulois. J'ai dit ce qu'était ce corps d'élite organisé par Honorius avec des recrues barbares, et estimé dans l'armée romaine pour sa bravoure et sa fidélité. Tant que l'administration de l'Espagne avait été régulière, que la solde des garnisons s'était payée à jour dit, les honoriaques avaient rempli honnêtement leur mission, la frontière avait été bien défendue et les villes espagnoles garanties de toute entreprise partie de la Gaule; mais lorsque par suite de la guerre civile qui embrasait la péninsule, l'argent et les vivres vinrent à leur faire défaut, ils se mirent à piller d'abord pour se nourrir, puis pour piller. Descendant de leurs postes dans la plaine, ils dépouillaient les campagnes, rançonnaient les villes, et celles qui se refusaient à ce tribut ignominieux, ils les traitaient comme ils eussent fait en pays ennemi. Palentia fut prise d'assaut et saccagée, et sa riche campagne transformée en désert. Dans le nombre des terres dévastées par ces brigands, il s'en trouva qui appartenaient au domaine impérial; or toucher à celles-là, c'était se rendre coupable d'un crime que tout empereur, quel qu'il fût, Maxime, Honorius ou Constantin, ne manquerait pas de punir au moins pour l'exemple. En réfléchissant aux conséquences de leur action, les honoriaques eurent peur et songèrent à se garantir contre les sévices du gouvernement soit romain soit gaulois. Ils en étaient là quand des émissaires de la horde, qui n'ignoraient ni les méfaits des honoriaques, ni leurs appréhensions très fondées, vinrent s'aboucher avec eux. Ils leur demandaient le libre passage des ports moyennant certaines conditions, dont la principale était le partage du butin et celui des terres qu'ils pourraient conquérir en commun. Des pourparlers eurent lieu; les propositions des rois de la horde, débattues par les honoriaques comme celles d'un marché ordinaire, finirent par être acceptées, et le traité fut conclu.

Le 28 septembre, d'autres disent le 13 octobre de l'année 409, les ports furent livrés aux Vandales et à leurs confédérés, qui les franchirent paisiblement. On vit alors un odieux spectacle, celui d'une garnison romaine écartant à grands coups de flèches et de javelots les malheureux Espagnols accourus du fond de leurs vallées pour prêter main-forte à ceux qui étaient chargés de les défendre. Grossie par l'adjonction des honoriaques, la horde vint fondre sur l'Espagne comme un torrent, évitant d'abord avec prudence les provinces du nord-est, qu'occupaient les armées de Gérontius et de Constant, et portant son effort principal sur l'ouest et le midi. On aurait pu croire

que la Gaule, sous l'oppression de ces Barbares, avait atteint la limite des calamités imaginables; l'Espagne prouva le contraire : elle eut la peste en même temps que la guerre et la famine. Les écrivains du temps veulent y joindre encore les agens du fisc, qui, levant des impôts, au nom tantôt de Gérontius, tantôt de Constant, et impitoyables dans leurs recherches, faisaient main-basse sur tout ce qu'on croyait sauver en l'apportant dans les villes. La faim sévit avec une telle violence dans les enceintes fermées, que les hommes s'y mangèrent les uns les autres. Les contemporains nous racontent la lamentable histoire d'une femme, mère de quatre enfans, qui les tua l'un après l'autre, les fit cuire, et les mangea; mais, dénoncée au peuple, elle fut prise elle-même et assommée à coups de pierres. Les bêtes, habituées à se repaître de cadavres, quittaient leurs forêts pour attaquer les vivans; les plus forts avaient peine à s'en garantir, et quand ces animaux avaient une fois goûté le sang humain, ils tombaient dans une sorte de fureur et de rage, et on ne pouvait plus les éloigner. Cette guerre des bêtes contre les hommes, prédite autrefois par les prophètes comme le quatrième des fléaux dont Dieu frapperait la terre près de périr, sembla un indice de la fin du monde; les populations épouvantées crurent voir se lever sur leurs têtes le dernier jour du genre humain.

La dévastation de l'Espagne se prolongea pendant l'année 410 tout entière; enfin en 411 les Barbares, que ravageaient aussi la famine et la peste, venues à leur suite, voulurent laisser reposer le pays : ils rappelèrent dans leurs villages les campagnards fugitifs, ils les invitèrent à reprendre les travaux des champs, eux-mêmes commencèrent, suivant le mot des historiens, à préférer le labourage à la guerre; mais, ne pouvant s'entendre entre eux pour le partage amiable des provinces, ils en firent des lots qu'ils tirèrent au sort. Les Vandales astinges et les Suèves eurent pour leur part la Galice; les Alains, la Lusitanie avec la province de Carthagène, et les Vandales silinges, la Bétique, qui prit d'eux le nom de Vandalousie, changé depuis en celui d'Andalousie. Sauf quelques points, comme la Galice, où se formèrent de petits états qui maintinrent leur indépendance par les armes, oppresseurs et opprimés se rapprochèrent, et la lassitude produisit la paix. Ainsi dix-huit mois de la présence des Barbares en Espagne avaient suffi pour que cette belle contrée, dont la richesse avait allumé leur convoitise, devînt pour eux-mêmes un objet de pitié.

V.

Le malheur de l'Espagne fut pour la Gaule une bonne fortune. A la vue du fléau que les Pyrénées versaient sur leur pays, les Espa-

gnols réunis autour de Gérontius se dispersèrent, chacun se hâtant de courir à la défense de sa province, de sa ville, de son foyer, et Gérontius lui-même, réduit à la défensive, ne songea plus à attaquer les autres. La Gaule se trouvant ainsi dégagée de ses deux grands périls, Constantin put respirer un peu. Il profita de ce temps de relâche pour songer au devoir de conscience dont le retard lui pesait tant, à l'accomplissement de sa convention avec Honorius. Le vieux soldat n'était ni ingrat ni perfide, quoi qu'en pût dire l'Italie, et l'idée de passer pour tel aux yeux du monde, d'être réputé un homme de néant, lui semblait plus dure que la mort. Il lui tardait donc que les explications les plus catégoriques, tant sur ce sujet que sur le meurtre de Didyme et de Vérinien, dont la calomnie persistait à le charger malgré ses protestations, missent au grand jour son honnêteté, ainsi que son désir sincère d'être utile à Honorius. Il dépêcha dans cette intention à Ravenne, au mois de février ou de mars 410, l'homme qui était actuellement le plus avant dans sa confiance, ce Jovius dont j'ai parlé. On ne pouvait mieux choisir le négociateur d'une affaire si délicate. Noble entre les plus nobles des Gaules, esprit fin et lettré, courtisan aux manières élégantes, Jovius connaissait à fond la cour de Ravenne, où il avait vécu de longues années; il était en relation avec tous les hommes, au fait de toutes les intrigues. On l'y reçut comme un vieil ami. Il venait d'ailleurs poser nettement la question vitale pour l'empereur, l'envoi d'une petite armée en Italie de la part de son maître, et s'entendre avec le gouvernement italien sur les moyens d'exécution. Jovius, grand partisan de l'unanimité en même temps qu'ami fidèle de Constantin, travailla à dissiper les méfiances des courtisans et à calmer les rancunes de l'empereur; tout le monde au reste était désireux de le croire, car la face des choses s'assombrissait de plus en plus; Alaric devenait plus pressant; il semblait enfin prêter l'oreille à cette voix intérieure qui lui criait de prendre Rome. Comme à toutes les époques de grand danger, les généraux barbares dominaient; Allowig, qui voulait à tout prix une armée, se montrait plus favorable que jamais à l'empereur des Gaules, dont il ne souffrait pas aisément qu'on attaquât la loyauté. Les eunuques se taisaient, et Honorius, toujours irréfléchi et léger, passait tour à tour d'un abattement puéril à une assurance plus puérile encore.

Les moyens d'exécution n'étaient point faciles à combiner, attendu que les Goths, qui tenaient toute l'Italie centrale, pouvaient, à la moindre information, se porter sur le Pô et surprendre la petite armée gauloise à la descente des Alpes. Il fallait guetter le moment opportun où il serait possible que cette armée traversât l'Italie dans toute sa largeur, des Alpes à Ravenne, sans risquer d'être exterminée au passage. Le plan arrêté en commun était effectivement celui-ci :

l'armée gauloise, descendant la vallée du Pô jusqu'à Ravenne, devait faire sa jonction avec l'armée italienne sous les murs de cette ville, débloquer l'empereur, et alors commencerait en Italie une campagne qui changerait sans doute la face des choses, on s'en flattait du moins; mais pour l'exécution de ce plan, qui ne manquait pas d'habileté, il fallait que les routes fussent libres. L'empereur se mit donc à négocier une trève avec les Goths, trève qu'Alaric accorda sans se trop faire prier, parce que lui-même avait dessein de faire venir de la frontière illyrienne en Italie le dernier ban de la nation des Visigoths, sous la conduite d'Ataülfe, frère de sa femme. Chacun trouvant son intérêt secret à la conclusion d'un armistice, il fut convenu et juré de part et d'autre, et les choses prirent en Italie un aspect plus tranquille. Ce fut, suivant toute apparence, l'instant que choisit Jovius pour regagner la Gaule et presser le départ de cette armée sur laquelle reposaient tant d'illusions.

On eût dit que la destinée suscitait toujours comme à plaisir quelque nouvel obstacle contre les bonnes intentions de l'empereur des Gaules pour empêcher l'accord fraternel des deux collègues. Cette heureuse trève, qui les accommodait si bien, fut rompue presque aussitôt que jurée : elle le fut par l'épée de Sâr, à l'insu et malgré le désir d'Honorius. Ce partisan indisciplinable n'avait pas tardé à se brouiller avec l'empereur des Romains, comme il l'avait fait avec ses compatriotes les rois visigoths, et il courait maintenant l'Italie sous son propre drapeau, roi de sa bande et ne reconnaissant de gouvernement que sa volonté. Lorsqu'il apprit qu'à la faveur de la trève qui venait de se conclure, Alaric faisait entrer en Italie les dernières tribus de la nation des Goths sous la conduite d'Ataülfe, son ennemi mortel, l'idée d'une vengeance facile se présenta à son esprit, et il courut leur tendre une embuscade sur la route, espérant enlever ou tuer Ataülfe par surprise. Il n'y réussit point, mais il mit le désordre parmi ses compatriotes, dont un grand nombre perdirent la vie. Cette aventure jeta Alaric dans la plus violente colère : dédaignant d'abaisser ses récriminations jusqu'à un chef de bandits, le roi goth s'en prit à l'empereur. Il n'ignorait certainement point que Sâr n'était plus au service de Rome, que la trève par conséquent ne le regardait en rien, que de plus cet homme était incapable de subordonner ses fantaisies à aucune règle; toutefois, comme le roi goth, ayant opéré sa jonction avec Ataülfe, n'avait plus besoin de la trève, il lui plut d'en attribuer la rupture aux Romains. Il trouva d'ailleurs expédient d'arrêter par un bon exemple les embauchages qu'on pratiquait journellement dans son armée et jusque sous ses yeux, en rendant l'empereur responsable de la conduite des déserteurs barbares, alors même que ceux-ci, comme dans la circonstance présente, auraient quitté le service romain. Pour toutes

ces raisons, il fit grand bruit de la violation de la trève, cria au parjure, prit le ciel à témoin de la nécessité où les Romains l'avaient mis de les punir, et alla assiéger Rome pour la dernière fois. On sait comment il y entra, et comment il la quitta après deux jours de pillage, l'âme toute troublée et comme poursuivi par une furie vengeresse. Le sac de la ville éternelle avait eu lieu le 24 août; Alaric mourut environ deux mois après, à Cosenza, dans l'Abruzze, laissant le trône des Goths à cet Ataülfe, dont les démêlés avec un autre Goth avaient amené la plus grande catastrophe de l'ancien monde.

Constantin, du fond de la Gaule, avait assisté à ce terrible spectacle sans oser aventurer ses troupes en Italie. Quand il vit les Goths occupés dans le midi de la presqu'île à piller la Grande-Grèce et la Campanie, il jugea le moment favorable pour passer les Alpes, et avertit par un message Honorius de sa prochaine arrivée dans la vallée du Pô, à la tête d'une armée pleine d'ardeur. Sans doute qu'en prenant lui-même la conduite de ses troupes, l'empereur gaulois voulait donner à son collègue et frère un témoignage plus éclatant de son bon vouloir, et rendre plus efficace le secours qu'il lui portait; peut-être aussi le vieux soldat, plein de confiance dans ses talens militaires, se voyait-il déjà le libérateur de l'Italie, comme il avait été un instant celui de la Gaule. Quoi qu'il en soit, sa présence, qui n'avait été ni discutée ni même prévue lors des conférences, alarma l'esprit ombrageux d'Honorius. Il s'était passé d'ailleurs à l'intérieur de la cour de Ravenne certains événemens qui avaient compromis la cause de l'empereur des Gaules. Jamais cette cour n'avait été en proie à plus de fluctuations. Si le siége et la prise de Rome élevèrent d'abord au comble l'influence d'Allowig, l'éloignement d'Alaric vers le midi, puis sa mort inopinée et presque fatale ne tardèrent pas à rendre le pouvoir aux eunuques en même temps que le courage à l'empereur. Eusebius profita de ce retour de fortune pour tâcher d'abattre son rival; jamais il n'avait paru plus maître du prince, jamais il n'avait traité avec plus d'insolence le parti militaire et le comte des domestiques, son représentant. Celui-ci sentait s'allumer dans son cœur une colère sauvage. Un jour que le grand-chambellan l'avait blessé par on ne sait quelle parole injurieuse, il le fit prendre par des soldats, amener devant l'empereur, dépouiller de ses vêtemens, et battre de verges jusqu'à ce que le malheureux eût rendu l'âme. Ceci se passait sous les yeux de la cour : c'était une leçon que le comte des domestiques donnait à l'empereur, et dont l'empereur profita à sa manière. Il se tut, et bientôt il parut avoir tout oublié.

Cette petite exécution, comme on le pense bien, rétablit l'équilibre, et le pouvoir revint aux mains des généraux; mais l'arrivée de Constantin en Italie fournit à leurs adversaires l'occasion d'une revanche.

Exploitant de leur mieux les terreurs du prince, les eunuques les exagérèrent encore. Il ne fut plus question à la cour que de périls, de trahisons, de complots. « Que venait faire en Italie, disait-on tout bas, ce meurtrier de Didyme et de Vérinien, ce protégé du comte des domestiques, sinon attaquer l'empereur et le renverser du trône avec l'assistance d'Allowig? Allowig avait tout préparé. » On plaignait Honorius, on l'engageait à se bien garder, on feignait de veiller avec un redoublement de sollicitude sur sa personne. Il n'y avait dans de telles imputations, on le devine assez, ni vérité ni apparence de bon sens. Constantin avait assez à faire en Gaule sans aller tenter une usurpation en Italie avec une poignée d'hommes entre les Italiens indignés de sa fourberie et les Visigoths, qui ne l'auraient pas ménagé. Toutefois les eunuques le répétèrent, et Honorius le crut. Il supposait d'ailleurs que ce brutal comte des domestiques, qui s'était porté tout récemment sous ses yeux à un acte d'insolence si effréné, ne pouvait être qu'un traître et un ennemi, et il résolut de s'en défaire au plus tôt. Un jour donc qu'il faisait sa promenade habituelle hors des murs de Ravenne, à cheval et accompagné de ses gardes, le comte des domestiques marchant devant à quelque distance, suivant l'étiquette de sa charge, il s'arrêta et fit signe aux soldats de frapper Allowig par derrière. Celui-ci continuait à chevaucher, inattentif et préoccupé, lorsque les gardes tombèrent sur lui l'épée nue, le renversèrent de cheval et l'achevèrent sur la place. On raconte qu'à cette vue l'empereur, mettant pied à terre, s'agenouilla dévotement et rendit grâce à Dieu de l'avoir délivré du plus cruel de ses ennemis. Tel était ce vieil enfant, bien digne d'attacher son nom à l'humiliation de Rome et à l'agonie de l'empire romain.

Cette tragédie se jouait à Ravenne, tandis que Constantin et l'armée gauloise, après avoir franchi le pas de Suse, suivaient par Milan et Brixia la route qui conduisait à Vérone, et de Vérone se dirigeait par Mantoue sur Ravenne. Ils n'apprirent qu'à Vérone la révolution qui venait de s'opérer au palais impérial et la catastrophe d'Allowig. Les rêves de gloire, si Constantin en avait eu, se dissipèrent alors, et l'empereur gaulois réfléchit à loisir sur l'imprudence de sa conduite. Ravenne s'armait sans doute, et des dispositions se prenaient de toutes parts pour couvrir la résidence impériale contre son approche; effrayé du péril où il avait si légèrement engagé sa personne et son armée, il rebroussa chemin, et regagna les Alpes cottiennes avec tant de précipitation, que sa marche eut toute l'apparence d'une fuite. Ce fut une seconde faute dont ses ennemis triomphèrent. Les courtisans qui voulaient avoir sauvé la vie de l'empereur, non-seulement en découvrant le complot, mais en prenant d'excellentes mesures stratégiques pour le déjouer, purent présenter ce brusque départ de Constantin comme un aveu de son crime.

Tandis que Constantin se détruisait ainsi lui-même par des démarches irréfléchies, Gérontius sortait victorieux de tous ses embarras. Cet homme inépuisable en ressources, non-seulement avait su se garantir des Barbares qui dévastaient l'Espagne, mais il avait tiré parti de leur présence; il s'était accommodé avec eux, et les hordes suève, vandale et alaine étaient devenues pour lui une pépinière de soldats. Grâce à ces recrues, il se recomposa une armée, et au printemps de l'année 411 il était prêt à passer en Gaule, où le rappelait l'impopularité croissante de Constantin. Constant essaya la même manœuvre qu'en 409 : il prit l'offensive et pénétra hardiment en Espagne, mais il fut battu à plate couture, refoulé au-delà des Pyrénées et poursuivi jusqu'en Gaule l'épée dans les reins. Telle était la frayeur qui emportait son armée, qu'elle ne se rallia point sous les murs d'Arles, qu'elle ne s'arrêta pas même à Valence, et que Constant ne parvint à en réunir les débris que dans le voisinage de Vienne. Il se jeta dans cette ville, assez médiocrement fortifiée, et s'y renferma. La place était d'ailleurs bien choisie pour servir de point de ralliement aux milices que pouvaient envoyer le Lyonnais et l'Auvergne, et recevoir les auxiliaires alamans et franks qu'Edowig, non sans peine à ce qu'il paraissait par sa longue absence, avait enrôlés sur les bords du Rhin, et dont l'arrivée prochaine était annoncée. Constant croyait avoir tout le temps désirable pour refaire son armée, attendu que le siége d'Arles, suivant son calcul, devait retenir d'abord Gérontius; mais il avait compté sans l'audace et l'indomptable activité du Breton. Celui-ci, laissant Arles derrière lui, remonta la vallée du Rhône, fut bientôt aux portes de Vienne, et avant que les habitans et la garnison revinssent de leur surprise, il donnait l'assaut, enlevait la place et faisait égorger sous ses yeux le moine défroqué, son élève. Retournant alors sur ses pas avec la même célérité, il mit le siége devant Arles.

Arles, bien plus forte que Vienne, se trouvait aussi mieux défendue : elle renfermait une armée pleine de résolution que l'empereur des Gaules animait encore de sa présence. Constantin, instruit par les revers et rentré en lui-même, avait laissé de côté les prétentions vaniteuses qui l'avaient conduit si rapidement à sa ruine. L'ancien tyran, redevenu ce qu'il était à son début, tâchait de faire oublier les fautes de l'empereur légitime : affectueux pour ses vieux compagnons de bonheur et de malheur, simple et doux avec le soldat, humain avec les habitans, il éprouva dans ces momens suprêmes un retour à la popularité qui l'avait abandonné. On le plaignait, et dans l'intétérieur de la ville tout le monde se dévoua à le servir. Quant à Gérontius, il ne s'abusait point sur les difficultés du siége; mais il était décidé à réussir, à tout entreprendre pour tenir enfin sous sa main son chef devenu son ennemi, et dans le cœur de cet homme violent,

les obstacles ne faisaient qu'irriter la passion. Ses travaux d'approche et de circonvallation, habilement dirigés, avançaient à coup sûr, quoique avec lenteur, et le temps s'écoulait dans ce travail opiniâtre, lorsqu'un ennemi qu'on n'aurait jamais deviné parut à l'improviste dans le voisinage de son camp : c'était une armée romaine commandée par un général romain nommé Constance.

VI.

Rien dans les événemens de cette époque ne semble suivre une marche logique : tout y est brusque, inattendu, et l'on dirait que le monde ne marche plus que par soubresauts, comme va le pouls d'un mourant. L'Italie, tout à l'heure si bas, est maintenant pacifiée. Grâce à l'amour qu'une fille de Théodose, sœur utérine d'Honorius, Galla Placidia, prise par Alaric au siége de Rome, a su inspirer au roi barbare Ataülfe, les Italiens sont ménagés, les Goths se montrent disposés à la paix, et Honorius respire dans sa prison de Ravenne. Le gouvernement romain profita de ce temps de répit pour envoyer au-delà des Alpes une armée chargée d'observer ce qui se passait en Gaule, et de ramener, s'il était possible, ce malheureux pays sous l'unité italienne. L'expédition se prépara et s'exécuta sans bruit; Honorius, contre son habitude, en avait confié le soin à un homme capable de la faire réussir, général expérimenté, administrateur conciliant, esprit prudent et mesuré, tel en un mot qu'il le fallait pour une mission qui réclamait plutôt un pacificateur qu'un vengeur.

Descendu des Alpes par la vallée de la Durance, à ce qu'on peut croire, Constance vint camper dans la plaine de Crau, à peu de distance du camp de Gérontius, sans démonstrations hostiles, sans sommations, sans menaces, se contentant d'examiner et d'attendre. Gérontius en fit autant. Dans cette attitude d'observation mutuelle, des pourparlers avaient lieu chaque jour aux avant-postes des deux armées. Les soldats se reconnaissaient, s'interrogeaient avec intérêt, avec curiosité, et les légions de Bretagne, d'Espagne et de Gaule ne voyaient pas sans émotion flotter les enseignes de Rome, de cette mère commune des peuples, profanée aujourd'hui par les Barbares, mais que son malheur semblait rendre plus respectable aux yeux de ses fils. Constance, attentif à provoquer ces sentimens, les encourageait par des promesses d'amnistie. Chaque jour, à chaque heure, des bandes de déserteurs s'esquivaient des retranchemens de Gérontius pour se rendre près de Constance, et l'armée bretonne, désorganisée, menaçait de se dissoudre sans coup férir. Dans cette nécessité pressante, Gérontius voulut jouer le tout pour le tout : il présenta la bataille à son rival, et sortit de ses lignes au bruit des

trompettes, mais une partie de ses troupes passa, enseignes déployées, du côté des Romains; le reste se débanda; une poignée d'hommes fidèles resta seule auprès du général abandonné. Gérontius tombait aux mains de Constance, s'il ne s'était enfui de toute la vitesse de son cheval; ce ne fut même qu'à grand'peine qu'il atteignit les passages orientaux des Pyrénées et le territoire espagnol. Après son départ, les deux armées se confondirent, et les assiégés, du haut de leurs murs, purent contempler un bizarre spectacle : les Romains et les Bretons occupant côte à côte les lignes de circonvallation élevées autour de la ville d'Arles, et Constance reprenant tranquillement les travaux du siége où Gérontius les avait quittés.

Cependant le Breton fugitif, rentré en Espagne dans le plus déplorable appareil, ne trouva sur sa route, depuis la frontière jusqu'à Tarragone, qu'un accueil froid et dédaigneux. A Tarragone, ce fut bien pis. L'armée de réserve, qu'il avait laissée dans cette place et dont il comptait se servir pour recommencer la guerre, le reçut avec des démonstrations d'une telle malveillance, que, ne se croyant pas en sûreté dans le camp, il en sortit précipitamment et se réfugia dans sa maison. Tombé de la haute estime que son génie lui avait acquise, Gérontius, humilié et vaincu, n'était plus pour la soldatesque de son armée que le général redouté de tous, le chef dur et hautain, l'impitoyable observateur de la discipline, toujours armé de la menace et du fouet. Fière d'être redoutée à son tour, cette tourbe sans vergogne le suivit à distance jusqu'à sa maison, qu'elle voulut forcer. Gérontius s'y barricada avec l'aide de ses domestiques, principalement d'un esclave alain qui s'était voué à sa personne. Tous, décidés à se bien défendre, repoussèrent vigoureusement les assauts qu'on leur livra du dehors. Le siége (car c'en était un véritable), commencé vers le soir, se prolongea toute la nuit avec un incroyable acharnement de la part des soldats, une égale opiniâtreté de la part des défenseurs. Tous les coups portaient du dedans au dehors, et le bras de Gérontius frappait si rudement, l'œil de l'Alain visait si juste, que pas une flèche, pas un javelot n'était perdu. Des monceaux de cadavres s'entassèrent bientôt devant la porte et sous les fenêtres de la maison; Gérontius et son esclave étaient las de tuer : l'histoire dit qu'ils avaient mis hors de combat trois cents de leurs ennemis.

Au point du jour, les assiégeans, désespérant de forcer l'entrée, lancèrent sur le faîte et contre les portes des torches et des tisons enflammés : l'incendie éclata de toutes parts. Les serviteurs de Gérontius perdirent courage à ce spectacle, et s'enfuirent par une issue secrète et de difficile accès qui conduisait dans la campagne; l'Alain toutefois refusa de les suivre, et Gérontius resta seul avec ce fidèle esclave et sa femme Nannychie. Il aurait pu s'échapper aussi : vi-

goureux comme il était, il avait l'espoir de se sauver, quand même les assiégeans l'eussent aperçu, mais il ne voulut point quitter sa femme, qui l'aimait tendrement et le suppliait de ne la point abandonner vivante aux mains de ces misérables. Cependant les soldats pénétraient dans l'intérieur de la maison à la faveur de l'incendie, et la flamme et le combat resserrèrent de plus en plus les assiégés. Entouré d'un cercle de feu, Gérontius continuait à se battre. Nannychie, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, embrassait ses genoux, le conjurant de la tuer sans plus attendre; l'esclave alain réclamait la même grâce, et d'après les usages de sa nation, il suppliait son maître de lui couper la tête. Gérontius, hors de lui, l'épée levée, mais hésitant à frapper, mesurait les progrès du feu; il frappe enfin sa femme d'abord, puis l'esclave, et se précipite lui-même sur le fer rougi de leur sang. Il tomba percé de part en part, mais, craignant que le coup qu'il venait de se porter ne fût pas mortel, il saisit d'une main encore ferme le poignard qui pendait à son côté, et se l'enfonça dans le cœur.

Avec Gérontius finit la révolte d'Espagne. Le ridicule empereur Maxime n'avait pas attendu la mort de son patron pour s'enfuir et aller se mettre sous la protection des Vandales. Il y vécut plusieurs années, supportant philosophiquement son retour à une vie obscure, garantie par sa bassesse. C'est ce que nous dit un contemporain qui l'a connu. Un jour pourtant, on ne sait à quel propos, et vraisemblablement dans un accès de folie, Maxime reprit ce chiffon de pourpre auquel il semblait n'avoir jamais tenu, et des gens encore plus insensés lui rendirent les titres de césar et d'auguste; mais les Romains, qui étaient redevenus à cette époque les maîtres de l'Espagne, ou du moins de quelques-unes des provinces espagnoles, ne le jugèrent plus digne d'être épargné après un tel acte de démence : ils se le firent livrer et le tuèrent.

De tous les personnages que la révolte de l'île de Bretagne avait amenés au premier rang de la scène politique, il ne restait plus que Constantin et son plus jeune fils, le nobilissime Julien, renfermés dans les murs d'Arles, où ils se défendaient énergiquement. J'ai dit que l'ancien tyran des Gaules avait su, dans son infortune, ranimer autour de lui l'affection dont il avait été jadis l'objet; du moins, dans l'enceinte de sa métropole assiégée, habitans et soldats, fidèles à sa cause, supportaient sans se plaindre les souffrances et les privations. L'espérance soutenait leur courage, car on attendait toujours Edowig malgré le retard que ce général mettait à paraître, soit qu'il eût été arrêté par des obstacles imprévus, soit que, effrayé du changement qui venait de s'opérer en Gaule, il eût pris du temps pour se consulter et observer le cours des choses. Enfin on annonça qu'il arrivait. Il entra en effet dans la vallée du Rhône, du côté de

Lyon, mais avec les seuls auxiliaires barbares : aucun Gaulois n'était venu se joindre à lui. L'opinion nationale, qui avait accueilli avec tant de faveur, en 407, un empereur et un gouvernement séparé de l'Italie, se prononçait aujourd'hui dans un sens opposé. Un état de choses qui conduisait à de pareils désordres ne semblait pas mériter qu'on versât plus longtemps son sang pour lui; au moins était-ce là le sentiment d'un grand nombre d'hommes, et leur opposition suffit pour paralyser tout mouvement efficace en faveur de Constantin. Déjà même plus d'un notable de la Lyonnaise et de l'Auvergne, compromis dans le parti du tyran, cherchait à se rapprocher de l'empereur légitime et marchandait son pardon. Grâce à ces bonnes dispositions, Constance ne manquait point d'avertissemens utiles, et il connut en temps opportun la marche d'Edowig sur Arles, ainsi que les lieux où l'on pouvait lui couper la route.

J'ai parlé de la prudence de Constance : au milieu de Barbares qui calculaient peu ou mal et pour qui la vivacité de l'attaque constituait presque toute la science militaire, la prudence était une véritable force; mais Constance semblait la pousser à l'excès. A la nouvelle de la marche d'Edowig, il se laissa troubler. Craignant de s'exposer dans ses lignes entre une armée fraîche et nombreuse et cette garnison qui se défendait si vaillamment, et d'avoir lui-même un double siége à soutenir, comme Jules-César dans les lignes d'Alésia, il résolut, dit-on, de décamper et de regagner au plus tôt les Alpes. Les conseils de ses amis le rassurèrent, et il adopta définitivement le meilleur parti, celui d'aller au-devant d'Edowig, afin de le combattre seul à seul et à son avantage avec ce que son armée avait de meilleur en infanterie et cavalerie. Après avoir habilement masqué son départ, il passa le Rhône, et alla se poster dans un lieu qu'on croit être situé près de la ville de Beaucaire. La route romaine en cet endroit se resserrait entre des rochers et le fleuve, et un bois épais, étendu sur les coteaux voisins, permettait de dresser une embuscade à coup sûr. Constance y fit filer sa cavalerie sous la conduite du général goth Ulfila; lui-même se tint avec l'infanterie dans une petite plaine où venait déboucher la route après son étranglement. Edowig, moins bien informé que son adversaire, donna tête baissée dans le piége. Constance le laissa s'engager jusqu'au bout dans le défilé, puis, à grand fracas de trompettes et de clairons, il le fit charger de front par son infanterie, sur le flanc par sa cavalerie. La troupe d'Edowig, rompue, écrasée, culbutée dans le Rhône, fut mise en pleine déroute : il y eut dans les rangs des Barbares un sauve-qui-peut général; les uns voulaient passer le fleuve à la nage et furent entraînés par le courant, d'autres se portaient vers le coteau, où la cavalerie les intercepta et les tailla en pièces.

Edowig, parfaitement au fait des lieux, s'enfonça dans le bois par

des sentiers détournés, et à la faveur du jour qui tombait gagna l'intérieur du pays. Il se dirigeait sur la villa d'un noble gaulois, nommé Ecdicius, à qui il avait rendu service dans plus d'une occasion, et qui l'appelait son ami. Il le trouve, l'aborde avec confiance, lui raconte son désastre, et lui demande, au nom de leur vieille connaissance, un abri sous son toit et du pain. Ecdicius l'accueille à bras ouverts, le reçoit à sa table, le cache; mais le lendemain matin il se présentait au quartier-général de Constance avec la tête de son ami au fond d'un sac. C'était un cadeau que le noble gaulois venait offrir au représentant du gouvernement romain. Son infâme espérance fut trompée. Au lieu des félicitations qu'il cherchait et des honneurs sur lesquels il avait compté sans doute, il n'entendit de la bouche de Constance que ces paroles qui ne s'adressaient point à lui : « La république rend grâce à Ulfila de l'exploit d'Ecdicius. » On eût dit que l'honnête Romain craignait de se rendre lui-même complice d'un crime si odieux en en louant l'auteur. Le Gaulois, tout interdit, demanda qu'il lui fût permis du moins de demeurer dans le camp romain, seul endroit où il pût désormais vivre en sûreté : « Non, répondit fièrement Constance, l'homme qui comprend, comme toi, l'hospitalité ne sera jamais mon hôte. » Ecdicius s'éloigna, et nous ne savons point ce qu'il devint.

Le siége d'Arles reprit et se continua avec ardeur chez les uns, avec découragement chez les autres. Les habitans, pour qui tout espoir de secours était évanoui, parlèrent de se rendre à de bonnes conditions; les soldats eux-mêmes se montraient disposés à traiter, et Constance promettait, dans ses proclamations et ses messages, l'amnistie la plus complète, si la ville ouvrait d'elle-même ses portes. Constantin ne cherchait point à combattre ces désirs d'arrangement, et d'un autre côté la sauvegarde de l'empereur des Gaules et du nobilissime son fils était aux yeux des assiégés la première condition de toute capitulation acceptable. Néanmoins, pour rendre à la ville et à l'armée une entière liberté d'agir comme elles l'entendraient, sans se préoccuper de son sort, Constantin résolut d'abdiquer. Il déposa sa pourpre et son bandeau royal, et, quittant le palais pour n'y plus rentrer, il vint déclarer au peuple et aux soldats qu'il avait cessé d'être leur empereur; cette scène eut lieu probablement au forum. Une grande résolution semblait l'animer, et tandis que des parlementaires sortaient de la ville pour aller au quartier-général romain débattre les clauses d'un arrangement définitif qui garantirait, avec la vie de l'ancien empereur, celle des assiégés et la conservation de leurs biens, Constantin prit avec son fils Julien le chemin de l'église métropolitaine, où une autre scène l'attendait. Les portes étaient ouvertes, et l'intérieur de la basilique présentait une

sorte de pompe inaccoutumée. Dès qu'il parut sur le seuil, l'évêque s'avança à la tête de son clergé et le reçut solennellement : il venait sur sa demande rendre, à cette heure suprême, un dernier service à celui qui avait été son empereur, un dernier témoignage d'attachement à celui qui avait été son ami. Quand il fut entré dans l'église, Héros le conduisit en silence au lieu fixé pour les ordinations, et lui fit signe de s'agenouiller. Un diacre était là portant sur un plat d'argent, suivant l'usage, les ciseaux qui servaient à la tonsure ecclésiastique; l'évêque les saisit, coupa les cheveux de Constantin, et l'ordonna prêtre. Celui-ci l'avait ainsi voulu, soit qu'il crût sa tête plus à l'abri sous ce caractère sacré, soit qu'en proie à de si violens orages, il rêvât pour les jours que Dieu lui réservait encore cette paix du cloître dont il avait privé son fils pour leur malheur à tous deux. La cérémonie se terminait quand les portes de la ville s'ouvrirent aux Romains, qui entrèrent dans Arles, trompettes sonnantes et enseignes déployées; la paix était faite.

L'ancien empereur et son fils se trouvèrent donc prisonniers de Constance en vertu d'une capitulation qui leur assurait solennellement la vie. Constance les traita avec ménagement; mais, ne sachant que faire d'eux, il les envoya à Ravenne, sous une escorte de soldats, pour y être mis à la disposition d'Honorius. Constantin revit donc cette même route qu'il parcourait naguère dans un appareil si différent, lorsqu'il allait porter secours fraternellement à celui qui n'était plus aujourd'hui ni son frère, ni son collègue. A trente milles environ de la résidence impériale, d'autres soldats, conduits par un officier du palais, arrêtèrent les deux Gaulois et leur escorte; l'officier, porteur d'un mandement signé d'Honorius, prit possession des prisonniers et les fit décapiter sur-le-champ. Il y avait dans cet acte un parjure flagrant et public, une violation d'un traité solennel, et le fils de Théodose sentit le besoin de se justifier à la face du monde. Il déclara donc « qu'en mettant à mort le brigand gaulois et son fils, il avait rempli le devoir d'un bon et fidèle parent, et puni lui-même un parjure, car ces hommes avaient tué traîtreusement ses deux cousins Didyme et Vérinien dans le même temps qu'ils traitaient avec lui de leur liberté. »

Chez les Romains, les supplices politiques ne se terminaient pas à la mort, et le crime d'usurpation n'était pas expié tant qu'il restait quelques lambeaux du malheureux tyran que le sort des armes avait trahi. Les têtes de Constantin et de Julien, fichées au bout de deux piques, furent promenées d'abord à Ravenne, où on les exposa le 18 septembre de l'année 411, puis dans les grandes villes d'Italie; elles passèrent ensuite la mer pour aller figurer dans les murs de Carthage à ce charnier humain où le grand Théodose avait fait sus-

pendre jadis les têtes des tyrans Maxime et Eugène, ces autres produits de l'impatience gauloise et de la turbulence britannique. L'Italie triompha de la victoire de son prince, qui n'était heureux que dans les guerres civiles, et les historiens répétèrent à qui mieux mieux l'adage inventé contre nos pères : « Gaulois, race inquiète et toujours empressée de se faire ou un prince ou un empire (1), » et cet autre, qui regardait nos voisins d'outre-Manche : « Bretagne féconde en tyrans, *ferax tyrannis Britannia.* »

Les vengeances ne s'arrêtèrent pas là, malgré l'humanité de Constance, qui s'interposa plus d'une fois entre la Gaule et les rigueurs de la cour de Ravenne. Décimus Rusticus fut traqué longtemps dans les montagnes d'Auvergne, où il s'était réfugié, pris enfin et mis à mort non pas seulement comme meurtrier probable de Didyme et de Vérinien, mais surtout comme chef du parti national gaulois. Quant à Apollinaire, qui ne s'était montré dans cette crise ni exclusif ni passionné, il revint à Lyon quand la tempête fut passée, et y termina paisiblement ses jours.

On peut étouffer une entreprise mal conçue, mais on n'étouffe pas la nécessité qui l'a produite. Rome eut beau rétablir l'unité, l'unité était frappée au cœur. La Gaule ne cessa point de vouloir un empire ou un empereur à elle, légitime ou tyran, et quand les révoltes ne suffisaient pas pour les constituer solidement, elle invoquait l'épée des Barbares. C'est ainsi qu'à l'aide des Visigoths elle imposa à tout l'empire d'Occident Avitus, beau-père de Sidoine Apollinaire et membre de cette noblesse arverne qui, avec l'aristocratie lyonnaise, fit longtemps la loi dans les Gaules. Plus l'Italie s'affaiblissait, plus le mouvement d'indépendance locale ou le désir de domination générale se fortifiait à l'ouest des Alpes. Quant à la ville d'Arles, elle conserva après la chute de Constantin, sous le gouvernement unanime, le rang que les événemens de 407 lui avaient donné. Elle continua d'être le siége de la préfecture des Gaules, diminuée désormais de l'île de Bretagne, et vit s'opérer sous ses yeux le passage du monde ancien au monde moderne; elle vit Rome, déjà pillée par les Goths et prise par les Vandales, devenir sujette des Ruges, puis le nom même des césars aboli. Elle restait debout cependant, ombre solitaire du passé et métropole sans empire, lorsqu'un Barbare, roi d'Italie, la céda à un autre Barbare, roi de Toulouse.

AMÉDÉE THIERRY.

(1) « Gens hominum inquietissima, et avida semper vel faciendi principis vel imperii. » Vopisc. *in Saturnin.*

UN POÈME

DE LA VIE MODERNE

EN ANGLETERRE

AURORA LEIGH, by Elisabeth Barrett Browning; 1 vol. in-8°, Chapman and Hall, London 1857.

Nous parlons rarement de poésie et d'œuvres poétiques : ce n'est point cependant par indifférence personnelle pour cette forme si élevée et si étendue du génie humain, c'est par la crainte que nos lecteurs ne partagent ni notre enthousiasme ni notre plaisir. Il nous semble toujours apercevoir le geste de dépit du lecteur et lui entendre poser cette question menaçante : « Quel rapport cela a-t-il avec notre vie et nos mœurs, avec notre manière de parler et d'agir? Les mots de droit et de devoir, d'amour et de vertu, résonnent, il est vrai, à mon oreille; mais je ne saurais les faire descendre jusqu'à mon humble individu, et il me semble que s'ils ont un sens pour moi, je ne le connaîtrai que dans une planète supérieure, et lorsque j'aurai quitté les conditions de la vie terrestre. En attendant, je suis un profane, un personnage sublunaire, et je suis forcé de rester dans la situation, peu idéale j'en conviens, où le sort m'a placé. Si les poètes n'ont rien à me dire qui me touche directement, s'ils n'ont à me présenter aucun miroir qui réfléchisse une image à peu près exacte de mon individu, pourquoi perdrais-je mon temps dans leur compagnie? Et s'ils sont si dédaigneux de ma chétive personne, qu'ils ne puissent consentir à parler un langage que je puisse en-

tendre, pourquoi ne serais-je pas aussi dédaigneux qu'ils le sont, et ne répondrais-je pas à leurs impertinentes sublimités en les laissant se parler à eux-mêmes? Faites des soliloques, mes amis, faites des soliloques. »

Faites des soliloques! Les poètes suivent ce conseil, ils chantent pour eux, et ils se chantent eux-mêmes, eux, leur personne physique, leurs affections, leurs émotions, leurs rêveries. Alors cependant un nouveau dialogue s'engage : « Eh quoi! la poésie, — ce fleuve immense aux eaux sacrées, qui jadis réfléchissait dans ses flots, radieux comme la lumière et mouvans comme la vie, les paysages, de ses rives, les combats des héros, les beaux visages des déesses et des nymphes, et le ciel entier avec ses astres, — par quel miracle ne peut-elle plus réfléchir qu'une seule image à la fois, et s'est-elle rapetissée au point de n'être plus que la fontaine de Narcisse? La voilà maintenant devenue comme un miroir déposé dans l'appartement d'une jolie femme. Vous y regardez complaisamment votre visage pour y surprendre la douceur de tel sourire, le rayonnement de tel instant de bonheur, les traces laissées par les larmes versées; que sais-je? bien pis encore, pour y surprendre mélancoliquement les rides et les plis qui se forment, la beauté qui s'efface... Égoïstes, c'est toujours votre personne que réfléchit la poésie! Était-ce là sa mission? Impartiale, impersonnelle, saintement indifférente, la voilà devenue partiale, personnelle, tristement passionnée. La poésie ainsi diminuée est-elle bien toujours la poésie? A-t-elle le droit de m'importuner de vos aventures, et n'ai-je pas assez des miennes? Elle est peut-être bonne pour vous, mais laquelle de mes douleurs et de celles des autres hommes guérira-t-elle? Et que m'importe après tout que vous soyez beau ou laid, bon ou méchant, heureux ou malheureux? Gardez pour vous et fermez à double tour de clé cette folle passionnée qui, dans ses ardeurs amoureuses ou jalouses, donne le scandaleux spectacle de s'en aller raconter aux passans les séductions ou les faiblesses cachées de son amant. »

Tel est le double reproche que l'on peut entendre faire chaque jour à la poésie de notre temps; l'une et l'autre accusation sont fondées, mais la première a seule une importance sérieuse, et elle a en outre cet avantage d'être répétée moins souvent que la seconde, et par des lèvres moins vulgaires. Bien loin de reprocher aux poètes leur égoïsme, leurs sentimens subjectifs, comme on dit aujourd'hui, nous leur conseillerions au contraire de ne pas franchir ce domaine intime, et de ne pas prêter l'oreille à d'autres voix qu'à celles qui chantent en eux. A cette condition, mais à cette condition seulement, ils seront vrais, touchans, humains; bien plus, c'est à cette condition seulement qu'ils me renverront un écho affaibli de mes pro-

pres sentimens et me reproduiront quelque chose de ma manière de vivre. Tout leur fait une loi de cet égoïsme qu'on leur reproche tant, le milieu dans lequel ils vivent, les élémens dont se compose notre société, les nécessités mêmes de l'art. Ils doivent être égoïstes s'ils veulent être vrais et s'ils veulent intéresser. La raison en est assez curieuse; elle est même instructive et peut expliquer pourquoi de toutes les formes poétiques la poésie lyrique a seule pu prospérer de nos jours.

Quand la poésie n'est pas purement lyrique, elle n'est pas tout entière dans le poète : il y en a une partie qui est tout extérieure, étrangère à lui, nationale ou humaine, et dont peuvent se vanter à bon droit les plus vulgaires de ses contemporains. La poésie épique et la poésie dramatique, quand elles se produisent, supposent donc, tout comme la grande peinture ou la grande sculpture, un milieu historique particulier, une société où la poésie n'est pas tout entière dans l'âme du poète, où il y a une concordance merveilleuse entre ses pensées et celles de ses contemporains, et où de toutes parts de belles formes et de beaux types se présentent à lui comme heureux de s'offrir pour servir à l'expression de ses rêves. Qui ne voit, par exemple, qu'une bonne partie de la poésie de Shakspeare appartient au moyen âge expirant, qu'une bonne partie de la poésie de Calderon appartient au catholicisme espagnol, et que l'Italie de la renaissance a fourni à l'Arioste ses palais, ses paysages et ses fêtes? Le génie du poète ne s'exprime aisément en dehors de la forme lyrique que lorsqu'il a sous la main une assez grande quantité de symboles et d'images pour donner un corps à ces milliers d'âmes qui parlent en lui, en un mot lorsque son époque est poétique elle-même. Un exemple éclaircira notre pensée. Le poète pense noblement : s'il veut exprimer sa pensée d'une manière impersonnelle, et s'il ne veut pas créer cependant un personnage abstrait et de convention, il doit incarner cette pensée dans un contemporain et la placer sur ses lèvres. Son langage, quelque élevé et nouveau qu'il soit, doit cependant être assez familier aux hommes de son temps pour qu'ils n'en soient pas étonnés. Quand les gentilshommes de Shakspeare causent entre eux, j'écoute des pensées plus élevées que celles des gentilshommes anglais du temps d'Élisabeth et rendues avec un accent qu'ils n'avaient pas et que nous n'avons pas, hélas! dans la vie ordinaire; mais je me dis que ces pensées et cet accent n'étaient pas en complète désharmonie avec certains spectateurs choisis qui, s'ils n'ont pas parlé ainsi, auraient pu cependant parler ainsi; je me dis encore qu'un heureux concours de circonstances permettait à ces spectateurs de s'élever à ce raffinement d'âme, le titre, la naissance, la richesse, l'habitude des cours, des combats, et

de tout ce qui peut donner à la vie de la noblesse et de la grâce. Le dernier mendiant du moyen âge, s'il n'avait pas parcouru comme Dante les cercles du monde mystique, ne trouvait cependant rien dans les visions du poète qui fût en contradiction avec ce que son âme avait obscurément rêvé. Ainsi, lorsque le poète ne veut pas se contenter d'exprimer ses pensées personnelles, il faut qu'autour de lui il trouve des formes séduisantes, des personnages auxquels il puisse prêter la noblesse de son langage, des cœurs capables de sa puissance d'affection; en un mot, il faut qu'il trouve en dehors de lui une image des choses idéales. La poésie impersonnelle suppose donc toujours un milieu où le poète peut aisément se faire l'interprète d'autres sentimens que les siens, et où il trouve en abondance autour de lui des sourires, des regards, des attitudes, des gestes qui lui permettent d'envelopper les plus délicates nuances de sa pensée.

Mais aujourd'hui où trouver la poésie ailleurs que dans son âme et çà et là dans la nature? Si la poésie voulait s'aviser, comme à d'autres époques, de reproduire nos mœurs et notre manière de vivre, à quels singuliers résultats n'arriverait-elle pas! Prise en masse, notre époque n'a rien que de très prosaïque; la vulgarité y abonde, le mesquin y pullule; ni le bien, ni le mal de nos jours n'offrent de ressources à l'imagination du poète, et ne peuvent se traduire en types capables de rester dans la mémoire des hommes. Que faire, par exemple, des vices de cette population innombrable qui agiote, tripote, se démène et s'agite pour arriver non pas même à la gloire du crime, mais à la plate notoriété du déshonneur? Pure canaille tout cela, indigne du moindre intérêt! Que faire des vertus de cette honnête population qui travaille consciencieusement, qui ne fait point le mal volontairement, mais qui le laisse faire, qui ne sait point haïr, mais qui sait détester, qui ne sait pas souffrir, mais qui sait *endurer,* qui aime par habitude et par raison, à laquelle ni la joie ni la douleur n'arrachent un accent, une vibration, une larme : monde d'honnêtes gens parfaitement recommandables, mais parfaitement indignes de tout autre sentiment que celui d'une banale estime? Il n'y a rien d'ingénieux, rien d'*imaginatif,* nulle perversité grandiose, nulle irrésistible chimère chez nos coquins; il n'y a rien d'héroïque, ni d'idéalement vertueux chez nos honnêtes gens. Vices et vertus ont le même caractère et méritent la même terrible dénomination : insignifiance. Quant à l'aspect général de notre société, il n'est pas non plus bien séduisant. Rien ne lui ressemble plus que l'aspect de nos villes modernes. Imaginez Paris et Londres par une soirée d'hiver; que voyez-vous? Une suite indéfinie de rues régulières, sans rien de brusque et d'imprévu, pas d'étoiles au ciel, des lumières blafardes et artificielles à l'ombre desquelles errent les gardiens de

la sûreté publique, une chaussée garnie d'un doux tapis de boue liquide dans laquelle piétinent les passans, et d'où ils sortent tous fort prosaïquement crottés. Telle est aussi notre société, régulière et uniforme comme nos rues, ayant pour tout idéal de gouvernement une bonne police, aussi morne qu'une nuit pluvieuse, ni très morale, ni très immorale dans ses mœurs générales, n'ayant aucune audace ni aucune fantaisie. On peut défier le poète le mieux doué d'exprimer la manière de vivre de cette société, et d'y trouver en nombre suffisant les formes nécessaires au revêtement de ses pensées. S'il veut encore malgré son temps être poète, qu'il ne s'adresse pas au monde social, qu'il s'enferme en lui-même; là, il a quelque chance de trouver la poésie qu'il chercherait vainement ailleurs. Quand extérieurement la matière poétique manque, et que la société générale est prosaïque, où la poésie peut-elle se trouver, sinon dans l'âme de l'individu?

Cette apparition de la poésie individuelle constitue un fait historique de la plus grande importance. Elle constate la disparition de tous les grands élémens poétiques dans la société, de toutes les grandes institutions religieuses, en un mot la disparition de l'idéal de la vie des peuples. Elle indique que le poète n'est plus aidé dans l'expression de ses sentimens par les actes de ses contemporains, et que dans sa recherche de l'énigme du monde la foi de ses semblables ne lui est d'aucune ressource. Il est seul et doit tout tirer de lui-même. Alors il arrive que ses chants, inspirés par un sentiment tout personnel, et qui n'a pas rapport à la vie de la plupart de ses contemporains, étonnent plus qu'ils ne ravissent. La foule écoute surprise ces accens d'un compatriote, plus inconnus pour elle que ceux d'un idiome étranger. Elle n'y retrouve ni ses soucis, ni ses préoccupations, ni sa vie affairée et grossièrement active; si elle bat des mains, c'est par politesse, pour ne point paraître ignorer ce qu'elle ignore parfaitement; elle bat des mains par la même raison qui pousse un parvenu à montrer une bibliothèque dont il ne lit jamais aucun livre. Et au fond cependant les dédains de la foule ont quelque chose de légitime: si le poète ne lui dit rien de sa vie, quelle communication peut s'établir entre eux, quels liens sympathiques, quelle communauté de pensée? Voyez au contraire de quelle faveur croissante de siècle en siècle la foule entoure le roman, ce genre véritablement moderne, et qui a déjà remplacé toutes les autres formes littéraires par lesquelles s'était exprimée la pensée humaine, alors qu'elle aimait à porter son regard sur des choses plus belles que la réalité. Le roman est notre épopée à nous, épopée d'un âge sans héroïsme, sans idéal, et d'un âge très compliqué. Seul il nous reproduit quelques-uns des traits de notre existence, seul il est

susceptible d'en exprimer les vulgarités et les bassesses. D'accord avec les instincts de la foule, il n'a pas pour elle de dédains aristocratiques; il parle son langage, il ne recule pas devant la description d'une batterie de cuisine et d'un costume fané, il ne rêve pas de l'éden ou de l'empyrée, il parle de la rue, du salon ou de la mansarde. Son idéal, quand par hasard il en a un, ne dépasse pas de beaucoup le rêve assez prosaïque et généralement facile à satisfaire de Mme X..., ou la chimère de bonheur assez plate après laquelle le jeune Z... court depuis huit jours, et qu'il rencontrera très prochainement, je le lui promets, s'il a seulement quelques semaines à perdre et quelques paires de bottes à user sur les pavés de Paris. Si vous arrêtez le premier passant venu, et que vous lui demandiez quel est l'homme auquel il voudrait ressembler, vous êtes sûr de voir sortir de sa bouche le nom d'un héros de roman. Je ne sais en vérité qui a pu nous accuser d'orgueil, nous sommes bien modestes au contraire; nos aspirations ne vont pas plus loin que le désir de ressembler à tel personnage que nous nous représentons fort bien sans le secours d'aucun rêve intérieur et avec nos yeux de chair et de sang.

Ne disons cependant pas trop de mal du roman, il est trop en rapport avec nos mœurs pour qu'il ne soit pas dangereux d'en médire. Il nous offre à tous un idéal facile et à la portée de notre main. C'est lui qui a fourni à bon nombre de femmes leur provision de sentimens, à bon nombre de jeunes gens leur petit bagage d'illusions; c'est grâce à lui que tant de gens ont eu un type de perfection qu'ils ont désiré atteindre, prétention qui leur a prêté un air intéressant. Il y a donc une concordance merveilleuse entre le roman comme genre littéraire et notre vie moderne; ce que nous désirons, c'est aussi ce que ses personnages désirent; la réalité dans laquelle nous marchons est aussi celle dans laquelle se crottent ses héros, le miroir qu'il nous présente réfléchit bien notre visage. Il y a plus, nos sentimens, nos amours, nos haines, ne peuvent être enveloppés et représentés que sous cette forme; sous toute autre, ils seraient ridicules. Allez donc mettre en poème dramatique la Bourse, ou les joies et les infortunes de vos voisins, vous obtiendrez le même succès et vous ferez preuve d'autant de goût que si vous mettiez en prose les monologues d'Hamlet, ou si vous coupiez l'Iliade en chapitres de roman. La nature de nos sentimens en un mot est telle qu'elle résiste à une expression poétique.

Je sais toutes les objections qu'on peut faire, et surtout que les poètes ne se décourageront pas, et continueront leurs tentatives de *poétisation* de la vie contemporaine. Je n'ai qu'un mot à dire à ce sujet. J'ai été frappé de voir quelquefois des hommes parfaitement ho-

norables et méritans, mais simples bourgeois d'ailleurs, porter la décoration de la Toison-d'Or, et leur audace m'a toujours frappé. Ils en étaient parfaitement dignes, je le crois; seulement cette distinction avait été inventée pour d'autres personnages qu'eux et pour des personnages animés de passions et de pensées qui ne seront jamais les leurs. Il est certaines choses qui n'ont toute leur valeur que lorsqu'elles ont rencontré un possesseur légitime et naturel. Or, toutes les fois qu'on parle devant nous de mêler la poésie à notre vie contemporaine, nous ne savons pourquoi nous pensons involontairement à ce spectacle blessant de la Toison-d'Or portée par nos modernes bourgeois.

Est-ce à dire cependant que toute poésie ait disparu d'au milieu de nous? Non, sans doute; çà et là on rencontre des hommes et des femmes qui pensent avec élévation, qui sentent avec passion et expriment avec force ce qu'ils ont senti, et qui, lorsque nous voulons les caractériser, appellent invinciblement sur nos lèvres l'épithète de poétiques. Jamais à aucune époque il n'y a eu peut-être autant d'hommes tourmentés d'une fièvre généreuse, aussi noblement inquiets, et auxquels puisse mieux s'appliquer le nom d'*idéalistes*. Seulement ce ne sont que des individus, les masses ne participent en rien à ce caractère poétique; la vie générale n'est nullement en rapport avec cette disposition de l'âme et n'en est nullement affectée, et ces individus eux-mêmes ne sont poétiques que d'une manière tout *individuelle*, d'une manière lyrique, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Leur poésie est tout intérieure et abstraite. Il y a un désaccord profond entre leurs pensées et leurs actes; les aspirations seront grandes, les habitudes seront forcément vulgaires; les paroles seront éclatantes d'éloquence, les gestes témoigneront d'une vie contrainte, anti-naturelle; en un mot, le milieu extérieur dans lequel devra s'agiter tout ce peuple de sentimens et de pensées sera grossier et mesquin. Une foule de circonstances concourront à établir ce désaccord : les exigences matérielles de la vie, qui sont devenues et qui deviendront de plus en plus l'affaire importante de l'existence, l'absence forcée de loisirs qui en résulte, l'extrême réserve que commande l'indifférence générale, l'indignité de sentimens des cœurs qui vous approchent, la rareté extrême des personnes auxquelles on peut confier, sans crainte de passer pour chimérique ou emphatique, les secrets d'une âme tourmentée, la solitude forcée qu'engendrent de telles contraintes, et le désenchantement qui en est la conséquence, et qui vous rend odieux à la fin, en les enveloppant de ses teintes grises, les sentimens qui vous étaient le plus chers. Toutes ces circonstances *déplaisantes* (seule épithète qui puisse être appliquée au milieu dans lequel nous sommes condamnés

à vivre) ne sont point propres à développer en nous les élémens poétiques qui y sont contenus; cependant, si en dépit de ces circonstances ils persistent à vouloir se produire hors de notre âme, ils n'en sortiront que déformés, chétifs, aussi amincis et réduits que possible. Du despotisme des vulgarités prosaïques naîtra une poésie d'un genre particulier, maladive et malsaine, misanthropique et mélancolique; les sentimens torturés, refoulés, se plaindront et crieront, et les derniers accens de la poésie naîtront ainsi du triomphe de la prose, que, dernière misère, ils seront chargés de constater : si bien que la poésie n'aura plus alors d'autre raison d'exister que cette plainte même de ne plus se rencontrer nulle part. Elle ne vivra plus que pour accuser sa disparition, et, plus malheureuse que Cérès à la poursuite de Proserpine, elle ira par toute la terre criant son nom, demandant si par hasard on ne l'a point rencontrée; ombre à la poursuite d'une ombre, écho répétant le bruit d'un écho!

L'histoire littéraire de notre siècle est là d'ailleurs pour constater que la poésie n'est et ne peut être qu'une œuvre personnelle. Les deux grandes manifestations poétiques de notre époque sont l'Allemagne et l'Angleterre depuis Byron jusqu'à nos jours, et l'une et l'autre témoignent de cette tendance invincible. Les conceptions poétiques allemandes, même dans ce qu'elles ont de plus général, sont des conceptions absolument individuelles et abstraites. Le poète expose à ses contemporains sa manière de comprendre la vie et le monde, il leur chante son propre système, mais il n'est pas pour ainsi dire en rapport de communauté de croyance avec eux. Cependant au premier abord, et quand on n'y regarde pas de très près, ce phénomène est moins frappant pour la poésie allemande que pour toute autre, car si elle n'a pas de rapport immédiat et direct avec la vie extérieure et les mœurs des contemporains, elle en a un plus éloigné avec les instincts de la race au milieu de laquelle elle est née. C'est ce rapport occulte et mystérieux entre les instincts nationaux et les conceptions des poètes qui a conquis à cette poésie savante la grande popularité qui ne s'accorde et ne s'est accordée jusqu'à présent qu'aux œuvres naïves et spontanées. En outre, la poésie allemande n'a jamais déserté entièrement le terrain populaire, si nous pouvons nous exprimer ainsi : née de la plus profonde analyse, elle a toujours respecté cette condition de l'art qui exige un rapport étroit entre les conceptions du poète et les idées connues de la foule, et elle a toujours fait un grand effort pour envelopper des pensées abstraites, tout à fait neuves et audacieuses, que l'homme le plus lettré aurait eu peine à comprendre, si elles lui avaient été présentées nues, dans de vieilles histoires que savait par cœur le dernier enfant des villages allemands. Traditions populaires, légendes, contes nationaux

ont été le revêtement extérieur des conceptions poétiques, et ont préservé la poésie de cette sorte d'isolement abstrait et de solitude lyrique dans lesquels se sont complu les poètes d'autres pays. Là encore, et pour la dernière fois, il y a eu un certain rapport, à la fois intime et familier, entre les poètes et la foule.

La séparation est bien plus marquée en Angleterre. Les poètes allemands exprimaient encore des pensées et des sentimens individuels, qui s'adressaient aux masses et qui étaient enveloppés d'un vêtement national. Les poètes anglais n'expriment plus que des sentimens individuels qui s'adressent à des individus ou à des fractions infinitésimales de la société, à des partis, à des sectes, que sais-je? quelquefois même à de simples coteries littéraires. Le dernier mot de la poésie est dit sous trois formes différentes par trois grands poètes, Wordsworth, Byron et Shelley. Tous trois disent adieu à la société qui les environne, et se réfugient au sein de la nature ou dans la solitude de leur esprit.

Byron, mécontent de ce qu'il voit, et ne trouvant même pas autour de lui la corruption qu'il désire, se sépare d'une société dont il méprise également les vices et les vertus, imagine un monde romanesque qui n'a aucun rapport avec le monde réel, et le peuple de ses chimères et de ses rêves. Il n'exprime rien que ses désirs, ses imaginations et ses déceptions. Le résumé de tous ses chants, c'est que nous sommes putréfiés de civilisation, que nos libertés constitutionnelles ne valent pas les libertés de la nature, que nos droits politiques ne valent pas l'indépendance sauvage, que nos raffinemens les plus délicats ne valent pas les francs élans des instincts spontanés. Nous sommes embrouillés dans un écheveau inextricable de droits et de devoirs qui enlèvent toute beauté à nos actions; nos vertus s'en ressentent, elles n'ont plus rien de désintéressé et de majestueux, elles portent un air cafard qui leur est commandé par les vices d'autrui, un air renfrogné d'officier de justice et de magistrat pédantesque; quant à nos vices, rusés et mesquins, ils sont ce qu'ils doivent être dans une société encombrée de lois artificielles, de coutumes, détritus des siècles, de préjugés, conséquences d'une vie où ne se laissent jamais apercevoir l'égalité ou l'inégalité de la nature, mais bien une égalité et une inégalité de convention.

Nous périssons par trop de civilisation, la vie en est étouffée, — voilà le cri éternel de Byron. Wordsworth, plus calme et plus confiant dans les desseins de la divine Providence, refuse de croire que la poésie est morte à tout jamais. Que fait-il cependant? Il se retire, lui aussi, de la société et s'en va dans la solitude chercher la poésie là où il croit qu'elle peut se trouver encore. Il entame avec la nature une conversation singulièrement intime et subtile, et fait subir

à chaque objet un interrogatoire minutieux pour lui arracher son secret. Convaincu que la poésie doit être encore quelque part dans ce monde, il emploie pour la découvrir une patience, une dextérité, une sagacité extraordinaires. Jamais pêcheur, jamais chasseur habile n'ont été mieux pourvus de ruses, n'ont mieux connu les courans propices et n'ont mieux su battre les buissons. Sur le bord des lacs, à travers les halliers, sur les fossés des grandes routes, Wordsworth, candidement ingénieux, innocemment rusé, s'en va à la chasse au sonnet. S'il rencontre une lueur furtive, il la note; si l'eau se ride sous un frisson imperceptible, il est content; s'il aperçoit un insecte habile à se sauver de l'océan de rosée contenu dans une feuille d'arbre, son cœur de poète déborde d'émotions élégiaques; mais les jours où il a le bonheur de rencontrer quelque voiturier ou quelque meunier qui ait à lui faire part d'une joie ou d'une douleur humaine, si petites qu'elles soient, ces jours-là sont marqués d'un caillou blanc. Ce sont les jours des rencontres homériques, les jours où il peut chanter le *redeunt saturnia regna* de la poésie. Que de soin et de vigilance pour poursuivre les faibles traces d'une poésie rebelle et qui fuit toujours! Quel empressement à profiter de toute occasion! quels accens de reconnaissance pour le peu d'émotions que la nature a bien voulu lui donner! Le cœur finit par être touché de cette piété et de cette candeur qui ne veulent rien laisser perdre des beautés de l'œuvre divine; mais cette poésie si originale et qui passe de l'idéalisme le plus quintessencié au réalisme le plus descriptif, qui cherche des émotions naturelles par des moyens artificiels, est elle-même une preuve de la décadence de la poésie générale. Elle constate deux choses, la disparition des larges, grandes et faciles émotions poétiques, et la difficulté pour le poète de trouver la poésie ailleurs qu'en lui-même. L'originalité de Wordsworth consiste en ceci : qu'il n'a pas voulu croire entièrement à la poésie subjective, qu'il a pensé qu'elle existait dans les objets naturels, si elle n'existait pas toujours dans la société humaine. Vains efforts! c'est son âme même que le poète nous donne, c'est son image que reflètent les lacs, ce sont ses sentimens qui glissent mystérieux avec les rayons furtifs de la lumière, et ce que vous prenez pour le bruit confus du silence des nuits, c'est le murmure même de son cœur. Il est impossible d'être plus individuel, plus subjectif en ayant autant la bonne volonté de conserver aux choses extérieures leurs droits poétiques, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Glaneur patient de toutes les parcelles et de tous les fétus de beauté qu'il rencontre, Wordsworth enfin semble avoir écrit pour ruiner sa propre croyance et pour démontrer combien sont rares, épars, hachés menu, les élémens poétiques qui existent encore dans

le monde. Avec Shelley, nous arrivons au triomphe complet de la poésie subjective et des conceptions purement personnelles. Plus noblement passionné que Byron et aussi dédaigneux que lui du monde qui l'entoure, il ne vit qu'avec les fantômes de son imagination. Byron avait des passions de chair et de sang, et ces passions prêtaient à ses chimères quelque chose de tumultueux qui donne l'illusion de la vie; Shelley n'a que des passions d'esprit, et ses créations se posent devant lui comme d'irrésistibles et puissantes hallucinations. Ses personnages sont des symboles, des visions de l'âme; il ne s'inquiète pas, comme Wordsworth, d'interroger minutieusement la nature, de chercher le rapport exact qui unit les sentimens à l'objet qui les fait naître, il parle à la place de la nature, et écoute dans le tumulte des orages, ou dans le frémissement voluptueux des forêts, les accens des tempêtes de son âme et la voix de ses rêves de bonheur. Toute la nature ne parle que de lui, par lui et pour lui. Le vent du nord souffle âpre comme sa destinée; quand les roses s'effeuillent, ce sont ses émotions sensuelles qui tombent, et quand les astres s'allument, ce sont ses nouveaux désirs, idéalement radieux, lumineusement austères, qui apparaissent. Oh! que nous sommes loin de la petite Angleterre, des mœurs anglaises, des croyances anglicanes! Nous voilà dans la société d'une âme qui a pris possession de l'univers entier, si bien que nous ne pouvons plus avancer d'un pas sans entrer dans ses domaines, et que nous faisons pour ainsi dire partie du troupeau d'ombres muettes qui composent la suite de ce roi du monde idéal. Mais un phénomène contradictoire se produit alors : à force d'être personnel et subjectif, Shelley devient pour ainsi dire impersonnel; à force d'absorber la nature, il s'absorbe lui-même en elle. De même, à force de dédaigner le monde extérieur contemporain et de s'en tenir au monde intérieur qu'il habitait, il rejoint la réalité elle-même. Son triomphe est d'avoir atteint quelques-uns des secrets de la vie moderne en se précipitant tête baissée dans l'idéal abstrait. Personne n'a mieux exprimé que lui nos pressentimens, nos désirs, et ces appels désespérés de l'âme orpheline de toute croyance, veuve de tout amour, vers un avenir meilleur et une beauté morale inconnue. Seulement c'est toujours notre vie intérieure qu'il chante, notre vie lyrique, et encore la partie de cette vie qui s'adresse à l'avenir, non celle qui s'adresse à un présent méprisé, dont il ne s'occupe que pour nous dire combien il en souffre et combien sans lui seraient moins lourdes les ailes de son esprit.

De ces trois grands poètes dérivent tous les poètes anglais contemporains. Ajoutez-y John Keats, le poète favori de mistress Browning, Keats, qui de tous les poètes anglais a le mieux compris peut-être cette

idée de Goethe, qu'il suffit à une pensée d'être exprimée musicalement pour être poétique, dont les sentimens pudiques et chastes s'enveloppent et se cachent sous des flots de douce harmonie. La liste ainsi sera complète. L'influence des trois grands poètes que nous avons nommés a été fort inégale : celle de lord Byron s'est heureusement arrêtée au monde qui pouvait la ressentir sans trop de dangers, et n'a guère agi que d'une manière indirecte; celle de Wordsworth a été accidentelle; la plus considérable des trois a été celle de Shelley, et il faut constater le fait à la louange des écrivains et des poètes de la Grande-Bretagne. Chez nous, l'influence de Byron, qui a été si puissante, l'aurait été bien davantage encore, s'il eût été notre compatriote. Les écrivains et les poètes anglais ont vite compris que ces chimères sataniques n'étaient point faites pour eux, et que ces déguisemens romanesques, convenables peut-être pour un Gordon, ne feraient que les affubler disgracieusement; aussi n'y a-t-il pas trace dans les poètes anglais modernes d'imitation directe de Byron (1). Pareille chose pour Wordsworth, dont l'influence a été fort restreinte, comme il convenait à un poète qui semble fait pour un tout petit monde, semi-ecclésiastique, semi-laïque. Dans Shelley au contraire, les écrivains trouvaient le type d'un poète dégagé de tout costume de caste et de secte, dont les sentimens ne tiraient leur noblesse que d'une source divine, dont les conceptions n'étaient dues à aucune méthode artificielle, bonne seulement pour celui qui l'emploie; en un mot, ils trouvaient en lui ce qu'ils ne trouvaient pas dans Byron, ce qu'ils ne trouvaient qu'à demi dans Wordsworth : un confrère. C'est lui qui les a initiés à ces mystères d'Isis de la poésie qu'ils chantent aujourd'hui avec une si fiévreuse ardeur; c'est lui qui leur a appris à se servir des formes matérielles comme de symboles, à attacher un sens moral à chaque apparence charnelle; c'est lui qui leur a révélé l'hymen de la matière et de l'esprit. Il a été le hiérophante véritable de cette poésie qui considère toutes les formes de ce monde comme des signes visibles, des inductions d'après lesquelles on peut conclure à des réalités invisibles, des auxiliaires qui nous aident à épeler un langage spirituel; de cette poésie qui, selon le mot expressif de mistress Browning, sait découvrir sur le visage d'un paysan italien attentivement étudié les traits de l'Antinoüs, comme on découvre une statue grecque quand on l'a dépouillée de la terre qui la souillait, et par derrière cet Antinoüs deviner et surprendre un ange caché. Ces *enroulemens* infinis de la beauté, ces échelles et ces hypostases

(1) Là où l'on retrouve le mieux l'écho direct, quoique bien affaibli et bien *vulgarisé* déjà, des sentimens byroniens, c'est dans les romans de Bulwer, et principalement dans ceux de la première période.

de l'invisible et de l'idéal, ce symbolisme platonique, ces manifestations gracieuses de la vie, — attitudes, sourires, charme des visages humains, — considérées comme les rêves et les pressentimens de la vie véritable qui est cachée en nous ainsi que le papillon dans la chrysalide, tout ce que chantent aujourd'hui les poètes anglais, c'est dans Shelley qu'ils l'ont appris. Depuis M. Tennyson et M. Browning jusqu'aux derniers venus, M. Alexandre Smith et M. Sidney Dobbell, ils dérivent tous de lui en partie. Comme lui, ils sont entièrement *subjectifs*, lyriques, personnels. Si leurs chants donnent souvent une forte impression de réalité, ne vous laissez pas abuser : cette réalité est celle des images dues à la force de la vision intérieure, ce n'est pas la réalité des faits extérieurs et de la vie familière.

Cette vie familière, si chère aux anciens poètes anglais, si connue d'eux, les poètes modernes ne nous en disent plus un mot. Ils ne nous entretiennent que d'une vie idéale. Ils sentent bien eux-mêmes ce qui leur manque pour être en rapport complet avec leur temps, et ils s'efforcent de mettre en scène des personnages contemporains. Dans l'année qui vient de s'écouler, deux tentatives ont été faites pour élever notre vie moderne dans les régions de la poésie, toutes deux remarquables à divers titres, et de mérite inégal : le poème de *Maud*, de M. Tennyson, et l'*Aurora Leigh*, de mistress Browning. Vains efforts! le poème de M. Tennyson n'est qu'une autobiographie morale, dont les rares personnages passent comme des ombres à peine aperçues. On dirait que M. Tennyson a craint, s'il les accusait davantage, s'il leur donnait une personnalité, de laisser apercevoir leur vulgarité, et qu'il a jugé plus convenable de les noyer dans un clair-obscur poétique, afin que le lecteur pût rêver à son aise et les imaginer tels qu'il lui plairait. Le personnage principal est un pauvre fou, malheureux par abandon et par solitude, qui n'a jamais rien su du monde, et n'a jamais eu d'autres compagnons que les visions qui passent fugitives dans son cerveau malade et les ressentimens amers qui logent dans son cœur ulcéré. Autour de lui viennent se grouper une jeune fille indistincte comme un rêve, qui est un prétexte pour le poète d'agiter les rosiers et les myrtes jusqu'à ce que ses vers soient saturés de parfums, et un frère hautain qu'on aperçoit vaguement à la lueur rapide de deux épées qui se croisent. Çà et là il est fait mention de certains détails de notre vie moderne : il y a bien une banqueroute, mais c'est le *souvenir* d'une banqueroute; il y a une fête, mais nous n'y assistons pas, et nous n'en voyons que les reflets; la guerre de Crimée nous renvoie le retentissement lointain de ses canonnades : sons et échos perdus dans l'air, voilà tout ce que le poète a mis dans son œuvre de la vie moderne. Je me trompe,

le poème contient un passage sur notre époque, une invective véhémente contre la société contemporaine, qui a pour but de prouver que cette société est absolument dénuée de grandeur, et qu'elle n'a pas même les vertus boutiquières.

La tentative de mistress Browning est bien plus remarquable et a été plus heureuse; *Aurora Leigh* est bien sous plus d'un rapport un poème moderne. Mistress Browning ne partage en aucune façon les opinions que nous avons émises; elle se refuse à croire que notre vie soit aussi prosaïque qu'on le prétend. « La perspective, dit-elle en vers admirables, nous fait défaut; oui, mais chaque âge apparaît aux âmes contemporaines absolument inhéroïque. Le nôtre, par exemple, le nôtre, les penseurs le flagellent (demandez à Carlyle), et les poètes abondent, qui dédaignent de le toucher du bout du doigt : un âge d'étain, — métal mélangé, argent plaqué; — un âge d'écume, lie d'un généreux passé; un rapetassage de vieux habits, un siècle de pure transition, ne signifiant rien du tout, ou signifiant seulement que le siècle qui suivra sera honteux de nous, s'il plaît à Dieu. Ce sont là de fausses pensées selon nous, et les fausses pensées enfantent de mauvais poèmes. Chaque siècle, par cette raison qu'il est contemplé de trop près, est mal vu par ceux qui vivent au milieu de lui. Supposons le mont Athos taillé, comme Xercès l'avait projeté, en une colossale statue : les paysans qui auraient ramassé du bois mort dans son oreille auraient aussi peu soupçonné sa forme humaine qu'un troupeau de boucs rongeurs broutant auprès d'eux dans les mêmes broussailles. Il leur aurait fallu reculer de plusieurs milles avant que l'image gigantesque leur fût apparue avec son profil humain bien en relief, son nez et son menton bien accusés, sa bouche murmurant vers le ciel des chansons silencieuses, et nourrie sur le soir du sang des soleils expirans, son grand torse et sa main gigantesque laissant perpétuellement échapper, comme un don de royale largesse, une rivière aux flots d'argent sur les pâturages des campagnes environnantes. Il en est ainsi des temps dans lesquels nous vivons, toujours trop grands pour être vus de près..... S'il y a place pour les poètes dans ce monde un peu encombré, je le crois, la seule œuvre qu'ils aient à faire est de représenter leur époque, — non celle de Charlemagne, — cette époque qui vit si vite, aux pulsations si précipitées, cette époque batailleuse, menteuse, fiévreuse, calculatrice, pleine d'aspirations, qui dépense plus de passion, plus de chaleur héroïque entre les glaces de ses salons que Roland avec ses chevaliers à Roncevaux. Détourner dédaigneusement les yeux de nos ameublemens modernes, de nos habits noirs et de nos robes à volans pour soupirer après les toges antiques et le pittoresque, cela est fatal et de plus insensé. Le roi Arthur lui-même était un personnage fort ordinaire pour lady Genièvre. »

Nous sommes en partie de l'avis de mistress Browning. Oui, il est fort inutile de soupirer après le pittoresque et les toges antiques; si le poète n'a rien à nous dire de notre vie, le mieux pour lui est de garder le silence. Oui, cette tendance invincible des poètes à se tourner vers un passé éteint est la meilleure preuve de leur impuissance et de leur stérilité; mais ne serait-ce pas aussi une preuve de la difficulté qu'ils éprouvent à revêtir nos passions et nos mœurs d'un costume poétique? Est-ce que les conditions de notre époque ne les placeraient pas dans cette situation — de consentir à se taire ou de chercher la poésie là où elle a résidé autrefois? Mistress Browning n'est pas de cet avis. La poésie existe toujours, pense-t-elle, et si nous ne savons pas la découvrir, c'est par myopie naturelle. Pour le prouver elle a fait un long poème où sont reproduits minutieusement nos petits soucis de chaque jour, le ton de nos conversations, notre style épistolaire, où elle a mêlé avec un art infini les couleurs de la vie vulgaire et celles de la vie idéale. Le résultat auquel elle est arrivée détruit-il cependant les opinions qu'elle combat? Voyons un peu. Mistress Browning, voulant présenter une image aussi ressemblante que possible de la vie moderne, a été naturellement amenée à unir deux formes littéraires opposées, le roman et le poème; mais elle ne les a pas si bien fondues ensemble, que nous ne puissions les voir distinctes l'une de l'autre et se contrariant mutuellement. Le roman, qui ne se paie pas de pensées et d'images, ne sert là que de thème à la poésie, et disparaît pour ainsi dire sous ses broderies. C'est en vain que mistress Browning voudrait multiplier les incidens et les épisodes: l'instinct naturel lui dit que la poésie n'a pas besoin de tant de complications et de recherche de mise en scène, que la poésie vit de sentimens simples, qu'une aventure ou un personnage lui suffisent, et que si elle voulait composer un roman, il était plus simple de l'écrire en prose.

Telle est la singulière impression que laisse *Aurora Leigh :* on y sent les difficultés de l'auteur aux prises avec la tâche qu'elle s'est imposée. Si la fable du poème est trop compliquée, il n'y aura plus place pour la poésie; si la poésie domine trop, adieu à la prétention de présenter une image impersonnelle de la société actuelle! Heureusement la nature de l'auteur, essentiellement éloquente, lyrique, l'a emporté sur le but poursuivi. La fable du roman, quoique très entortillée, est cependant très maigre, et la poésie au contraire se répand à flots de toutes parts. Les incidens, les épisodes et les personnages ne sont guère qu'un prétexte, qu'une matière poétique, ou mieux qu'une sorte de force motrice qui donne aux émotions l'occasion d'éclater. La fable d'*Aurora Leigh* est moins que le libretto d'un opéra, moins que le scenario d'un ballet; le poème véritable, ce sont les effusions, les transports, les méditations de la subtile et

profonde Aurora. Nulle part il n'y a dans ce poème cette union intime entre la narration et la poésie qui est le suprême triomphe des grands poètes impersonnels. La poésie ne sort pas directement de l'aventure et de l'incident racontés, elle sort indirectement des réflexions que l'aventure inspire au poète, d'un retour de l'auteur sur lui-même. Ainsi la tentative de mistress Browning pour marier ensemble le poème et le roman aboutit, malgré l'auteur, à l'annihilation du roman, c'est-à-dire de la partie impersonnelle de l'œuvre, et au triomphe du lyrisme, c'est-à-dire de la poésie personnelle. Maintenant les personnages de mistress Browning sont-ils poétiques? Oui, certainement; mais comment le sont-ils? Ils sont lyriquement et non dramatiquement poétiques; ils sont poétiques par leur nature d'âme et la tournure de leurs pensées, non par leurs actions; ils sont poétiques à la condition de penser et de parler toujours, de ne jamais agir. La poésie qui est dans leurs pensées ne passe pas dans leurs actions, et la grandeur de leurs sentimens n'est pas en rapport avec les accidens qui traversent leur vie. Ce sont des aventures assez vulgaires après tout que celles que mistress Browning prête à des personnages aussi fièrement doués qu'Aurora et Romney Leigh; ils méritaient mieux certes de la destinée, et avaient droit à des infortunes ou à des félicités plus grandes. Tant que nous considérons les personnages en eux-mêmes, dans leur nature subjective, ils nous paraissent des titans; ils vont bouleverser le monde et en changer les lois; oui, mais nous serons fort désenchantés lorsque nous verrons les moyens que la société leur offre pour la réalisation de leurs rêves. Pauvre Romney! pauvre Aurora! Romney s'est proposé un but sublime, il veut travailler à la réconciliation des classes opposées, et lorsque l'heure de l'action sera venue, il lui faudra se contenter d'établir un simulacre de phalanstère. Aurora est possédée de la soif de l'idéal, elle marche d'un pied ferme vers les sommets inaccessibles; descendue de son Sinaï pour embrasser le monde, elle cherche un éditeur et fait imprimer ses rêves in-octavo. S'ils veulent rester poétiques, mieux vaut que ces personnages n'agissent pas, car les moyens d'action qu'ils ont à leur portée ne sont pas en rapport avec les mobiles qui les animent. Ainsi le poème de mistress Browning confirme les deux points que nous avons voulu mettre en lumière : — le spectacle de la société moderne n'offre pour ainsi dire aucune ressource au poète; — la seule poésie de notre temps est et doit être forcément lyrique, individuelle, intime. Si, au lieu de dire que le monde était toujours poétique, mistress Browning avait dit que l'âme humaine était toujours poétique, son langage eût été plus vrai peut-être, et eût été mieux en rapport avec la donnée de son poème, qui nous présente l'emblème de désirs sublimes aux prises avec de mi-

sérables difficultés, et qui constate involontairement le désaccord profond, si sensible aujourd'hui, entre la vie intérieure et la vie mondaine.

Le poème de mistress Browning contient quelques descriptions de la vie du monde heureux, et ces descriptions, toutes brillantes, tout étincelantes qu'elles soient de diamans, de reflets d'étoffes soyeuses, de girandoles et de lustres, nous laissent parfaitement froids. Il n'en est pas de même de la partie de son poème consacrée à décrire les misérables allées où grouille toute une population hâve et affamée. De toutes les peintures de notre monde extérieur, ce sont les plus frappantes et les plus poétiques. C'est un fait remarquable que celui-là : lorsque les poètes modernes veulent suivre les conseils de mistress Browning et s'attacher à la peinture de notre société, le tableau de la misère humaine envahit aussitôt l'attention, et enlève tout intérêt aux autres descriptions de l'état social. Involontairement l'artiste et le poète, lorsqu'ils descendent de leur idéal abstrait et qu'ils regardent notre société, arrêtent plus longtemps leurs yeux sur ce repoussant spectacle que sur les palais des riches et les fêtes des heureux. Là seulement, quand ils entrent dans le monde extérieur, ils trouvent la matière d'une sombre et sauvage poésie; là seulement la réalité est accusée et se présente avec des couleurs bien tranchées. La misère possède aussi un autre avantage poétique : elle peut être affreuse, elle n'est jamais vulgaire; elle peut faire ressentir une impression pénible, elle n'est jamais ennuyeuse. En dehors de ces raisons purement esthétiques, les artistes obéissent peut-être aussi à leur insu à cette tendance invincible de l'époque qui nous pousse à porter nos regards vers les fanges d'en bas. Quelle que soit la raison du fait d'ailleurs, il existe, et à chaque œuvre nouvelle il ne manque jamais de se présenter implacablement. Le monde des heureux a, paraît-il, cessé d'être intéressant et poétique; mais Lazare l'est toujours. Dès qu'il se présente, tous se rangent sur son passage, et toute autre préoccupation que celle de sa personne disparaît; les perles n'ont plus d'éclat, les fleurs n'ont plus de parfums. C'est un singulier spectacle et propre à faire réfléchir que l'apparition perpétuelle de cette tête de mort à notre banquet épicurien, et ce spectacle, nous l'avons revu encore dans le poème de mistress Browning.

Ce poème ne porterait aucun nom d'auteur, qu'il révélerait le cœur et l'esprit d'une femme; il est en vérité une nouvelle preuve de l'heureuse impuissance où sont les femmes, même d'un rare génie, d'échapper à leur nature. L'esprit a beau être cultivé, raffiné, subtil : l'instinct naïf l'emporte et s'impose à chaque instant au jugement. La vérité et la beauté abstraite suffisent à l'homme, et lorsqu'il a

pris le parti de les poursuivre, il s'attache obstinément à elles, sourd à toutes les voix qui ne sont pas les leurs. L'homme d'une ferme volonté peut se passer du monde extérieur. C'est là ce qui le rend capable de toutes les mornes victoires de l'intelligence, ce qui le rend métaphysicien, savant, dominateur politique. Il peut vivre solitaire et remplacer l'amour par l'orgueil. Il n'en est pas de même des femmes : la destinée, qui leur a donné pour armes principales la tendresse et la séduction, leur a nécessairement refusé les bénéfices de la solitude et de l'orgueil. Elles semblent ne pouvoir contempler la vérité et la beauté en elles-mêmes et sans le secours d'un intermédiaire. La nature leur refuse de rester sourdes aux voix qui les appellent, et leur ordonne de jeter sur la route à tout ce qui les réclame leur pitié et leur pardon; elle leur ordonne de rester fidèles à la vie, à la vie partagée avec des êtres vivans, à la vie sentie dans son intégrité et non divisée arbitrairement en vie morale et en vie physique, comme le fait le sexe pédantesque et fort. Tel semble être pour elles le but de l'existence. De là toutes ces facultés qui portent témoignage d'une nature qui ne peut s'abstraire des êtres environnans; cette prédominance de l'instinct qui entraîne vers un objet défini sur la réflexion qui permet de le dédaigner ou de le rapporter à un tout général; cette abondance de détails, signe d'une nature facilement séduite et captivée; ces flots d'impressions, indice certain que la volonté ne domine pas le cœur; cette mobilité d'esprit et cette inquiète ardeur que l'on peut observer dans tous les écrits remarquables des femmes. Ajoutez-y la curiosité, qui a toujours pour raison d'être véritable l'envie, le désir de vivre. Toutes ces qualités brillent de leur éclat le plus vif dans le poème de mistress Browning, et la conception première en est à chaque instant dérangée. En vain elle s'efforce d'être calme, de marcher droit au but marqué d'avance : son ardeur, noblement contenue, s'échappe comme un parfum subtil, inutilement renfermé dans un vase de cristal, s'exhale malgré la volonté de son jaloux possesseur. Sa curiosité la porte vers tout objet qui passe et lui inspire le désir de savoir son secret; tout lui est occasion de se répandre et d'exprimer son amour, sa haine ou son mépris. Les détails surabondent, et l'on marche avec l'auteur au but fixé, non en droite ligne, sur une route noblement sévère, majestueusement bordée de paysages classiques, et partagée en étapes régulières, mais en zigzags, à travers un méandre aimable et compliqué, en écoutant les longues confidences et en partageant les émotions multipliées d'un cœur inépuisable. On a beaucoup discuté de notre temps sur la différence des sexes, sur le rôle véritable de la femme dans le monde; mais en vérité si quelque chose pouvait trancher cette difficile question, ce seraient assurément les livres écrits par les femmes. Ils répondent tous et presque tous sur le même

ton : « Le but des femmes, quoi qu'elles fassent, quelque hauts que soient leurs désirs et leurs ambitions, ce n'est pas la vérité abstraite, ni l'idéal abstrait; c'est la vie. »

Or il se rencontre justement que cette conclusion semble aussi celle de mistress Browning. Son poème a pour but de montrer le triomphe de l'amour sur l'orgueil et la supériorité de la vie sur l'art. Aurora Leigh a cru devoir consacrer toute son existence à l'art; il lui paraissait indigne de donner à un autre fiancé qu'à ce fiancé immortel les émotions de son jeune cœur. Pour compagnon de sa vie, elle choisit donc l'art; c'est à lui seul que s'adresseront désormais ses sentimens, ses pensées et ses prières, et toutes les belles images, dépouilles opimes que sa fantaisie triomphante conquerra sur la nature extérieure, elle les tressera en guirlandes et les suspendra, comme des offrandes votives, aux murailles du sanctuaire qu'elle élèvera à ce dieu vainqueur. Moins curieuse que Psyché, elle se résignera à ne jamais contempler les traits de l'invisible amant; jamais ne tombera la fatale tache d'huile qui pourrait la séparer de lui. Aurora est pleine d'espérances, et ne soupçonne pas qu'elle pourra un jour n'adresser à ce dieu invisible que des chants pleins de regrets et de larmes amères. Quand elle refuse la main de son cousin Romney Leigh, en lui annonçant la résolution de se consacrer tout entière au but pour lequel la nature l'a créée, elle ne soupçonne guère qu'elle va précisément manquer à la nature et se détourner de ce même but vers lequel elle tend, qu'elle aura besoin d'un miroir sensible pour refléter l'idéal vers lequel elle aspire, et qu'elle brise en ce moment ce miroir dans ses mains. L'expérience se chargera de punir cette pensée d'orgueil, de lui enseigner que l'effort artificiel et solitaire est impuissant, qu'il nous faut un auxiliaire sensible, et que l'éternel idéal ne se laisse jamais saisir par des mains féminines, si ce n'est dans la personne de ceux que nous aimons. Le moment viendra où vous vous repentirez de cet excès d'orgueil, Aurora, et ce sera le jour où, après des années, vous vous apercevrez que vous n'avez fait que converser avec votre cœur en croyant converser avec l'idéal, le jour où vous direz, comme le poète : *Non son che io era*, où vous ne reconnaîtrez plus votre image qu'à la majesté du front et à l'éclat du regard, ce charme qui s'éteint le dernier de tous, afin d'illuminer, comme une lampe funèbre, le sépulcre vivant où gît une beauté éteinte! Ce jour, vous vous écrierez dans la solitude de votre cœur :

« O mon Dieu! mon Dieu! ô suprême artiste, qui, en retour de toutes ces merveilleuses beautés de ton œuvre, ne nous demandes comme récompense qu'un mot... ce seul nom : « Mon père! » Oh! toi seul tu sais combien elle est terrible à de pauvres femmes, la solitude près d'un foyer silencieux pendant les nuits d'hiver, combien il est amer pour elles d'entendre l'écho lointain, trop lointain, des voix humaines se répandant en éloges sur nos

œuvres, louant notre vif sentiment de l'amour et l'abondante passion de notre cœur féminin, de notre cœur, qui ne pourrait pas battre dans nos vers comme il le fait s'il n'était pas aussi présent sur nos lèvres veuves de baisers et présent dans nos yeux mouillés de pleurs inessuyés, parce qu'il n'y a auprès de nous personne pour demander pourquoi ils sont humides... Rester assise seule, et penser pour unique consolation que ce même soir des amans fiancés, se penchant l'un vers l'autre, écoutant doucement à demi distraits, à demi attentifs, les battemens de leur cœur et le bruit de leur haleine, liront avec bonheur quelqu'une de vos pages, et s'arrêteront avec un frémissement, comme si leurs joues s'étaient touchées lorsque telle ou telle stance, répondant à l'état de leur âme, leur semblera rendre leur amoureuse préoccupation, et leur fera dire : « C'est là ce que je sens pour toi... — Et moi pour toi... — Comme ce poète connaît bien ce qu'est l'amour infini ! »

L'accent délicieusement féminin de ce passage vibre dans la plus grande partie des pages du poème; mais ce n'est pas seulement par la passion et la force du sentiment que le sexe de l'auteur se révèle : on le découvre à mille ingénieux tours de pensées, à l'exquise finesse de certains détails, à la délicatesse des aperçus, à ces tendresses de langage avec lesquelles l'auteur parle de ses pensées, à ces caresses, à ces sourires avec lesquels elle accueille ses propres sentimens, à tous ces gracieux riens si pleins de sens, comme le dit l'auteur lui-même, avec lesquels les mères consolent ou charment leurs enfans. Le passage où l'auteur parle de l'influence heureuse des mères sur le caractère des enfans exprime bien cette poésie insaisissable du tact et de la grâce qui n'appartient qu'aux femmes. La mère d'Aurora était une Italienne qui mourut jeune, et dont les caresses manquèrent à sa fille. Aurora en convenait elle-même : « Si elle avait vécu, disait-elle, ses baisers auraient apaisé de bonne heure les inquiétudes de mon cœur. »

« Mon cœur sentait profondément l'absence d'une mère, et j'allais dans le monde comme un agneau bêlant, oublié à la nuit, lorsque les portes de la bergerie se sont refermées sur le troupeau, aussi inquiète qu'un oiseau dont le nid a été abandonné, et qui grelotte à cause de quelque chose qu'il ignore, mais qui lui manque. Moi, Aurora Leigh, j'étais née pour rendre mon père plus triste et pour m'attrister moi-même. Les femmes seules connaissent la manière d'élever des enfans, elles ont une manière simple, tendre, heureuse d'attacher une ceinture, d'arranger de petits souliers, d'enchaîner ensemble de jolis petits mots qui n'offrent aucun sens, et de placer un sens profond dans des mots complètement vides. Toutes ces choses, quoique des bagatelles, sont les hochets de corail avec lesquels l'enfant s'exerce à la vie. Les enfans apprennent ainsi par de jolis petits jeux la sainte passion de l'amour sans devenir prématurément mornes et solennels, et, s'habituant à voir comme dans un buisson de roses cette flamme divine de l'amour brûler sans détruire une seule fleur, ils deviennent familiers avec l'amour, et n'ont de

lui aucune crainte. Tel est le bien que font les mères. Les pères aiment aussi bien; le mien m'aimait autant, je le sais; mais ils aiment avec plus de pesanteur d'esprit, avec des âmes qui ont plus de conscience de leur responsabilité, et ainsi, aimant moins follement, ils aiment aussi moins sagement.»

La jeunesse d'Aurora, prématurément assombrie par l'absence de ces petits soins qu'elle décrit si délicatement, fut bientôt attristée encore par la mort de son père, austère Anglais dont l'amour, dit sa fille, avait transformé la nature commune sans compléter entièrement la métamorphose commencée, et qui, avant de mourir cependant, apprit à la jeune Aurora « ce qu'il connaissait le mieux, l'amour et le chagrin. » Il fallut quitter la radieuse Italie avec ses bleues collines et ses belles églises pour une nouvelle patrie, l'Angleterre. Tristes apparurent à la vue de l'enfant les falaises glacées. « Pourrait-elle jamais trouver un foyer parmi ces vilaines petites maisons rouges qu'on apercevait dans le brouillard? Les cieux eux-mêmes semblaient bas et *positifs,* comme si l'on avait pu les toucher avec la main, et on avait presque envie de le faire, tellement ils ressemblaient peu au cristal céleste du palais de Dieu. » L'enfant arrive à la résidence de la famille paternelle, et la sœur de son père lui souhaite la bienvenue. Triste compagnie pour un enfant que celle de cette tante, véritable vieille fille anglaise : front étroit qu'on aurait dit rétréci volontairement pour réprimer les caprices de pensées accidentelles et malséantes; nez sec et fin; bouche douce, amère aux extrémités, et parlant d'amour resté sans récompense; yeux sans couleur qui autrefois avaient pu sourire, mais qui jamais, jamais ne s'étaient oubliés dans ce sourire; joues conservant encore une rose des étés expirés! Toute sa vie s'était usée ennuyeusement dans d'ennuyeuses occupations et d'inutiles vertus, et semblable à un oiseau en cage, né en cage, et qui s'imaginerait que sauter de perchoir en perchoir est pour tous les autres oiseaux le dernier terme du bonheur, elle ne soupçonnait pas que l'existence pût être taillée sur un autre modèle que celui de la décence sociale. C'est sous la tutelle de cette tante qu'est tombée la vive et passionnée Aurora; déjà triste, sa vie s'attriste encore de cette compagnie morose, de l'éducation modèle qu'il lui faut subir, de la tisane morale que lui présentent incessamment dans un vase anglican les doigts glacés de sa tante. C'est une personne toute de convention, cette excellente dame; son affection est conventionnelle; elle aime jusqu'à tel degré, et pas au-delà; sa haine est conventionnelle; elle hait jusqu'à tel degré, et alors elle s'arrête, de crainte de manquer à son devoir envers le prochain et d'outrepasser ce que, sans interprétation casuistique, lui permettent son *prayer book* et ses livres de morale religieuse. Aurora subit sans trop de dangers cette éducation et cette

compagnie pire pour un jeune esprit qu'une solitude absolue; sa nature élastique et ardente la préserve et lui permet de résister à cette pression. « Je résistais, dit-elle, grâce à mes relations avec l'invisible; je tirais de la nature ma nourriture élémentaire et la chaleur nécessaire, semblable à la terre enveloppée dans la froide nuit qui sent encore les feux du soleil, ou à l'enfant qui dans les ténèbres trouve avec certitude le sein où il s'allaite. »

Heureusement cette solitude est animée de temps à autre par un jeune cousin d'Aurora, Romney Leigh, dont l'affection et la tendresse grandissent d'année en année. Aurora et Romney sont parens non-seulement par les liens du sang, mais par les liens de l'âme; tous deux ont l'esprit élevé et ardent, et tous deux se sont tracé un but digne d'être poursuivi. Cependant la différence du but à atteindre met entre eux une distance qui sera difficilement franchie. Aurora dépeint en deux traits et la nature de son cousin et la nature du but qu'il poursuit : « Nous étions trop rapprochés, nous voyions trop intimement les différences qui nous séparaient. Romney Leigh portait toujours ses yeux en bas pour y chercher les vers de terre; moi je regardais en haut pour découvrir les dieux. Sa nature à lui était celle d'un dieu cependant; les dieux regardent toujours en bas, peu curieux d'eux-mêmes. Et certainement il est bien que je me rappelle aujourd'hui que dans ces jours lointains moi aussi j'étais un ver de terre, et qu'il daigna jeter les yeux sur moi. » Aurora est éprise d'un idéal abstrait; le spectacle des navrantes réalités de ce monde remplit d'angoisses l'âme de Romney. Un audacieux et chaste *evohé* est près de s'échapper à chaque instant des lèvres éloquentes d'Aurora; Romney n'entend que pleurs et grincemens de dents. Il ne veut pas écouter d'autres voix que celles qui lui parlent des douleurs de ses semblables, il ne veut pas que son cœur palpite sous d'autres sentimens que ceux de la pitié et de la charité. Sa poésie à lui ne sera pas dans les livres, elle sera toute dans la vie et dans l'action, dans les protestations d'un cœur mâle contre les tyrannies sociales, dans les paroles de consolation adressées aux misérables. Quoiqu'il ait les yeux tournés constamment du côté des vers de terre, comme dit Aurora, Romney n'est pas le moins idéaliste des deux; il rêve même bien mieux qu'Aurora en un sens la gloire de l'artiste, s'il est vrai que cette gloire consiste à mettre en harmonie ce qui est discordant. Frappé des discordances de notre état social moderne, Romney nourrit l'ambition de travailler à y ramener l'harmonie, et il exprime ses impressions en termes plus poétiques dans leur amertume que tous les poèmes qu'a rêvés Aurora.

« Oh! choisissez une plus noble tâche que celle-là, vous belle Aurora aux yeux humides, au sein palpitant, aux lèvres frémissantes! Nous sommes

jeunes, Aurora, vous et moi. Le monde..... Regardez autour de nous..... ce monde dans lequel nous venons d'être jetés est horriblement gros des péchés de toutes les générations disparues. La pioche de la civilisation grince horriblement sur les os des squelettes et ne peut retourner une motte de terre qui ne soit pas fétide. Tout succès entraîne un insuccès partiel; tout progrès implique la perte de quelque chose que nous laissons derrière nous; tout triomphe, quelque chose d'écrasé sous les roues des chariots; tout gouvernement, quelque mal. Les riches créent les pauvres, lesquels maudissent les riches, et les uns et les autres, riches et pauvres, supérieurs et inférieurs, agonisent ensemble dans le spasme social amené par la crise des âges. Voilà un siècle qui tire sa mission de lui-même! Nous avons franchi les bornes du temps, il n'y a plus rien à contempler, rien, si ce n'est le riche et Lazare, tous deux dans les tourmens et séparés par un gouffre intermédiaire, où il n'y a point de sein d'Abraham sur lequel on puisse se reposer. Qui donc, étant homme et humain, pourrait contempler d'un œil sec et calme de telles choses et ne jamais tourmenter son âme pour inventer quelque grand remède? Un remède à ces maux, n'y en a-t-il donc point ni sur la terre, ni dans le ciel? »

Romney est un idéaliste politique, et, comme tous les idéalistes de notre époque, un utopiste et un réformateur social. C'est un fait à remarquer que cette tendance invincible qui entraîne tant d'esprits noblement doués vers la contemplation des misères sociales. Le champ de l'idéal s'est bien rétréci : autrefois l'idéal dominait dédaigneusement le monde et en façonnait à son gré les réalités; aujourd'hui les âmes les plus désireuses et les plus éprises du bien ne soupçonnent l'existence possible d'un idéal que par la contemplation des discordantes réalités. Romney est dans le poème de Mme Browning le type de l'Anglais des derniers temps, ce type que nous avons vu se produire sous des formes si excentriques, — aristocrate radical, anglican chartiste, chrétien socialiste, — qui sous toutes ces formes essaie de répondre le mieux possible aux nouvelles aspirations et aux nouveaux besoins, si puissans et si invincibles, qu'ils forcent les plus rebelles à les reconnaître, et qu'ils poussent les lèvres des plus obstinés Anglais à prononcer des paroles telles que celles-ci, qu'on peut lire dans la correspondance récemment publiée de sir Charles Napier : « Le chartisme est battu, mais non vaincu; Dieu nous préserve qu'il le soit jamais! »

Romney sollicite la main d'Aurora, mais en vain. Les sentiers qu'ils parcourent pourront bien se rejoindre un jour, mais sont maintenant trop éloignés l'un de l'autre. A vrai dire, Romney Leigh, s'il s'exprime sincèrement et en véritable Anglais, s'y prend bien maladroitement en revanche pour conquérir le cœur d'Aurora. — Soyez mon soutien dans la lutte que je vais entreprendre, lui dit-il. Aidez-moi dans mon œuvre. L'orgueil d'Aurora est blessé; ainsi elle ne sera jamais pour Romney qu'un moyen, jamais elle ne sera le but même

de ses désirs. — Ce que vous aimez, Romney, répond-elle, ce n'est pas une femme, c'est une cause. Ce que vous voulez, ce n'est pas une épouse, c'est un auxiliaire pour une fin qui ne regarde que vous. Votre cause est noble, votre fin est excellente; mais je me sens indigne et de l'une et l'autre, et je comprends l'amour autrement. « Vous avez une femme que vous aimez déjà, avec laquelle vous êtes déjà marié, votre théorie sociale. Soyez bénis tous deux. Pour moi, je ne suis pas assez résignée pour être la femme de chambre d'une épouse légitime. Ai-je l'air d'une Agar, dites-moi? » A ces paroles ironiques Romney répond non moins ironiquement qu'il est désolé de lui avoir parlé d'amour sur ce ton, et qu'au lieu de lui dire noblement : « Venez, créature humaine, aimez-moi, et partagez ma tâche, » il aurait mieux fait de tourner un compliment où il aurait introduit les Muses et les Grâces. A tout prendre, ils ont l'un et l'autre une disposition d'âme qui exclut le véritable amour; ils ne se demandent pas de se sacrifier l'un à l'autre, ils veulent rester libres et se sacrifier l'un et l'autre à un but abstrait. En un mot, ils ont l'égoïsme propre aux idéalistes. Ils se séparent donc tous deux blessés et un peu étonnés peut-être de voir qu'aucun des deux ne consent à s'immoler et à prendre l'autre comme sa suprême fin.

Les années se sont écoulées, la vieille tante est morte, et libres tous les deux, Aurora et Romney marchent chacun dans sa voie. La célébrité qu'elle poursuit, Aurora l'a obtenue à demi, mais au prix de quelles douleurs solitaires, de quel travail incessant mal récompensé par de stériles succès et par les louanges de lèvres indifférentes! Romney, non moins solitaire qu'Aurora, quoique plongé dans les tempêtes de la vie active, est devenu membre des communes, orateur en renom, fondateur de phalanstères et d'établissemens philanthropiques. C'est là tout ce qu'Aurora sait de lui depuis l'heure où ils se sont séparés; mais un jour elle reçoit une visite qui lui en apprend davantage. Elle voit entrer chez elle une belle dame anglaise, type accompli de perfection artificielle, une de ces dames « si douces parce qu'elles sont si véritablement orgueilleuses, si maîtresses d'elles-mêmes, et cependant si gracieuses et si conciliantes, qu'il faut un certain effort pour dire la vérité en leur présence! » — « Elle prononça son nom tout à fait simplement comme s'il signifiait peu de chose, mais quelque chose cependant : — lady Waldemar. » La longue conversation entre les deux femmes est belle et pleine de finesse. Hardiment, et avec une sorte d'ardeur cynique, lady Waldemar confie à Aurora son amour pour Romney Leigh : « J'ai fait ce que j'ai pu pour me guérir, dit-elle; je suis allée deux fois à Paris, j'ai joué quelque peu, j'ai essayé d'apprendre l'allemand, tout cela en vain. Je m'exprime grossièrement, n'est-ce pas? Ah! oui, la grossièreté de la nature, la grossièreté de l'amour, voilà qui mate

notre orgueil. Nous belles dames, si parfaitement drapées dans des flots de velours, nous ne sommes pas pour cela des figures de cire. Nous avons intérieurement un cœur, chaud, vif, imprudent, audacieux, aussi prompt à n'importe quel acte insensé que le cœur de quelqu'une de ces couturières en détresse pour lesquelles travaille et soupire Romney. Nous gagnons l'amour ainsi que les autres fièvres comme le commun des mortels. L'amour ne se laisse pas piper par notre esprit, ni dépasser par la vitesse de nos équipages; le mien a persisté en dépit de tous mes efforts. » Lady Waldemar humilie son orgueil devant celui d'Aurora, et implore presque sa protection et ses bons offices. Quelque grande que soit la fierté, on est si petit quand on aime, et pour peu que la nature soit basse, on est capable de tant de lâchetés! Or l'âme de lady Waldemar n'est pas à la hauteur de son rang. Pour posséder Romney, non-seulement elle s'associera à ses travaux et se plongera dans les labyrinthes de la statistique, mais elle aura recours aux stratagèmes les plus noirs et aux artifices les plus condamnables. J'aime et je mens, répond-elle hardiment à Aurora, qui lui rappelle que le mensonge est incompatible avec l'amour. Ce Romney, tant aimé et poursuivi avec tant d'acharnement, va cependant lui échapper. Il se mariera, et son mariage sera le scandale de tout le *West-End*. Fidèle à ses principes, pensant qu'ils doivent être non-seulement crus par l'intelligence, mais autant que possible *vécus* d'une manière sensible, il épousera une pauvre fille du peuple qu'il a secourue jadis dans sa détresse et qu'il a aimée pour sa douceur et sa docilité. On ne peut mieux prêcher d'exemple la fraternité démocratique et la réconciliation des classes.

Le jour même où elle a reçu la visite de lady Waldemar, Aurora Leigh sort pour un voyage d'exploration à la recherche de Marian Erle, la plébéienne fiancée de l'aristocratique radical Romney. Cela peut bien s'appeler pour elle un voyage d'exploration; elle passe à travers un monde qu'elle a jadis refusé de connaître, le monde des vers de terre pour lequel Romney dédaignait les idéalités brillantes avec lesquelles Aurora aspirait à vivre. Nous ne retrouverons point là, ô poète, les pittoresques collines et les ruisseaux des muses. Le voile baissé sur les yeux, Aurora passe dans les allées infectes. Un enfant chétif, éclairé par un rayon de soleil égaré dans cet antre, jette un petit ricanement à son approche. Du haut d'une fenêtre, une femme aux pommettes rougies, au costume débraillé, à la bouche insolente et lascive, mêle aux atroces invectives qu'elle adresse à une personne invisible des insultes contre Aurora: « Eh bien! où allons-nous, madame, avec ces damnés petits pieds? Ah! ah! vous cachez votre visage comme si c'était votre bourse; puisse notre choléra vous saisir et rendre votre visage aussi bleu qu'il est blanc! » — « Le Christ ait pitié de vous, dit Aurora, vous devez avoir été

bien misérable pour être aussi cruelle. » Elle vide sa bourse sur le pavé, et aussitôt de toutes les cavernes voisines sort une population grouillante et tumultueuse, pareille aux sales bouillonnemens de quelque infâme sortilége cuisant dans une marmite de sorcière. Aurora passe rapidement et monte un escalier délabré et obscur. Devant elle enfin se présente la fiancée de Leigh, fleur poussée sur un fumier, et dès les premiers regards Aurora se sent prise de sympathie. « De si douces fleurs, pense Aurora, peuvent-elles sortir d'aussi grossières racines? Ce peuple d'en bas peut-il pécher ainsi, blasphémer ainsi qu'il le fait, sentir si mauvais... pouah ! et cependant avoir de telles filles? »

Marian, à vrai dire, n'était pas précisément belle, mais tout en elle séduisait par un charme enfantin et une radieuse innocence, regard, sourire, douceur des traits, tout jusqu'aux fossettes des joues. Rendant à Aurora la sympathie qu'elle lui avait inspirée, Marian raconte son histoire, une histoire horriblement vulgaire, vieille comme la souffrance, et toujours émouvante. Elle était née d'un père brutal et d'une mère souvent battue. Lorsque l'enfant eut grandi, un jour sa mère, qui avait été plus battue que de coutume, ayant l'âme remplie d'amertume malfaisante, la prit par la main, et sortit avec elle. Lorsqu'elles furent arrivées au terme de leur course, l'enfant releva la tête et vit un homme qui la contemplait avec des yeux de bête de proie : « Enfant, enfant, le *squire* vous parle, répondez-lui, le *squire* est bien bon! Soyez aimable avec lui. » A ces mots, l'innocence opéra en elle comme une révélation obscure, la peur la saisit, et, s'échappant des mains de sa mère, elle courut tant qu'elle put et jusqu'à ce qu'elle tombât dans un fossé du chemin. Un paysan la recueillit dans son chariot, tout en proie à la fièvre et au délire, et la conduisit à l'hôpital de la ville voisine. Sa maladie fut relativement un temps de bonheur. Lorsqu'elle fut entrée en convalescence, elle entendit la même personne qui l'avait soignée dire froidement : — Vous partirez la semaine prochaine. — Partir, et pour aller où?... C'est au moment où elle se posait cette terrible question que Romney fit son apparition dans la salle des malades. Il parcourut les rangs, adressant à tous de sa voix douce des paroles de consolation; mais après s'être approché de Marian et avoir entendu son histoire, sa voix devint plus douce encore. « Pauvre enfant, ayez confiance en Dieu, dit-il; il est meilleur pour nous que ne le sont bien des mères. » Il emmena la jeune fille avec lui et prit soin d'elle. Un an s'était passé depuis cette époque, la voix de Romney résonnait claire comme au premier jour dans le cœur de Marian, et l'affection de Romney, aidée de ses théories démocratiques, s'était transformée en un véritable amour. Il faut lire dans mistress Browning cette description de la vie d'hôpital; cela est fin, doucement coloré, éclairé d'un rayon, comme les pauvres

intérieurs qu'aime parfois à peindre Rembrandt. On voit les reflets incertains de la lumière sur les draps et les rideaux blancs, on entend les pas furtifs et les chuchotemens des gardes-malades; toutes les douces impressions de la maladie et de la convalescence ont été saisies et rendues avec la délicatesse d'un esprit véritablement poétique qui sait tirer de toute chose, même de la plus vulgaire, la grâce qui lui appartient.

Donc le mariage va se célébrer. Laissons l'auteur raconter l'étrange scène. Nous avons dit que si mistress Browning a reproduit quelques-uns des traits de notre société extérieure, c'est surtout dans la peinture de ces horreurs sociales.

« La moitié de Saint-Giles en vêtemens de frise avait été conviée à se rencontrer avec Saint-James en étoffes dorées, et après l'union à l'autel à venir à Hampstead-Heath manger un festin de noces. Il va sans dire que les pauvres gens vinrent sans se faire prier; boiteux, aveugles, infirmes d'une pire espèce encore, malades, pauvres diables au cœur brisé, misérables d'une espèce pire encore, toutes les humeurs peccantes de la blessure sociale, accumulées ensemble, coulèrent sur Pimlico, étonnant de leurs miasmes l'air inhabitué à une telle infection. Vous auriez dit une génération finie, morte de la peste, secouée de ses tombeaux et jetée sous le soleil, portant encore les traces des fatigues de la mort. Quel tableau! les jours de fête des misérables sont un spectacle plus triste que les obsèques des rois.

« Ils se traînèrent, obstruant les rues, et inondèrent l'église à flots épais et lents, comme du sang qui coule. En voyant ce spectacle, les nobles dames se dressèrent dans leurs bancs, plusieurs pâles de crainte, d'autres rouges de haine, celles-ci simplement curieuses, celles-là parfaitement impertinentes, tandis que quelques-unes demandaient avec un mépris étonné : « Qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir encore? » Les unes étouffaient sous le bord brodé de leurs mouchoirs parfumés le sourire, mal placé dans un saint lieu, qui fleurissait sur leurs délicates lèvres de rose; les autres se passaient des sels avec des confidences d'yeux et un haussement simultané d'épaules, accompagné d'un frémissement simultané de soie moirée, tandis que tout le long des ailes de l'église la masse noire et vivante rampait lentement de la rue vers l'autel, comme des serpens aux reins brisés rampent et sifflent hors de leur trou, avec des enroulemens pleins de frissons, et se rejetant de droite à gauche et de gauche à droite par intervalles, et sous l'action de la souffrance. Quel horrible faisceau de têtes se dressait de tous côtés devant vous au-dessus de cette masse pressée! Vous ne voyez pas habituellement des physionomies comme celles-là en plein jour : elles se cachent dans des caves pour ne pas vous rendre fou, comme l'est devenu Romney Leigh; des physionomies! appellerons-nous des physionomies celles de ces hommes, de ces femmes, et aussi de ces enfans? des enfans à la mamelle suspendus comme un haillon oublié sur le sein de leurs mères, pauvres petites bouches où le lait maternel est essuyé par les coups de leurs mères avant qu'elles apprennent à blasphémer? Des figures! appelons-les plutôt des vices se transformant en désespoir à force de s'ulcérer, et des chagrins qui se pétrifient en vices. Pas une marque

du doigt de Dieu qui soit restée imprimée intacte sur leur personne; tout ruiné, perdu, l'aspect physique déguenillé comme le vêtement, la volonté dissolue comme les actes, les passions relâchées et pataugeant dans la boue, dans l'attitude convenable pour donner un croc-en-jambe au premier pas libre et franc... »

A ce déploiement d'horreurs succède une scène singulière. La fiancée n'arrive pas, et la société, à la fois élégante et sordide, qui s'est réunie dans l'église commence à s'impatienter, lorsque tout à coup Romney, pâle et tremblant d'émotion, une lettre à la main, annonce le bizarre événement. La fiancée a disparu, elle s'est enfuie. A cette nouvelle, grande rumeur dans la foule déguenillée qui croit déjà à une fourberie de Romney; éclats de rage qu'on a peine à apaiser. La lettre de Marian, toute pleine de tendresse et d'affection, n'explique pas sa fuite; nulle part elle ne confesse qu'elle est indigne de lui; elle se justifie par des raisons secondaires, par la crainte d'empoisonner sa vie, par la honte qu'elle aurait de profiter d'un moment d'affectueux enthousiasme qui pourrait être suivi de regrets. Il y a un mystère certainement dans cette lettre, un secret qu'elle ne dit pas. Pour le moment, une chose est bien claire : la fuite de Marian Erle laisse le champ libre à lady Waldemar.

Et lady Waldemar met le temps à profit. Aurora la revoit quelque temps après dans une soirée où l'auteur nous déroule une conversation moderne avec ses élégances et ses négligences, et nous fait passer en revue quelques-uns des types, non, disons mieux, des nuances de la société contemporaine : sir Blaise Delorme, un vieux tory anglais entêté et bien résolu à n'écouter aucune des nouvelles opinions subversives du jour; un jeune Allemand tout fraîchement sorti des universités hégéliennes, plein de théories sur le progrès de l'espèce humaine, et, au grand scandale de sir Blaise, plein de mépris pour la gérontocratie; lord Howe, un radical né aristocrate, d'un cœur sympathique, d'un esprit un peu confus, incertain dans ses opinions, mais constant dans ses vœux, tous favorables au bonheur de son espèce. Lady Waldemar, heureuse et fière, s'approche d'Aurora et se fait un malin plaisir de lui parler de Romney. Elle se sait mésestimée d'Aurora, mais elle a su pénétrer son secret; sous l'orgueilleuse froideur et l'impassibilité glaciale de la jeune femme, elle a découvert l'amour. Elle exécute donc sur sa rivale une de ces vengeances féminines d'autant plus cruelles qu'elles sont plus délicatement acérées. Romney va tout à fait bien; le phalanstère prospère, et aux jeunes filles de l'établissement on a donné à lire le dernier livre d'Aurora; Romney est remis de la crise que lui causa la fuite de cette malheureuse... Aurora a été peut-être fâchée de l'événement; elle s'intéressait à la jeune fille, les poètes ont un goût bien naturel pour les aventures

romanesques. Aurora a-t-elle entendu parler d'elle? Et la malicieuse vengeance va son train. « La charmante femme! écrit Aurora à son retour, me rappeler et noter sa conversation m'affecte singulièrement; avec quelle adresse elle a parlé de manière à me faire de la peine! Dépit de la femme! Vous portez une armure d'acier; une femme s'approche, sort un étui de son sein, en tire l'aiguille la plus fine comme si c'était une rose, et vous pique soigneusement entre les ongles, au-dessous des cils, dans les narines. Une bête féroce ainsi torturée rugirait; mais un homme, une créature humaine ne peut pas, ne doit pas trahir la moindre émotion; non, il ne le peut sans honte. »

Oui, lady Waldemar a découvert le secret d'Aurora; sans se l'être avoué à elle-même, Aurora aime Romney. La nature héroïque de ce héros d'un poème vivant a fini par se révéler à elle dans toute sa beauté. Peut-être l'infortune qui a brisé le cœur de Romney entre-t-elle aussi pour beaucoup dans ce ravivement d'une vieille affection? Il est malheureux, il a besoin d'un cœur sur lequel appuyer le sien. Serait-il possible que, par dépit ou lassitude, il allât chercher le cœur de lady Waldemar, qui ne sera bientôt qu'un amas de cendres tièdes, débris d'un feu sensuel! Mais Aurora Leigh à son tour sera vengée de cette indigne rivale. A Paris, qu'elle traverse avant d'aller en Italie consoler ses ennuis présens et se reposer des fatigues de la vie, elle apprend l'horrible secret. Un jour qu'elle traversait d'un pas fiévreux les rues de Paris, l'esprit obsédé par les fantômes de Romney, de Marian Erle, de lady Waldemar, tout à coup un de ces fantômes perçus seulement par l'œil intérieur se transforme en réalité. Marian Erle est à Paris. Pendant plusieurs semaines, Aurora poursuit sans l'atteindre, au milieu de ce labyrinthe humain, la fuyante apparition. Enfin la rencontre désirée a lieu, et Aurora retrouve Marian, non plus seule, mais en compagnie d'un bel enfant. Marian lui raconte sa lamentable histoire. Lady Waldemar est venue la trouver; elle a fait appel aux meilleurs sentimens de son cœur, elle lui a démontré que si elle aimait véritablement Romney Leigh, elle devait le fuir, que ce mariage, qu'il accomplissait plutôt encore par orgueil que par amour, empoisonnerait le reste de sa vie; puis elle lui a offert un libre passage pour les colonies, si elle donnait à Romney cette marque de dévouement. Seule, sans conseils, en proie à toutes les perplexités du cœur, Marian a consenti à partir sous la protection d'une femme de chambre confidente de lady Waldemar. Les chemins de fer et le bateau à vapeur sont rapides. Quelques heures après, Marian était en France, abattue, malade, la tête perdue; elle a été livrée par l'indigne confidente de lady Waldemar, et ce bel enfant tant aimé est le fruit de cette honte innocente et de cette infâme trahison.

Avant de partir pour l'Italie, où elle a emmené avec elle Marian et son enfant, Aurora Leigh écrit à un ami de Romney. Si le mariage est accompli, qu'on cache soigneusement à Romney le crime de sa femme; sinon, que la révélation soit faite et le châtiment infligé à qui l'a mérité. Puis elle écrit à lady Waldemar une lettre pleine d'une fierté terrible et étincelante comme un glaive de combat.

« Pesez bien mes paroles. Si, heureusement pour vous, vous êtes la femme de Romney Leigh, si vous avez atteint le but pour lequel vous avez vendu ce gâteau empoisonné qui s'appelle votre âme, après avoir déshonoré votre naissance, je vous ordonne d'être sa fidèle et véridique épouse! Tenez chaud son foyer et nette sa table, et lorsqu'il parlera, que votre obéissance soit prompte; broyez en poussière sous ses pieds vos misérables désirs et vos besoins vulgaires, broyez-les bien, car même ainsi la terre pourra le blesser. Il fut écrit autrefois : Vous n'accouplerez pas ensemble le bœuf et l'âne, le noble avec l'ignoble; oui, mais vous, remplissez vos fonctions aussi bien que peuvent le faire de tels misérables êtres. Vous ne le tourmenterez pas, remarquez bien, vous ne le tourmenterez pas. Lorsqu'il sera triste, vous ne le querellerez pas; lorsqu'il sera d'humeur emportée, vous ne lui résisterez pas. Apprenez à le tromper par d'apparentes sympathies et ne lui laissez pas voir de trop près votre face, de peur qu'il ne lise sous vos traits sourians. Payez le prix de vos mensonges par la nécessité où vous serez de mentir toujours. C'est une tâche aisée pour une femme de ta sorte, un million de nouveaux mensonges ne te damneront pas beaucoup plus.

« Si vous faites cela, vous serez à l'abri de moi et de Marian; vous respirerez aussi doucement que l'enfant qui repose ici près de moi. Vous ne remuerez pas les dangereuses cendres. Manquez à mes ordres sur un seul point, laissez-nous voir notre Romney blessé, mécontent, tourmenté dans sa demeure : nous ouvrons la bouche, et un tel bruit suivra, que la trompette du jugement dernier vous paraîtra moins terrible. Vous n'aurez plus de joueurs de flûte après cela derrière vous; Romney (je le connais) vous chassera comme quelqu'un qui ne lui est rien, et le monde déclarera qu'il a bien fait, et les femmes, même les pires de toutes, replieront leurs robes dans les rues pour ne point vous frôler en passant. Ainsi je vous avertis; je suis... Aurora Leigh. »

Aurora et Marian Erle passent ensemble en Italie de longues et tristes journées. Aurora se reporte en esprit vers toutes les anciennes joies d'autrefois, maintenant fanées et flétries comme les feuilles en automne. Sous ce ciel radieux de sa première patrie, elle ressent doublement l'amertume de sa situation; le passé n'est plus, ce passé innocent de l'enfance; l'avenir ne viendra jamais, jamais peut-être, malgré les silencieuses exhortations que la fière Aurora donne à son âme : « Je ne suis pas tant une femme, que je ne puisse une fois être un homme, et, comme Alaric, ensevelir mes morts et déposer les trésors de mon âme dans le lit désormais desséché du passé, et

puis rouvrir le fleuve de la vie et laisser couler ses flots porteurs des riches navires de commerce et des barques du plaisir pleines de chants et d'étoffes soyeuses. Soufflez, vents, et protégez-nous. » A l'horizon qui se déroule tristement devant son âme, Aurora cherche toujours une image chérie : la pensée d'un amour qui pouvait être, qui fut sur le point d'être une réalité et qui ne sera plus qu'un souvenir peut-être, la poursuit. Enfin un jour un point lumineux apparaît à cet horizon, si longtemps interrogé en vain. Romney arrive à temps pour recevoir les derniers adieux de Marian Erle et pour adopter, avec Aurora, son enfant orphelin.

Les cinquante dernières pages du livre sont de la plus grande beauté et dépassent en accens passionnés tout ce que nous avons lu depuis longtemps dans les œuvres poétiques modernes, nous oserions presque dire depuis Byron et Shelley. C'est une longue conversation dont malheureusement il n'est possible de rien extraire, et qu'il faut lire dans son ensemble pour en ressentir l'émotion graduée, entre Aurora et Romney Leigh. Tristes, mais non désespérés par l'amère expérience, brisés par la vie, mais non découragés, ces deux êtres éloquens et nobles passent en revue les jours qui ne sont plus, et avouent tous deux tour à tour qu'ils se sont trompés.— Oui, vous aviez raison, Aurora, le jour où vous m'avez repoussé et où vous m'avez prédit la misérable fin de mes ambitions. Oui, l'amour, quand il n'est pas guidé par un but supérieur, n'est qu'une passion vulgaire; la charité qui borne ses désirs à satisfaire un besoin matériel, et qui ne voit pas au-delà des besoins du corps, mérite à peine le nom de vertu, et pourrait être rangée parmi les vices. Oui, l'idéal nous domine, et rien ne nous réussit, s'il n'en est pas l'inspirateur premier; notre vie n'est noble qu'à la condition d'être tout intérieure et morale, et de plonger ses racines dans cet élément poétique invisible où vous avez respiré, Aurora, où j'ai refusé de vous suivre, où je vous ai reproché de vouloir vivre. — Vous vous êtes trompé, Romney, et moi aussi, je me suis trompée; j'ai été malheureuse par trop d'enthousiasme solitaire, et j'ai failli dépenser tout mon cœur en immatérielles affections. J'ai voulu l'idéal sans chercher à le réaliser; je l'ai dédaigné lorsqu'il marchait à mes côtés, je l'ai accusé de trop regarder à terre, de donner trop d'importance aux réalités grossières. Romney, vous le rappelez-vous? j'ai dit à mon idéal : Je ne te connais pas. Je l'ai reconnu depuis et je l'ai aimé, et je vous aime, ô Romney. Ah! l'art est grand, mais l'amour est plus grand encore.

Telle est la conclusion de mistress Browning; on pourrait justement l'appeler la glorification de la vie. Les deux héros sont punis pour n'en avoir vu chacun qu'une face, ils sont guéris de toutes

leurs blessures le jour où ils reconnaissent que leurs préférences étaient partiales et aveugles. La vie est ainsi rétablie dans son intégrité, glorifiée dans son essence et dans sa manifestation extérieure; l'idéal se reconnaît chimérique sans la réalité, la réalité se reconnaît grossière sans l'idéal, et tous deux se reconnaissent inféconds sans l'amour, qui, seul, peut les réunir. Idéal, réalité, amour, l'existence de cette trinité indivisible, coexistante, coagissante, est le dogme que glorifie le poème de mistress Browning. Ceux qui nient l'existence de l'une ou l'autre de ces trois personnes, ou qui croient à leur action séparée, sont des hérétiques, des âmes en dehors de l'orthodoxie naturelle, et ils seront punis de leur hérésie, comme l'ont été Aurora et Romney Leigh.

C'est dans cette conception, bien plutôt que dans sa tentative d'envelopper dans la poésie notre vie moderne, que réside l'intérêt du poème de mistress Browning. *Aurora Leigh* est-il une peinture extérieure de nos mœurs, ou une inspiration individuelle et purement lyrique? En dépit de tous les efforts de mistress Browning, qu'avons-nous vu dans ce long et beau poème? L'histoire intime de deux âmes, une double autobiographie morale. La réalité extérieure n'y apparaît que sous la forme repoussante des misères sociales et sous la forme terne et banale des conversations mondaines. Et cependant que mistress Browning continue sa tentative : son poème, quoiqu'il se passe tout entier dans les régions de l'âme, est bien en un sens un poème de la vie moderne. Il nous présente bien comme dans un miroir impartial et calme les difficultés qui assaillent l'âme dans notre société; il ne rend pas, il est vrai, la réalité plus poétique et l'idéal plus saisissable qu'ils ne le sont parmi nous, mais il nous explique pourquoi notre réalité est si vulgaire et pourquoi notre idéal est si vague et si abstrait. C'est que l'amour nous fait défaut, l'amour, ce véritable lien qui unit aux créatures extérieures le *moi* orgueilleux et rebelle! Nous restons égoïstes en face des choses, et les choses se vengent à leur tour de notre égoïsme en nous empestant de leurs miasmes et en présentant à nos yeux des formes grimaçantes, repoussantes, laides et prosaïques à plaisir. Sortons donc de nous-mêmes et répandons notre âme au dehors, employons notre idéal comme force d'impulsion pour la lutte : il le faut pour notre santé morale et pour notre salut social, et si vous pensez que cela n'est pas encore assez pour nous déterminer à agir, il le faut même pour notre plaisir et notre divertissement, afin que le monde extérieur devienne un peu plus agréable à contempler, qu'il y ait moins de vilaines âmes dans la société et de chenilles dans la nature.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES SENSATIONS

DE JOSQUIN

I. — LES ORGUES DE FRIBOURG.

J'étais à Berne; on prononça devant moi le nom de Fribourg : aussitôt un souvenir de jeunesse me monta au cerveau, comme une de ces odeurs pénétrantes qu'on a respirées dans un temps éloigné, qui se représentent tout d'un coup, et qui feraient croire que l'odorat a de la mémoire. Je me souvins des orgues de Fribourg, — ainsi qu'on se souvient de ces livres merveilleux, le ***Robinson Crusoé*** par exemple, — qui dans mon esprit étaient notées à l'égal des grandes merveilles de l'univers. Dans quel livre de voyageur enthousiaste ai-je puisé cette admiration pour les orgues de Fribourg? Il m'était impossible de donner une forme exacte à mes souvenirs; le nom, si joli par lui-même, de ***Fribourg*** ne chatouillait-il pas ma curiosité?

J'irai demain à Fribourg : il y a une douzaine de lieues; mais qu'importe, si je dois entendre un instrument incomparable, tel que n'en possède pas le monde entier? La diligence qui fait le service de Berne à Fribourg est autrement disposée que nos diligences françaises du côté de l'impériale, où se logent habituellement ceux qui sont curieux de respirer et de voir la belle nature. Il y a deux impériales, une sur le devant, une sur le derrière; au milieu sont placés les paquets, malles et bagages des voyageurs. Je ne recommanderai pas à mon plus méchant ennemi de prendre l'impériale de derrière, où je fus invité à monter. Ne pouvant me faire entendre

en allemand (et eussé-je parlé l'allemand, il en eût été de même à cause de la langue bernoise, qui est tout à fait distincte de l'allemand de Munich), je me confiai à la probité renommée des messageries suisses. Hélas! non-seulement je pus à peine jouir de la belle nature, que je n'entrevoyais que par échappées, entre le faible espace qui sépare les paquets du cabriolet de derrière; mais, victime d'un soleil ardent particulier à ces pays de montagnes neigeuses, je fus enveloppé d'une poussière telle que je n'osais plus ouvrir la bouche, et qu'un homme qui passerait un jour et une nuit dans la halle aux farines n'en rapporterait pas davantage dans la trame de ses habits. Ceci est un des moindres inconvéniens des voyages; si les touristes n'avaient pas autre chose à raconter, il serait inutile de les écouter et de les lire. Cependant, malgré cette déclaration, il ne faut pas croire que ce qui m'arriva à Fribourg fût d'un intérêt puissant; tout le monde peut éprouver ces petits désagrémens de la vie de voyage.

J'avais une lettre de recommandation pour un bourgeois de Fribourg; mais je n'allai chez lui qu'après avoir acquis la certitude que seul il m'était impossible d'entendre les fameuses orgues, car voici ce que j'appris à l'auberge : l'organiste ne joue de l'instrument qu'à la condition d'être écouté d'une certaine société qui, pour se faire accorder l'entrée de l'église, paie une somme quelconque qui va sans doute à ce que nous appelons catholiquement la *fabrique*. Ce n'est pas l'organiste qui exige la rétribution, c'est le chapitre, si toutefois on peut appeler ainsi les desservans du pays fribourgeois.

Ne voyant apparaître aucune société d'Anglais, ne trouvant pas le couvert mis à l'auberge, je grimpai chez mon bourgeois, qui justement allait commencer à déjeuner ou à dîner, car les repas sont tellement nombreux par-là que j'en ai oublié les titres. Je fus reçu, il faut le dire, d'une façon cordiale, grâce à ma lettre d'introduction; mais je mangeai sans grande tranquillité, préparant dans mon esprit une façon adroite de parler des orgues. Les orgues, je le prévoyais, allaient être un singulier dessert pour mon hôte, homme rouge à gros ventre et d'une santé trop parfaite. Il faisait peut-être encore plus chaud dans l'intérieur de Fribourg que sur la route de Berne. Le soleil inondait la ville, personne ne sortait, et il fallait un enthousiasme aussi prononcé que le mien pour me lancer en curieux dans une ville escarpée, en plein midi. Je frémissais pour mon hôte, qui certainement devait se proposer de m'accompagner, et qui offrait trop de prise au soleil avec son gros ventre et ses grosses joues roses. Il était presque aussi imprudent de le mener par la ville que de faire deux lieues sur la route avec une motte de beurre : je risquais de voir fondre mon digne Fribourgeois. Enfin, comme les enthousiastes sont au fond des égoïstes et qu'ils ne s'inquiètent pas

si leurs caprices, leurs manies, leur admiration font tort à quelqu'un, j'ouvris dans la conversation un horizon borné par les fameuses orgues.

Heureusement pour moi je touchais une corde patriotique, suisse par excellence et cantonale au plus haut degré. Mon hôte fut touché du récit d'un homme qui se détournait de douze lieues avec une forte provision d'admiration pour une merveille locale. Il me raconta monts et merveilles de l'instrument et de l'instrumentiste, qui imitait une tempête de la nature comme jamais organiste n'y avait réussi. L'orage, le tonnerre, les éclairs avaient été étudiés avec un soin tout particulier par le musicien, et il rendait ces tourmentes avec une telle vérité, qu'il vous donnait le frisson. Quoique ne croyant pas un mot de certaine histoire qui court les biographies : — Il est un peu comme Joseph Vernet, dis-je, qui se faisait attacher au grand mât d'un navire pendant une tempête pour en mieux saisir les effets. — Et je riais en dedans du curieux spectacle que présenterait un organiste attaché à un clocher; mais il faut toujours flatter les enthousiasmes cantonaux. D'ailleurs le Fribourgeois y mit une complaisance à toute épreuve; il ne se fit pas prier pour sortir par cette chaleur caniculaire, et vraiment il n'eût pas plus souffert dans une poêle à frire. En chemin, il s'arrêta pour me faire entrer dans un hôtel d'apparence somptueuse où ne peuvent raisonnablement descendre que des agens de change en faillite. Au premier étage de cet hôtel est une terrasse qui donne sur les montagnes environnant Fribourg; des gorges profondes, des ponts hardiment suspendus, une verdure un peu crue, telle est la nature du lieu, mais là ne gît point l'intérêt. Pour flatter les voyageurs et piquer la curiosité blasée des Anglais, l'aubergiste du lieu a imaginé d'embellir la nature. Les fenêtres sont composées de carreaux de diverses couleurs qui permettent de saisir le point de vue sous des aspects d'une coloration varié. On peut regarder ce site sauvage d'une façon jaune, ou rouge, ou violette, ou indigo, ou verte, ou blanche, ou noire; il y a même des couleurs composées qui laissent voir le précipice *couleur de chair*. A Passy, à Neuilly, à Aulnay, partout aux environs de Paris vous rencontrez de petits pavillons bourgeois, soit avec des couvertures de chaume, soit avec une décoration orientale, dont les fenêtres laissent entrer le jour sous des colorations aussi variées. Ainsi nous n'avons rien à envier aux Suisses; la seule différence est que nos petits propriétaires ne regardent que des jets d'eau, de misérables parterres de fleurs, des imitations de grottes en roches à travers leurs verres de couleur, tandis que l'aubergiste fribourgeois vous invite à regarder de la sorte une situation pittoresque.

Il y avait devant ces carreaux toute une famille française, père,

mère, bonne et enfans, qui se croyait au Panorama, et poussait des exclamations à chaque nuance diverse qu'elle abordait.

— Oh! papa, le rouge! s'écriait avec un ton admiratif le petit garçon.

— Et le gris pâle! disait la mère, on dirait qu'il neige.

Le chef de la famille analysait les différens verres de couleur, passait de l'un à l'autre, et revenait de temps en temps vers le violet.

— C'est celui-ci, ma femme, disait-il, qui est le meilleur; ce violet est admirable!

— Justine, ôtez-vous donc de là, disait la bourgeoise à la bonne, qui, sur le balcon, devant la fenêtre, regardait la nature avec ses yeux.

— Vous voyez bien que vous gênez madame, ajouta le mari; cette fille est singulière. Vous ne verrez peut-être jamais cela de votre vie, et vous ne regardez seulement pas.

La bonne rentra, mit son œil à un carreau de couleur pour obéir, et revint aussitôt s'asseoir dans l'antichambre, comme si cette barbarie la froissait. Si les touristes bourgeois avaient pu comprendre cette leçon, ils auraient admiré le sens droit de cette paysanne française qui regardait naturellement la nature.

— Ne craignez-vous pas que nous ne soyons en retard pour les orgues? dis-je à mon hôte, sans oser lui parler de ce système de coloration baroque qui est encore une curiosité du pays. En chemin, il me pria de prêter la plus grande attention à l'orage et au talent de l'orageux organiste. J'ai bien des préventions contre la musique imitative; mais je renfermai mon raisonnement, qui tendait toujours à dresser la tête. A quoi bon chagriner un hôte si aimable, couvert de sueur pour moi, et qui n'avait pas approfondi les tentatives musicales modernes? Il est si simple dans la vie de dire aux gens : *Je pense comme vous,* et de sous-entendre : *Je ne pense pas comme moi,* qu'avec cet innocent jésuitisme on arrive à la tranquillité la plus parfaite dans la conversation, et qu'on est cité comme un homme charmant dans le monde. Les raisons pour lesquelles je n'admets pas en musique l'imitation des bruits de la nature auraient demandé une heure de discussion : mon hôte n'y eût rien compris; m'eût-il compris, il serait resté convaincu que l'orage de l'organiste de Fribourg est ce qu'il y a de plus élevé, musicalement parlant.

Comme j'allais entrer dans l'église, le Fribourgeois me dit qu'il m'attendrait sur la place; malgré la chaleur accablante qui semblait augmenter, je n'insistai pas, sentant combien il devait être pénible pour un habitant de la ville de recevoir autant d'orages sur le corps, car l'organiste joue le même morceau depuis une centaine d'années de père en fils, vu que les effets ont été combinés de façon

à faire valoir les différens jeux de l'instrument, et que depuis le premier orage, qui fut exécuté en dix-sept cent et tant, on a désespéré d'en inventer un plus terrifiant. — Faites bien attention, me dit mon hôte en me faisant des recommandations, l'orage est le dernier morceau. — Au fond, je n'étais pas fâché d'être délivré de mon hôte, qui, s'il eût été présent, était un de ces hommes qui vous poussent le coude à chaque instant pour vous faire partager leurs admirations : *Eh bien?* ou *comment trouvez-vous cela?* ou *superbe! n'est-ce pas?* L'admiration est une fleur discrète qui s'épanouit au dedans de l'homme, pour ensuite attacher un petit sourire particulier sur les lèvres; du moins je ressens ainsi les beautés musicales, et pourvu que mon voisin ne m'interroge pas, je le laisse volontiers manifester de bruyans bravos ou d'énormes claquemens de mains d'une sincérité douteuse.

Quand j'entrai dans l'église de Fribourg, l'organiste commençait son morceau par un début sans importance, en se servant des jeux les moins puissans, afin de conserver tout son éclat pour le finale. Les orgues de Saint-Denis m'ont habitué à de plus brillans effets; aussi mon attention vague fut-elle attirée par de petits tableaux singuliers que je voyais accrochés aux murs. C'étaient des gens malades dans leur lit, des moribonds, des animaux blessés que le pinceau a reproduits, en n'oubliant pas de faire intervenir dans un coin du tableau une sainte Vierge qui, du haut de son trône de nuages, envoie un regard favorable vers ceux qui l'implorent. Généralement on lit au bas de ces singulières peintures : *Ex voto*. Cette coutume existe dans toute la France sous différentes formes, soit qu'on fasse dire des messes à l'intention d'un malade, soit qu'on fasse brûler des cierges, soit que les marins accomplissent un vœu en suspendant à la voûte de la chapelle le modèle d'un petit navire, soit qu'on fasse toucher à des reliques des objets ayant appartenu à des malades; mais à Fribourg les paysans des environs croient à l'influence d'une représentation exacte de leur invocation à la Vierge. Si un de leurs parens tombe malade, ils veulent que le peintre représente l'appartement où le malade est couché; si un cheval est atteint d'une maladie épidémique, il faut l'image exacte du cheval. L'*ex-voto* qui me frappa le plus fut celui d'une femme étendue par terre sur le dos, les mains jointes en l'air; près d'elle était une charrette jaune-serin traînée par des bœufs peints en rouge-vermillon, qui se détachaient sur un fond vert-pomme. La Vierge lançait un regard sur cette femme, évidemment blessée en tombant de sa charrette.

Ces dessins étaient coloriés avec une telle grossièreté d'exécution, qu'elle leur prêtait une puissance à laquelle atteignent rarement les chefs-d'œuvre. La naïveté ne se conserve dans toute sa pureté

qu'avec une certaine barbarie, et les esprits non civilisés, les enfans, les sauvages, sont bien plus vivement frappés par la brutalité des moyens que par les suaves finesses des grands artistes. Les enfans ne peuvent être touchés que par la simplicité; ainsi les sept couleurs du prisme leur paraîtront toujours plus belles que les couleurs composées; c'est ce qui explique pourquoi quelques joujoux d'un sou, les *moulins*, les *forgerons*, l'*homme à cheval*, sortis de la fabrication de Notre-Dame-de-Liesse, sont presque des œuvres de génie à cause de leur effet infaillible sur certains sens des enfans. Le système de la coloration de ces joujoux est surtout remarquable par le choix des tons, jaune, rouge et vert, employés par les ouvriers. Les yeux de l'enfant ne sont pas élevés encore à saisir les complications de tons des grands maîtres : ils ne sentiraient pas les modulations si diverses qu'un peintre fait subir à la gamme des sept couleurs primitives. Au contraire l'enfant saisit vivement le jaune et le rouge, deux des couleurs les plus vivantes; il les retient, il en meuble facilement son cerveau, et, avec le blanc et le noir, elles formeront désormais la base de ses idées de coloration.

Les paysans offrent par de certains côtés une grande ressemblance avec les enfans : l'art, pour être compris des gens de la campagne, doit se produire sous un jour simple et naïf. C'est ce qui me fit penser aux joujoux de Notre-Dame-de-Liesse en regardant les peintures accrochées aux murs de l'église de Fribourg. C'est le même procédé; les peintures sont peut-être encore plus naïves que les joujoux.

Je ne saurais guère décrire les impressions produites par ces peintures, dont l'effet sur moi est toujours aussi puissant que si je n'avais pas étudié les principaux chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Je suis heureux d'avoir conservé ces précieuses sensations d'enfance qui tombent une à une comme les feuilles à la fin de l'automne, et qui laissent l'homme aussi désolé que les troncs noirs et humides des arbres pendant l'hiver; mais combien est distincte l'impression des joujoux de celle des *ex-voto!* Les joujoux excitent une douce gaieté, tandis que ces peintures d'église, avec leur représentation des douleurs et des accidens de la vie, laissent après elles quelque chose de triste que mon esprit applique du reste à toutes les reliques.

Heureusement l'orgue faisait entendre un petit motif qui est plein de sérénité, une sorte de valse allemande dont le rhythme trouvera toujours un écho en moi. Tous ceux qui étaient dans l'église se levèrent, et je compris que la tâche de l'organiste était finie. Il n'avait pas joué l'orage, et je me félicitai d'avoir échappé à ce fameux morceau, de tradition depuis cent cinquante ans. Je sortis : mon hôte m'attendait sur la place; je ne le trouvai pas trop maigri.

— Eh bien? me dit-il.

— L'organiste est très fort, dis-je un peu à contre-cœur; mais il n'a pas joué l'orage.

— Comment? s'écria le Fribourgeois, il n'a pas joué l'orage? C'est impossible.

— Je vous assure...

— Il est dans son tort, et certainement cela ne se passera pas ainsi. Il doit jouer l'orage par un traité; nous le payons assez cher pour qu'il joue cet orage... Cela attire beaucoup d'étrangers dans la ville.

— Croyez-vous que cet orage soit de toute nécessité?

— Certainement... Au surplus, dit le Fribourgeois, je m'en vais lui donner une petite leçon, car j'aperçois là-bas notre organiste.

J'avais attiré sans le vouloir l'orage sur la tête du musicien. — Je vous en prie, dis-je, n'en faites rien.

Mais mon hôte ne voulait rien entendre; l'organiste venait à nous et ne pouvait nous éviter. — Comment, monsieur! dit le digne Fribourgeois d'une voix un peu émue, vous n'avez pas joué l'orage aujourd'hui? A quoi pensez-vous?

— Pardonnez, monsieur, dit l'organiste, j'ai terminé comme d'habitude par l'orage.

Et il s'éloigna. Je restai muet, certain de la mauvaise opinion qui allait germer dans l'esprit de mon hôte. — C'est singulier, murmurai-je.

— Je savais bien, dit le Fribourgeois en reprenant sa bonne humeur, qu'on avait joué l'orage.

Toute la journée je fus un peu inquiet d'avoir si mal compris la signification de la musique de l'organiste; comment avais-je pu laisser passer le grondement du tonnerre, l'éclair, la répercussion par les échos, sans en être frappé? Ces pensées me tourmentaient et me revenaient sans cesse. L'homme est un ruminant comme le bœuf; qu'importe qu'il mâche et remâche des idées quand l'autre mâche de l'herbe? Pour moi, le travail des impressions est très fatigant; elles montent et descendent du cerveau, c'est un va-et-vient continuel, elles changent de forme, et avant qu'elles se soient tassées en forme de pelote, je puis dire que la digestion m'en est pénible.

Je partis le soir de Fribourg, mécontent de moi-même et toujours ruminant mon orage. Heureusement il y avait en face de moi dans la voiture une toute jeune demoiselle rose et blonde qui me faisait plaisir à regarder; elle tenait un livre à la main, et j'avais également un livre : c'était déjà presque de la franc-maçonnerie. De temps en temps elle lisait et refermait son livre; ma curiosité était fort éveillée. Si je pouvais seulement voir le titre sans être remarqué!

car connaître le livre d'une femme, c'est connaître presque la femme; mais rien n'était plus difficile : le cahot de la voiture, le livre qui se présentait à moi à l'envers, la brusquerie avec laquelle la jolie personne le fermait et l'ouvrait, tous ces motifs ne servaient qu'à irriter ma curiosité de plus en plus. Je me disais que ce volume ne devait pas intéresser la jeune fille au plus haut point, puisqu'elle n'y faisait que jeter les yeux par saccades : en France, j'aurais deviné à la minute quelle était la nature du livre au papier, à l'impression, au format, à la couleur de la couverture; mais mon séjour trop court en Suisse ne m'avait pas donné encore ces inductions bibliographiques. D'un autre côté, je surpris des regards que ma jolie voisine jetait à la dérobée sur mon volume, et qui poussaient également une sorte de reconnaissance. Bien certainement le démon de la curiosité montrait aussi ses cornes au-dessus de la tête de la jeune personne; elle avait peut-être comme moi le sentiment qu'on connaît un homme par ses lectures. Je fis une sorte d'avance en arrangeant mon volume de telle sorte qu'il était permis à ma voisine de lire facilement le titre de *Revue suisse,* qui s'étalait majestueusement en gros caractères sur la première page du livre, et cependant je ne livrai le secret de ma lecture qu'avec une certaine crainte, celle de passer pour un Suisse, non pas que j'aie de la répugnance pour les hommes de cette nation, mais aussitôt hors de France, le sentiment national nous revient d'une telle force que ceux-là même qui en sont le moins doués deviennent des Français un peu *chauvins.* Les étrangers qui ont visité l'Europe, et qu'on rencontre en chemin, vous confirment dans cette bonne opinion, que la France est la plus spirituelle, la plus polie, la plus complaisante de toutes les nations, et on mord avidement à cette pomme enivrante; mais je pris le parti de ne pas m'inquiéter de cette *Revue suisse,* comptant qu'après les premières paroles mon accent servirait à prouver que j'étais bien réellement Français. D'ailleurs le volume que je portais me servait merveilleusement, une revue n'engage à rien, et ne témoigne pas d'un goût particulier pour certaines œuvres de l'esprit plutôt que pour certaines autres. Une revue contient de l'histoire, de la politique, du roman, de la poésie, des voyages, des propos de salon et de théâtre; c'est un arsenal complet de déguisemens. Est-ce par une concordance d'idées que la jolie personne ferma les yeux en laissant son volume sur ses genoux, penchés de telle sorte que le livre tomba entre nous deux? Je me baissai précipitamment, et dans une demi-obscurité qui me retint une grosse minute la tête au fond de la voiture, j'eus le temps de lire le titre; mais quel désenchantement fut le mien! c'était une *Histoire romaine.* Un éclair me traversa l'esprit; j'avais pour vis-à-vis une sous-maîtresse de pension. Que de

pédantisme à dépenser! car la connaissance réciproque de nos livres n'était au fond qu'un moyen certain de conversation. Que dire d'une *Histoire romaine* écrite par un Suisse tout à fait inconnu? Et même cette histoire, fût-elle composée par un des universitaires les plus célèbres de France ou par l'Allemand le plus philosophe, m'amenait à la certitude d'une défaite complète; mon esprit s'est peu tourné vers les grands citoyens de Rome, à peine pourrais-je me tenir dans de pompeuses *admirations* de ces *grands caractères*. Si encore ma voisine avait eu en main un grand médecin comme Zimmermann, un grand moraliste comme Lavater, un grand philosophe comme Bonnet, un grand malade comme Jean-Jacques, même un romancier comme Toppfer, il y a dans ces hommes des motifs de conversation pour une nuit; mais cette absurde *Histoire romaine* me coupait la parole et jetait sur la jolie dormeuse un triste vernis d'enseignement qui me déplaisait.

Elle dormait toujours, ou elle feignait de dormir; j'attendis avec impatience qu'elle voulût bien rouvrir ses yeux d'un bleu un peu pâle. C'est ce qui peut arriver de plus agréable dans un voyage qu'une liaison avec une femme du pays qu'on traverse : les musées, les palais, les cascades, les grottes, les montagnes, les précipices, peuvent intéresser un moment; mais on ne connaît guère un pays, si l'on n'y a pas aimé un peu. La physionomie du pays vous reste bien mieux dans la tête après un petit amour, si court qu'il soit. Oh! Lina! gentille Lina! tu feras toujours d'Anvers la ville la plus séduisante de l'univers!

En venant de Strasbourg à Bâle, j'avais fait la connaissance d'un Hollandais très singulier qui voyageait pour son plaisir, et qui avait la rage des renseignemens poussés au plus haut degré. Tout ce qu'il voyait était écrit sur son carnet, il ne tarissait pas en questions, et chaque réponse était couchée sur le registre : les productions du pays que nous traversions, le foin, l'avoine, le colza, le tabac, il inscrivait tout, sans oublier ses dépenses. Il inscrivit aussi mon nom de Josquin, et ce qui le frappa le plus, quand je signai sur le registre de l'église de Bâle, fut qu'il avait écrit *Gosquin;* aussitôt il corrigea cette erreur d'orthographe. Ce Hollandais aimait la littérature et m'étonna beaucoup en me récitant des vers d'Auguste Barbier. Jusque-là j'avais souri de son innocente manie de notes perpétuelles, lorsque nous visitâmes le musée de Bâle. C'est là une des grandes affaires des voyageurs, le musée, la bibliothèque, la cathédrale, et quand on a jeté un coup d'œil sur les chefs-d'œuvre sortis de la main des hommes, on s'ennuie à mourir, il n'y a plus qu'à partir. On s'ennuie parce qu'on ne sait pas voyager : n'est-il pas plus intéressant de rôder par les rues détournées, loin du centre de la ville, et de regarder en l'air

si on n'aperçoit pas une tête de jeune fille curieuse? Saluez-la à la française, en souriant, et vous verrez passer sur sa figure mille émotions qui valent mieux à regarder que tous les musées de l'Europe. La belle affaire que de dire à trois cents lieues : J'ai compté tant de Raphaël, tant de Rubens! Que m'importe? Et nous nous moquons des provinciaux qui montent sur la colonne et qui vont entendre l'*écho* dans les souterrains du Panthéon!

Nous étions entrés dans le musée de Bâle, moi surtout plein de curiosité. Il est rempli de tableaux d'Holbein, le maître que je regarde comme le roi des peintres. Ses portraits exacts et calmes vous meublent le cerveau de savans à physionomie accentuée qu'on n'oublie plus quand on les a vus; de tous les peintres, c'est celui qui rend le mieux la physionomie de son époque. La garde du musée était confiée à une jeune fille, fraîche enfant de seize ans, qui nous conduisait à travers les salles; je traversai assez rapidement la salle des dessins, sauf à y revenir plus tard, et j'allai me goinfrer des peintures d'Holbein dans la salle qui suivait. J'étais trop sous le coup de mon admiration pour remarquer que le Hollandais ne me suivait pas; d'ailleurs il était si minutieux, qu'il devait emplir son carnet de descriptions de dessins. Quant à moi, mes sensations sont alertes et subtiles; je *vois* en une seconde, et je ne ressemble guère à ces amateurs qui vont tous les jours passer une heure en contemplation devant un tableau. Il y a si peu de *pensée* dans l'exécution du peintre, que je suis à peu près certain que ce n'est pas par une réflexion assidue que je la découvrirai : bienheureux sont ceux qui voient des mondes dans une peinture! Je n'y crois guère.

Tout à coup j'entendis dans la salle voisine un bruit sur le plancher qui ne pouvait provenir que d'une course précipitée, et la jeune fille qui nous servait de guide entra un peu émue, la figure rouge, dans la pièce où je me trouvais. Évidemment elle fuyait le Hollandais : je ne fis pas mine de m'en apercevoir, et je continuai à regarder les Holbein. Le Hollandais reparut flegmatique comme d'habitude, tenant son cahier de notes; il vint de mon côté et trouva le moyen de pincer la taille de la jeune fille, qui jugea à propos de n'en rien manifester, se fiant sur ma présence. Il y avait une troisième salle que j'explorai d'abord seul, et, ainsi que tout à l'heure, la demoiselle prit la fuite, toujours poursuivie par le Hollandais, que cette fois j'avais observé, et qui tentait de l'embrasser. — Cet homme là, pensais-je, n'aime guère la peinture et se soucie fort peu des Holbein.

Cinq heures plus tard, la nuit en diligence, j'excusais mon Hollandais et je le trouvais presque un homme de sens : en présence de peintures et d'une jeune fille, il choisissait la jeune fille. Il oubliait

les chefs-d'œuvre sortis de la main des hommes pour une enfant timide : cette babiole d'aventure avec une femme laissait plus de traces dans l'esprit du Hollandais que s'il avait regardé sérieusement les portraits d'Holbein. Il faut être bien jeune pour s'intéresser aux questions de peinture, aux questions archéologiques, dont le premier sot peut vous contester la certitude. La femme est autrement difficile à déchiffrer que la langue assyrienne, et on n'a pas trop de quarante ans pour l'étudier et arriver à l'épeler.

La petite blonde, que je supposais maîtresse de pension, dormait toujours, et je ne trouvai qu'un moyen de l'éveiller : ce fut de relever le rideau de serge qui nous garantissait de la poussière, et qui laissa entrer par la portière un soleil ardent qui commença par se jeter, comme un amant empressé, sur les joues de la dormeuse. Elle se réveilla sous ces chauds baisers; alors je pus lui remettre son *Histoire romaine,* en lui faisant remarquer que je l'avais ramassée. La conversation s'ouvrit là-dessus. C'était une jeune demoiselle de Vevay qui revenait en vacances, et qui devait aller plus tard à Berne. — J'y demeure, lui dis-je. — Ah! vraiment? s'écria-t-elle, et elle me raconta qu'elle allait souvent le soir se promener à un certain endroit, près de l'Aar. Un fat eût pris cette parole pour une sorte de rendez-vous; mais la jeune fille causait innocemment et pour le plaisir de causer. Elle était questionneuse autant que deux Françaises, et elle voulait savoir d'où je venais; quand elle apprit que j'étais allé à Fribourg pour entendre les orgues, elle manifesta un profond étonnement. — Comment! dit-elle, vous demeurez à Berne, et vous allez à Fribourg pour entendre les orgues? On ne vous a donc pas dit que les orgues de Berne sont bien supérieures?

C'était un coup de massue. Avoir fait vingt-quatre lieues inutilement quand la merveille était sous ma main! Heureusement j'avais entamé la connaissance d'une aimable personne, mais il n'y avait pas cinq minutes qu'elle m'avait fait cette réponse, lorsque la voiture s'arrêta à un relais, dans un village, et qu'un gros paysan se présenta pour recevoir ma jolie compagne, qui s'arrêtait dans cet endroit.

Le reste de la route me parut bien long.

II. — GRITTI.

De retour à Berne et me promenant dans la Grande-Rue le jour de marché, je fus frappé de la physionomie singulière des paysans, des marchands, et de la foule considérable qui se pressait, plus nombreuse que de coutume, à cause de la foire aux domestiques. Tout ce peuple blond, qui a l'air indolent, maladroit au premier abord, et

dont les statistiques ont démontré une moyenne de production plus grande que chez les autres nations, ces vieillards plus ridés qu'ailleurs (sans doute par l'air vif des montagnes), cette analogie dans les gestes et dans l'expression de la physionomie, cet étonnement allemand peint sur toutes les figures, cet air ensommeillé sous lequel se cache une grande finesse, ces bras ballans en apparence, qui, à un moment donné, se prêtent mieux qu'ailleurs aux rudes travaux des champs, cette vieille ville et ces vieilles enseignes du moyen âge, ces ours de pierre habillés en chevaliers, ces galeries basses qui permettent de se promener dans presque tout Berne sans se mouiller, forment un aspect curieux pour un homme qui a peu quitté la France.

L'avantage de la France sur les autres nations, c'est l'extrême diversité des tempéramens ainsi que des facultés. On a dit que la France était une nation propre à s'assimiler les qualités des différens peuples, et, par les observations qu'il m'a été donné de contrôler, je crois la remarque juste. Ces absorptions n'ont sans doute pas peu contribué à la variété des physionomies. Voilà pourquoi la femme française est si variée, non-seulement au physique, mais au moral. De même qu'il y en a de brunes et de blondes, on peut retrouver chez la Parisienne les qualités de l'Italienne et les défauts des femmes du Nord. Au contraire, hors de France, et surtout en Suisse, je retrouve chez la femme une unité de type qui, étudiée d'un peu près, offre peut-être quelques variétés, mais qui au premier abord déconcerte l'étranger. J'ai regardé deux ou trois cents paysannes sur le marché, et je n'en ai vu pour ainsi dire qu'une seule, la même.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'aperçus une petite marchande de salade qui sourit en me voyant passer. C'était une petite brune aux yeux noirs qui ressemblait à s'y méprendre à une grisette de la rue Saint-Denis. Comme je venais d'arborer le costume national des étudians de l'université, en achetant chez le chapelier en renom de Berne une petite casquette blanche à galon rouge, je crus d'abord que je ne portais pas assez cavalièrement ma coiffure de *studiosus*. Cependant le chapelier m'avait assuré qu'elle m'allait parfaitement, et j'étais sorti de sa boutique entièrement persuadé de l'élégance de cette casquette, qui mérite d'être décrite par la singulière position qu'elle occupait sur mon chef. Grimpée tout en haut du crâne, la casquette semblait aussi hardie que ces singes qui font des grimaces sur la bosse d'un chameau. Il m'était interdit d'affecter l'air sombre en l'enfonçant jusqu'à mi-oreilles, car ces casquettes, très droites, doivent se poser sur la tête sans la protéger contre les intempéries des saisons. L'œil seul est à demi couvert par une pe-

tite visière insolente qui suit la forme du front et se rabat brutalement sur le sourcil. A cette casquette j'avais joint une paire de besicles, que la république suisse n'a point encore interdites aux étudians, ainsi que le fit jadis le roi de Bavière pour son université. Mes cheveux étaient suffisamment longs et plats, ma redingote boutonnée jusqu'au menton, un beau foulard semé de coquelicots était jeté négligemment autour du cou; ma canne à la main, je me croyais un parfait étudiant, lorsque le sourire un peu malicieux de la petite marchande de salade vint me troubler. Je m'éloignai sans rien dire, portai la main à la casquette blanche à galon rouge, et la trouvai toujours dans la position de singe malicieux que le chapelier m'avait vantée comme le suprême bon goût.

Au bout de quelques pas, je rebroussai chemin, ayant au bras mon excellent ami Christen, qui me faisait les honneurs de la ville. La petite marchande de salade me préoccupait; dans ses yeux noirs, dans sa coquetterie, j'avais retrouvé Paris, et je voulais avoir raison de son sourire. Y avait-il une sorte de provocation? Me prenait-elle réellement pour un de ces jeunes gymnasticiens qui passent leur vie à courir la ville et les amours faciles? Quel est le singulier ressort qui avertit une femme que l'homme qui pense à elle va venir tout à coup? C'est encore là un des mystères inexplicables de l'amour, même de la simple galanterie. J'étais à cent pas de la petite marchande de légumes, sous les arcades du côté opposé des maisons, lorsqu'elle leva subitement la tête et sourit encore une fois à la parisienne. Mon cœur eut une légère palpitation. Je me sens rarement provoqué par une jolie personne sans éprouver une sorte de trouble; mais, voulant être bien certain qu'il n'y avait ni hasard ni moquerie, je passai et repassai près de cinq fois devant l'étalage, au grand étonnement de mon ami, que ces allées et retours inquiétaient fortement. Au début d'une aventure, j'ai pour système de ne jamais me confier à celui qui m'accompagne, de peur de chagriner son amour-propre. Si une femme envoie un coup d'œil furtif dans la direction de deux amis, et que l'un, s'en apercevant, se confie à l'autre, il peut arriver que l'autre se gendarme, prétende que ce regard lui est adressé; ce sont matières à brouille. Je recueillis ainsi dans cette promenade divers sourires auxquels je répondis de mon mieux, jusqu'à ce que, quittant tout à coup le bras de Christen : — Attendez-moi, lui dis-je.

Et je m'élançai à travers les étalages, cherchant une marchande de fleurs. Il est singulier que je ne pense aux fleurs que quand je suis à peu près amoureux; alors je deviens frénétique de bouquets. Aussi le lecteur est bien averti qu'il y aura toujours quelques bouquets dans ces sortes de mémoires : je ne crains pas de me répéter,

le tout est la façon dont on fait le bouquet. Je jetai un coup d'œil sur les étalages voisins, et n'y trouvai point ce que je cherchais, sauf des paquets de fleurs communes qui semblaient plutôt préparées pour un herboriste que pour un galant. Toujours en quête d'un bouquet, je jetai un regard en arrière, et j'aperçus Christen qui me suivait de l'œil avec les signes de la plus vive curiosité. Je lui fis signe de m'attendre, et tout en fendant la foule des acheteurs, je revins un peu chagrin, désespéré de n'avoir pas trouvé un fleuriste convenable, sauf celui que je jugeai fournisseur en titre des herboristeries de Berne. — Bah! me dis-je, dans ces sortes de complimens, l'intention est tout. — Et j'achetai un *batz* un pauvre petit bouquet humide que je sauvai peut-être des tortures de l'infusion. M'étant approché de la jolie marchande de salade, le cœur palpitant, un nuage devant mes lunettes et la voix troublée : — Mademoiselle, vous êtes charmante; permettez-moi de vous offrir ces fleurs. — Elle rougit considérablement, sourit, répondit par un mot allemand que je ne compris pas; mais à la façon dont elle reçut le bouquet, je compris qu'elle n'était pas fâchée. Cependant je me sauvai immédiatement, ayant remarqué la curiosité des marchandes voisines, peu habituées à ce manége amoureux en plein marché.

— Que faisais-tu avec ton paquet de bourrache, Josquin? me demanda Christen.

— De la bourrache! m'écriai-je.

— A peu près.

— Qu'importe? elle a été bien reçue.

— Je crois qu'on te regarde, dit Christen.

— Oui?

— On détache une fleur du bouquet, on la met dans son fichu.

— Vrai! est-il possible? m'écriai-je tout ému et tout pâle assurément, car les petites audaces que je commets dans la vie ne durent pas plus de cinq minutes. Passé ce temps, la défaillance arrive. Je pourrais commettre des actions considérables dans les cinq premières minutes; ensuite je me trouble, je ne saurais les soutenir, et j'ai peur des hardiesses, qui ne sont pas dans ma nature. Aussi n'osais-je même plus regarder la marchande de salade, j'étais tremblant, je trouvais mes fleurs bêtes, je pensais que tout le marché bernois se moquait de moi. Mes oreilles sifflaient, il me semblait entendre un formidable éclat de rire suisse partir de toutes ces bouches placides : « Il a donné des fleurs de bourrache! » criait tout le monde d'un ton goguenard. — Allons-nous-en, dis-je à Christen en le prenant par le bras, et je l'entraînai sous les galeries de pierre sans oser jeter un regard en arrière vers ma petite marchande.

Après une course assez longue : — N'est-ce pas qu'elle est jolie?

— Christen ne répondant pas, je crus qu'il était jaloux de ma conquête. — Ah! tu ne la trouves pas jolie? — Christen fit entendre une de ces exclamations douteuses qu'on a inventées pour faire plaisir aux gens et qui n'ont jamais prouvé une approbation positive. — Si elle ne parlait pas allemand, je l'aurais prise pour une Parisienne.

— Que t'a-t-elle répondu?

— Je n'en sais rien, quelque chose comme *wasmussauf*.

— Cela ne veut rien dire.

— Je suis certain que c'était un mot aimable.

— Oh! le fat!

— Pourquoi fat? N'a-t-elle pas pris mon bouquet? Toi-même as remarqué qu'elle en gardait une fleur dans son corsage.

— A Berne, ces petites manœuvres n'ont pas d'importance.

— Alors je veux retourner vers la petite marchande.

— Que lui diras-tu?

— Je la verrai et je lui parlerai.

— En quelle langue?

— Tu as raison, Christen, jamais nous ne pourrons nous entendre. Cependant ce serait une bonne occasion d'apprendre l'allemand; j'ai toujours rêvé de déchiffrer l'anglais avec une Anglaise qui saurait m'inspirer une forte passion... Une fois hors du collége, toutes les femmes aimées devraient servir de grammaire et de dictionnaire.

— Ne t'avise pas d'apprendre l'allemand avec la petite marchande de salade, ce serait vouloir apprendre le français avec une chaudronnière d'Issoire; il y a peut-être plus de différence entre l'allemand de Berne et l'allemand de Berlin qu'entre le français de Paris et le français de Quimperlé.

— Eh bien! je me lancerai dans la pantomime. Quand on s'aime, on se comprend toujours. Imagine-toi, mon cher Christen, que tu as rencontré une charmante sourde et muette : son malheur ne fait que redoubler ton amour; comment lui exprimeras-tu ta passion, sinon par des gestes éloquens? La petite marchande et moi, nous ne pouvons nous entendre par le langage; je me charge de me faire comprendre par des gestes, ce n'est pas difficile.

— En effet, rien n'est difficile à l'amour.

— Et, comme tu as l'air de te moquer de ton ami, cher Christen, je t'avertis que je te laisse aller seul chez ton tailleur, où je te retrouverai; je n'aime pas à t'avoir derrière moi à interpréter mes gestes. La petite marchande a accepté mon bouquet il y a une demi-heure; il n'en faut pas plus pour prendre racine, je veux la revoir...

— Et lui parler, dit Christen en s'éloignant.

Certain que Christen ne m'observait pas, j'allai du côté de la Grande-Rue en enfilant les galeries couvertes, et bientôt j'aperçus

de loin les cheveux noirs de la petite marchande, qui tranchaient par leur couleur au milieu de toutes les chevelures blondes. Appuyé contre un pilier qui me masquait à moitié, je réfléchis au rôle que j'allais jouer dans cette pantomime en plein air. C'est une langue peu variée que celle de la mimique : envoyer des baisers avec la main sent trop le commis-voyageur en goguette; l'œil enivré, mettre la main sur le cœur, cela rappelle les danseurs de l'Opéra et leurs sourires de convention. En de pareilles circonstances, tout homme qui analyse la conséquence de ses actions ne vaut pas un homme pendu. Il faut couvrir une niaiserie par une imprudence, une faute par une audace, et ainsi de suite parler, marcher, s'étourdir soi-même sans jamais réfléchir. Celui qui s'écoute alors se sent plus ridicule qu'un homme qui se regarderait danser dans une glace : il y a paralysie morale, comme il y aurait paralysie des jambes. La vie est un ensemble d'actions ridicules entre lesquelles se glisse rarement un acte sérieux et vraiment grand. Au lieu de m'entretenir avec la petite marchande, ainsi que j'en avais l'intention, je restai contre le pilier, absorbé dans mes réflexions sur la niaiserie des choses humaines; voilà où mènent la timidité et l'esprit d'analyse. Cinq minutes d'audace, et je devenais heureux en rencontrant le regard de la jolie brune du marché, je ne philosophais pas sur le néant de nos actions, au contraire je trouvais la vie pleine de charmes. J'ai souvent remarqué que ceux qui se gendarment contre la puérilité des faits et gestes des hommes en évidence sont devenus pessimistes par la raison qu'ils n'ont pas eu le courage de commettre ces puérilités. Je serais parti très triste de mon observatoire, si la petite marchande de salade ne m'y eût deviné; dans son doux regard, je lus : Merci pour votre bouquet! Et je m'en allai retrouver mon ami, un peu plus heureux que devant.

Je surpris Christen en train de discuter sur la façon de disposer une demi-douzaine de brandebourgs triomphans qui devaient donner un nouveau lustre à une redingote noire âgée seulement d'une saison; il apportait à ces brandebourgs une importance telle qu'elle triompha de ma timidité. — Puisqu'il s'occupe autant de sa toilette, pensais-je, je peux lui avouer combien la marchande de salade me tient au cœur. — Ayant attendu la fin de cette importante discussion :

— Où en es-tu? me dit Christen.

— Je suis gêné de ne pas comprendre ce damné bernois; la petite demoiselle ne semble pas me repousser, mais j'avoue que le langage par geste est insuffisant.

— Veux-tu de moi pour truchement?

— Ah! mon ami, quel service tu me rendras!

— Que faut-il dire à la demoiselle?

— Tout ce que tu voudras; mets-toi un moment à ma place, tu as remarqué mon état depuis ce matin, peins-le de ton mieux.

— *Ein junger Franzose ist plotzlich auf ihrer Schœnheit verliebt worden; ihr schwarzes Auge hat ihn entflammt; für ihn seid ihr das schœnstes Mœdchen von Bern, und für sie sterbe er von Liebe.* Trouves-tu cela convenable!

— Traître, tu sais bien que je ne te comprends pas.

— Eh bien! en français vulgaire, je lui dis : « Un jeune Français s'est épris subitement de vos charmes; votre œil noir l'a enflammé; il vous trouve la plus jolie femme de Berne, et il meurt d'amour pour vous. »

— C'est une déclaration bien banale.

— La langue allemande lui donne un charme que tu ne soupçonnes pas. Remarque que j'affecte de parler un allemand aristocratique, et qu'habituée au patois, la petite marchande sera émerveillée de quelques mots qu'elle ne comprendra qu'à moitié.

— Ensuite que lui diras-tu?

— J'attendrai sa réponse.

— Tu as raison, allons la voir.

En nous revoyant, la petite marchande, qui causait avec une grande fille assez laide, la poussa légèrement du coude pour lui faire remarquer sans doute que depuis le commencement du marché elle était poursuivie par les assiduités du *studiosus* en casquette blanche à galon rouge.

— Attends un peu, dis-je à Christen, que cette fille aux cheveux de filasse la laisse seule.

Nous faisons un tour dans le marché; mais nous étions à peine en marche, que je m'aperçus que la petite marchande avait quitté ses salades pour s'attacher à nos pas. Accompagnée de son amie, elle feignait d'inspecter les étalages des autres marchands, et nous suivait à peu près.

— Parbleu, dit Christen, l'occasion est trop belle; il y a assez longtemps que tu me tourmentes pour aller visiter les caves de Berne : nous pouvons inviter la petite marchande de salade à venir avec nous.

— Cela se fait-il?

— Je n'y vois aucune hardiesse.

Comme en ce moment nous nous trouvions en face d'une cave béante qui s'ouvre sur la Grande-Rue, je courus à la petite marchande, et par un geste éloquent je lui montrai la cave, portai la main à ma bouche en renversant la tête, puis m'inclinai pour l'engager à s'aventurer avec nous dans le noir séjour.

Les caves de Berne ont une réputation telle qu'il est peu d'étran-

gers, parmi ceux qui se trouvent dans la ville les jours de marché, qui ne s'y soient aventurés. Tout le long de la Grande-Rue s'ouvrent deux fois par semaine des portes à deux battans qui laissent voir seulement d'abord une longue succession de marches descendantes, se perdant dans le demi-jour pour aboutir à une obscurité complète. De ces caves partent des cris et des chants joyeux de paysans qui ont terminé leurs affaires au marché. A la longue, l'œil habitué peut apercevoir une lueur tremblante « au fond du sanctuaire. » Ce sont des chandelles dans des chandeliers de bois posés sur des tables où ruisselle un petit vin blanc plein de gaieté; ces caves ont deux ou trois étages dont le mobilier consiste en énormes tonneaux empilés les uns sur les autres. Des œufs durs, des gâteaux, du vin blanc, des cigares, constituent les divertissemens du lieu, mais la bonne humeur et les chansons font oublier cette frugalité, et le paysan suisse trouve toute l'année le même plaisir à descendre dans les caves de Berne que jadis des familles de province à l'idée seule de visiter le caveau du Sauvage au Palais-Royal.

La petite marchande me répondit par un geste de refus, toujours en souriant.

— Elle ne veut pas, dis-je un peu attristé à mon ami.

— Que cela ne nous empêche pas de descendre.

Avec *elle*, j'aurais pu trouver le lieu tout à fait fantastique, ces misérables chandelles lançant des lueurs blafardes et éclairant capricieusement les figures des buveurs; sans elle, je descendis mélancoliquement les marches humides d'un escalier sans fin. Les tables étaient à moitié prises par les paysans; je m'assis sur un banc de bois, frappé désagréablement par l'atmosphère humide de la cave, le manque de poésie de ses habitués, et les accens gutturaux d'une langue que je ne comprenais pas. Combien la faculté qu'on est convenu d'appeler *observation* est fertile en nuances et manque d'exactitude! Heureux, j'aurais peuplé cette cave de reflets bizarres; mécontent, je la voyais avec les yeux de la vulgaire réalité, un regard vitreux et froid. Autant j'avais désiré descendre dans ces caves, que mon imagination remplissait de jeux d'ombres fantastiques, autant à l'heure présente je regrettais les clartés de la Grande-Rue, le mouvement des paysans en plein soleil, les étalages du marché, et surtout le sourire de la jolie marchande de salade.

— Christen! m'écriai-je, monte vite en haut, et prie-la de descendre.

De l'endroit où j'étais assis, je venais d'apercevoir tout en haut de l'escalier le profil de la petite marchande, qu'un remords avait sans doute pris, et qui regardait dans l'intérieur pour essayer de nous retrouver. Christen grimpa vivement les escaliers et les redes-

cendit aussitôt, tenant sous le bras la jolie fille émue, les joues en feu, et sur les lèvres son aimable sourire.

— Mademoiselle, soyez la bienvenue, dis-je en lui prenant la main et en la faisant asseoir près de moi. Voulez-vous boire avec nous?

— *Wollen sie nicht auch ein Schluck mit trinken?* dit Christen, traduisant ma question.

Elle fit un signe de tête affirmatif, et nous voilà à vingt pieds sous terre à choquer joyeusement nos verres pleins d'un petit vin couleur de légèreté.

En face, à côté et derrière nous étaient des paysans qui nous regardèrent une seconde et qui rentrèrent aussitôt dans leur boisson placide; seulement l'un d'eux dit à la petite marchande qui avait déposé son bouquet sur la table : — *Was hast du da für ein hübsches Meie ausgelest?*

— *I ha's nit ausgelest, i ha's überko*, répondit la jeune fille, ce que Christen m'assura vouloir dire : — Tu as fait là un beau bouquet? — Je ne l'ai pas fait, je l'ai reçu.

L'entretien en resta là, et j'en fus charmé, car je craignais que la fréquentation de cette cave par un Français et une Bernoise n'entraînât les paysans à des commentaires sans nombre. La petite marchande était habillée à la mode populaire bernoise, c'est-à-dire qu'elle avait la taille emprisonnée dans un corsage noir échancré tout à coup au-dessous de la gorge pour être suivi de cette étoffe bouffante et empesée qui trompe souvent sur les poitrines des Suissesses; sa jupe blanche rayée de noir était plutôt courte que longue : pour ses cheveux, elle les portait à sa fantaisie et devait passer peu de temps à enrouler une grosse natte autour de sa tête. Au comble de mes désirs, je commençais à n'être plus satisfait; les quelques phrases prononcées en allemand depuis son arrivée me rendaient aussi ridicule qu'un éléphant flairant un harmonica. Toute mon éloquence se figeait devant cette damnée langue allemande. — Je voudrais bien lui dire quelques mots aimables, dis-je à Christen.

— Je m'en vais la prévenir que tu désires lui parler. *Mein Camarad sagt er mœchte wohl...*

— Ne l'écoutez pas, mademoiselle, dis-je en l'interrompant; tu es insupportable, Christen.

— Parle-lui alors!

Ayant regardé dans le fond de la cave, où des paysans étaient attablés avec des Bernoises peu farouches, je remarquai que l'un d'eux avait le bras passé autour de la taille de sa voisine, ce qui ne semblait nullement choquer l'assemblée; je l'imitai, et la petite marchande de salade ne parut point trop formalisée de cette hardiesse. C'était le moment ou jamais de lui couler de douces et mystérieuses

paroles dans l'oreille. Elle semblait attendre. — Christen, dis-lui que je l'aime...

Christen prit la parole. — ***Mein Freund hat sie sehr lieb.***

La petite marchande de salade rougit plus fort que jamais.

— Elle ne répond rien? demandai-je.

— Que veux-tu qu'elle réponde?

— Lui as-tu bien dit que je l'aimais?

— Certainement, en toutes lettres?

— Dis-lui combien il est difficile de faire des déclarations à trois.

— Désires-tu que je m'en aille? demanda Christen.

— Ne te formalise pas, mais avoue que ma position est gênante.

— ***Mein Camarad...***, dit Christen.

— Attends un peu; tu ne me dis pas ce que tu traduis.

— Je suis à tes ordres, que faut-il dire?

— Que je la prie de ne pas s'offenser du bouquet que je lui ai envoyé ce matin.

Christen prit la parole, et la demoiselle lui répondit en riant. Je jugeai ce rire d'un bon augure.

— Eh bien! Christen?

— La salade te remercie de ton amitié.

— Je ne veux pas qu'on l'appelle la ***salade,*** mais savoir son nom?

— Elle s'appelle Gritti, dit Christen.

Ayant épuisé tous les moyens de conversation, je jugeai que la séance avait été pénible; aussi bien la petite marchande jetait ses regards vers le haut de l'escalier.

— ***Ich muss auf dem Mœrktt,*** dit-elle.

— Qu'est-ce, Christen?

— Il faut qu'elle aille mettre en ordre son étalage, car le marché va finir.

— Adieu, mademoiselle, dis-je en lui serrant la main. — Christen, demande-lui quel jour on pourra la revoir.

— Au prochain marché, mardi prochain, me fit-elle répondre par mon ami.

Ce fut ainsi que nous remontâmes les escaliers, moi la conduisant par la main et légèrement effrayé du nouveau rendez-vous que je venais de prendre. Par la conversation qui s'était établie, je commençais à frémir des difficultés d'une aventure amoureuse en pays étranger. Ah! s'il eût été question d'un amour sérieux tel qu'il s'en rencontre rarement dans la vie, je n'eusse pas hésité à recourir aux moyens les plus aventureux, même à me faire naturaliser citoyen bernois; mais pour une petite marchande de salade que j'ai rencontrée sur le marché, qui m'a souri tout d'un coup comme un rayon de soleil le matin, était-ce vraiment la peine de se fatiguer l'esprit de com-

plots embarrassans? Je me suis souvent repenti de vouloir prolonger mes sensations; l'œuf en est joli, transparent à la lumière, tranquille et pur comme dans un nid : vouloir faire éclore cet œuf, c'est imiter les polissons qui grimpent au haut des arbres, s'emparent du nid malgré les cris et les battemens d'ailes de la pauvre mère effarouchée; arrivés au bas de l'arbre, ils s'aperçoivent qu'ils ont écrasé tous les œufs et ne recueillent rien de leurs déprédations. Bien souvent il en a été ainsi de mes aventures, charmantes à la naissance, et qui ont donné des résultats amers au dénoûment. « Je laisserai là la petite marchande, pensais-je; je ne veux ni la chagriner ni me chagriner. Tous deux nous avons bu une toute petite goutte de galanterie, juste assez pour nous faire sourire quand nous y penserons : vider le verre, le remplir, le vider encore, ce serait vouloir goûter à la lie. » Fort de ma résolution, j'allai continuer en compagnie de Christen mes explorations dans la ville : du haut de la plate-forme où va se promener les soirs d'été la haute société de Berne, j'avais souvent suivi des yeux le cours de l'Aar, qui baigne la ville basse. Une petite île sépare tout à coup l'Aar. On arrive à cette île par un pont assez élevé à escaliers; dans cette île sont des bains qu'on ne manque pas d'indiquer aux étrangers. Ces bains sont plutôt des cafés où l'on va boire du vin de Neuchâtel, du *Neubürger,* servi par des jeunes filles en costume oberlandais. Du reste, toutes les maisons de bains à Berne sont des lieux de divertissement autant que des lieux d'hygiène : de très bons cuisiniers y sont établis, qui ont peu de talens à déployer pour accommoder les excellentes truites des lacs voisins. Les familles bourgeoises vont y prendre leurs ébats le dimanche comme les Parisiens à Romainville. Situées dans la ville basse, dans une rue étroite peu fréquentée, la plupart de ces maisons servent également de lieux de rendez-vous. Les amoureux peuvent y communiquer en sûreté par un certain nombre de portes habilement disposées, et les jaloux y auraient fort à faire. Ces renseignemens, que me donna Christen, me travaillèrent le cerveau pendant quelques jours, et m'amenèrent à me promener de nouveau sur le marché.

Ce fut aux bains de l'Aarzieli que j'invitai à dîner le mardi suivant la petite marchande de salade. Elle pouvait y venir en toute confiance, Christen étant de la partie. Elle accepta et promit qu'à une heure précise, aussitôt le marché terminé, elle viendrait nous rejoindre. Une heure ayant sonné et la demoiselle ne paraissant pas :

— Christen, as-tu bien indiqué la maison?

— Il n'y en a pas d'autre dans le voisinage.

Après cinq minutes d'attente : — T'avait-elle promis de venir?

— Assurément.

— Voici un quart qui sonne; si nous allions au-devant d'elle?

— Je ne sais par où elle viendra.

— Comment! tu ne lui as pas demandé son adresse?

— Je n'y ai pas songé.

— Ah! Christen, que tu es maladroit!

— Alors fais tes affaires toi-même! dit Christen impatienté.

— Voilà que tu me reproches quelques mauvaises phrases amoureuses en allemand qui n'ont même pas décidé Gritti à accepter ce dîner!

Nous étions ainsi à discuter comme deux hommes qui font le pied de grue sur la porte d'une auberge, attendant un compagnon pendant que le dîner brûle. La mauvaise humeur, aussi triste conseillère que la faim, m'amena à considérer Christen sous un jour défavorable : il me parut que le sarcasme se jouait en toute liberté sur sa physionomie; il attendait comme moi sur le pas de la porte, mais sans impatience. Ses sourcils n'étaient pas froncés, j'aurais voulu voir ses lèvres pincées, son pied frapper irrégulièrement le pavé. Christen n'était pas assez inquiet pour la situation; s'il avait fait claquer plusieurs fois sa langue, s'il avait lâché quelques jurons, je l'aurais tenu pour innocent; mais une patiente tranquillité faisait qu'il s'appuyait contre le mur avec le calme d'un lézard qui se chauffe au soleil. Pour moi, je faisais dix pas en avant, retournant la tête à chaque instant; je frappais avec ma canne tantôt les murs, tantôt mes mollets, et mon irritation était assez grande pour empêcher mes jambes de se révolter contre le fâcheux emploi de ma volonté. Ma casquette de *studiosus* elle-même souffrait des agitations qu'elle recouvrait plus directement, et je livrais de grands combats à la visière afin qu'elle entraînât le reste de la coiffe à couvrir le dépit qui régnait sur ma physionomie.

L'irritation ressemble aux éclairs faisant mille zigzags dans les nuages. Christen se tenait toujours appuyé contre le mur comme ces malheureux voyageurs que la foudre surprend au pied d'un arbre. Il appelait ma colère et ne paraissait pas s'en douter. En ce moment, certaines lignes sarcastiques que j'avais cru saisir autour de sa bouche me dévoilaient sa coupable conduite. « Il sait qu'elle ne viendra pas, » pensais-je; voilà comment j'expliquais sa résignation. Plusieurs fois, en passant devant lui, je l'étudiai du coin de l'œil, on eût dit la statue de l'indolente tranquillité. « C'est pour mieux cacher sa conduite, » me disais-je, car ses conversations en allemand avec la petite marchande de salade ne m'apprenaient rien de positif : il me servait de truchement, se chargeait de mes paroles galantes, les transmettait à Gritti et m'en donnait la réponse; mais qui me prouvait la loyauté de ses traductions? N'introduisait-il pas à la

place des jolis mots français amoureux quelques froideurs à l'allemande dont il était le maître absolu? Déjà ces doutes m'étaient venus à l'esprit et avaient été dissipés à l'instant par l'amitié qui régnait entre nous; mais aujourd'hui n'étaient-ils pas justifiés par l'absence de Gritti?

— Elle ne viendra pas, dit tout à coup Christen.

Cette affirmation me rappela à la raison; je vis que mon ami n'y mettait pas de détours, et je trouvai à sa figure une telle sérénité, que je pris son bras.

— Allons dîner, dis-je.

La gaieté du vin blanc et les joyeux propos de Christen chassèrent toute espèce de rancune; nous bûmes à la santé de Gritti.

— Au prochain marché, dit Christen, je lui ferai des reproches, et je lui demanderai sérieusement où elle demeure.

— Non, pas de reproches! n'effarouche pas Gritti. Qui sait les motifs qui ont pu l'empêcher de venir au rendez-vous? Ah! pourquoi ne sais-je pas l'allemand? Au fait, ne pourrais-tu pas m'écrire un petit registre amoureux en allemand et en français?

— Je ne demande pas mieux; mais quand Gritti te répondra, tu n'en seras pas plus avancé. Et la prononciation?

— J'ai mon idée; dans les restaurans parisiens, quand un Anglais craint de ne pas se faire comprendre, il appelle le garçon, et s'il a envie d'une caille rôtie, il lui montre l'endroit de la carte où est écrit « caille rôtie. » C'est une sorte de carte qu'il sera bon de dresser pour la montrer à Gritti.

— Si tu veux l'embrasser, tu lui montreras le mot allemand.

Et nous voilà à rire aux éclats de cette idée.

— Non, dis-je, pour le baiser, je le prendrai en français sur ses joues allemandes, et nous nous comprendrons toujours; mais j'ai d'autres questions à lui faire.

— Lesquelles?

— Plus tard nous verrons, je ne sais. — Puis, revenant à ma première idée : — Il est étonnant qu'on n'ait pas pensé à imprimer pour les voyageurs pleins de sentiment des guides où la passion se peindrait en traits de flamme avec traduction interlinéaire, car la galanterie est un besoin de notre existence, comme la nourriture, le sommeil, l'air et la lumière. Certainement on imprime tous les jours des livres moins utiles.

C'est ainsi que se passa le dîner, en conversations plaisantes, qui, si elles ramenaient quelquefois le souvenir de Gritti, attachaient à son nom des paroles gaies et joyeuses.

Le lendemain, il y avait bal à Laengui, et je n'eus garde d'y manquer. Je recommande à tout voyageur curieux, qui arrive dans une

ville de province ou dans un pays étranger, de s'inquiéter du lieu où l'on danse. C'est dans les bals publics que se saisissent plus clairement les manifestations du peuple, sans hypocrisie dans ses plaisirs. Le bal me représente la dernière cour d'amour; je comprends que les prêtres aient écrit assez de livres contre ce divertissement pour en faire une bibliothèque; j'y cours en observateur attentif, afin d'analyser les différences d'aimer de chaque peuple. A Berne, j'y avais un double intérêt, j'espérais rencontrer au bal de Laengui l'aimable Gritti. Hélas! Gritti n'y était pas, mais à sa place beaucoup de servantes et de demoiselles de diverses professions relatives à la couture. Le chef d'orchestre était une énorme Bernoise dont le violon était appuyé sur des coussins naturels qui semblaient devoir l'empêcher de manier l'archet avec agilité, et cependant Mme Marthy (car tel était son nom) apportait à la direction de son orchestre un entrain qui se communiquait aux valseurs eux-mêmes. Combien je regrettais l'absence de Gritti, que j'aurais priée de m'initier aux délicatesses et à la gravité de la valse allemande! Ma qualité de faux *studiosus* me permettait de me mêler aux groupes des étudians et de ces servantes dont Goethe a dit : « La main qui tient le balai toute la semaine est celle qui caresse le mieux le dimanche. » Gritti, petite Gritti, pourquoi n'es-tu pas venue au bal? Et je trouvai dans son absence une sorte de dure compensation qui la rendait encore plus séduisante. Gritti ne venait pas au bal de Laengui parce que sans doute sa position l'en empêchait. Quoique marchande de salade en plein air, elle appartenait à une caste plus relevée que celle des servantes.

Le petit dépit que j'éprouvais retomba sur les brandebourgs inaugurés par Christen ce jour-là même. Christen relevait la tête, se carrait, souriait d'un air fat aux servantes du bal, et il était facile de voir combien chacun de ses gestes du corps et de la physionomie était marqué au coin des brandebourgs.

— Comment trouves-tu cette valse? me demanda Christen, qui me savait enthousiaste de ce rhythme tourbillonnant.

— Je trouve que tes brandebourgs sont trop neufs pour ta vieille redingote.

Christen se recula comme s'il avait marché sur un serpent.

— Des brandebourgs neufs et brillans ne font que ressortir l'éraillement de coudes blancs. Christen, tu manques de logique; il fallait gratter les brandebourgs avec du verre pour qu'il s'en détachât quelque filoche... C'est une déplorable invention; il n'y a plus qu'à Berne qu'on ose encore porter ces ornemens de housard.

— J'en ai vu à Strasbourg, dit Christen triomphant.

Mon ami, qui avait peu voyagé, regardait Strasbourg comme la capitale de la France; j'essayai de lui démontrer son erreur.

— Avoue que tu es de mauvaise humeur, dit Christen; mais il s'était servi de la forme la plus maladroite en me disant d'avouer ce qui était vrai. Tout le reste de la journée, je fus d'une humeur massacrante, et plus tard je me suis repenti des taquineries que je lui fis subir pendant mon séjour à Berne.

Le lendemain, Christen et moi avions oublié la querelle à propos de brandebourgs, et il fut convenu que mon ami irait porter mes dernières paroles à Gritti, car le jour de mon départ approchait, et déjà je me repentais d'avoir perdu un temps considérable à m'occuper de la petite marchande.

— Un rendez-vous! s'écria Christen en revenant du marché. Mlle Gritti te recevra aujourd'hui, à deux heures de relevée, dans son boudoir de l'Herrengasse.

— Qu'est-ce que ce boudoir au nom barbare?

— Cela veut dire que la Gritti demeure rue des Messieurs ou rue des Pasteurs. Traduis le mot à ton choix.

A deux heures, ayant laissé Christen au café, je me dirigeai vers l'Herrengasse, non sans une certaine émotion. Mille doutes et mille questions amoncelées cherchaient à me paralyser par avance; mais je les repoussai cruellement, sans vouloir écouter leurs malicieuses suppliques. En présence d'une aventure étrange, j'ai l'habitude de l'aborder les yeux fermés, et si j'ai peu de qualités, je revendique celle-là surtout. Le premier obstacle qui se présenta fut l'absence d'un concierge; Gritti demeurait au fond d'une petite place, dans une maison dont l'entrée consistait en un couloir assez étroit, avec murs de planches. Au bout du couloir était un escalier de pierre descendant à un jardin composé de fleurs et de légumes. Le jardin me confirma que j'avais trouvé la réelle demeure de la petite marchande de salade; cependant je flairais la maison, regardant le premier étage et diverses constructions sans magnificence, occupées sans doute par des ouvriers. — Où frapper? me disais-je. Qui demanderai-je, et en quelle langue le demanderai-je? — Heureusement pour moi, j'entendis un éclat de rire féminin qui partait du corridor : c'était sans doute Gritti qui par ce signal m'indiquait son appartement. Une clé est à la porte, je frappe, j'entends un son de voix qui peut vouloir dire : *Entrez;* j'ouvre la porte, et je me trouve en présence de Gritti et de trois ou quatre jeunes filles qui me regardent avec curiosité. — Bonjour, mesdemoiselles. — Je salue, je m'assieds, je regarde Gritti, toujours souriante, occupée ainsi que ses compagnes à gratter avec du verre une corne molle qui produisait des sortes de petits cornets enroulés. Un jeune collégien, que sa mère a forcé à inviter une des plus élégantes femmes du bal, coquette et décolletée, n'est pas plus embarrassé de son maintien que

je ne l'étais à cette heure devant Gritti. — Que vais-je lui dire? me demandais-je. Et cette question terrible s'agrandissait de minute en minute. Je voulais faire quelques gestes de la main pour lui dépeindre le plaisir que j'avais de la revoir, et mon bras, se révoltant contre ma volonté, restait ballant comme une marionnette inoccupée. Cependant : — Que faites-vous là, mademoiselle? dis-je en montrant les cornes que les demoiselles grattaient. Pour toute réponse, Gritti se tourna vers ses compagnes et leur répondit en allemand. Sans doute on se moquait du Français. En même temps j'anathématisai Christen, qui m'avait laissé partir avec l'idée de la situation fâcheuse dans laquelle infailliblement je devais tomber.

Je fis un geste éloquent qui signifiait : Attendez. J'ouvris la porte et m'enfuis sans m'inquiéter des commentaires que ce départ subit allait nécessairement faire naître. En cinq minutes, je me rendis auprès de Christen, qui m'attendait tranquillement au café. Quoique ma course eût été rapide, j'avais pris des dispositions assez habiles pour que Christen ne pût supposer le réel motif qui m'amenait. Lui demander de me servir encore une fois d'interprète, c'était lui donner trop d'importance et retomber dans les doutes qui m'avaient assailli si vivement; cependant il me semblait impossible de se passer de truchement, et je n'avais pas d'autre ami à Berne que Christen. Pouvais-je lui confier l'échec de ce premier rendez-vous, mon émotion, mon embarras et ma fuite précipitée? Il y avait dans ces détails assez de comique pour venger mon ami des brocards que j'avais dirigés contre ses brandebourgs. Rappelé en qualité d'interprète, Christen se jugerait indispensable et profiterait de l'infériorité de ma situation.

— Cher Christen, je viens te chercher pour prendre part à une légère collation que je désire offrir à Gritti et à ses amies.

— Comment as-tu été reçu?

— A merveille, et je veux te présenter. J'ai craint de te laisser seul ici à t'ennuyer. Pouvons-nous emporter de ce café du vin, des gâteaux?

— Certainement; mais quelles sont les demoiselles à qui tu veux me présenter?

— Des marchandes sans doute, comme Gritti; elles travaillent ensemble.

— Partons, dit Christen.

Les bras chargés de bouteilles et les poches bourrées de gâteaux, nous voilà en route pour l'Herrengasse, moi m'applaudissant de cette inspiration qui me permet tout à la fois de me servir de Christen et de m'en débarrasser. S'il a quelque caprice pour Gritti, je le détourne au profit d'une des demoiselles présentes; en même temps

je l'emploie à traduire mon amoureuse conversation. Quand je reparus chez la Gritti, la chambre n'avait pas changé d'aspect : beaucoup de feuillage sur le plancher, et les demoiselles s'occupant à marier des feuilles avec des dessins en corne. — Chère Gritti, je vous présente mon ami Christen, qui veut bien prendre part à notre collation. — Je m'étais décidé à parler en français, comme si la petite marchande me comprenait, car j'avais senti que les paroles prononcées aident beaucoup à l'accentuation et à la précision des gestes. Je ne sais si les grands acteurs de ballet emploient ce moyen, mais la parole donne une vive impulsion au geste, et il ne suffit pas de *penser* fortement les sentimens qu'on veut exprimer par l'attitude du corps, il faut encore que l'acte plus mécanique de la parole vienne se joindre aux mobiles intérieurs qui dirigent nos mouvemens. Christen avait déposé sans façon les bouteilles et les gâteaux sur la table, croyant sérieusement que cette collation était annoncée. Gritti ne parut pas se formaliser de cette liberté; si elle se fût avisée de se plaindre, et que Christen eût prêté l'oreille à ses discours, j'étais décidé à accuser Gritti de coquetterie ou de mensonge pour me tirer d'affaire. Il me parut même que la petite marchande de salade ne semblait pas indifférente à ce procédé; mais Christen fit la grimace en apercevant les compagnes de Gritti.

— Je ne suis pas absolument satisfait de boire aux beaux yeux de ces demoiselles, dit-il.

— Elles sont charmantes!

Christen poussa un soupir.

— L'amitié est exposée à de rudes épreuves! — Puis il ajouta : — Bah! buvons!

Sur un mot de Gritti, les demoiselles sortirent, apportèrent des verres et disparurent. J'étais assis sur une chaise devant une table assez large qui me séparait de Gritti. Aussitôt ses compagnes sorties, la petite marchande jette à terre tout le feuillage qui encombrait la table; elle range tout ce qui l'entourait.

— Va t'asseoir auprès d'elle sur le canapé, dit Christen.

— Comment! encore un canapé ici? m'écriai-je.

Dans aucune partie de l'Europe, je n'ai vu autant de canapés qu'à Berne : il n'y a pas de chambre qui n'en contienne deux ou trois. La plupart des voyageurs se sont étonnés de l'importance des ours de Berne et de la vénération dont l'opinion publique les entourait sous toutes les formes : bronze, pierre, marbre, bois ou pain d'épices. En effet, extérieurement, Berne appelle la curiosité par ses ours vivans et par ses ours sculptés sur les places publiques et sur les fontaines, sur les horloges et sur les cannes; mais intérieurement le canapé est aussi vénéré que l'ours. Je m'étonne même que l'ours

traité de *citoyen* bernois, jouissant en cette qualité d'une pension de douze cents francs par an, payable en viandes crues et succulentes, n'ait pas droit à un de ces canapés dont on peut voir des échantillons aux fenêtres des patriciens de la Grande-Rue, où de grands coussins, invariablement rouges, accoudés sur la balustrade, rompent la monotonie grise de la couleur des maisons. La petite marchande de salade avait aussi son canapé, et rien dans sa chambre ne correspondait à ce meuble d'homme inoccupé. Je pris place, avec un certain battement de cœur, sur ce canapé que Gritti m'avait indiqué elle-même, et je m'occupai de remplir les verres et de disposer les gâteaux en face de chacun de nous. En ce moment j'étais heureux, les souvenirs de ma jeunesse d'étudiant voltigeaient gaiement par la chambre, qui me rappelait le quartier latin, les grisettes de la rue des Noyers et toute cette folle vie parisienne, dont se souviennent encore, après trente ans, les notaires et les substituts de province. Le soleil s'était mis de la partie; ses rayons, profitant de l'ouverture d'un court rideau entr'ouvert par le vent, se glissaient tantôt sur la table et tantôt au milieu des feuillages. Christen se mit à entonner la belle chanson populaire : *Den lieben langen Tag hab' ich nur Schmertz und Plag*, dont la mélodie est pleine de mélancolie allemande. Une large phrase musicale solennelle, qui commande l'attention, ouvre cette mélodie, et se change par un rhythme savant en une inspiration tendre à laquelle il est difficile d'échapper.

— Gritti, voulez-vous être mon *Schatzli?* dis-je en lui prenant la main.

Elle semblait émue, sa poitrine se soulevait irrégulièrement. De ma phrase, elle n'avait compris que le joli mot *Schatzli;* pour toute réponse, elle me tendit son verre, en m'invitant à y tremper mes lèvres. Je ne sais guère ce qui se passa en moi pendant quelques secondes; une émotion inexprimable s'était emparée de moi, mes lèvres avaient pris feu à ce verre, et une douce flamme parcourait tout mon corps. Quand je revins à moi, Christen avait disparu, et je me trouvai seul près de Gritti, dont je tenais toujours les mains dans les miennes. Tout à coup une vision diabolique se dressa dans un coin de la chambre : un grand rideau jaune, à moitié fermé, laissait voir une alcôve et un lit. Ce rideau trop court ne pendait pas jusqu'à terre, et j'aperçus deux pieds d'hommes qui se voyaient sous le rideau. Je pâlis, une sorte de terreur et de confusion me fit lâcher les mains de Gritti, qui, libre de ses mouvemens, se recula aussitôt à l'extrémité du canapé. D'un geste, je lui montrai les deux jambes de l'homme caché, et Gritti ne parut pas comprendre tout d'abord. Revenu de ma première terreur, j'allai droit à l'alcôve, tirai brusquement le rideau et me trouvai en présence d'une grosse paire de bottes vides,

qui annonçaient, par la forme et la tournure, un locataire vulgaire. — Qu'est-ce que ces bottes? demandai-je à Gritti. — Pour toute réponse, elle rit aux éclats et se moqua de mon émotion. D'un coup d'œil, elle comprit que je voulais avoir raison de ses rires, et poussa la table de telle sorte qu'elle établit entre nous une sorte de barricade. La coquette petite marchande de salade voulait engager une lutte; mais au même moment un violent coup frappé à la porte, le nom de Gritti prononcé par une voix mâle tout à fait allemande, la firent changer de physionomie. A son tour, sa figure exprima une telle terreur, que je pus à peine comprendre son geste, qui me désignait la fenêtre ouverte. Je fis le geste de sauter par la fenêtre, et Gritti secoua la tête affirmativement. Aujourd'hui je peux à peine résumer les mille sensations qui s'emparèrent de moi en moins d'une seconde. J'allai jeter un coup d'œil à cette fenêtre, qui ne me représentait comme issue la plus désirable qu'une jambe ou un bras cassé. Heureusement il se trouvait une échelle. Je descendis le cœur palpitant, et je ne fus pas médiocrement surpris de trouver au bas, arrivée avant moi, ma casquette, que Gritti avait jetée pendant ma descente.

J'étais dans un jardin potager, d'où je ne cherchais qu'à fuir, lorsque j'aperçus Christen, étendu sur le gazon, près d'un petit jet d'eau. Au bouleversement de ma physionomie, il comprit qu'un événement étrange s'était passé. — Eh bien? dit-il.

— Ah! Christen, quelle aventure! — Et je lui racontai en peu de mots la découverte de la paire de bottes et la malencontreuse visite de l'étranger qui appelait Gritti d'une voix familièrement brusque.

— Il faut en avoir le cœur net, dit Christen en se dirigeant vers l'escalier de pierre qui conduisait à l'intérieur de la maison.

— Non, je ne veux pas compromettre Gritti... Partons d'ici sans nous faire remarquer.

— Aurais-tu peur?

— Non, et la preuve, c'est que je resterai ici si tu le désires; je n'ai pas quitté de l'œil la fenêtre par laquelle je suis descendu; personne n'y a regardé.

— Voici Gritti elle-même, dit Christen.

En effet la petite fleuriste descendait l'escalier avec une certaine émotion qui empourprait ses joues. Christen lui demanda ce qui était arrivé, et elle répondit tout simplement : Rien. Sans doute elle ne voulait pas donner d'explications. Pour moi, j'étais redevenu timide et je suivais du regard chaque mouvement de Gritti, qui pour échapper à notre attention cueillait des fleurs. Quand elle en eut ramassé un petit bouquet, elle me le présenta d'une manière si simple, il y avait dans ses yeux un sentiment si singulier de regrets et elle nous

quitta si mélancoliquement, que je fus remué jusqu'au plus profond de mon être. Je courus à elle, lui pris la main :

— Chère Gritti! dis-je.

Elle détourna la tête.

— Christen, viens donc lui parler... Il y a quelque mystère... Dis-lui combien je voudrais la revoir, mais pas ici.

— Je vais l'engager à venir dimanche à la campagne avec nous.

— Oh! oui!

Christen et Gritti s'entretinrent quelque temps en allemand. — Dimanche, à deux heures, tu viendras la prendre. Gritti désire que nous la laissions seule.

En chemin, Christen m'apprit que la petite fleuriste s'était fait prier pour donner un nouveau rendez-vous; mais elle avait avoué que je ne lui déplaisais pas, et elle me priait de garder son bouquet, comme elle garderait le mien.

Ces aventures mystérieuses, l'aveu de Gritti, son trouble et son bouquet m'avaient rendu tout à fait amoureux. — Allons, dis-je à Christen, je ne quitterai pas la ville sans parler le bernois. Et pendant deux jours j'étudiai une sorte de dictionnaire amoureux; l'allemand me semblait la langue la plus douce du monde. Le dimanche suivant, j'allai dans l'Herrengasse, je vis avec une certaine inquiétude que la porte de la maison était fermée. Je frappai, on ne me répondit pas. Je revins chez Christen, le cœur serré comme aux approches d'un grand malheur. Je devins d'une humeur massacrante jusqu'au marché suivant, qui me parut vide et désert, car la Gritti n'était pas à sa place ordinaire. Je poussai Christen à demander de ses nouvelles aux marchandes voisines, et on répondit que Gritti avait quitté la ville pour quelque temps. Moi-même, mes affaires me rappelaient en France, et j'embrassai Christen en le chargeant de me donner des nouvelles de la jolie petite Bernoise, ce qu'il fit exactement huit jours après d'une façon laconique : « La Gritti va se marier. »

CHAMPFLEURY.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME

VI.

NERVA, TRAJAN ET ADRIEN.

Statue et caractère de Nerva. — Forum de Domitien terminé par Nerva. — Bas-reliefs de la colonne et de l'arc de triomphe de Trajan, ses guerres. — Statues de captifs, triomphes de Trajan. — Trajan ami des lettres, ses bibliothèques, la basilique et le forum de Trajan. — Double renaissance. — Autres monumens de Trajan, sa piété, sa modestie. — Le grand cirque, les gladiateurs, tribut payé au temps. — Figure et caractère de Trajan. — La légende protége sa basilique et sa colonne. — Adrien succède à Trajan, Plotine. — Adrien spirituel et méchant; il en a bien l'air. — Temple de Vénus et de Rome, meurtre d'Apollodore. — Monumens dans les provinces, voyages d'Adrien. — Monumens réparés et détruits, politique jalouse d'Adrien. — Portraits de Sabine et d'Antinoüs, l'art égyptien à Rome. — La villa Adriana, la Grèce à Rome. — Crimes, maladie et mort terrible d'Adrien, son mausolée.

Nous sommes arrivés au commencement du second siècle de l'empire (1). Voici enfin un souverain parfaitement honnête, Nerva; un souverain honnête et grand, Trajan. — La vertu monte à Rome sur le trône impérial, elle s'y est fait attendre cent ans.

Nerva ne régna pas beaucoup plus d'une année, mais il régna bien et adopta Trajan. Son nom doit être prononcé avec respect et avec reconnaissance par la postérité. Les portraits de Nerva, surtout sa statue du Vatican, donnent l'idée d'un vieux sénateur intègre. Sa figure est maigre et longue, calme et digne. Il est assis, ce qui convient à un vieillard maladif que ses jambes ne pouvaient plus porter. Nerva a l'air sévère et n'a pas l'air dur. Il fit abattre les ridicules arcs de triomphe de Domitien; il punit de mort les délateurs

(1) Voyez les livraisons du 15 octobre, 1er novembre, 15 décembre 1856, 15 janvier, 15 février 1857.

du règne précédent et les esclaves qui avaient dénoncé leurs maîtres; c'était justice. En même temps il fut humain, et l'on pourrait dire charitable; non-seulement il donna des terres aux citoyens pauvres, mais pour leur venir en aide il vendit, outre ses propriétés privées et une partie du domaine et du garde-meuble impérial, des palais, des vêtemens de luxe, des vases d'or et d'argent. On croit presque lire la vie de saint Ambroise vendant les vases sacrés pour nourrir les pauvres; en agissant ainsi, Nerva ne cherchait point la faveur du peuple, car par une sage et courageuse économie il supprima des jeux, des spectacles, et même des pompes religieuses. On ne voit pas que les prétoriens aient été pour quelque chose dans l'élection de Nerva, ni qu'il ait rien fait pour les acheter. Celui qu'il leur avait donné pour chef voulut les soulever contre lui. Ils demandèrent à Nerva des têtes; le veillard leur offrit tranquillement la sienne, découvrit sa gorge et leur dit de frapper : c'était sa manière de désarmer les conspirations. D'autres mécontens avaient conjuré sa perte; il le sut, les fit asseoir à côté de lui au théâtre et leur présenta des épées, en leur demandant si la pointe en était bonne. Simple comme Vespasien, mais aussi libéral que Vespasien était avare, il paraît avoir préféré de même aux splendides demeures du Palatin les jardins de Salluste, où il mourut. On croit qu'il fit don aux citoyens de ceux de Lucullus, purifiés par un si noble emploi des crimes et de la mort de Messaline, et il écrivit sur la porte du palais impérial : *ædes publicæ*, propriété publique. Nerva, dans un règne si court, n'eut pas le temps de beaucoup construire, et d'ailleurs tout ce dont il pouvait disposer appartenait aux indigens. Le forum qui porte son nom fut réellement l'œuvre de Domitien. Nerva ne put que l'achever, mais le nom de Domitien était si exécré, qu'on donna de préférence à son forum le nom justement honoré de Nerva. J'ai voulu m'associer à cette équitable injustice, et j'ai renvoyé à ce moment le peu que j'avais à dire sur ce forum ainsi que sur le temple de Minerve qui s'y trouvait, et le faisait appeler aussi forum palladien.

Le temps a épargné une partie du mur d'enceinte, des bas-reliefs, une statue de Minerve, à laquelle le forum était dédié, et deux colonnes. Au commencement du XVIIe siècle, Paul V fit abattre le portique du temple, dont il restait sept magnifiques colonnes et où on lisait une inscription en l'honneur de Nerva. Des marbres qui provenaient de cette destruction, il orna sa fontaine du Janicule; c'est un des mille exemples du vandalisme des temps éclairés, qui ont fait, j'en donnerai la preuve, beaucoup plus de mal aux monumens que les temps barbares.

Les bas-reliefs sont d'un goût très pur et supérieurs à la statue de Minerve. La sculpture en bas-relief conserva plus longtemps la

tradition du beau que la sculpture en ronde-bosse. On le voit dans diverses églises de l'époque barbare. De même la perfection du bas-relief devance au xve siècle la perfection de la statuaire. Il en est ainsi des ornemens, des arabesques sculptés. Ce qui était le moins difficile est ce qui a duré le plus tard et ce qui a reparu le plus tôt.

Les bas-reliefs du forum de Nerva représentent des femmes occupées des travaux d'aiguille, auxquels présidait Minerve. Quand on se rappelle que Domitien avait placé à Albano, près du temple de cette déesse, un collége de prêtres qui imitaient la parure et les mœurs des femmes, on est tenté de croire qu'il y a dans le choix des sujets figurés ici une allusion aux habitudes efféminées de ces prêtres.

Le forum palladien nous a ramené à Domitien. Oublions-le cette fois tout à fait, pour nous occuper des grands monumens de Trajan, — sa colonne, sa basilique, son forum, — et de l'excellent souverain dont ils portent le nom. Son monument le plus historique est la colonne, parfaitement conservée, couverte de bas-reliefs qui retracent ses campagnes, dont le sommet portait sa statue, et dont la base couvrait son tombeau. Trajan était tout entier dans cet admirable monument, piédestal de sa puissance, trophée de sa gloire, gardien de sa cendre.

La colonne Trajane a donné le premier exemple et a été le type plusieurs fois reproduit des colonnes triomphales, de la colonne Antonine à Rome, de celle de la place Vendôme à Paris. L'idée de ce monument est pleine de grandeur. D'un soubassement sur lequel sont figurés des trophées, s'élance une colonne en marbre autour de laquelle s'enroulent des bas-reliefs représentant les principaux événemens des guerres de Trajan dans la vallée du Danube, et cette suite de bas-reliefs historiques vient aboutir au sommet de la colonne, où était placée la statue impériale. On peut juger de l'effet majestueux que produisait cette statue par celle de saint Pierre, qui l'a remplacée. La spirale continue que forment les bas-reliefs montait vers l'empereur victorieux comme l'hommage du monde, et venait mourir à ses pieds. Nous ne connaissons point par les livres les détails de ces guerres, nous n'avons pas les mémoires de Trajan ni ce qu'avaient écrit sur sa vie et ses victoires Marius Maximus, Fabius Marcellinus, Aurelius Verus, Statius Valens, ni le poème sur la guerre dacique composé en grec par Caninius Rufus; mais les bas-reliefs de la colonne Trajane sont un magnifique supplément à l'histoire et à la poésie. Ce sont comme divers chapitres de la vie militaire du successeur de Nerva, qui semblent un grand livre roulé à la manière antique, *volumen*, et contiennent comme un récit monumental de ses conquêtes dans un pays que les armes françaises ont récemment visité quand elles ont rencontré vers la Dobrouscha le *mur de Trajan*.

Cette expédition était très importante. Sous Domitien, les populations du Danube, gouvernées par Décebale, avaient méprisé les aigles romaines. Elles apprirent sous Trajan à les respecter de nouveau, et une porte fut fermée pour longtemps à l'invasion. Le Danube fut romain. Il se forma là une population qui s'appelle encore roumaine et parle, aux extrémités de l'Europe, une langue née du latin, comme l'italien, le français, le provençal, l'espagnol, à tel point que, dans un livre sur les *Origines de la Langue française,* j'ai dû m'occuper d'un idiome usité en Valachie. Le souvenir de Trajan est resté populaire dans ces contrées, et il y est devenu presque mythologique. Le tonnerre s'appelle la voix de Trajan, et la voie lactée le chemin de Trajan. C'est la légende de la conquête et de l'apothéose.

Vingt-quatre tableaux sculptés forment comme une épopée historique en vingt-quatre chants. Ils racontent ou plutôt font voir d'abord le passage d'un fleuve; puis les Romains abattent les arbres d'une forêt pour les besoins de l'armée et pour prévenir les embûches de l'ennemi. Vient ensuite une ambassade des Daces : les ambassadeurs portent la toge, car déjà les mœurs romaines avaient pénétré chez ces peuples par cette infiltration rapide dont on voit tant de preuves dans l'histoire, depuis Marbode, qui voulait introduire chez ses Germains la discipline des conquérans et un simulacre de l'empire, jusqu'au Goth Théodoric, qui devait se faire le continuateur et le restaurateur de la civilisation et de la culture latines; mais les propositions des Barbares n'ont pas été acceptées, car ils égorgent leur bétail et combattent. Trajan, après une première victoire, fait respecter les femmes et les enfans. Les Daces, que leur revers n'a point intimidés, osent attaquer les Romains dans leur camp fortifié. Deux espions viennent raconter ce qu'ils ont vu. On passe un second fleuve. Un soldat romain amène un paysan, les mains liées derrière le dos, pour avoir des renseignemens sur les forces ennemies ou pour le faire servir lui-même d'espion. Une grande bataille est livrée. Nouveau passage de fleuve, nouvelle ambassade. Deux têtes sont portées sur des piques, des têtes d'espions ou de traîtres. Peut-être est-ce une allusion à ce Dace qui fut envoyé pour assassiner Trajan, et dont il n'est fait mention que dans l'abréviateur Zonaras. Les soldats romains, irrités, brûlent les maisons des Daces. Ils font le camp; ils en sont sortis, et on les voit attaquer l'ennemi dans ses retranchemens. On reconnaît parmi eux des alliés barbares à leurs pantalons pareils à ceux que portent les statues de Daces prisonniers dont je parlerai bientôt. Cette fois les Romains ont rencontré une ville à laquelle ils donnent l'assaut, et dont la résistance est représentée avec une grande énergie. Un roi dace a été pris, il est aux pieds de Trajan; mais ses sujets ne se rendent pas pour cela, et ils brûlent leur ville. Quelques-uns semblent prendre du poison. Le blé

que les Romains ont pu sauver est apporté dans le camp. Trajan fait à ses soldats la distribution de vivres appelée *congiaire*.

Après cet avantage, les Romains coupent des arbres et se fortifient de nouveau, ils radoubent leurs bâtimens pour pénétrer plus avant ou se ménager une retraite par le fleuve; l'ennemi fait un dernier effort et vient encore une fois les attaquer dans leur camp : il est repoussé. Découragés enfin, les chefs apportent des présens et demandent la paix, tandis que la cavalerie romaine poursuit les fuyards dispersés dans la forêt. La tête du roi Décebale est montrée aux soldats dans le camp comme elle sera bientôt montrée dans le Forum romain. Enfin une dernière scène, vive et pathétique, représente les Barbares se retirant devant le vainqueur et entraînant leurs troupeaux dans une région de montagnes, comme l'indique un torrent, loin des lieux habités; on en est averti par la présence de diverses bêtes sauvages. Un homme et une femme qui fuient se retournent; ils regardent sans doute une dernière fois du côté où était leur village détruit, leur maison brûlée, leur pays envahi et asservi; c'est ainsi que les derniers musulmans exilés de Grenade se retournaient pour contempler la riante vega, de ce point qui s'appelle encore aujourd'hui le *Soupir du Maure*.

Les bas-reliefs narratifs de la colonne Trajane nous donnent le spectacle d'une expédition romaine, et nous font faire pour ainsi dire cette campagne avec Trajan. Nous voyons comment on jetait sur un fleuve un pont de bateaux liés deux à deux, comment on palissadait le camp avec des planches taillées en pointe, comment on s'avançait à l'assaut en faisant la tortue, c'est-à-dire chaque soldat se couvrant de son bouclier, de manière que tous les boucliers rapprochés formassent un toit qui protégeait les assaillans contre les projectiles de l'ennemi; on pousse contre une muraille un bélier qui a vraiment une tête de bélier; des balistes placées sur des chars lancent des traits; c'est une véritable artillerie, et même une artillerie à cheval. Les anciens lançaient aussi des globes de feu dont la nature n'est pas très bien connue, et des balles de plomb au moyen des frondes. Les frondeurs étaient de vrais tirailleurs (1). On exagère donc un peu, sans parler des flèches et des javelots, quand on dit que dans l'antiquité on se battait toujours corps à corps; ce qui est vrai, c'est que l'arme blanche était l'arme importante et décisive, et que le reste était accessoire. Enfin les sculptures de la colonne Trajane sont elles-mêmes une expression puissante de l'énergie guerrière ranimée dans l'empire par l'exemple d'un prince vraiment guerrier. Ce n'est point

(1) Dans les siéges représentés sur les bas-reliefs de Ninive, des balles sont lancées avec une espèce de cuiller : celles-là ne devaient pas être bien redoutables; mais les balles recevaient de la fronde une grande vitesse et par suite une grande force, puisque les poètes pouvaient oser dire qu'elles se fondaient en traversant les airs.

l'exquise pureté des cavaliers du Parthénon, mais c'est la vigueur et la sévérité de l'art romain.

Il est difficile de bien apprécier le caractère de cette sculpture, et il est impossible d'embrasser la suite des faits qu'elle retrace, en la considérant d'en bas; mais les bas-reliefs ont été gravés, et, ce qui vaut encore mieux, moulés en plâtre : quelques-uns de ces plâtres se trouvent à l'académie des beaux-arts de Saint-Luc, et dans la salle du Vatican où est la *Bataille de Constantin,* peinte à fresque par Jules Romain, un élève de Raphaël, Polydore Caravage, a reproduit plusieurs groupes importans de la colonne Trajane. A Rome, on peut souvent compléter l'étude des monumens anciens en visitant les monumens modernes; tout se tient dans sa longue histoire. C'est ainsi que les arabesques des loges vaticanes remplacent pour nous et nous font connaître les décorations des palais de Néron, restituées et perfectionnées par le génie de Raphaël. De même entrez sous le portique de l'église des Saints-Apôtres, et vous trouverez là, encadré par hasard dans le mur, un aigle qu'entoure une couronne d'un magnifique travail. Vous reconnaîtrez facilement dans cet aigle et cette couronne la représentation d'une enseigne romaine, telle que les bas-reliefs de la colonne Trajane vous en ont montré plusieurs; seulement ce qui était là en petit est ici en grand.

Pour achever le tableau de la vie militaire de Trajan, il faut aller regarder d'autres bas-reliefs empruntés à son arc de triomphe par Constantin, qui en a décoré le sien. Les uns se rapportent également à sa victoire sur Décebale, d'autres à ses victoires en Arménie et chez les Parthes. On voit Trajan haranguer ses soldats avec cette attitude simple et digne dont nous parle Pline. Sur ce point, le panégyrique de l'écrivain est confirmé par le témoignage de la sculpture. L'humanité du bon empereur, tant et si justement célébrée par son aimable ami, est aussi attestée par un de ces bas-reliefs qui représente Trajan distribuant des alimens aux nécessiteux, parmi lesquels, le premier, il comprit les enfans pauvres et les orphelins. On y voit encore une chasse, simple et mâle divertissement très cher à Trajan et digne d'estime, quand on le compare aux amusemens extravagans ou cruels de Domitien.

Constantin a aussi enlevé à un arc de triomphe de Trajan les statues de prisonniers daces que l'on voit au sommet du sien. Ce vol a été puni au XVIe siècle, car, dans ce qui semble un accès de folie, Lorenzino, le bizarre assassin d'Alexandre de Médicis, a décapité toutes les statues qui surmontaient l'arc de Constantin, moins une, la seule dont la tête soit antique. Heureusement on a dans les musées, à Rome et ailleurs, bon nombre de ces statues de captifs barbares avec le même costume, c'est-à-dire le pantalon et le bonnet, souvent les mains liées, dans une attitude de soumission morne,

quelquefois avec une expression de sombre fierté, car l'art romain avait la noblesse de ne pas humilier les vaincus; il ne les représentait point à genoux, foulés aux pieds par leurs vainqueurs; on ne donnait pas à leurs traits étranges un aspect qu'on eût pu rendre hideux, on les plaçait sur le sommet des arcs de triomphe, debout, la tête baissée, l'air triste.

Summo tristis captivus in arcu.

Ce pouvait être une place d'honneur, car c'est celle des soldats qui représentent la gloire de nos différentes armes sur l'arc de triomphe du Carrousel. Deux statues de chefs barbares personnifient surtout énergiquement ces races, qui luttaient contre la conquête romaine et gardaient leur fierté jusque dans la défaite. Ces statues en basalte noir se voient au fond de la cour du palais des Conservateurs, au Capitole; l'un des deux Barbares a un nez court et écrasé qui le rapproche des races tartares et rend plus farouche encore l'expression de son visage féroce. Malgré l'analogie de ces deux statues avec celles des captifs daces qui ornaient l'arc de triomphe de Trajan, je ne veux pas croire qu'elles en proviennent, car l'une d'elles a certainement les poignets coupés. Le vainqueur a mutilé le corps sans pouvoir dompter l'âme. Dans l'enfoncement obscur où ils sont placés, derrière une grille en fer qui les sépare des spectateurs, ces noirs et terribles personnages apparaissent comme une menace du monde opprimé.

Plusieurs arcs de triomphe furent élevés à Trajan, l'un dans le grand Forum, un autre dans le sien. Il les méritait bien, car sa vie fut une suite de guerres presque toutes heureuses. Le sénat lui avait accordé de triompher autant de fois qu'il lui plairait. Trajan n'abusa point de la permission. Pline, qui parle de sa première entrée triomphale dans Rome, a fait dans son panégyrique une vive peinture de l'enthousiasme universel, et elle doit être vraie : après avoir eu Domitien, on avait Trajan. Pendant ses guerres d'Asie, on l'attendait avec transport. Martial, qui avait tant chanté Domitien, célébrait d'avance le triomphe de Trajan, il voyait déjà tous les arbres du Champ-de-Mars et toutes les maisons illuminées, car les illuminations jouaient un grand rôle dans les fêtes de la Rome ancienne comme de la nouvelle. Rome tout entière lui apparaissait dans la voie Flaminienne,

Totaque Flaminiâ Roma videnda viâ,

ainsi qu'elle y est tout entière en effet de nos jours, non pour voir le triomphe de Trajan, mais pour voir passer le carnaval, car la voie Flaminienne s'appelle aujourd'hui le Corso; mais cette attente générale et empressée dont Trajan était l'objet, dont Martial était le très

fidèle, quoique assez indigne interprète, cette attente ne devait pas être remplie. Trajan devait mourir en Cilicie, sans revoir Rome, où ne triompha que son image. Sa cendre seule devait y rentrer pour aller prendre sa place sous la colonne à la fois triomphale et sépulcrale qu'il s'était bâtie. La gloire militaire de Trajan nous a conduits à ses arcs de triomphe, sa mort nous ramène à son tombeau.

La colonne et la basilique trajanes, le forum trajan, furent l'œuvre d'un architecte grec nommé Apollodore. On reconnaît la perfection de l'art grec, dans la construction de la colonne, à la manière dont se joignent les tambours de marbre superposés, dans l'intérieur desquels est taillé l'escalier. L'idée première du monument est peut-être grecque, comme l'architecte. Celui-ci peut l'avoir empruntée à une colonne qui portait à Alexandrie le nom de Paneion; mais le Paneion servait seulement à voir ce qui se passait dans la ville, nulle pensée guerrière et triomphale ne s'y joignait, et c'est là ce qui fait si romain le monument d'Apollodore (1).

Une inscription qui se lit encore à la base de la colonne apprend que pour créer son forum et sa basilique, Trajan supprima une colline qui unissait le Capitole au Quirinal, et il voulut que la colonne qu'il élevait indiquât par sa hauteur l'abaissement du sol, qui était de 100 pieds. La colonne Trajane a tout juste 100 pieds romains. C'est un gigantesque étalon métrique. On s'en est servi pour déterminer avec précision le mille romain, et par là on a retrouvé des localités voisines de Rome dont la distance était indiquée par les auteurs. Les inégalités naturelles aplanies, une destination utile unie à la perfection des matériaux et à la beauté de l'art, on conviendra que tout cela est bien romain.

Trajan n'était pas un lettré, c'était un patricien et un soldat, mais il aimait et favorisait les lettres. Il mit au pied de sa colonne deux bibliothèques comme sous la protection de sa gloire, consentant même à ce que par là les trophées sculptés sur la base du monument triomphal fussent cachés; on reconnaît cette modestie, cette insouciance de toute vanité qui le caractérisait. L'une de ces bibliothèques était grecque, et l'autre latine. Trajan y avait fait placer, ou dans la basilique voisine, les statues des écrivains célèbres, et c'était un grand honneur d'y être admis. Cet honneur s'accordait encore au VIe siècle; on sait qu'il fut décerné à un poète nommé Merobaude et à notre Sidoine Apollinaire. Ces hommes, dont l'un portait un nom qui trahit son origine barbare, dont l'autre fut un bel esprit et un évêque de la Gaule, eurent tous deux le plaisir de voir leur statue figurer dans la bibliothèque de Trajan avec les écrivains dont ils étaient les derniers descendans.

(1) En Grèce, on plaçait sur une colonne les statues des athlètes victorieux.

La basilique dont je viens de parler est la basilique ulpienne. — Trajan s'appelait Ulpius. — Un certain nombre de colonnes ont été mises en place et relevées par les Français. C'était un des plus beaux monumens de Rome, remarquable par son toit en bronze, comme nous l'apprend Pausanias, qui l'admirait. Nous savons qu'on y prononçait encore des affranchissemens au VIe siècle. Était-ce un hommage au souvenir de celui sous lequel les Romains avaient pour la première fois depuis l'empire respiré librement (1)? Pline disait : « Dans le même forum se rencontrent le principat et la liberté. » Pline avait raison jusqu'à un certain point; cependant cette liberté qu'il vante ne valait pas celle des esclaves affranchis dans la basilique ulpienne, et qui du moins était irrévocable; c'était une concession que l'on pouvait retirer, une liberté viagère qui n'avait d'autre garantie que la volonté et la vie du prince : il n'y a de vraie liberté que dans les institutions libres. Le forum de Trajan embrassait la basilique, la colonne, la bibliothèque, un arc de triomphe, et plus tard un temple, celui de Trajan lui-même; deux portiques demi-circulaires enveloppaient une des extrémités du forum de Trajan. On en voit encore un reste considérable; mais il faut l'aller chercher dans l'intérieur des maisons du voisinage, où il est caché. Tout cela formait un ensemble d'une incroyable magnificence. Les débris de la basilique et du forum sont d'une beauté architecturale supérieure à ce qu'a produit l'époque des Flaviens. Le style est plus large, les ornemens s'épanouissent avec une élégance plus majestueuse. Il semble voir aussi les âmes se dilater et s'épanouir, et la renaissance de la félicité publique se réfléchir dans cette renaissance de l'art qui fut l'œuvre d'Apollodore.

On est vraiment stupéfait d'admiration quand on recompose dans son esprit cette basilique, ce forum, ces portiques, qu'on relève ces immenses colonnes de granit dont une est gisante aujourd'hui sur la Place-Trajane, et qu'on se représente ce que devait être cette architecture dont il reste de si admirables débris, quand on réédifie ces quatre forums qui se touchaient, tous remplis d'édifices ornés de statues, qu'on va par la pensée de celui-ci à ceux de César, d'Auguste, de Nerva, à l'ancien forum, si magnifique, et que le forum nouveau de Trajan effaçait, qu'on se promène en imagination à travers un quartier composé de monumens et un labyrinthe de merveilles. Pline, qui, dans son panégyrique de Trajan, abuse de l'éloge envers un prince qui le mérite, le loue à la fois d'avoir peu et d'avoir beaucoup bâti. Cependant il faut choisir. J'ai grande envie d'admirer Trajan autant que possible, mais je ne puis dire comme son panégyriste qu'il fut réservé dans la construction des nouveaux édifices,

(1) C'était plutôt à cause du voisinage de l'*atrium libertatis*.

et à la page d'après me récrier sur sa diligence inouie à élever des temples. Les dissipations insensées des Néron et des Caligula avaient rendu leur manie de bâtir un vrai fléau, un tort envers l'état sévèrement relevé par les historiens, et dont Pline veut justifier son héros, qui n'avait pas besoin de cette justification. Par la sage administration de Trajan, l'ordre était rentré dans les finances, les impôts avaient été réduits, et il put construire de superbes monumens sans mériter aucun reproche. Pline lui adresse une louange plus vraie, celle d'avoir entretenu les édifices anciens tout en en construisant de nouveaux, et d'avoir même réparé les maisons des particuliers. C'était là un genre de construction digne de l'âme paternelle de Trajan. Il en était de même du temple qu'il éleva à son père adoptif Nerva. Pline dit avec esprit : « Si Tibère dressa des autels à Auguste, ce ne fut que pour avoir un prétexte d'accuser d'impiété ceux qui attaqueraient la mémoire de ce prince; si Néron plaça Claude au ciel, ce fut plutôt pour se moquer des immortels que pour l'honorer; enfin si Titus déifia Vespasien, et Domitien Titus, ils ne voulaient que se faire regarder l'un comme fils, l'autre comme frère d'un dieu. » Il ajoute : « Pour toi, quand tu mets Nerva au rang des immortels,... c'est parce que tu es persuadé que les dieux ont rendu cette justice à ses vertus. » Ceci nous fait comprendre ce que les Romains éclairés pouvaient entendre par l'apothéose. On déclarait que l'on croyait le mort reçu dans le ciel, admis à partager avec les dieux une immortalité bienheureuse. C'était comme une canonisation païenne, mais réservée seulement aux souverains et aux héros. Le catholicisme, et c'est sa gloire, canonise des mendians et des servantes. Je ne sais pas ce que pensait Trajan du salut de Nerva; mais dans le temple qu'il lui consacra je vois un hommage de sa piété filiale et reconnaissante, et là encore je retrouve sa belle âme.

Domitien avait réparé la voie Appienne au-delà des Marais-Pontins, Trajan jeta une voie dallée à travers ces marais; aussi, dans un des bas-reliefs enlevés à l'arc de Trajan pour orner l'arc de Constantin, on reconnaît la *voie* elle-même, figurée par une femme qui tient une roue, et à laquelle Trajan tend la main pour la relever. Trajan, plus occupé de l'utilité publique que de sa propre renommée, se plut souvent à continuer ou à réparer ce que d'autres avaient fait; il étendit les thermes de Titus et restaura un aqueduc construit par Auguste. Il ajouta au port de Claude, près d'Ostie, un bassin qui avait un demi-mille de circonférence, et le peuple l'appelle encore *il Trajano*. La branche occidentale du Tibre est son ouvrage; Trajan ouvrit au fleuve ce lit artificiel en creusant un canal : c'est aujourd'hui la principale communication de Rome avec la mer. Juvénal a exprimé avec un peu d'emphase l'immensité des travaux combinés

de Claude et de Trajan : « Enfin les vaisseaux entrent dans les bassins qu'embrassent des jetées dont les bras prolongés s'avancent au milieu de la mer et laissent loin derrière eux l'Italie. » L'expression est forte, mais l'exagération même du poète montre aussi bien que les restes existans du double port l'impression que devait produire l'œuvre de Claude, encore agrandie par Trajan.

Il agrandit également le cirque, ajouta à sa magnificence, et dans une inscription se félicita de l'avoir fait assez vaste pour qu'il suffît au peuple romain. Le cirque couvrait alors 4 arpens et pouvait contenir 250,000 spectateurs. Il devait plus tard en contenir encore davantage, car ce monument de la passion nationale, celle-là innocente, pour les courses a toujours été en augmentant d'étendue depuis les rois jusqu'aux derniers empereurs et a suivi le mouvement de la population romaine, dont aux diverses époques il est, pour ainsi dire, la mesure. Le caractère d'un souverain se manifeste dans tout ce qu'il entreprend; un changement introduit par Trajan dans la disposition de la loge de l'empereur lui fait honneur, et a mérité le juste éloge que Pline lui adresse. Auguste avait construit cette loge de façon à être, s'il le voulait, à l'abri des regards du public. Trajan fit abattre cette espèce de rempart de la majesté impériale, de manière à être constamment en vue du peuple, qui aimait à le voir. Grâce à ce changement, 5,000 personnes de plus purent jouir du spectacle des courses.

On voudrait que la mémoire d'un empereur aussi humain que Trajan ne fût liée au souvenir d'aucun divertissement cruel; mais il faut payer tribut à son temps, et les combats de gladiateurs étaient trop chers au peuple romain, ils étaient entrés trop avant dans ses mœurs pour qu'un empereur païen songeât à les supprimer ou même à les restreindre. Trajan ne le pouvait faire et ne le fit point. Pline, le plus doux des hommes, le loue d'avoir « donné un spectacle, non de ceux qui peuvent amollir l'âme, mais de ceux qui sont propres à enflammer le courage, à familiariser avec de nobles blessures et à nous inspirer le mépris de la mort. » C'est l'opinion de Cicéron, qui était aussi humain que Pline et Trajan. Du moins ce dernier n'imita pas Domitien dans la tyrannie que celui-ci faisait peser même sur les plaisirs sanglans du peuple, et Pline put le louer de n'avoir point gêné la liberté des applaudissemens, de n'avoir point fait un crime aux citoyens de prendre en aversion quelque gladiateur, de ce que jamais un spectateur n'avait été donné lui-même en spectacle. Où en était-on venu, bon Dieu! pour qu'il y eût là matière à admirer?

Il est une classe de monumens élevés par Trajan qui échappent à ces études, mais qu'il faut signaler parce qu'ils ont une importance historique, parce qu'ils nous font connaître un des traits particu-

liers de son gouvernement. Ce sont les monumens qu'il éleva hors de Rome dans les différentes provinces et jusque dans les pays nouvellement conquis sur les Barbares.

Trajan, né en Espagne, était un provincial, le premier qui soit arrivé à l'empire. Aussi fut-il moins exclusivement romain que ses prédécesseurs. On put dire de lui qu'il avait bâti dans tout l'univers. Il existe un arc de Trajan à Bénévent et un autre à Ancône. Il construisit sur le Rhin un pont de vingt arches et un immense rempart au-delà du Danube. Trajan comprit qu'il n'était pas l'empereur de Rome, mais l'empereur du genre humain.

Déjà les monumens dont il fut l'auteur nous ont appris à le respecter et à l'aimer. Il a mérité que Dion Cassius dît de lui que dans aucun d'eux il n'a versé le sang; il ne s'agit pas du sang des gladiateurs, bien entendu, qui pour l'historien ne comptait pas. Si dans cette disposition d'esprit nous arrivons aux bustes du sage et bienveillant empereur, du guerrier victorieux, notre première impression sera une surprise et un mécompte.

On voit à Rome beaucoup de portraits de Trajan. Pendant un règne long et glorieux, l'amour du peuple dut multiplier ses images, et à sa mort nul n'eut l'idée de les détruire. Il est peu d'empereurs dont les traits soient mieux connus. Eh bien! surtout au premier abord, la figure de Trajan, ce qui est rare, n'annonce pas ce qu'il a été. Il n'a presque point de front, rien d'héroïque ni de clément dans l'expression du visage. On ne retrouve pas cet air de noblesse et de douceur dont parle Pline, décidé d'ailleurs à tout admirer dans celui qu'il célébrait, même ses cheveux blanchis avant l'âge, où le panégyriste voyait une preuve de sagesse. C'est ainsi qu'il loue Nerva pour avoir rappelé les pantomimes, et Trajan pour les avoir chassés. *Utrumque rectè*, dit-il, ce qui peut se traduire par la locution italienne : *e sempre bene*. Un bas-relief de Trajan à Saint-Jean de Latran montre la noblesse unie à la fermeté et à l'intelligence, aucun de ses portraits ne fait voir la douceur dont parle Pline; mais, en y regardant bien, on découvre dans cette figure, au premier coup d'œil assez ordinaire, quelque chose d'uni, de modeste, qui convient au Trajan de l'histoire, et cette droiture, cette bonne foi qui, au dire de Pline, se voyait dans ses regards, dans son geste, dans tout son extérieur; *quanta in oculis, habitu, gestu, toto denique corpore fides*. On finit par éprouver une certaine satisfaction chaque fois qu'on se retrouve en présence de la physionomie sans prétention de cet homme qui porta la sagesse dans le pouvoir et la simplicité dans le triomphe. L'instinct militaire et conquérant de la vieille Rome vivait dans cette âme paisible et forte. Comme il le disait, après avoir vaincu les Parthes, il eût voulu suivre jusque dans l'Inde les pas d'Alexandre. Trajan cependant ne ressemblait point à Alexandre, bien qu'il en parta-

geât la moins intéressante faiblesse, car il était trop grand buveur. Du moins, voulant qu'elle ne nuisît à personne, il avait défendu d'exécuter les ordres qu'il donnerait après ses repas. Au reste, il n'y avait pas plus de ressemblance entre le génie de ces deux hommes qu'il n'y en a entre la tête en somme peu remarquable de Trajan et la tête héroïque du demi-dieu macédonien. Trajan, à ses faiblesses près, — l'amour du vin n'était pas la seule et la plus déplorable, et Pline a été mal inspiré quand il a vanté sa continence, — Trajan était un homme de la trempe de Washington, plus guerrier, parce qu'il avait été avant d'arriver à la puissance un général romain et non un planteur de Virginie. De même il repoussait par devoir les ennemis de son pays, car la guerre contre les populations qui menaçaient les frontières de l'empire était moins une guerre offensive qu'une défense anticipée. Seulement le métier lui plaisait, et il serait allé volontiers avec son air modeste et froid jusque dans l'Inde, s'il l'avait fallu. Washington, tout modéré qu'il était et ami de la paix, quand il vit, durant sa présidence, son pays menacé à la fois par l'Angleterre et par la France, tint tranquillement tête à la France et à l'Angleterre.

Sans doute, devant les images de Trajan, on regrette que ce modèle des empereurs n'ait pas un front plus vaste, un aspect plus imposant; du moins ses traits respirent la candeur et l'honnêteté. Pour moi, je le retrouve mieux dans le plus médiocre de ses portraits que dans celui que Pline nous a laissé; cette déclamation élégante et un peu recherchée va mal à la simplicité de celui qui en est l'objet. Pline peint mieux Trajan dans ses lettres que dans son panégyrique. Pline, qui a quitté sa belle maison de l'Esquilin pour aller remplir les fonctions de propréteur en Asie, consulte Trajan sur toutes les affaires qui lui semblent un peu difficiles. C'est dans cette occasion qu'il lui écrivit la fameuse lettre où il demande à l'empereur ce qu'il doit faire des chrétiens. La conclusion de Trajan, qu'il faut punir ceux qui s'obstinent dans la confession de leur foi, est selon moi de toute iniquité, elle est contraire à la liberté de penser et de manifester sa pensée : or à mes yeux cette liberté est la plus sacrée de toutes; mais je ne puis nier qu'avec la manière de voir des Romains, non-seulement sous l'empire, mais même sous la république, cette iniquité ne fût inévitable. Les anciens ne s'étaient pas élevés à l'idée vraie de la liberté de l'individu. Leur liberté, c'était surtout le droit pour la cité de ne pas être opprimée. Seulement, si nous avons une idée supérieure de nos droits, ils savaient souvent mieux faire respecter les leurs. Trajan, ses principes romains admis, montra certainement dans cette affaire une grande modération d'esprit et un vrai désir de ne pas persécuter. On voit que ce qu'il redoutait surtout dans les chrétiens, c'étaient les membres d'une as-

sociation. Il témoigna des inquiétudes de même nature contre des associations d'artisans. Ici se produit le principe de centralisation absolue qui était le principe de l'empire, et l'horreur des associations indépendantes, propre à tout gouvernement reposant sur la centralisation.

Dans les réponses de Trajan à Pline, qui du reste sont toujours des modèles de bon sens, de gravité, de cette noble concision qu'on a si bien appelée *imperatoria brevitas,* on voit ce qu'était cette centralisation de l'empire romain. Pline s'adresse à l'empereur sur les plus minces intérêts d'une ville d'Asie; l'empereur répond et décide toujours, soit qu'il s'agisse d'un bain que les habitans de Prusium voudraient construire, soit que les citoyens d'Amasie demandent la permission de faire couvrir un ruisseau fétide. Il est admirable sans doute à Trajan de trouver le temps de prononcer sur tout cela, il fait preuve d'une prodigieuse activité administrative; mais quel périlleux système que celui où il est besoin que le souverain fasse tout, et dont la perfection suppose un empereur parfait!

On peut dire que Trajan fut cet empereur : comme homme public, je ne sais pas s'il est un reproche qu'on puisse lui adresser; mais lui-même pouvait-il accomplir ce qu'il dit à Pline être son dessein, *s'occuper du sort des hommes dans chaque lieu?* Évidemment non, et pendant ses campagnes j'imagine que bien des intérêts locaux durent demeurer en souffrance, bien des villes attendre la construction d'un bain ou la réparation d'un égout.

Mais c'était la faute du système, non de l'homme. Le système était mauvais, l'homme excellent. Il fut digne de porter le nom de très bon, qu'on n'avait avant lui donné qu'à Jupiter, et qui lui convenait beaucoup mieux qu'à Jupiter; il mérita qu'après lui on adressât aux empereurs qu'on voulait le plus flatter cette louange : « Plus heureux qu'Auguste, meilleur que Trajan. » Le moyen âge, qui a traduit souvent en légendes bizarres les grands souvenirs de l'antiquité, a consacré celui que Trajan avait laissé par une légende extraordinaire et touchante. Il a cru, et cela honore les consciences de ce temps-là, qu'un si bon empereur ne pouvait être damné. Un instinct de tolérance que je me sens fort disposé à respecter dans sa naïveté a fait attribuer à Dieu un miracle pour ne pas lui attribuer une injustice. Le pape saint Grégoire, touché des vertus de Trajan, avait demandé qu'il fût sauvé, et l'avait obtenu. Des docteurs ont combattu pour l'irrémissibilité de la damnation; mais des saints ont accepté le pardon de Trajan. L'église grecque a mis dans son rituel cette phrase : « O Dieu, pardonne-lui comme tu as pardonné à Trajan par l'intercession de saint Grégoire. » L'*ange* de l'école, qui est à la fois un saint et un docteur, a cherché à expliquer comment on pouvait admettre sans hérésie cette tradition charitable, et c'est pourquoi un

autre théologien disciple de saint Thomas, qui était de plus un grand poète et un poète très orthodoxe, Dante, n'a pas hésité à placer Trajan dans son *Paradis*.

Je ne suis pas sorti de mon sujet en racontant cette belle légende, car c'est à elle qu'un des plus remarquables monumens de Rome, la colonne Trajane, et ce qui reste de la basilique ulpienne doivent peut-être leur conservation. Au XIIe siècle, la municipalité de Rome prit, par un arrêté, des mesures pour protéger ce qui subsistait des édifices construits par Trajan à cause des vertus de cet empereur, qui lui avaient mérité le ciel.

Entre Trajan et son successeur Adrien, la différence est grande. Adrien eut des dons brillans et beaucoup d'esprit; mais il ne fut point un bon empereur, et il fut un empereur cruel. On ne l'a pas assez dit, et Gibbon l'a trop oublié. Cependant son biographe nous apprend qu'il débuta par faire mourir quatre personnages considérables, ce qui le rendit d'abord très odieux, et que dans la suite il en mit beaucoup d'autres à mort, soit ouvertement, soit par des moyens cachés. Adrien fut donc loin d'être un bon prince, quoiqu'il ne fût pas dénué de bonnes qualités; mais il était mobile, divers et ondoyant, comme parle Montaigne, d'un génie envieux, triste, lascif, rusé, dit son historien, et réunissant tous les contrastes. Son visage lui-même, qui semble mobile comme son âme, ses portraits, d'une expression si diverse, où on lit tour à tour et quelquefois tout ensemble l'intelligence et la méchanceté, la dureté et la finesse, font bien comprendre cette nature complexe, où le mauvais dominait. Tel est l'Adrien de l'histoire : ce n'est pas tout à fait celui qui a cours dans les livres, mais c'est le vrai. On vient de voir que j'admire volontiers ce qui mérite l'admiration; l'admiration toutefois n'a de prix et de sens que lorsqu'elle distingue ce qui doit être distingué. Il ne faut pas que l'histoire ressemble à ces personnes accommodantes qui disent un peu de bien de tout le monde, et ne veulent se brouiller avec personne, ce qui ôte toute valeur à leurs éloges. C'est ce qu'on a fait trop souvent pour Adrien, qui était un assez méchant homme, un souverain assez ordinaire, et que l'on place sur la même ligne que le grand souverain qui l'a précédé, Trajan, et les deux saints du paganisme qui l'ont suivi, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, formant de ces quatre règnes ce qu'on appelle le siècle des Antonins, quoique Adrien ne soit pas plus un Antonin que Trajan, et, ce qui est plus important, ne ressemble en rien aux Antonins.

Trajan ne voulait point adopter Adrien. Dion Cassius dit même qu'il ne l'avait point adopté, et que lorsqu'on apprit à Rome que l'empereur venait de mourir en Asie, l'impératrice Plotine, qui aimait Adrien, le fit élire. Quelques-uns prétendirent qu'on avait remplacé Trajan mort dans son lit par un imposteur qui désigna le pro-

tégé de Plotine, jouant ainsi, longtemps avant Regnard, la farce du *Légataire universel*. Ceci doit être une fable. Ce qui est hors de doute, c'est l'influence de Plotine sur le choix du nouvel empereur. Plotine donna le premier exemple de l'intervention des femmes dans les destinées de l'empire; nous verrons cette influence reparaître au temps d'Alexandre Sévère et d'Héliogabale.

Bien que Dion dise expressément que Plotine avait pour Adrien un *attachement amoureux*, il se pourrait que sa prédilection ait été innocente. Adrien était parent de son mari et avait épousé sa nièce; elle n'avait point d'enfant, et son cœur de tante put s'intéresser à ce séduisant neveu. Il en coûterait de mettre une passion coupable sur cette honnête figure, car Plotine a l'air d'une honnête et bonne femme. Le peu qu'on sait d'elle confirme cette impression et le témoignage de Pline. En montant pour la première fois l'escalier du palais, elle dit : « Je prie les dieux qu'ils m'en fassent sortir telle que je vais y entrer. »

Pour Adrien, c'est autre chose; il n'a pas l'air bon, et on vient de voir qu'il ne l'était point. Bien que du même pays et de la même famille, il ne ressemble pas plus à son prédécesseur par les traits du visage qu'il ne lui ressemblait par l'âme. Trajan est tranquille et posé; Adrien est évaporé, inquiet. Espagnols tous les deux, ni l'un ni l'autre n'a le profil romain ni une physionomie vraiment romaine, Adrien encore moins que Trajan. Avec ses moustaches et ses favoris, il a l'air d'un moderne; sa figure, sans gravité, est une figure spirituelle. Le premier des empereurs, il porta la barbe pour cacher une cicatrice, comme on l'a dit de François Ier, auquel il ressemble un peu de visage. François Ier protégeait les artistes, ainsi qu'Adrien avait la prétention de le faire; mais il ne les jalousait point, ne se donnait point pour les surpasser, et ne fit point mourir Benvenuto Cellini par rivalité de métier, comme Adrien fit mourir Apollodore.

Nous rencontrons tout d'abord ce trait, qui, à lui seul, suffirait pour le faire détester. Adrien avait toutes les prétentions, celle de la poésie, de la prose, de la critique, de l'astrologie. Il faisait des vers obscurs à l'imitation d'un certain Antimaque qu'il voulait qu'on mît au-dessus d'Homère; il affectait de n'aimer que les vieux auteurs, préférant Ennius à Virgile. Il s'était exercé dans tous les arts : il peignait, il modelait, il chantait et jouait de la lyre. Il paraît avoir été un amateur universel, mais il voulait être plus habile que les artistes de profession, et quand il n'y parvenait pas, il se plaisait à les décrier, à les rabaisser, à les écraser; *ut doctior, risit, contempsit, obtrivit,* dit Spartien. Cela n'était pas très généreux, car ceux qu'il traitait ainsi auraient pu lui répondre ce que dit le sophiste Favorinus, à qui ses amis demandaient pourquoi il avait changé sur une critique de l'empereur un mot qu'il aurait pu défendre : « Com-

ment voulez-vous que je ne reconnaisse pas pour le plus docte des mortels un homme qui a trente légions? »

Adrien était aussi architecte et architecte distingué, s'il fut réellement l'auteur du temple de Vénus et de Rome, le plus vaste et l'un des plus beaux temples romains; mais ce temple, qui fait honneur à l'artiste, fut pour l'empereur l'occasion d'une action indigne, le meurtre d'Apollodore. Adrien était allé un jour avec Trajan voir les grands travaux que dirigeait l'illustre Grec, et, ayant lâché quelque sottise, Apollodore lui dit brusquement, faisant allusion à ses peintures : « Jeune homme, va peindre tes citrouilles, car tu n'entends rien à ceci. » Le jeune homme, devenu empereur, exila Apollodore, puis, ayant construit le temple de Vénus et de Rome, lui envoya le plan et lui demanda son avis; l'exilé manqua cette excellente occasion de faire sa cour et d'être rappelé. C'était une de ces mauvaises têtes que le malheur ne corrige pas. Il indiqua à l'empereur une disposition qui aurait permis d'avoir les machines dont on se servait dans les jeux à la portée de l'amphithéâtre, et ajouta : « Quant aux sanctuaires des deux déesses, tu ne leur as pas donné assez de hauteur; si les déesses voulaient se lever, elles ne le pourraient pas. » Adrien, blessé de l'épigramme, envoya tuer Apollodore. C'est exactement ainsi qu'eût agi Néron, si l'on eût blâmé sa manière de déclamer ou de chanter. Quand on regarde attentivement la figure d'Adrien, on s'explique et ces amertumes contre ses rivaux et cette sanguinaire vengeance d'un bel-esprit piqué. Sa bouche, fine et mauvaise, s'entr'ouvre comme pour lancer un sarcasme à qui ne peut répliquer, ou pour répondre à un mot dur prononcé autrefois par une sentence de mort. Il y a au Capitole deux bustes d'Adrien, placés à côté l'un de l'autre, qui résument toute sa conduite avec les artistes : le premier sourit d'un air triomphant à ceux qui l'applaudissent, l'autre va dicter l'arrêt de mort de ceux qui l'ont critiqué.

De ce temple de Vénus et de Rome, dont on reconnaît très bien l'emplacement, il reste d'énormes colonnes, quelques très beaux ornemens et les deux sanctuaires adossés l'un à l'autre où étaient placées les statues des deux déesses. Vénus figurait là comme mère d'Énée et protectrice du peuple romain. On ne saurait nier que la disposition du double édifice, auquel on montait par deux étages de degrés, qu'entourait un portique immense soutenu par de magnifiques colonnes de granit dont on peut juger par celles qui gisent aujourd'hui sur le sol, on ne saurait nier que cette disposition ne fût heureuse et originale. Ce qui subsiste du temple de Vénus et de Rome atteste le goût et la magnificence d'Adrien; mais le meurtre d'Apollodore gâte tout.

Ce temple était vraisemblablement le plus grand de Rome. Toute la plate-forme avait cinq cents pieds en longueur, le temple lui-même

trois cent trente-trois. C'est à peu près la longueur de Sainte-Sophie et plus de la moitié de celle de Saint-Pierre. Le colossal envahit toujours de plus en plus l'architecture de l'empire. Un gouvernement qui ressemble aux gouvernemens de l'Orient appelle un art qui prend les dimensions de l'art oriental. La situation du temple de Vénus et de Rome était très bien choisie. D'un côté il dominait la Voie-Sacrée et le Forum, de l'autre il regardait le Colisée. Pour construire ce vaste édifice, on fut obligé de transporter le colosse de Néron; c'est alors qu'il fut placé devant l'amphithéâtre; on y employa vingt-quatre éléphans. La base du colosse se voit encore.

Pour se former une idée de l'activité d'Adrien par les monumens dont il fut l'auteur, il faudrait faire comme lui, sortir de Rome, parcourir le monde, aller visiter tour à tour chaque partie de l'empire romain, car Adrien était toujours en voyage, entraîné par une humeur inconstante et un esprit curieux; partout, on doit le reconnaître, il laissait des traces de sa présence : des aqueducs, des ponts, des fontaines, des édifices de toute sorte; à Athènes, le temple de Jupiter Olympien, qu'auprès du Parthénon l'on regarde à peine parce qu'il n'est que romain; à Nîmes, une basilique en l'honneur de Plotine, à laquelle il devait l'empire. Il restaurait un temple d'Auguste en Espagne et relevait le tombeau de Pompée en Égypte. A cet égard, Adrien marche d'un pas plus décidé dans la route que Trajan avait ouverte. Celui-ci avait commencé à s'occuper des provinces; son successeur les parcourut incessamment. Trajan était un provincial empereur, Adrien fut un empereur cosmopolite; mais Rome étant le seul théâtre de cette histoire, j'y retourne pour y chercher les œuvres et les souvenirs d'Adrien.

Il y répara et restaura beaucoup. On cite le Panthéon, les thermes d'Agrippa, le forum d'Auguste. A ce moment, les monumens se sont tellement multipliés à Rome, que désormais les réparations tiendront une grande place dans les ouvrages des empereurs, des plus mauvais comme des meilleurs, de Caracalla comme de Septime-Sévère. Adrien était un esprit vif et ardent qui avait toujours besoin de faire quelque chose, qui aimait à briller; puis il voulait séduire l'opinion, que les cruautés par lesquelles il inaugura son règne avaient soulevée : il voulait se faire absoudre en se faisant admirer. Il faut lui savoir gré de cette vanité où entrait quelque grandeur et de ce remords salutaire qui embellit Rome et l'empire. Du reste, si Adrien conserva et répara, il détruisit aussi. Il fit abattre, au grand regret de tout le monde, un théâtre que Trajan avait bâti dans le Champ-de-Mars, et si bien abattre, qu'on ne sait où était ce théâtre; il fit aussi démolir un pont que Trajan avait jeté sur le Danube. On voit là des marques du caractère jaloux d'Adrien, et il est permis d'en

signaler un autre indice dans une mesure que les modernes ont trop vantée, l'abandon des conquêtes de Trajan sur le Danube et sur l'Euphrate. De plus il y a dans les musées de Rome deux portraits qui accusent sa mémoire, celui de Sabine et celui d'Antinoüs.

Adrien fut soupçonné d'avoir empoisonné sa femme Sabine. Son union avec elle avait été l'origine de sa grandeur. Sabine, à en juger par ses bustes, avait, au plus haut degré, ce que nous appelons la distinction. Elle diffère en cela de sa mère Marciane et de sa sœur Matidie. Ces princesses, auxquelles on éleva des temples, ont une physionomie assez vulgaire : Matidie, l'air boudeur d'une petite provinciale. Sa mère Marciane, sœur de Trajan, a été louée par Pline pour sa candeur et sa simplicité; il a dit d'elle que c'était une personne *vraie* avant qu'on l'eût dit d'une femme célèbre : *illa tua simplicitas, tua veritas, tuus candor agnoscitur*. Tout cela se retrouve dans les bustes de la sœur de Trajan; mais, chez toutes ces femmes de l'honnête famille Ulpia, on ne découvre aucune élégance. Leur coiffure n'est pas tout à fait aussi laide que celle des princesses flaviennes, mais elle est encore bien singulière. C'est ce que Stace appelle un monticule de cheveux, *suggestumque comæ*, et que Juvénal a décrit quand il montre les femmes romaines construisant, étage par étage, l'édifice élevé de leur coiffure. Sabine abuse moins que sa mère et sa sœur de cette mode bizarre. C'était évidemment une personne de goût (1), aimant l'esprit; elle s'entourait d'une société familière dans laquelle se trouvaient des hommes de lettres, à en juger par l'historien Suétone, qui en faisait partie. Ils furent punis par Adrien à cause de cette intimité, qu'il n'avait pas permise. Ces paroles de Spartien montrent qu'Adrien ne reprochait rien de grave à Sabine, et que c'était à ses yeux un tort d'étiquette, tout au plus de légèreté. Il se plaignait qu'elle fût d'un caractère chagrin et rude, *morosa et aspera*. L'expression des traits de Sabine dément l'imputation d'Adrien. Cependant il est possible que cette bouche fine et fière ait quelquefois laissé échapper une irritation que la conduite de son époux justifiait. Du reste, elle l'accompagnait dans ses voyages, au moins elle fit avec Adrien celui d'Égypte, car on lit le nom de Sabine sur une des jambes du colosse d'Aménophis, parmi ceux des curieux venus là pour entendre le son que rendait, au lever du soleil, cette statue, à laquelle les Grecs avaient donné le nom du héros homérique Memnon. Si la figure ingrate de la fille de Titus augmente les torts de Domitien, la noble et spirituelle beauté de Sabine rend plus inexcusable encore chez Adrien un égarement qu'il faut

(1) Une statue du Vatican la représente dans un costume qui serait bien étrange pour nous, mais qui ne l'était point tant à Rome, avec une de ces tuniques presque transparentes dont parlent Horace et Juvénal.

bien rappeler, car comment parler à Rome des images célèbres qui se rapportent à son règne sans nommer Antinoüs?

C'est un mortel étrange que ce Bythinien, à la figure belle et sombre, dont Adrien fit un dieu après l'avoir laissé mourir pour lui avec un dévouement qui relève un peu cette honteuse mémoire. Dion raconte qu'Adrien ayant besoin pour ses enchantemens, car il avait aussi des prétentions à la magie, de l'âme d'un suicidé, Antinoüs s'immola pour lui fournir ce qu'il cherchait. La reconnaissance de l'empereur n'eut point de bornes. Un astre nouveau s'étant montré alors dans le ciel, il déclara que c'était l'âme d'Antinoüs qui apparaissait au firmament, appela de son nom une ville d'Égypte, Antinopolis, et, dit Dion Cassius, remplit le monde de ses images. Il y en a plusieurs à Rome qui sont célèbres. Je n'y comprends point le prétendu Antinoüs du Belvédère, qui est très certainement un Mercure; je parle de l'Antinoüs du Capitole, du magnifique buste en bas-relief de la villa Albani, du buste colossal de la salle ronde au Vatican, de l'Antinoüs qui est au musée de Saint-Jean de Latran. Antinoüs est souvent représenté avec un caractère idéal et des attributs divins qui rappellent son apothéose : à Saint-Jean de Latran, en Bacchus jeune; au Capitole, en Adonis, selon M. Braun (1). L'idéal nous est fort nécessaire pour nous faire accepter le favori d'Adrien divinisé.

Il est naturel qu'Antinoüs, qui s'était, disait-on, précipité dans le Nil, ait été représenté sous les traits d'un dieu égyptien. Dans une statue placée maintenant au Musée-Grégorien, le sculpteur a su combiner avec une habileté très remarquable l'art égyptien et l'art grec, dont le caractère est si différent, et, malgré cette différence, les marier et les fondre en un tout harmonieux. La figure conserve quelque chose de la raideur obligée et de la pose hiératique des statues égyptiennes, et cependant le sentiment de la nature et de la vie s'y montrent visiblement. La physionomie triste d'Antinoüs sied bien à un dieu d'Égypte, et le style grec emprunte à ce reflet du style égyptien une grandeur sombre.

Dans la salle du Vatican où est cet Antinoüs, on a rassemblé un certain nombre de statues, la plupart du temps d'Adrien, qui n'ont pas, à mes yeux, le même mérite, mais qui sont toutes des traductions de l'art égyptien en art grec. L'alliance, la fusion de la sculpture égyptienne et de la sculpture gréco-romaine est un des traits les plus saillans de ce cosmopolitisme si étranger à d'anciennes traditions nationales, et dont Adrien, par ses voyages, ses goûts, ses monumens, fut la plus éclatante manifestation. L'invasion de l'art

(1) La mort vient d'enlever ce savant, que rendent si regrettable sa fin prématurée, des travaux très variés, parmi lesquels se placent au premier rang sa *Mythologie de l'Art* et son ouvrage sur *les Musées et les Ruines de Rome*, enfin une ardeur infatigable d'âme et d'étude difficile à remplacer.

égyptien, qui eut lieu sous son règne, est comme le dernier terme de ce long effort de l'Égypte pour pénétrer dans la civilisation européenne, effort dont l'origine se perd dans les âges antiques, et dont c'est peut-être l'occasion de tracer rapidement l'histoire.

Si haut qu'on remonte le passé, on trouve l'Égypte à l'horizon de la Grèce, comme un astre levé depuis longtemps et entouré de nuages, comme un vieux monde antédiluvien dont on a une vague tradition, et qui inspire un certain respect. L'Égypte était pour la Grèce ce qu'était pour les hommes du moyen-âge l'antiquité classique entrevue à travers la nuit des temps barbares et un peu ce qu'étaient pour eux les souvenirs bibliques. On croyait qu'il y avait eu aux bords du Nil une civilisation qui avait précédé la civilisation grecque et d'où elle était en partie venue, que là était l'origine des sciences et des arts. L'Égypte pour les Athéniens du temps de Platon, c'était l'antiquité; c'était aussi l'Orient, berceau des mythes et des mystères. Jusqu'à quel point les Grecs s'exagéraient-ils ce qu'ils devaient à l'Égypte? C'est ce qui n'est pas encore bien éclairci; mais ils pensaient lui devoir beaucoup.

L'art grec et l'art égyptien se rencontrèrent avant qu'Alexandrie eût été fondée, et quand il n'y avait de grec en Égypte que la colonie de Naucratis; déjà sous Nectanebo, un peu avant Alexandre, l'art hellénique avait atteint et modifié le vieil art égyptien, et Rome fournit de cette antique influence un curieux exemple dans deux lions de basalte (1), sur la base desquels on lit écrit en hiéroglyphes le nom du roi Nectanebo. Dans cette sculpture bien égyptienne, on sent déjà le souffle de l'art grec. La pose de ces lions est la pose raide et monumentale des lions à tête humaine de Louxsor; la crinière est encore de convention, mais la vie est exprimée, les muscles sont accusés avec un soin et un relief que la sculpture purement égyptienne n'a pas connus.

Ce fut dans Alexandrie, ville égyptienne gouvernée par des rois grecs, ville grecque sur la terre d'Égypte, que se trouvèrent décidément en présence les deux civilisations et les deux arts. Les civilisations ne se mêlèrent point, ni les littératures. Les Égyptiens demeurent Égyptiens, et les Grecs, Grecs. Quoi qu'on en ait dit, en philosophie l'école d'Alexandrie est purement grecque, ou du moins très peu orientale. Théocrite et Callimaque ignorent la langue et l'écriture de l'Égypte, et les prêtres égyptiens continuent de tracer des hiéroglyphes sans se soucier qu'il y ait au monde un Homère ou un Hérodote; mais dans l'art il n'en est pas tout à fait de même, et chose singulière, la présence de l'art grec, qui partout ailleurs,

(1) Ces lions ornaient la fontaine de l'*Acqua Felice*, sur la place *dei Termini*. On les a transportés dans le Musée-Grégorien.

à Rome par exemple, est une cause de perfectionnement, un principe de beauté, est en Égypte une cause de décadence, un principe de laideur. La statuaire égyptienne et la sculpture hiéroglyphique du temps des Ptolémées se reconnaissent tout d'abord à leur infériorité, quand on les compare à ce qu'elles étaient sous les pharaons. Je ne reviendrai pas sur les causes de cette anomalie. J'ai eu l'occasion de les indiquer en passant dans une autre partie de ces études; mais on peut constater le fait sans sortir de Rome, en allant regarder successivement les admirables hiéroglyphes de l'obélisque de Thoutmosis III qui décore la place de Saint-Jean-de-Latran, et ceux qui datent du temps des Ptolémées, au Musée-Grégorien.

Quand l'Égypte fut devenue province romaine, les Romains se trouvèrent en contact avec elle, et la sculpture qu'ils avaient reçue des Grecs fut appliquée au bout d'un certain temps, et surtout sous Adrien, à reproduire à sa manière les types égyptiens. J'en ai déjà dit un mot à propos d'une statue d'Antinoüs : j'y reviendrai tout à l'heure; mais il faut auparavant indiquer quelles avaient été avant cette époque les importations de l'art égyptien à Rome et ses influences.

D'abord l'Égypte put influer indirectement sur les Romains par l'intermédiaire des Étrusques. Les Étrusques, les premiers maîtres des Romains, étaient entrés avant eux en relation avec l'Égypte. Pour la retrouver presque à chaque pas, il suffit de parcourir le musée étrusque du Vatican. La fleur de lotus y reparaît sans cesse dans les ornemens des vases en terre et en bronze. La porte du tombeau étrusque dont on a eu l'heureuse idée de placer dans ce musée un *fac simile* exact est une porte égyptienne aussi bien que les portes des tombes qui existent dans plusieurs parties de l'ancienne Étrurie. Toujours dans le même musée, les peintures copiées des sépulcres de Tarquinii offrent une scène funèbre parfaitement semblable à celles qui sont représentées dans l'intérieur des tombes égyptiennes. Parmi les ornemens sacerdotaux trouvés dans un tombeau étrusque à Cervetri, et qu'on admire dans la vitrine centrale du Musée-Grégorien, on reconnaît des figures dont la ressemblance avec certaines figures symboliques égyptiennes est trop grande pour être fortuite, entre autres des femmes avec de grandes ailes éployées qui descendent jusqu'à leurs pieds. Enfin des scarabées, sur lesquels se lisent de véritables hiéroglyphes, achèvent de prouver les communications de l'Étrurie et de l'Égypte, comme les vases, les portes, les peintures sépulcrales, les bijoux étrusques rendent indubitable l'action de l'art égyptien sur l'art étrusque.

Outre ce qui a pu venir de l'Égypte aux Romains par cette voie indirecte, eux-mêmes ont conquis et gouverné ce pays après les

Grecs. Quels produits de l'art égyptien a introduits dans Rome cette conquête?

Les Romains ne daignèrent prendre aux Égyptiens que leurs obélisques. Ces fortes masses de granit leur plaisaient. Ils s'en servirent pour décorer leurs cirques, une fois pour orner une sépulture impériale, une autre fois pour fournir une grande aiguille à un cadran solaire, une autre enfin pour simuler le mât du vaisseau dont ils avaient donné la forme à l'île Tibérine. Outre les obélisques enlevés à l'Égypte, les Romains en commandèrent pour leur propre compte, comme le prouve celui de la place Navone, que j'ai mentionné, et qui porte écrit en caractères hiéroglyphiques les noms des Flaviens. Quant aux statues égyptiennes, les Romains ne semblent pas s'en être souciés beaucoup. Celles qu'on a trouvées à Rome provenaient en général des temples consacrés à des divinités égyptiennes, et y avaient été apportées avec le culte de ces divinités par suite de l'invasion de la religion d'Isis et de Serapis, invasion tantôt combattue, et tantôt tolérée, dont je ferai plus tard l'histoire (1).

Au temps d'Adrien, la sculpture égyptienne fut l'objet d'une plus grande faveur. Adrien en goûta le mérite, grâce à son éclectisme universel, et par son ordre ou pour lui plaire, les artistes firent de l'égyptien comme ils faisaient du grec. On a rassemblé dans une salle du Musée-Grégorien une collection de ces contrefaçons romaines de la sculpture de l'Égypte. Sauf l'Antinoüs dont j'ai parlé, les produits de cette sculpture d'imitation, bien que datant d'une époque encore brillante de l'art romain, ne sauraient le disputer à leurs modèles. Pour s'en convaincre, il suffit de les comparer aux statues vraiment égyptiennes qui remplissent une salle voisine. Dans celles-ci, la réalité du détail est méprisée et sacrifiée; mais les traits fondamentaux, les linéamens essentiels de la forme sont rendus admirablement. De là un grand style, car employer l'expression la plus générale, c'est le secret de la grandeur du style, comme a dit Buffon. Cette élévation, cette sobriété du génie égyptien ne se retrouvent plus dans les imitations bâtardes du temps d'Adrien. Les divinités de l'Égypte n'ont pas plus conservé leurs types que leurs attributs. En voulant singer l'égyptien, on tombe dans la raideur sans arriver au sublime, et au lieu de quelque chose de puissant et d'expressif, on produit quelque chose d'insignifiant et de mort : copies effacées où disparaissent dans la sécheresse et la froideur la grandeur sévère et la vie énergique, bien qu'enveloppée, de la statuaire égyptienne.

Tel fut l'art égyptien à Rome sous Adrien. L'art grec, ce modèle

(1) Parmi ces statues, il faut signaler les lions qui gardent l'escalier du Capitole, et qui, bien différens de ceux dont j'ai parlé, quoique très beaux aussi, sont purement égyptiens.

constant et jamais égalé de l'art romain, ne pouvait manquer d'être de mode à une époque où, selon l'expression de Juvénal, Rome était devenue une ville grecque, et sous un empereur qu'on appelait dans sa jeunesse *le petit Grec,* on devait chercher à le reproduire; mais la sculpture du temps d'Adrien se reconnaît à je ne sais quoi de poli, de glacé, qui est à Phidias ce que Fléchier est à Bossuet.

Adrien était dans toute la force du mot un touriste. Je l'ai dit, il y avait en lui de l'homme moderne. Sa curiosité était infatigable; il voulait tout voir et tout lire sur ce qu'il avait vu. Je ne sais nul autre personnage dans l'antiquité dont on ait raconté qu'il avait gravi une montagne pendant la nuit pour aller voir un lever de soleil. Or c'est ce qu'Adrien fit deux fois : l'une de ces deux ascensions était celle de l'Etna, que nous tous qui avons été en Sicile devions faire après lui. Cette passion pour les lieux célèbres qui nous pousse à travers le monde, sans autre but que d'aller voir ce dont nous avons entendu parler, cette passion toute moderne inspira à l'empereur Adrien la pensée de rassembler dans sa villa de Tivoli des imitations et des souvenirs de ce qui l'avait le plus frappé dans ses voyages, et surtout dans son voyage d'Athènes. Athènes était pour les Romains ce que Rome est pour nous. On voyait dans cette villa le Pœcile, le Prytanée, l'Académie d'Athènes et aussi le temple de Sérapis, à Canope. Adrien y avait placé la vallée de Tempé et jusqu'à la région fabuleuse des enfers. C'était un peu comme le palais de Sydenham, où l'on passe de la cour égyptienne à la cour grecque et à la cour mauresque. On reconnaît encore plusieurs de ces reproductions savantes : le Pœcile avec son double portique, le bassin sur lequel on imitait les fêtes de la ville égyptienne de Canope. M. Canina pensait que les principaux monumens imités dans la villa d'Adrien étaient disposés de manière à rappeler la situation relative des monumens originaux dans la ville d'Athènes; mais il ne faut pas y chercher, je crois, une imitation trop fidèle. Spartien dit qu'Adrien *donna des noms célèbres* aux différentes parties de sa villa, ce qui n'indique point l'intention d'une reproduction exacte. La vallée de Tempé et surtout les enfers ne pouvaient être bien ressemblans.

Aujourd'hui ces imitations, alors modernes, de ce qui était déjà des antiquités sont devenues des antiquités à leur tour. Les curieux vont visiter la villa Adriana comme Adrien était allé visiter Canope ou le Pœcile. Grâce à lui, on trouve réunis dans un petit espace des débris qui rappellent un double passé. Ces débris, entremêlés de grands arbres et dominés par les montagnes de la Sabine, forment un ensemble plus pittoresque et plus poétique, je pense, qu'au temps d'Adrien. Ce qu'il y avait d'artificiel dans cette collection de copies et d'étiquettes a disparu. Les détails savans se perdent dans une émotion de ruines qui enveloppe tout d'un charme

mélancolique et indéfinissable. Enfin ce besoin de rassembler ainsi des souvenirs empruntés à divers climats et à plusieurs âges, qui a donné naissance à la villa Adriana, fait comprendre comment, tandis que s'en allait l'énergique sentiment de la vieille patrie romaine, commençait à poindre dans les âmes ce sentiment collectif qui devait embrasser l'humanité. Chez Adrien, c'était seulement un intérêt d'imagination, un amusement égoïste de la curiosité qu'on ne saurait confondre avec la sympathie universelle, mais qui l'annonçait.

Voici une bien remarquable justice de la Providence. « Après ses voyages, Adrien, dit Aurélius Victor, voulut se retirer dans sa villa pour jouir de tout ce qu'il y avait fait. » Il ne méritait pas d'en jouir, car, repris par la cruauté qui marqua les commencemens de son règne, il avait fait périr encore deux hommes innocens, et il trouva dans sa villa, œuvre de sa vie, résumé de ses voyages, espoir de ses dernières années, la malédiction d'une de ses victimes qui l'y attendait et le supplice de ne pouvoir mourir. Ceci mérite d'être raconté.

Adrien avait commencé à souffrir de la maladie qui devait lui être fatale, quand il fit mettre à mort un vieillard de quatre-vingt-dix ans, Servianus, avec son petit-fils Fuscus, qui en avait dix-huit. On ne voit pas ce qui put porter Adrien à cette cruauté, à moins qu'il ne se souvînt après trente ans que Servianus avait fait connaître autrefois à Trajan les désordres de son neveu et ses dettes. Ce serait une bien longue rancune; mais le meurtre d'Apollodore montre qu'Adrien était rancunier. Quand on alla égorger Servianus, le vieillard se fit apporter du feu, et ayant brûlé quelque encens, il s'écria : « Dieux immortels! témoins de mon innocence, je ne vous demande qu'une chose, c'est qu'Adrien, quand il le voudra, ne puisse mourir! » Servianus fut exaucé, et ce fut dans sa villa de Tivoli qu'Adrien, arrivé à un état qui lui rendait la vie insupportable, éprouva le genre de châtiment qu'avaient appelé sur lui les dernières paroles de Servianus.

Citons Dion Cassius, qui avait vu une lettre d'Adrien dans laquelle il disait quel tourment c'est de désirer la mort en vain. Adrien était atteint d'un double mal, l'hydropisie et des pertes de sang continuelles. Il crut s'être guéri par des sortiléges, mais bientôt l'eau revint, le sang recommença à couler, et comme « son état allait empirant et qu'il éprouvait une mort de chaque jour, il voulut mourir et il implora souvent le poison et le glaive; mais il ne put obtenir de personne qu'on lui obéît, bien qu'il promît des richesses et l'impunité. Alors il envoya chercher Mastor, un barbare de la nation des Iazyges qui, ayant été pris à la guerre, lui était utile dans ses chasses à cause de son courage et de sa force; par offres et menaces, il décida cet homme à lui promettre qu'il le tuerait, et il marqua au-dessous de sa mamelle gauche, avec certaine couleur, un lieu que son

médecin Hermogène lui avait désigné, afin qu'étant frappé là mortellement, il pût expirer sans souffrir. Et cela même n'ayant pu lui réussir, car Mastor, troublé de ce qu'il allait faire, s'était enfui plein de terreur, Adrien gémit amèrement sur cette maladie et sur son impuissance à recevoir la mort, lui qui avait pu la donner aux autres.»

Adrien languit quelque temps encore dans la villa qui vit ce long supplice, et dont le charme ne put l'adoucir : supplice mérité, que retracent les beaux débris de cette villa, aujourd'hui en ruines, parmi lesquels croissent de grands cyprès, et que rappellent aussi les portraits d'Adrien. Sa bouche, qui avait dicté d'homicides arrêts, semble encore s'entr'ouvrir pour laisser passer le sang qui devait l'inonder à ses derniers momens. Cette mort, semblable à celle que la tradition attribue à Charles IX, lui aussi ami des arts et faisant des vers, cette mort fut celle de l'aimable Adrien. Le sénat, toujours courageux contre les empereurs défunts, refusait de décerner à celui-ci les honneurs divins; il ne les accorda qu'aux larmes d'Antonin et aux menaces des soldats. Les cendres de l'empereur mort à Baies, qui avaient été déposées provisoirement dans une villa de Cicéron, furent apportées à Rome et placées dans le mausolée colossal qu'Adrien avait fait construire pour les recevoir.

Sauf le temple de Vénus et de Rome, conçu dans sa vanité d'artiste et comme un défi adressé à Apollodore, Adrien n'a point élevé à Rome de monument qui eût un but d'utilité publique, point d'aqueduc, point de basilique, de bibliothèque, de forum, comme Trajan. Presque tout ce qu'il bâtit, il l'a fait dans un sentiment personnel; j'en excepte le temple de Trajan et celui de Plotine; il ne pouvait du reste se dispenser de cet acte de reconnaissance, quand il en érigeait à sa tante Marciane, à sa cousine Matidie, à toutes les femmes de sa famille, excepté à Sabine, son épouse. Son mausolée était une œuvre d'orgueil et d'égoïsme : il voulut, comme Auguste, reposer dans une de ces gigantesques sépultures de l'Orient. Il avait dû voir dans ses voyages la fameuse tombe de Mausole, une des sept merveilles du monde. Le mausolée d'Adrien était encore un souvenir et une reproduction d'un édifice célèbre, comme les constructions de sa villa.

Le pont qu'il bâtit fut entrepris aussi dans une pensée purement personnelle. Tout à côté était le pont triomphal qui conduisait à la voie Aurélia; le sien, inutile au public, ne conduisait qu'à son tombeau : c'est le pont qu'on traverse pour aller à Saint-Pierre; à une arche près, qui est moderne, rien n'y a été changé que les parapets. Les anges du Bernin ont remplacé des statues probablement d'un meilleur goût qui le décoraient. Les autres ponts de la Rome antique n'ont pas été aussi bien conservés; mais chaque pont de la Rome moderne correspond à l'un d'entre eux, et même, quand on a établi un pont en fil de fer, on lui a donné pour base les piles du Ponte-Rotto,

élevé au moyen âge sur les fondemens du *pons Palatinus,* qui fut achevé sous la censure de Scipion l'Africain. Scipion l'Africain et un pont en fil de fer, voilà de ces contrastes qu'on ne trouve qu'à Rome! De même les trois aqueducs qui abreuvent la ville sont trois aqueducs antiques réparés; les routes d'aujourd'hui suivent la plupart du temps le tracé d'une voie romaine; dans l'intérieur de Rome, sans parler du Corso, que nous savons être la voie Flaminienne, plus d'une rue moderne marque la direction d'une rue antique, comme plusieurs églises indiquent la place d'un temple. Rome, qui a tant changé d'aspect, est pourtant, à quelques égards, la Rome d'autrefois. Il en est surtout ainsi pour les voies de communication, ce qui se continue le mieux à travers les siècles par l'habitude de passer au même endroit.

Du reste, il fallait bien qu'Adrien songeât à se donner une sépulture. Le mausolée d'Auguste était rempli, et il ne se souciait pas d'aller en intrus dans le temple des Flaviens remplacer Domitien.

L'œuvre d'Auguste fut surpassée par son imitateur. Le soubassement du mausolée d'Adrien est un carré dont chaque côté a presque un tiers de plus que celui du mausolée d'Auguste. On a appelé au moyen âge tout l'édifice *la masse d'Adrien* (*la mole d'Adriano*). C'est en effet une masse imposante que cette énorme tour sur laquelle l'œil s'arrête toujours avec admiration, soit qu'on la voie s'élevant sévère et majestueuse au-dessus du lit profond où coulent les eaux jaunes du Tibre, prêtes à s'enfoncer tortueuses entre les rives abruptes que garnissent des maisons noires et délabrées, soit qu'aperçue d'un autre côté, au bout de grands prés sauvages, elle dessine, en regard du dôme de Saint-Pierre, sa silhouette robuste sur le ciel enflammé du couchant. Et cependant nous n'avons aujourd'hui que le squelette du monument : quand au VIe siècle Procope le vit encore dans toute sa magnificence, il était revêtu de marbre de Paros, entouré de colonnes, et une saillie circulaire portait des statues admirables au dire de l'historien; on peut en juger par le faune Barberini, qui orne maintenant la belle collection de Munich. Procope vit les premières mutilations de cet édifice, déjà devenu une forteresse, ce qu'il n'a pas cessé d'être jusqu'à nos jours : les troupes grecques qui le défendaient lancèrent des statues sur les assaillans; ces assaillans étaient des Goths. Ce ne furent pas les Goths qui furent les barbares ce jour-là.

On a dit que le buste colossal d'Adrien, conservé au Vatican, est un fragment de la statue impériale qu'on suppose avoir été placée au sommet de l'édifice, de même qu'une statue d'Auguste se dressait au faîte de son mausolée; mais il me semble que cette statue d'Adrien n'eût pas été en rapport avec le monument (1). D'ailleurs il paraît

(1) Elle était dans la niche placée à l'entrée du mausolée.

bien que celui-ci était surmonté par la *pigna*, cette énorme pomme de pin en bronze qu'on voit dans les jardins du Vatican. L'emploi d'une pomme de pin pour décorer un tombeau n'a rien d'extraordinaire; la pomme de pin formait l'extrémité du thyrse bachique. Un tel ornement rappelait le culte de Bacchus et les mystères où ce dieu jouait un rôle funèbre. J'ai signalé ailleurs le sens des bacchanales représentées sur les tombeaux, et qui font allusion à la vie future révélée dans l'initiation à ces mystères.

Ceci rend raison de cette célèbre *pigna* qu'au moyen âge l'on avait placée à l'entrée de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, comme on le voit dans une curieuse peinture de l'église de Saint-Martin; elle avait frappé Dante, qui lui compare la tête d'un géant. Ceux qui avaient mis là ce symbole bachique en ignoraient le sens païen; cela n'était pas toutefois aussi singulier que de figurer, comme on a fait au xve siècle, des sujets mythologiques, tels que l'aigle enlevant Ganymède et Jupiter en cygne auprès de Léda, sur la grande porte en bronze de Saint-Pierre, où l'on peut s'en édifier encore. Il semble au moins qu'une telle tolérance aurait dû rendre moins sévère pour quelques nudités beaucoup plus innocentes qu'un zèle bien grand et un peu tardif a fait, dans ces dernières années, voiler par d'affreux et ridicules petits jupons.

L'intérieur du mausolée d'Adrien était massif, sauf deux chambres sépulcrales, les corridors inclinés qui y conduisaient et les soupiraux; c'est exactement la même disposition que dans la grande pyramide d'Égypte, où il n'y a non plus que deux chambres sépulcrales avec quelques vides au-dessus pour diminuer la pesée de l'énorme amoncellement, des corridors et des soupiraux traversant cette masse et destinés à renouveler l'air, — analogie des pyramides avec ces grands monumens funèbres, et preuve nouvelle que les pyramides étaient des tombeaux. A côté de la *pigna*, dans le jardin du Vatican, sont deux paons en bronze qui proviennent également du mausolée d'Adrien. Je pense qu'ils y avaient été placés en l'honneur des impératrices dont les cendres devaient s'y trouver. Le paon consacré à Junon était le symbole de l'apothéose des impératrices, comme l'oiseau dédié à Jupiter, celui de l'apothéose des empereurs, car le mausolée d'Adrien n'était pas pour lui seul, mais, comme avaient été le mausolée d'Auguste et le temple des Flaviens, pour toute la famille impériale. Des inscriptions placées à l'extérieur indiquaient les noms de ceux dont les restes avaient été déposés dans le mausolée. Ces inscriptions existaient encore à la fin du xvie siècle; le pape Grégoire XIII les fit arracher, et employa le marbre des tablettes à décorer Saint-Pierre. Détruire des inscriptions pour avoir quelques morceaux de marbre de plus, c'est vraiment une des plus

grandes barbaries qu'on puisse commettre, surtout aux yeux d'un *membre de l'Académie des inscriptions*. Les papes qui ont placé tant d'inscriptions à tous les coins de Rome auraient au moins dû respecter celles que l'antiquité a laissées.

Un pèlerin allemand du moyen âge a recueilli les épitaphes des divers personnages de la famille des Antonins qui ont pris successivement place dans le mausolée d'Adrien : injustice du hasard ! celle de Marc-Aurèle avait péri, celle de Commode était conservée.

Le mausolée d'Adrien a, dans les temps modernes, une histoire encore plus importante et plus longue que le Colisée. Depuis le ve siècle, ce tombeau gigantesque a été la forteresse de Rome. Bélisaire la défendit contre les Goths. Au xe siècle, elle fut occupée par Théodora et Marozia, ces femmes qui donnaient la papauté comme Plotine donnait l'empire, et par Crescentius, ce précurseur de Colà Rienzi, qui, quatre siècles plus tôt, rêva aussi la résurrection de la république romaine. Clément VII y a été assiégé par les troupes de Charles-Quint, et, si l'on en croit Benvenuto Cellini, de là fut tiré par lui le coup qui termina les jours du connétable de Bourbon. Aujourd'hui le monument que se disputèrent tous les chefs des factions romaines au moyen âge est un corps-de-garde français; dépouillé de tout caractère historique, il a perdu même le privilége d'être le théâtre de la girandola, ce feu d'artifice qu'on tire le lendemain de Pâques, et qui, éclairant par intervalles cette masse sombre et faisant resplendir les noires eaux du Tibre, produisait un effet que rien ne peut remplacer. Le sommet de la ruine antique est déshonoré par une habitation moderne : au-dessus des créneaux dont le moyen âge l'avait hérissée, on aperçoit un cadran d'horloge entre des persiennes. Elle a perdu son nom dans l'usage ordinaire et s'appelle le château Saint-Ange à cause de la statue de bronze érigée en mémoire de l'archange Michel, qui de là, pendant une peste, apparut un jour au pape saint Grégoire, remettant son glaive dans le fourreau pour avertir que la contagion allait cesser; légende poétique, mais moins belle que les paroles du général français qui, sommé de se rendre, répondit : Je me rendrai quand l'ange de bronze remettra son épée dans le fourreau. De tous ces souvenirs, le plus touchant est celui des deux premiers Antonins, dont les cendres ont consacré le mausolée d'Adrien. Chaque fois que les yeux s'arrêtent sur le plus grand des édifices romains encore debout dans son entier, on se félicite qu'il soit resté un pareil monument de la mémoire de ces deux hommes, mémoire la plus pure et la plus sainte qu'il ait été donné à des souverains de léguer aux hommages de l'histoire et aux bénédictions du genre humain.

J.-J. Ampère.

LE ROMAN

EN 1857

L'écrivain sincère qui veut dire franchement ce qu'il pense des œuvres de son temps est placé dans une condition singulière. S'il s'occupe des hommes célèbres, des poètes, des historiens, dont la renommée est consacrée depuis longtemps, et se permet de parler d'eux avec une entière liberté, on l'accuse d'irrévérence, et parfois même on le traite d'impie. Ceux mêmes qui tout bas lui donnent raison sont les premiers à le blâmer tout haut. Pour donner à leur colère plus de grandeur et d'autorité, ils invoquent au besoin l'amour de la patrie. — Ce n'est donc pas assez d'avoir contre nous l'injustice de l'étranger? Vous n'attendez pas que les nations voisines décrient nos grands hommes, vous leur donnez le ton. Étrange manière d'aimer, d'honorer son pays! — Cette accusation ridicule trouve de nombreux échos, et la foule ignorante finit par croire que discussion franche est synonyme de méchanceté. Ceux qui signalent les faiblesses des grands hommes répondraient en vain qu'ils les signalent dans l'intérêt de la génération nouvelle, et que la sincérité dans le blâme se concilie très bien avec l'admiration. Cet argument ne leur réussit guère. Tout à l'heure on les accusait de méchanceté, maintenant on les accuse d'hypocrisie. Pour admirer les belles œuvres du génie, il faut posséder un cœur généreux, et la pratique de la discussion tarit la source des grandes pensées chez ceux mêmes que le ciel avait le plus heureusement doués. Toute admiration qui n'est pas absolue est une admiration mensongère. Ceux qui ont voué leur vie à ce vilain métier qu'on nomme la critique ont parfois recours à l'éloge pour se faire pardonner leurs méchans quolibets. Comme ils désespèrent de trouver chez le lecteur la sécheresse d'âme où ils

se complaisent, avec une perfidie qu'on ne saurait flétrir trop sévèrement, ils feignent l'émotion, l'attendrissement, ils font semblant d'éprouver des sentimens qu'ils n'ont jamais connus, et le lecteur crédule se laisse abuser par quelques lignes de louange au point d'ajouter foi à la sincérité du blâme. Dieu merci, les grands hommes ont fait justice de cette odieuse comédie, leurs amis ont le mot d'ordre, et les yeux de la foule sont à tout jamais dessillés. Il est défendu de parler librement des écrivains célèbres ou illustres. Quand ils se trompent, il faut se taire sous peine de passer pour un mauvais citoyen. Le génie a ses priviléges, et quiconque s'avise de les contester est montré au doigt comme un envieux pour qui le bonheur d'autrui est une douleur cuisante. Le silence est donc le seul moyen de vivre en paix, d'échapper à la colère des illustres et de leurs courtisans.

S'occupe-t-on des talens nouveaux, qui n'ont pas encore conquis la même renommée, on s'expose à des reproches d'un autre genre. Si les écrivains dont les moindres pages sont lues avidement prétendent se dérober à la discussion en invoquant l'inviolabilité du génie, les talens nouveaux, qui redoutent le silence, ne pardonnent pas la sévérité. Que la critique se taise, ils diront qu'elle ne comprend pas sa mission, qu'elle oublie le premier de ses devoirs, qu'elle néglige d'encourager ceux qui essaient de se frayer une voie nouvelle. Sans doute l'indulgence serait plus commode pour ceux qui écoutent et pour ceux qui parlent; mais quel profit les talens nouveaux recueilleraient-ils de paroles emmiellées? Ils croiraient avoir touché le but et se laisseraient aller à la paresse; la renommée leur échapperait, ils se plaindraient de leur obscurité, et s'aviseraient trop tard des dangers de l'indulgence. Il faut donc, à l'égard des talens nouveaux, tempérer la louange par les avertissemens : c'est la seule manière de les encourager utilement; mais la chose est si vraie, que les écrivains qui débutent refusent d'en convenir. Ils ont pris la plume pour devenir célèbres, et s'ils réclament la discussion, c'est uniquement pour réaliser leur projet. Ce qu'ils demandent, c'est un hymne, une fanfare en l'honneur de leurs premiers essais. Quant aux conseils, ils seraient assez mal venus. C'est une denrée depuis longtemps dépréciée, comme diraient les économistes, car l'offre dépasse la demande. Pour accepter des conseils, il faut posséder une vertu qui n'est pas prônée parmi nous, la modestie. A voir le train que suivent les choses, le sens de ce mot sera bientôt perdu. Douter de soi-même, n'est-ce pas inviter à partager ce doute injurieux? Marcher d'un pas ferme et résolu vers un but ignoré ou défini, n'est-ce pas la méthode la plus sûre pour inspirer sympathie et confiance? En présence d'une théorie si bien accréditée, que signifie la discussion

indépendante, aussi étrangère à l'envie qu'à la complaisance? Elle n'a guère plus de valeur qu'une cinquième roue pour un carrosse. Si nous prenions au sérieux la méthode accréditée, pour ne pas blesser les talens nouveaux qui ont l'épiderme tendre, nous éviterions d'en parler. Heureusement cette théorie, séduisante pour l'orgueil, n'est pas universellement acceptée par la génération nouvelle; elle rencontre des incrédules parmi ceux mêmes qui n'ont pas encore conquis la célébrité. La présomption n'a pas envahi tous les cœurs. Douter de soi-même est encore un mot compris de quelques intelligences. Parmi les jeunes écrivains, il s'en rencontre qui souhaitent, qui appellent les conseils, et leur petit nombre ne doit pas nous décourager : nous pouvons du moins espérer que nos paroles ne seront pas perdues.

La critique la plus sincère, la plus bienveillante ne réussit pas à susciter des œuvres nouvelles : c'est une vérité depuis longtemps démontrée; cependant la discussion n'est pas aussi inutile qu'on se plaît à l'affirmer. Si elle n'agit pas directement sur les écrivains, qui trop souvent la dédaignent et refusent d'en tenir compte, elle agit sur le public, elle modifie, elle réforme le goût, et ceux mêmes qui la traitaient comme un vain assemblage de paroles s'inclinent à leur insu devant la discussion, quand la faveur se retire des œuvres d'abord prônées avec fracas, et dont l'indigence est devenue manifeste. D'ailleurs, dans la critique comme dans les autres applications de l'intelligence, le temps joue un grand rôle, et pour peu qu'on porte ses regards en arrière, on s'aperçoit que le mouvement littéraire de ces vingt-cinq dernières années n'a pas été purement spontané. Si l'expansion de l'imagination a pris la meilleure part de l'attention, la résistance que les doctrines nouvelles ont rencontrée parmi les spectateurs et les lecteurs lettrés est un fait réel, aussi évident que l'expansion même de l'imagination. Si le public sait aujourd'hui que le théâtre moderne de la France n'a pas la même valeur que le théâtre anglais du XVIe siècle, le théâtre espagnol du XVIIe, le théâtre allemand du XVIIIe et du XIXe, la critique a bien quelque chose à revendiquer dans cette notion aujourd'hui populaire. Ceux qui se plaignent de la vivacité des argumens à l'aide desquels leurs œuvres ont été battues en brèche s'abusent étrangement. Si la lutte se fût engagée avec moins d'ardeur, leur nom n'aurait pas acquis l'importance qu'il garde encore aujourd'hui. Les œuvres qui font trop vite leur chemin sont rarement appelées à une longue durée. La résistance est pour la force vraie ce que l'air des montagnes est pour les poumons capables de se dilater librement. Quant aux œuvres qui ne tiennent pas contre l'épreuve de la discussion, elles ne doivent nous inspirer aucun regret. *Le Cid* est demeuré après le

pamphlet de Scudéri et le jugement de l'Académie ce qu'il était quand Pierre Corneille écrivit le dernier vers de cette fière tragédie. L'invective, la raillerie peuvent blesser le génie, mais ne l'arrêtent pas.

Si le théâtre moderne de la France ressemble à une expédition d'Argonautes obligés d'avouer qu'ils n'ont pas conquis la toison d'or, à qui la faute? Est-ce que les avertissemens ont manqué aux poètes nouveaux? est-ce qu'ils n'ont pas entendu crier à l'heure du départ qu'ils faisaient voile vers un trésor imaginaire? Leur déconvenue a pu affliger ceux qui partageaient leur espérance; elle n'a pas étonné ceux qui avaient prêté l'oreille aux avis qu'ils dédaignaient. Ils se disaient assurés de leur conquête, ils connaissaient le but, ils savaient la route à suivre. Ils sont partis pleins de confiance et d'orgueil, mais ils n'ont pas rapporté la toison d'or. Ceux qui les attendaient au rivage, et qui savaient d'avance l'issue de leur aventure, n'ont témoigné aucune joie en voyant leur prophétie se vérifier. Si le public est aujourd'hui de leur avis, ce n'est pas leur faute, mais la faute de la vérité. Les poètes qui avaient annoncé des prodiges pendant les dernières années de la restauration, et qui pendant dix-huit ans ont eu leurs coudées franches pour les réaliser, imputent vainement à l'amertume de la critique le discrédit où leurs œuvres sont tombées. Le seul tort de la critique est d'avoir prévu ce qu'ils ne prévoyaient pas, d'avoir affirmé vingt ans d'avance que le public ne consentirait pas longtemps à prendre la forme poétique pour la poésie même. Aux plus beaux jours de *Lucrèce Borgia*, quand le parterre et les loges se méprenaient, croyant trouver dans cette fantaisie dramatique l'image fidèle de l'histoire, elle disait déjà : « Le public se trompe, ses yeux ne tarderont pas à se dessiller. Les scènes qui se déroulent devant lui n'appartiennent ni à l'histoire ni à l'humanité. » Cette protestation sincère a subi l'épreuve de la raillerie. Ce qui s'appelle aujourd'hui bon sens s'appelait alors ignorance. Avec l'aide du temps, la vérité a fait son chemin. Personne aujourd'hui, parmi les spectateurs capables de penser par eux-mêmes, ne croit plus à la fécondité des doctrines qui avaient promis de tout régénérer. Quant à ceux qui ne sont pas doués de cette faculté et se contentent de suivre le courant de l'opinion, ils partagent aujourd'hui sur *Lucrèce Borgia* l'avis de la critique.

Ce n'est donc pas chose inutile que d'appliquer une méthode rigoureuse à l'analyse des œuvres d'imagination. On se moque d'abord de ceux qui croient deviner l'opinion de la foule à vingt ans de distance, on les enveloppe dans le même dédain que les prophètes d'almanach, puis un beau jour on s'aperçoit qu'ils avaient raison, et pour se consoler de n'avoir pas été aussi clairvoyant, on fait semblant d'oublier qu'ils avaient parlé. On dit fièrement : « Le théâtre moderne a fait

son temps, il nous faut maintenant un théâtre nouveau, » comme s'il s'agissait de la coupe d'une robe ou d'un gilet. On a l'air de croire que le succès des œuvres dramatiques est une question de mode, et n'a rien à démêler avec le développement de la pensée humaine. Les écrivains voués à la discussion accueillent sans étonnement et sans dépit ces paroles, qui affirment la vérité en la déguisant; ils savent que si la mode joue quelquefois un rôle dans le changement des formes littéraires, ce rôle n'est jamais de longue durée. Si le théâtre moderne de la France a fait son temps, ce n'est pas que le public soit avide de nouveauté, c'est que le théâtre moderne n'a pas tenu ses promesses. Qu'il les accomplisse, et le public ne demandera rien de plus. Les esprits chagrins qui étaient arrivés par l'étude à prévoir ce que nous voyons seront les premiers à faire amende honorable. Que la toile se lève sur un drame où la vérité humaine se concilie avec la vérité historique, ils ne protesteront pas. Leurs vœux seraient comblés, quelle raison auraient-ils de se plaindre? L'image des lieux et des temps associée à l'image des passions, qui ne relèvent ni des temps ni des lieux, aurait de quoi satisfaire les plus difficiles.

Au temps de Lesage, le roman était l'image de la société; aujourd'hui nous avons changé tout cela. A l'exemple des médecins novateurs imaginés par Molière, qui plaçaient le cœur à droite, nous avons interverti l'ordre naturel des choses, nous avons répudié les enseignemens du bon sens. Le roman n'est plus l'image de la société. Cette méthode vulgaire a fait son temps, et la société semble vouloir se modeler sur les personnages que nous offre le roman. On a pris au sérieux les types les plus extravagans créés par les écrivains modernes, et l'on rencontre des jeunes gens qui de bonne foi se croient à l'abri de tout reproche, parce qu'ils mettent fidèlement en pratique les préceptes posés dans un roman à la mode. Leur seul regret est de n'avoir pas encore trouvé l'occasion de s'élever jusqu'à la hauteur de leur modèle. Je n'invente rien, je me borne à transcrire ce que j'ai entendu. Si folle que soit cette pensée, il n'est pas permis de la révoquer en doute. Les désœuvrés de notre monde cherchent dans le roman une règle de conduite. La passion sincère est livrée aux plus cruelles épigrammes; le dévouement est un objet de risée. Pour obtenir les applaudissemens, les natures les plus bienveillantes se parent d'une perversité menteuse, et mettent leur gloire à se calomnier. Le spectacle serait plaisant, si trop souvent il n'était digne de pitié, car à force d'imiter par forfanterie un méchant modèle, plus d'un arrive à se pervertir sérieusement. Le vice, qui n'était d'abord que sur les lèvres, finit par envahir le cœur, et le fanfaron de dépravation se trouve à son insu dépravé tout de bon. Il serait temps de revenir au procédé de Lesage et de peindre

franchement les hommes qui, sans se préoccuper des types créés par le roman, s'abandonnent encore aux sentimens que suscite dans leur âme l'amour dédaigné ou partagé. Il est vrai que le nombre de ces modèles sincères, qui vivent librement et pour leur compte, est singulièrement diminué. Cependant il en reste encore assez pour exercer le talent de plus d'un peintre. Si les personnages vraiment spontanés, ne relevant que d'eux-mêmes, ne se comptent point par milliers, ce n'est pas une raison pour déserter la tâche. Le choix est plus difficile, mais le but n'est pas moins glorieux qu'au temps de Lesage, et j'aime à croire que la vieille méthode sera bientôt remise en honneur. Je le crois d'autant plus volontiers, que les personnages réels, modelés sur les personnages imaginaires, ont introduit dans notre société un mortel ennui, et que les désœuvrés seront forcés de revenir au naturel, ne fût-ce que pour essayer de se désennuyer. C'est une chance dont nous devons tenir compte, et quand la vie réelle sera redévenue ce qu'elle était autrefois, quand elle sera rendue aux luttes sincères de la passion, au libre épanouissement du ridicule, les écrivains qui traitent le roman seront obligés de se réfugier dans la vérité, les récits extravagans seront accueillis avec une souveraine indifférence.

Je n'oserais conseiller la résurrection du roman historique, car *Ivanhoé,* malgré l'admiration unanime qu'il avait excitée en Europe, n'a pas donné au conteur écossais de rivaux sérieux. L'auteur de cet admirable roman avait pris la peine d'étudier l'histoire avant de mettre en scène les personnages du passé. Cette méthode laborieuse n'était pas à la portée d'un grand nombre d'esprits. Aussi avons-nous vu les imitations se multiplier en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, sans pouvoir égaler le solide mérite, le charme tout puissant d'*Ivanhoé*. L'auteur, mort depuis vingt-cinq ans, n'a livré son secret à personne. Non-seulement il était pourvu d'une immense érudition, mais il était doué d'une imagination inventive, et sa plume retraçait les épisodes les plus émouvans sans jamais recourir aux grands coups de théâtre. Il demeurait dans les limites de la vérité. Malheureusement la plupart des écrivains qui ont tenté de populariser parmi nous le roman historique n'ont pas agi avec la même discrétion. Je ne veux pas croire que cette méprise soit sans remède. Cependant *Ivanhoé* nous a valu tant de travestissemens du passé, qu'il serait plus sage peut-être d'attendre quelque temps avant de renouveler l'épreuve. L'histoire vraie compte encore parmi nous des partisans trop peu nombreux pour qu'il n'y ait pas témérité à choisir dans le passé des personnages de roman. Quand la vérité historique sera populaire, l'imagination pourra s'en emparer sans danger; elle l'interprétera sans la dénaturer.

Gil Blas, il est vrai, défie l'imitation aussi bien que *Ivanhoé;* aussi je n'engage personne à tenter cette périlleuse aventure. Je recommande la méthode, je ne propose aucun modèle. Il s'agit d'observer la société moderne, et de voir comment s'y est pris Lesage pour peindre la société de son temps. Les acteurs créés par son imagination ont pris rang parmi les types poétiques les plus vrais, parce qu'il ne cherchait pas en lui-même l'étoffe de ses personnages, et ne les dessinait qu'après avoir regardé longtemps autour de lui. Aussi la sobriété dans l'invention lui était facile. L'extravagance ne le tentait pas, parce qu'il n'avait pas besoin de recourir à l'extravagance. L'étude de la vie réelle avait simplifié sa tâche et doublé ses forces.

Notre langue possède un modèle précieux de narration passionnée, dont les écrivains de nos jours ne paraissent pas faire assez de cas : je veux parler de *Manon Lescaut*. Si le style de l'abbé Prévost n'est pas d'une correction parfaite, il y a dans son récit un mérite inestimable, et qui devient plus rare à mesure que les romans se multiplient : l'auteur ne dit rien de trop, il raçonte ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, et ne s'inquiète pas du développement que prendra la fable imaginée par lui. Ce n'est pas qu'il agisse avec imprévoyance, car il sait très bien où il va et par quel chemin il veut passer; mais il ne tient pas à écrire un nombre de pages marqué d'avance, et pourvu qu'il émeuve, il croit avoir accompli sa tâche. La méthode suivie de nos jours par les romanciers qui se proposent la peinture de la passion diffère profondément de la méthode adoptée par l'abbé Prévost. Ils veulent savoir, avant de prendre la plume, s'ils pourront tirer d'un sujet donné cinq cents pages ou mille pages, et, quand ils ont déterminé l'espace que doit occuper leur pensée, rien ne leur coûte pour réaliser leur dessein, pour accomplir leur espérance. Qu'un épisode soit amené naturellement ou viole toutes les lois de la vraisemblance, peu leur importe. Ils ne consentent pas à toucher le but avant l'heure marquée. S'ils ont franchi trop rapidement les premières étapes, ils s'arrêtent en chemin pour ne pas arriver trop tôt. Or il n'y a pas de narration passionnée qui puisse s'accommoder d'un tel procédé. Pour se conformer à la maxime antique : « Rien de trop, » maxime dont le respect donne tant de prix aux œuvres de l'intelligence, il faut consentir à sacrifier les pages les plus élégantes, les plus ingénieuses, si ces pages, lues attentivement, paraissent inutiles. Je ne crois pas que *Manon Lescaut* soit un livre longtemps médité, et pourtant cet admirable récit n'offre pas une page qui ne soit animée d'un sentiment vrai et ne montre les personnages sous un aspect nouveau. Le roman, une fois commencé, ne s'arrête pas un seul instant. Le lecteur ne sent jamais le besoin

de sauter un chapitre parasite pour connaître plus tôt le dénoûment. C'est que le développement donné par l'abbé Prévost au sujet qu'il avait choisi est en parfaite harmonie, en parfaite proportion avec le sujet même. Les romans qui s'écrivent de nos jours sont conçus avec une prévoyance qui n'a rien à démêler avec la vérité poétique. Les exceptions qu'on pourrait citer, et qui malheureusement ne sont pas nombreuses, ne détruisent pas la justesse de la remarque. Avec un épisode qui pourrait devenir une aquarelle charmante et pleine d'intérêt, on veut couvrir une toile de vingt pieds, et l'intérêt s'évanouit. On a sous la main de quoi émouvoir pendant une heure, on prodigue les incidens pour tenir l'attention suspendue pendant trois jours, et l'on gaspille une donnée vraie en essayant d'en tirer parti; on ne mesure pas son ambition à ses forces. L'attention du lecteur languit, se décourage, et l'excès des moyens employés aboutit à l'impuissance.

Il y a parmi nous des natures heureusement douées, des esprits ingénieux qui semblaient appelés à dominer la foule par leurs inventions, et qui aujourd'hui ont remplacé la popularité par l'indifférence ou l'oubli à force d'agrandir l'espace qui s'ouvrait devant eux. Pour ceux qui ont assisté à leurs débuts, c'est un légitime sujet de regret. Si *Manon Lescaut* était remise en honneur, si elle reprenait dans l'estime des écrivains le rang qui lui appartient, les choses se passeraient autrement. Les pages inutiles deviendraient moins nombreuses, et le récit, enfermé dans un espace plus étroit, intéresserait plus sûrement. Le talent de narration n'est pas d'ailleurs le seul mérite qui recommande l'abbé Prévost. Il y a chez lui une pénétration singulière. Il devine les motifs honteux des actions qui se donnent pour courageuses. Il n'invente pas de sentimens inattendus; il étudie avec une égale attention ceux qui se révèlent spontanément et ceux qui cherchent à se cacher. Son éloquence est d'autant plus abondante, qu'il n'essaie jamais de représenter des scènes purement imaginaires. Il embellit, il agrandit ses souvenirs, mais il ne tente pas de créer des personnages de toutes pièces. Aussi, malgré la différence qui sépare *Manon Lescaut* de *Gil Blas,* quoique la peinture de la passion ne puisse être confondue avec la peinture des ridicules, il est permis d'affirmer que le récit de l'abbé Prévost n'est pas sans quelque parenté avec le récit de Lesage. Doués de facultés diverses, les deux écrivains se rencontrent sur le terrain de la philosophie. Ils prennent la nature humaine pour point de départ, et nous trouvons presque chaque jour des types pareils à ceux qu'ils ont mis en scène. Desgrieux et l'archevêque de Grenade sont également vrais, et la société où nous vivons donne raison à Lesage comme à l'abbé Prévost. L'ignorance et la vanité demandent encore des conseils pour savourer la louange; plus d'un cœur généreux marche au

déshonneur en essayant de tirer de la fange une femme indigne de son amour qu'il espère réhabiliter.

Le roman revêt toutes les formes, son action sur l'esprit public est presque aussi puissante que celle du théâtre, et quoique très souvent il méconnaisse toutes les conditions littéraires, il doit être surveillé avec une attention vigilante. Neuf fois sur dix, la poétique n'a rien à voir dans les ouvrages qui portent ce nom, et si l'on ne s'attachait qu'à l'étude des questions techniques, on pourrait très loyalement négliger de s'en occuper; mais en raison même de la frivolité de ses allures habituelles le roman présente plus d'un danger, et la critique méconnaîtrait ses devoirs, si elle passait sous silence les tendances qui se manifestent dans ce genre de travail. C'est un appât offert au désœuvrement, et la plupart des idées fausses qui s'accréditent dans la foule n'ont pas d'autre origine que le roman. Il y a vingt ans, les récits qui prenaient cette forme se proposaient l'étude des passions. Nous avons vu des tentatives heureuses auxquelles nous avons applaudi. L'effort était sérieux et méritait des encouragemens. Aujourd'hui les choses ont pris une autre face; l'étude des passions paraît à peu près oubliée. Les romanciers qui jouissent dans la foule d'une popularité incontestée ne racontent que des aventures. Les livres qu'ils publient cherchent moins l'émotion que l'étonnement. Toute la poétique du genre se résume en trois mots : exciter la curiosité. Le désœuvrement s'accommode assez bien de cette poétique, je suis obligé de le reconnaître; mais si la curiosité demeure pendant quelques années la loi suprême du roman, l'esprit public sera perverti pour longtemps. Je ne demande pas qu'on introduise dans les récits d'imagination un enseignement dogmatique; cependant je ne puis m'empêcher de rappeler que toute narration doit porter en elle-même une moralité implicite. Or la peinture des joies et des souffrances de la passion satisfait à cette condition impérative, tandis qu'un livre où se déroulent des aventures sans nombre et sans fin ne laisse dans l'âme du lecteur qu'une impression stérile. Si les désœuvrés n'y prennent garde, s'ils continuent d'encourager sans relâche le roman d'aventures, ils se trouveront un jour pris au dépourvu, et resteront face à face avec l'ennui, qui les épouvante. La peinture de la passion est une source inépuisable d'émotions, tandis que les romans d'aventures ne sauraient se renouveler à l'infini. Aussi les désœuvrés, s'ils comprenaient leurs vrais intérêts, se détourneraient dès à présent de ces livres informes, où les dons les plus heureux sont gaspillés avec une prodigalité fanfaronne, et prennent la place des conceptions sérieuses.

A l'époque où florissait ce qu'on était convenu d'appeler le roman intime, on se plaignait à bon droit des raffinemens, des subtilités

auxquels les écrivains se laissaient entraîner; mais ces raffinemens, ces subtilités valaient mieux cent fois que les aventures imaginées par les écrivains de nos jours. Il y avait dans ces œuvres qui soulevaient alors tant d'objections, et souvent des objections très légitimes, un sincère désir d'aborder les questions les plus hautes, et si plus d'une fois l'ambition de l'écrivain a été trompée, s'il lui est arrivé d'embrouiller les fils qu'il espérait démêler, d'obscurcir ce qu'il voulait éclairer, au moins devons-nous reconnaître qu'il était guidé par des intentions élevées. Il se trompait, mais son erreur même obligeait le lecteur à le traiter avec déférence. S'il tentait imprudemment de résoudre en quelques pages les problèmes les plus difficiles, qui ont occupé depuis longtemps les philosophes et les hommes d'état, et si son espérance était trahie, nous étions forcés de rendre justice à la générosité de son dessein. Aujourd'hui tout est changé. Il ne s'agit plus de récits inventés pour mettre en lumière les vices de la société moderne. Les romanciers qui visent à la popularité sont animés d'intentions plus modestes. Ils ne veulent qu'amuser. Ils dédaignent avec un soin prudent toutes les questions qui touchent aux fondemens de la société où nous vivons. Ils s'interdisent la réflexion comme un danger. Ils racontent pour raconter, et croiraient manquer à tous les devoirs de leur profession, s'ils prenaient pour guide une idée préconçue. Quand on s'avise de leur demander ce qu'ils se proposent, c'est à peine s'ils comprennent l'objet d'une telle question. Une idée préconçue, à quoi bon? Ils savent combien ils veulent écrire de pages. Cette prévoyance suffit à tous leurs besoins. Exiger davantage, c'est se montrer pédant. Le roman dont je signalais tout à l'heure les témérités était d'un ordre plus haut. Il dogmatisait souvent sans opportunité, sans profit pour le lecteur, mais du moins il avait un but. S'il ne prenait pas toujours la route la plus sûre, il ne marchait pas au hasard. Aujourd'hui l'anarchie règne dans le roman comme au théâtre. L'unique loi est d'étonner, de divertir à tout prix, et le développement d'une pensée incarnée dans un récit n'éveille chez les romanciers applaudis qu'un dédain railleur. Pour que cette forme littéraire reprenne le rang qui lui appartient, il faut absolument renoncer aux habitudes que je viens de signaler. Tant que l'émotion sera sacrifiée à l'étonnement, tant que les aventures usurperont la place de la passion, il ne faut pas espérer pour le roman de régénération sérieuse. L'expérience a prouvé que les questions philosophiques et sociales demandent une discussion spéciale, et ne se prêtent pas aux caprices de l'imagination. C'est une leçon qui ne sera pas perdue; mais en interdisant au roman la forme dogmatique, nous lui accordons le droit de toucher aux questions les plus hautes. Il s'agit seulement de

transformer les idées en personnages, au lieu de transformer les personnages en argumens.

Parmi les écrivains de notre temps qui paraissent le mieux comprendre la nécessité de régler le développement d'une pensée d'après la nature de cette pensée même, nommons d'abord M. Octave Feuillet. Il arrive rarement qu'il franchisse les limites assignées au sujet qu'il a choisi. Habitué à l'analyse des sentimens les plus délicats, il ne traite jamais une donnée qui ne repose pas sur l'observation. Seulement on peut lui reprocher d'attribuer parfois à ses lecteurs une trop grande clairvoyance. Comme il se contente difficilement, comme il veut aller au fond des choses, il finit par croire très intelligible ce qu'il a pénétré par un effort puissant de réflexion. C'est un défaut que je signale sans regret, et qui ne paraît pas contagieux. A proprement parler, M. Octave Feuillet ne pèche que par excès de sincérité. Il sonde l'âme humaine et ne veut rien cacher de ce qu'il a découvert. Si l'expression trahit sa volonté, s'il ne dit pas toujours clairement ce qu'il pense, s'il manque parfois de simplicité, il compte pourtant parmi les écrivains les plus élégans de la génération nouvelle, et chez lui le charme du style n'est jamais séparé de la vérité de la pensée. Il ne dit rien qui puisse être démenti; seulement il ne choisit pas toujours l'expression la plus transparente, et sa pensée perd à cette méprise une partie de sa valeur. Les meilleures compositions de M. Octave Feuillet, celles qui ont obtenu l'approbation unanime des connaisseurs, ne sont comprises qu'à demi par les lecteurs frivoles. *La Crise*, *Rédemption* et *Dalilah*, dont le succès n'a pas été douteux un seul instant, seraient devenues populaires, si les sentimens attribués aux personnages étaient rendus dans une langue plus limpide. Ce n'est pas assurément que l'auteur ignore les secrets de l'art d'écrire : il choisit, il assortit les images avec une habileté que chacun se plaît à reconnaître; mais il a pour les artifices du style une trop vive prédilection, et ne parle pas assez souvent la langue de la vie familière. Pour tout dire en un mot, il ne s'efface pas assez derrière ses personnages. Lors même qu'il a sous la main une vérité qui doit pénétrer dans tous les cœurs, au lieu de chercher l'expression franche de Molière, il se laisse tenter par *les Fausses Confidences* ou par *le Mariage de Figaro*. Les femmes applaudissent, parce qu'elles ont de tout temps préféré le demi-jour de l'expression à l'expression évidente et lumineuse, l'épigramme à demi voilée à la raillerie mordante. Ceux qui ont vécu dans le commerce des esprits francs et des libres penseurs ne partagent pas la sympathie des femmes pour le style amoureux des réticences, et je crois que M. Feuillet agira sagement en abandonnant la coquetterie pour la simplicité.

La Petite Comtesse, une de ses dernières compositions, nous offre un récit émouvant; cependant je préfère à *la Petite Comtesse Rédemption* et *Dalilah*. Il y a dans ces deux ouvrages une étude plus sérieuse et plus profonde des angoisses de la passion. Dans ses premiers essais, M. Octave Feuillet se préoccupait trop évidemment de M. Alfred de Musset. Maintenant il a trouvé sa voie, et les fautes que je lui reproche lui appartiennent tout entières. S'il parle encore par la bouche de ses personnages, s'il n'a pas réussi à déguiser les sentimens qui l'animent, à se transformer chaque fois qu'un personnage nouveau entre en scène, ce n'est pas qu'il soit dominé à son insu par le démon de l'imitation, c'est qu'il attache trop d'importance aux artifices du style. Qu'il écrive quelques récits pareils à *la Petite Comtesse*, et son talent se dégagera peu à peu de toutes les ruses de la coquetterie. La vérité de la pensée le conduira nécessairement à la simplicité du style. J'ignore s'il lui sera donné de concevoir et de mener à bonne fin des ouvrages de longue haleine; mais ce qu'il a fait jusqu'ici nous a révélé un esprit charmant, plein de finesse, de pénétration, et ce serait grand dommage si la flatterie venait à l'égarer. Les gages qu'il a donnés sont des gages précieux, mais il n'a pas fait encore tout ce qu'il peut faire. Il y a dans *Rédemption* et dans *Dalilah* des pensées très élevées, des sentimens très vrais, qui agiraient bien autrement sur l'âme du lecteur, si l'expression était plus franche, si l'auteur avait usé des images avec plus de sobriété. L'erreur qui paraît dominer M. Feuillet dans ses meilleures compositions, et même dans la plus récente, dans *la Petite Comtesse*, c'est qu'il n'y a pas de forme littéraire qui se puisse comparer à la forme lyrique. Aussi, toutes les fois qu'il trouve l'occasion de placer un trope ingénieux ou hardi, il s'empresse d'en profiter, et ne s'aperçoit pas qu'il exercerait sur la foule une action plus puissante, s'il consentait à lui parler une autre langue, s'il mettait dans la bouche de ses personnages les mots que chacun prononce, au lieu de leur attribuer une habileté qui dénonce la présence de l'auteur. M. Feuillet a donné trop de preuves de bon sens pour ne pas chercher à conquérir ce qui lui manque. Les suffrages obtenus par *la Petite Comtesse* ne doivent pas l'abuser : il n'a pas encore complétement touché le but. Il plaît aux délicats, il n'est pas encore compris de tous. Il n'a pas cédé à la tentation de parler quand sa pensée se taisait, c'est un grand point; il appartient à la minorité laborieuse, et n'a rien à démêler avec la littérature industrielle : il lui reste à mettre l'expression d'accord avec la pensée. Qu'il se résigne à présenter des sentimens vrais sous une forme plus simple; qu'il répudie Marivaux et Beaumarchais pour s'en tenir à l'étude de Molière : l'approbation des connaisseurs et de la foule aura bien vite marqué son vrai rang.

M. About a écrit sur la Grèce contemporaine un livre curieux, qui ne donne pas de ce pays une idée très avantageuse, mais qui serait, au témoignage de voyageurs bien informés, l'image fidèle de la réalité. Cet heureux début lui a suggéré la pensée très naturelle de présenter sous une forme plus animée les renseignemens qu'il avait recueillis, et c'est à cette pensée que nous devons *le Roi des Montagnes*. Ce récit a réussi et devait réussir, car il est amusant, et se recommande surtout par une qualité qui séduira toujours les lecteurs français : on y trouve de l'esprit comptant. Si j'avais à marquer l'origine de cette manière leste et rapide, je serais obligé de remonter jusqu'aux romans de Voltaire : non pas que je veuille établir aucune comparaison entre le style de *Zadig* et le style du *Roi des Montagnes*, tous les hommes lettrés désavoueraient un tel caprice. L'auteur de *Zadig* ménage le trait et s'arrête toujours à temps; l'auteur du *Roi des Montagnes*, doué d'une heureuse nature, habitué à voir le côté plaisant de toute chose, se contente trop facilement de la première raillerie qui se présente, et ne choisit pas la forme de sa pensée avec un discernement assez sévère. Il y a donc entre *Zadig* et *le Roi des Montagnes* la différence du tableau à l'ébauche. Cependant ces deux ouvrages appartiennent à la même famille. Si l'élève eût consenti à suivre son maître jusqu'au bout, à profiter de ses leçons sans paresse, sans hésitation, au lieu d'une ébauche ingénieuse, il est probable qu'il nous eût donné un tableau. Tel qu'il est pourtant, ce récit, malgré ses imperfections, qui frapperont tous les yeux attentifs, obtiendra la bienveillance et le sourire de ceux mêmes qui sont habitués à des lectures plus sérieuses. Je ne veux pas mettre en doute la moralité du narrateur, qui traite légèrement des péchés très peu véniels. Le ton de raillerie qui règne dans toutes les pages indique assez clairement qu'il ne prend pas parti pour son héros. Toutes les aventures qu'il raconte sont très gaiement racontées, et sa bonne humeur nous gagne. Il n'y a pas de lecteur morose qui ne se déride en écoutant Hadgi Stavros, philosophe pratique s'il en fut, qui saisit avec une admirable promptitude le côté utile de toutes les questions. C'est un coquin digne de la corde, mais un coquin spirituel, que le danger n'a jamais effrayé, qui trouverait un bon mot au pied de la potence, qui a fait du doute la loi souveraine, qui se défie de tous, et n'a foi qu'en lui-même. A tout prendre, malgré son effronterie, qui n'a pas de bornes, il n'excite jamais la colère. Chacun rend justice à son intelligence. Tant d'esprit dépensé pour faire le mal, sans élever Hadgi Stavros au rang des hommes de bien, lui assigne parmi les gens de son espèce une place à part. On sent que s'il voulait renoncer à son vilain métier, il jouerait sans peine un rôle important, et lutterait avec les hommes habiles et laborieux qui n'ont rien à redouter de la loi.

Cependant, si *le Roi des Montagnes* offre une lecture amusante, on a droit de s'étonner qu'un tel livre ait été conçu par un écrivain aussi jeune que M. About. Cette mordante ironie, qui attaque sans pitié toutes les actions de la vie, n'est pas d'ordinaire le partage de la jeunesse: Pour découvrir si habilement, pour montrer avec tant de finesse le côté ridicule ou du moins le côté dangereux de toutes les croyances, il faut avoir vécu longtemps, et M. About est à peine entré dans la virilité. C'est une question que chaque lecteur se pose dès qu'il connaît l'âge de l'auteur. Son livre est plein de bonne humeur, et pourtant, quand on a tourné la dernière page, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse. Pourquoi *Zadig* n'éveille-t-il pas un sentiment pareil? C'est que Voltaire n'essaie pas un seul instant de nous donner les acteurs de son récit pour des acteurs réels. L'amertume de l'ironie est tempérée par les artifices de l'imagination. Dans *le Roi des Montagnes,* tout se réunit pour nous persuader que nous sommes en face de la réalité. L'imagination joue un rôle si modeste, que nous prenons pour vrai tout ce qui est raconté, et le triomphe du coquin finit par nous attrister. La crédulité de ses dupes a beau nous amuser tant que dure la lecture, le sens moral reprend le dessus, et le découragement succède à la gaieté. On se demande ce que deviendrait la vie des peuples, si Hadgi Stavros trouvait de nombreux imitateurs, si la finesse de ses reparties excitait une admiration contagieuse; mais je ne veux pas insister sur ce point, car ce serait montrer pour une œuvre légère trop de sévérité. D'ailleurs il y a lieu de penser que M. About n'a pas songé un seul instant aux conséquences philosophiques de son récit. Il a trouvé dans ses souvenirs de voyage l'étoffe d'un roman plein de gaieté; il a écrit d'une haleine les chapitres dont tous les élémens étaient réunis d'avance, et traiterait volontiers de pédans tous ceux qui s'aviseraient de le morigéner. Je consens donc à prendre son récit pour un simple jeu d'esprit, et je m'empresse de reconnaître qu'il a fait preuve d'une grande dextérité dans le maniement de l'ironie et dans la disposition des incidens.

Qu'il me permette pourtant de lui soumettre une objection qui n'a rien à démêler avec la morale. Le botaniste allemand dont il se donne comme l'écho, comme le secrétaire fidèle et désintéressé, me paraît un peu trop français. Hermann Schultz, chargé par la ville de Hambourg d'une mission scientifique, me semble mieux connaître les salons de Paris que les habitudes bourgeoises de la famille. Pour le fils d'un aubergiste, à qui sa tante a donné un habit rouge brodé d'argent, il est un peu trop dégourdi. M. About, en transcrivant le récit d'Hermann, n'a pas respecté assez scrupuleusement la naïveté germanique. Puisqu'il avait résolu de ne pas parler en son nom, puisqu'il voulait nous donner comme les confidences d'un botaniste alle-

mand ses souvenirs personnels, il eût agi avec plus d'adresse en respectant le caractère du narrateur. Le portrait d'Hadgi Stavros, tracé par un personnage qui n'aurait pas respiré l'air des salons de Paris, qui ne serait pas sceptique à la manière de Zadig, serait plus original, plus intéressant. A part les premières pages, où nous voyons Hermann Schultz dans toute sa simplicité native, le récit tout entier est trop évidemment écrit par M. About. J'aurais aimé à voir la corruption, l'effronterie, la friponnerie racontées par un homme crédule, confiant, étonné de ce qu'il entend. Dès que le narrateur saisit à demi mot les intentions du héros dépravé dont il nous offre la vie, le lecteur à son insu accueille sans étonnement la dépravation, et le coquin est bien près de passer honnête homme. M. About, dans *le Roi des Montagnes,* a montré trop de finesse pour ne pas comprendre la valeur de cette objection. C'est une objection purement poétique, étrangère à toute pruderie. Ce n'est pas la cause de la vertu que je plaide en ce moment, c'est la cause du goût, qui se trouve confondu avec le bien par la nature même des choses. Si Hermann Schultz s'étonnait plus souvent de ce qu'il raconte, Hadgi Stavros garderait son caractère, et le lecteur comprendrait mieux ce que l'auteur pense du *Roi des Montagnes*. Au lieu de s'identifier avec le botaniste allemand, M. About a choisi le parti contraire; il a fait du fils de l'aubergiste un sceptique français qui ne s'étonne de rien, qui raconte en souriant les traits les plus effrontés, qui traite avec tant de bienveillance le coquin qu'il a connu, que les âmes candides peuvent à la rigueur douter de sa droiture. Le plus grand nombre des lecteurs ne saurait s'y tromper, je ne l'ignore pas. Cependant, en demeurant dans le domaine poétique, je persiste à croire que le caractère d'Hermann Schultz, dessiné avec autant de soin que celui d'Hadgi Stavros, aurait donné au *Roi des Montagnes* plus d'intérêt et de vérité. Il me reste à souhaiter que M. About ne se laisse pas égarer par le succès de cet amusant récit, et ne s'en tienne pas, comme il l'a fait jusqu'ici, à de spirituelles ébauches. Il possède dès à présent tout ce qu'il faut pour réussir; il dépend de lui de marquer sa place parmi les écrivains qui préfèrent une solide renommée aux applaudissemens des salons. Qu'il produise plus lentement, qu'il se ménage, qu'il ne jette pas son esprit aux quatre coins de l'horizon, et nous serons heureux de louer ses œuvres laborieuses, comme nous louons aujourd'hui ses boutades et ses ébauches.

Les premiers essais de M. Henry Murger ont été accueillis par la jeunesse avec une vive sympathie; les hommes d'un âge mûr s'étonnaient un peu de la popularité si rapidement acquise par le nouveau venu. Chez quelques-uns, l'étonnement allait même jusqu'à la colère. *La Vie de Bohême* excitait l'indignation des esprits moroses qui

voient dans la gaieté une raillerie. Quant à ceux qui ne comprennent pas le bonheur sans une longue sécurité, ils ne se gênaient pas pour crier au scandale. S'endormir et s'éveiller avec l'espérance, ne rien posséder, se confier dans l'avenir, narguer la sottise opulente, compter sur le travail, sur la gloire, supporter la pauvreté sans impatience, sans découragement, c'était en effet un exemple dangereux. Les personnages dessinés par M. Henry Murger étaient mal élevés et professaient des maximes pernicieuses. Sa *Vie de Bohême* fut donc jugée avec une extrême sévérité par les gens du monde, qui n'ont jamais connu l'inquiétude, dont les journées sont remplies par des visites inutiles, des promenades sans but, mais qui ne veulent pas être troublés dans leur ennui. Pourvu d'ailleurs qu'ils excitent l'envie, ils se disent heureux. *La Vie de Bohême* ne pouvait plaire à cette classe de lecteurs; mais les objections mêmes qu'elle avait soulevées servirent à populariser de plus en plus le nom de l'auteur, et ses amis s'abusèrent bientôt sur la mesure de son talent. De la part des oisifs et des heureux de ce monde, une sévérité qui allait jusqu'à l'injustice; de la part de ceux qui ne possédaient pour toute richesse que l'intelligence et le courage, une indulgence qui parfois dégénérait en engouement. Aujourd'hui la colère s'est apaisée, l'admiration est moins bruyante; le talent de M. Murger est estimé ce qu'il vaut, et n'a plus à redouter ni le dédain ni les éloges exagérés. Ses premiers essais, qui laissaient sans doute beaucoup à désirer pour la correction, se recommandaient par la franchise. Il y avait dans le dialogue un accent de vérité qui frappait tous les juges clairvoyans. J'entends dire par ceux qui ont connu l'auteur que dans *la Vie de Bohême* la mémoire joue un rôle plus important que l'imagination, qu'il n'a presque rien inventé : je ne suis pas en mesure de contrôler cette affirmation; mais lors même qu'elle serait légitime, il resterait encore à M. Murger une part assez belle, — avoir bien vu, avoir bien raconté. Que l'invention domine le souvenir, ce n'est pas moi qui le contesterai; toutefois le souvenir fidèlement transcrit, le souvenir vivant et coloré, vaut mieux que l'invention maladroite. Aussi je ne crois pas que *la Vie de Bohême* soit une œuvre à dédaigner.

Dans *le Pays latin*, M. Murger s'est efforcé d'atteindre à la correction, à l'élégance qui lui manquaient; il a voulu réfuter les reproches qui lui étaient adressés en châtiant son langage. S'il n'a pas complétement réussi dans cette difficile entreprise, il a du moins prouvé aux plus incrédules qu'il ne faisait pas fi de l'art d'écrire, comme ses détracteurs se plaisaient à le répéter. Il n'a rien négligé pour acquérir par l'étude ce que l'intelligence la plus heureuse ne saurait deviner. Il sentait le besoin de justifier le succès de son premier livre en produisant une œuvre sous une forme plus pure. Le désir de mieux

faire éclate à chaque page. Souvent même l'ambition de l'auteur ne s'arrête pas à temps. Dans la crainte de blesser les délicats en parlant trop simplement, il devient subtil et perd de vue la clarté. Des idées qui garderaient toute leur grâce native en gardant leur simplicité se transforment à son insu, quand il essaie de les traduire dans une langue savante. Le maniement des images, qui ne lui est pas familier, ralentit la marche de son récit. Cependant, malgré ce défaut purement technique, *le Pays latin* devait réussir, et a réussi. Les personnages, plus sérieux que dans *la Vie de Bohême*, ne sont pas dessinés avec moins de franchise. Les pages laborieuses dont je parlais tout à l'heure ne sont pas en assez grand nombre pour altérer le caractère de la composition. Si le récit n'avance pas toujours assez vite, il intéresse toujours. Moins naïf, moins spontané que dans son premier ouvrage, le talent de M. Murger garde encore une physionomie à part. Si l'auteur n'a pas eu le temps d'achever son éducation littéraire, on reconnaît avec plaisir qu'il y a chez lui un fonds excellent. S'il n'a pas étudié les modèles avec assez de soin, il possède ce qui ne se trouve pas dans les livres, l'art d'observer les hommes, de pénétrer les motifs de leurs actions. Et puis, dans les scènes qu'il raconte, les personnages sont animés d'une passion sincère. Ils vivent et ne posent pas; ils parlent pour exprimer ce qu'ils sentent. Le tort de l'auteur est de vouloir parler moins simplement que ses personnages. On s'est demandé pourquoi il prenait toujours le sujet de ses compositions parmi les souvenirs de sa jeunesse, pourquoi il n'essayait pas de peindre un monde plus élevé que le monde du quartier latin. La réponse est facile : il ne veut pas dessiner au hasard des figures qu'il ne connaît pas. Il représente de son mieux ce qu'il a vu. Plus tard, quand il aura étudié d'autres passions, d'autres mœurs, quand le monde fermé à sa jeunesse lui aura livré ses secrets, il changera certainement le thème de ses récits. Les œuvres qu'il a signées, sans le placer encore parmi les plus habiles, lui ont concilié l'estime de tous ceux qui aiment la sincérité dans les créations littéraires comme dans les relations de la vie. J'aime à croire d'ailleurs qu'il n'a pas dit son dernier mot.

Le nom de M. Amédée Achard était connu depuis quelques années comme celui d'un conteur ingénieux, mais qui attachait plus d'importance aux détails spirituels qu'à la composition proprement dite. *La Robe de Nessus* a forcé le public de changer d'avis à son égard. Si la fable de ce récit n'est pas encore aussi simple qu'on pourrait le souhaiter, il faut cependant reconnaître qu'elle est conçue avec adresse et ne franchit jamais les limites de la vraisemblance. C'est tout à la fois une étude de mœurs et une étude de caractère. Le sujet, traité par un esprit morose, deviendrait facilement lugubre; sous la

plume de M. Achard, il est devenu pathétique, et l'émotion n'est jamais navrante. Il s'agit d'un fils de famille ensorcelé par une courtisane. Au premier aspect, cette donnée semble vulgaire, et plus d'une fois déjà elle a été développée sous des formes diverses. Je ne dirai pas que M. Achard l'a tout à fait rajeunie, mais je puis du moins affirmer qu'il l'a franchement acceptée et s'est appliqué à la sonder sans s'effrayer de la profondeur de l'abîme qui s'ouvrait devant lui. Se ruiner pour une courtisane est chose fort triste assurément, aimer une femme indigne d'affection est cent fois plus triste encore. Un homme jeune et courageux retrouve dans le travail, sinon l'équivalent du patrimoine qu'il a follement dissipé, du moins l'indépendance et la dignité. Les plaies du cœur se cicatrisent lentement, et souvent même refusent de se fermer. M. Achard a placé son héros entre une femme tendre et dévouée, dont la tendresse, le dévouement, demeurent longtemps méconnus, et une créature sans nom qui met sa beauté au service du mensonge. Toutes les angoisses d'un cœur généreux trompé dans son espérance, et qui s'obstine dans sa crédulité, sont retracées avec une vérité poignante. Je regrette pourtant que l'auteur ait peint la courtisane avec plus de soin que la femme pure. Il me répondra peut-être que le titre même de son livre l'obligeait à prendre ce parti. Je suis d'un autre avis; je pense que son récit aurait gardé toute sa valeur, si les deux figures dont je parle eussent été dessinées avec le même soin et modelées avec le même relief.

Tous ceux qui ont lu *la Robe de Nessus* rendent justice aux intentions excellentes de l'auteur, et pour ma part je n'ai jamais mis en doute le but moral de cet ouvrage. Qu'il me soit permis pourtant de blâmer la prolixité des descriptions. Si la richesse de l'ameublement joue un rôle important dans la vie des courtisanes, puisqu'elles mettent leur vanité à dépouiller leurs dupes pour s'entourer de velours et de soie, qu'elles mentent pour un bracelet, qu'elles pleurent pour un collier, qu'elles s'évanouissent pour une rivière de diamans, il ne faut pas oublier pourtant que l'importance du cadre diminue l'importance des personnages, et M. Achard ne paraît pas s'en être souvenu assez constamment. A côté d'une page émouvante qui révélait le sérieux désir de peindre la douleur humaine, sans rien négliger pour tirer de cette peinture même un utile enseignement, nous trouvons trop souvent plusieurs pages où l'ébène et le palissandre, le satin et le lampas sont célébrés avec une complaisance exagérée. Je sais que c'est la mode parmi les écrivains de nos jours : ceux qui vivent d'une vie modeste tiennent à parler de l'opulence comme s'ils la connaissaient familièrement. Souvent même dans leurs descriptions ils vont bien au-delà de la réalité la plus dispendieuse; ils étonnent de leurs caprices les banquiers et les princes, ils prodiguent l'or et

les pierreries, et ne pensent pas à se demander combien coûterait ce luxe effréné. M. Achard, en écrivant *la Robe de Nessus*, a cédé comme tant d'autres à cette tentation contagieuse : il a voulu montrer qu'il n'ignorait pas l'aspect de la richesse. Il enveloppe les pieds de sa courtisane dans les plis d'un cachemire indien, il appuie sa tête sur la mousseline et la dentelle. Quelques lecteurs s'en émerveillent comme d'un trait de vérité; pour ma part, je pense qu'il convient toujours de traiter avec la plus grande sobriété les détails de la vie extérieure. Un écrivain dont le goût et la sagacité sont universellement reconnus blâmait autrefois les festons et les astragales. Le conseil qu'il donnait à ses contemporains est encore de mise maintenant. Les festons et les astragales sont passés de mode; mais le palissandre et le citronnier, la mousseline et la dentelle tiennent aujourd'hui beaucoup trop de place dans le roman. Les sentimens les plus vrais, les idées les plus élevées, sont amoindris par cette fâcheuse habitude. Prouver qu'on sait la nature humaine semble peu de chose; prouver qu'on possède sur le bout du doigt tous les détails d'un riche ameublement, d'une toilette opulente, paraît un devoir impérieux. M. Achard, en peignant les angoisses d'un cœur abusé, a montré assez de finesse et de pénétration pour renoncer sans regret aux descriptions que je blâme. Pour intéresser les lecteurs et même les lectrices, il n'est pas besoin de raconter les merveilles d'une robe en point de Chantilly. Qu'il se renferme donc résolûment dans l'étude des caractères, et réserve pour l'émotion les paroles qu'il dépensait pour l'éblouissement. En suivant le conseil que je lui donne, il perdra peut-être le suffrage de quelques lecteurs frivoles, qui préfèrent volontiers dans un livre ce qui brille à ce qui émeut, mais il sera amplement dédommagé de leur désertion par les applaudissemens des hommes de goût. Il y a dans *la Robe de Nessus* des pages qui pourraient disparaître sans aucun préjudice pour le récit, et je dirai même que le récit gagnerait en les perdant. J'ai lieu de penser que M. Achard sait à quoi s'en tenir sur la valeur des pages que je lui signale : il les a écrites pour plaire à la foule. Aujourd'hui, je l'espère, il vise plus haut : il veut des suffrages plus difficiles à conquérir, il comprend ce que vaut la sobriété dans les descriptions.

Les dernières œuvres de MM. Octave Feuillet, Henry Murger et Amédée Achard méritent d'autant plus d'attention qu'elles se recommandent par une pureté qui ne se trouvait pas dans leurs premiers essais. Dans ce groupe ingénieux, celui qui m'inspire la plus vive sympathie est l'auteur de *la Petite Comtesse*. Si je lui ai reproché de pousser parfois la finesse jusqu'à la subtilité, ce n'est pas que je méconnaisse la grâce et l'intérêt de ses conceptions, son ardent désir de présenter sa pensée sous la forme la plus exquise; mais sur

la pente où il s'est engagé, le pied glisse facilement, et je voudrais le voir revenir vers les sentiers où l'on marche d'un pas plus sûr. Il possède dès à présent tout ce qu'il faut pour émouvoir et pour charmer. Je lui souhaite seulement un plus vif amour pour la simplicité. Qu'il se défie des applaudissemens que les salons ne manquent jamais de prodiguer aux œuvres qui affectent leur langage, et si leur faveur lui fait défaut pendant quelques mois, il en sera dédommagé par l'approbation de juges plus sérieux et plus compétens. ***Maurice de Treuil*** et ***Mademoiselle du Rosier,*** pour l'élégance du langage, pour l'enchaînement des incidens, valent mieux que ***la Robe de Nessus;*** c'est un progrès évident qu'il serait injuste de méconnaître (1). M. Amédée Achard n'est pas un esprit du même ordre que M. Octave Feuillet, il n'a pas étudié comme lui les faiblesses du cœur; mais quand il rencontre une donnée vraie, il sait en tirer parti : il pose habilement ses personnages, et engage le dialogue sans embarras. Si j'avais un reproche à lui adresser, ce serait de ne pas apporter un goût assez sévère dans le choix des idées qu'il développe; on dirait qu'il se mêle trop souvent au mouvement de la vie, et néglige de se recueillir avant de prendre la plume. ***Les Buveurs d'Eau,*** comparés à la ***Vie de Bohême,*** révèlent chez M. Henry Murger l'étude des bons modèles, et marquent dans sa vie littéraire un progrès évident; ***Hélène*** et ***Lazare*** sont des récits traités avec un soin jaloux, et je regrette pour ma part que l'auteur n'ait pas ajouté quelques pages nouvelles à ses souvenirs de jeunesse. Les choses vraies sont si rares, qu'on doit les saisir avec empressement, et encourager en toute occasion ceux qui n'ont qu'à feuilleter leur passé pour nous offrir des tableaux émouvans. Quant à M. About, dont j'apprécie toute la vivacité, je crains qu'il ne se laisse aller à la dérive. Je ne crois pas qu'il ait de route tracée. Il suit le courant et aborde sans souci où le vent le pousse. Qu'il soit heureux en vivant ainsi, ou qu'il regrette parfois d'avoir vécu sans se préoccuper du lendemain, c'est une question qu'il ne m'appartient pas de trancher. Ce qu'il m'est permis d'affirmer, c'est que les pages signées de son nom nous permettent d'espérer des pages meilleures. Dès qu'il voudra se proposer un but déterminé et ne plus faire l'école buissonnière, il prendra sa place parmi les vrais écrivains; à l'heure où je parle, c'est un improvisateur amusant.

Les œuvres que je viens d'étudier me suggèrent une conclusion que le lecteur n'aura pas manqué de prévoir. La génération nouvelle s'applique avec trop de persévérance aux parties épisodiques de la

(1) *Mademoiselle du Rosier* a paru dans la *Revue* du 15 avril 1856, *Maurice de Treuil* dans les livraisons du 15 septembre, du 1er et du 15 octobre.

vie humaine, et néglige les conceptions qui relèvent d'une idée mère largement développée. Elle excelle dans la peinture des détails, elle possède un regard pénétrant, et rend bien ce qu'elle a vu; mais elle éparpille son intelligence sur un trop grand nombre d'objets, et ne prend pas soin de concentrer ses souvenirs. Il y a vingt ans, on exagérait le développement; on voulait que toute pensée, quelle qu'en fût la valeur, fournît un millier de pages. Aujourd'hui on ne prend pas la peine de choisir une donnée qui se prête à de nombreuses modulations. Je parle, bien entendu, des écrivains sérieux, car si je tenais compte des faiseurs, mon affirmation serait dépourvue de tout fondement. Nous avons des romans en vingt volumes, dont la dernière page nous promet un reste complémentaire en dix volumes, et parfois même la dernière page de ce complément nous fait une promesse nouvelle. Dans le domaine de la vraie littérature, le seul qui mérite de nous occuper, je voudrais voir se produire des œuvres moins nombreuses, mais plus importantes. Il se fait encore des récits ingénieux, des récits pathétiques; il se fait bien peu de récits qui soulèvent une discussion sérieuse. Les écrivains qui savent inventer escomptent leur avenir, au lieu d'attendre patiemment le jour où leur pensée, fécondée par la méditation, donnerait des fruits plus abondans. Je ne dis pas que l'imagination soit appauvrie dans notre pays. Je dis seulement qu'au lieu de produire de grandes œuvres comme elle le pourrait avec le secours du temps, elle se complaît trop souvent dans les œuvres qui ne demandent qu'un mois de travail. Je me hâte de reconnaître que la nouvelle génération littéraire ne doit pas supporter toute la responsabilité de la faute que je signale. Si elle écrit des œuvres de courte haleine, ce n'est pas que l'haleine lui manque; c'est qu'elle se trouve en face d'une génération de lecteurs dont l'attention se fatigue rapidement: elle mesure ses efforts sur les habitudes de ceux qui l'écoutent. C'est là sans doute une excuse, ce n'est pas une justification. C'est aux esprits capables d'inventer qu'il appartient d'élever le niveau du goût public. Qu'ils produisent des œuvres de longue haleine, qu'ils concentrent leurs facultés sur une donnée féconde, au lieu de consumer leur vie dans la peinture des détails, et le goût public sera bien forcé de se réformer. Ceux qui pensent par eux-mêmes, ceux qui trouvent pour leurs émotions, pour leurs souvenirs, une forme que la foule ignore, doivent dominer la foule. C'est à eux qu'appartient le gouvernement des esprits dans le domaine du goût : dès qu'ils obéissent au lieu de commander, ils oublient leur mission et leur dignité.

GUSTAVE PLANCHE.

FRANTZ

SCÈNES PASTORALES

AVRIL.

C'est moi qui décoche à ta vitre
Ce rayon d'or leste et joyeux
Dont le feu, sur ton noir pupitre,
Tombe et rejaillit dans tes yeux.

Ferme, en chassant ton rêve sombre,
Ce livre jaune où tu t'endors;
Fuis gaîment la ville et son ombre
Pour me suivre aux prés, d'où je sors.

Je suis le printemps! Dieu m'envoie,
Plein de musique et de couleurs,
Pour semer la vie et la joie
Dans les âmes et dans les fleurs.

FRANTZ.

Je fuirai sans regrets ce toit sombre et mon livre,
O printemps; mais je veux du moins,
Sous ton jeune soleil qui m'invite à le suivre,
Marcher sans guide et sans témoins.

Je hais tous les sentiers que le passant me omme,
Tout lieu d'où je suis revenu;

Je veux dans ce désert, loin des traces de l'homme,
Je veux voir de près l'inconnu.

L'ESPRIT DE L'AÏEUL.

Toi qui cherches ton passage,
Fier de le trouver tout seul,
Si ton cœur est resté sage,
Prends le bâton de l'aïeul.

Quelque jour, entre deux routes,
Hésitant, chargé d'ennui,
Si tu t'assieds, si tu doutes...,
Laisse-toi guider par lui.

Tu peux sur sa rude écorce
T'appuyer en sûreté;
Il a donné de sa force
A tous ceux qui l'ont porté;

Il n'a pas conduit ses maîtres
Vers les orgueilleux sommets;
Mais, par lui, de tes ancêtres
Le pied n'a tremblé jamais.

Ceux-là n'avaient pas l'envie
De fuir tout le genre humain,
Et, pour traverser la vie,
Ils prenaient le droit chemin.

Par la montagne et la plaine,
Partout où le blé mûrit,
Ils creusaient, sans perdre haleine,
Le sillon qui te nourrit.

Posant leur sceptre de frêne
Sur le seuil de la maison,
Ils rentraient, l'âme sereine,
Sans rêver d'autre horizon.

Fais comme eux; viens, abandonne
L'oisif orgueil; il te perd...
La nature qui t'est bonne,
C'est le champ, non le désert.

I.

Vois, par-dessus la haie où chantent les fauvettes,
Dans le foin verdoyant aux teintes violettes,
Cachés jusqu'aux genoux et montant de là-bas,
Les faucheurs, alignés, marchant du même pas.
En cercle, à côté d'eux, frappent les faux tournantes;
Le fer siffle en rasant les tiges frissonnantes,
Et, dans le vert sillon tracé par les râteaux,
L'herbe épaisse à leurs pieds se couche en tas égaux.

A l'ombre, au bout du pré, chacun souffle à sa guise;
Le travailleur s'assied, et sa lame s'aiguise,
Et l'on entend, parmi les gais refrains, dans l'air,
Tinter sous le marteau l'acier sonore et clair.

Toi, qui fuis ces labeurs que la sagesse envie,
Pourquoi, sans t'arrêter, passer devant la vie,
Voyageur poursuivi par ton rêve importun,
Et refuser ta part dans le bonheur commun?

BERTHE.

Nouez les ronces aux charmilles
Et l'aubépine à l'églantier;
Tendez vos rêts, ô jeunes filles,
Entre les buissons du sentier.

A ce bel étranger morose
Qui voit les fleurs sans les cueillir,
Fermez, d'une chaîne de rose,
Le chemin qu'il prend pour nous fuir.

FRANTZ.

Au rossignol chanteur préparez une cage,
Tressez pour l'enfermer le jonc et le glaïeul;
Mais au loup, s'il se montre, ouvrez vite un passage :
Je suis méchant, et je veux rester seul!

BERTHE.

Ton cœur vaut mieux que tes paroles;
Tes regards sont tristes, mais doux;
Il faut qu'ici tu te consoles,
Loin des bois où vivent les loups.

Si la faux t'effraie et te pèse,
Prends du moins ce râteau léger;
Avec nous tu peux, à ton aise,
Faner l'herbe de ce verger.

Le goûter, au fond des corbeilles,
Va nous offrir, dans un moment,
Blanche crême et fraises vermeilles,
Et pain bis mêlé de froment.

FRANTZ.

Là-haut, dans les pays où je veux aller vivre,
Il est des fleurs sans nom, il est des fruits divins,
Et du tronc de chaque arbre un miel qui vous enivre
Jaillit à flots plus purs que tous les vins.

BERTHE.

Nos prés ont des fleurs aussi douces.
Essaie un jour de leur odeur.
Pose un peu sur ton front boudeur
Ces couronnes que tu repousses.

A côté de nous reste assis
Sur ces pelouses favorites;
Laisse à nos fraîches marguerites
Effacer tes pâles soucis.

Pourquoi t'enfuir, à perdre haleine,
Vers ces sommets, à l'horizon,
Quand on est si gai dans la plaine,
Quand le feu flambe à la maison?

Voici la nuit, le ciel se couvre,
Le dernier char vient de partir;
Vois, là-bas, la grange qui s'ouvre;
L'éclair brille pour t'avertir.

Viens donc, un râteau sur l'épaule,
Comme nous, joyeux et chantant,
Respirer, sous l'ombre du saule,
L'odeur des foins que j'aime tant.

Les chars et les faucheurs sont rentrés à la ferme,
Sur le pré ras tondu le buisson se referme;

Mais du gazon plus vert renaît le bouton d'or,
Et l'immense bercail va se peupler encor.

Les vaches, les taureaux, détachés de la crèche,
Las de l'obscure étable et de la paille sèche,
Mugissent de plaisir, et, pressant leurs pas lourds,
Frottent leurs bruns naseaux sur le sol de velours.
Sautant de leur cavale à l'inculte crinière
Qu'enivrent l'air plus tiède et l'odeur printanière,
Les pâtres étourdis, voleurs de nids d'oiseaux,
Tressent à leurs captifs des prisons de roseaux.
Le chien jappe aux jarrets de la génisse blonde,
Le groupe des chevreaux s'éparpille à la ronde;
Et là-bas, au soleil, s'étend, calme et serein,
Et dort le taureau noir luisant comme l'airain.

II.

Les blés hauts et dorés, que le vent touche à peine,
Comme un jaune océan, ondulent sur la plaine;
D'un long ruban de pourpre, agité mollement,
L'aurore en feu rougit ces vagues de froment,
Et, dans l'air, l'alouette, en secouant sa plume,
Chante, et comme un rubis dans le ciel bleu s'allume.

Mais déjà la faucille est au pied des épis.
Les souples moissonneurs, sur le chaume accroupis,
Sont cachés tout entiers, comme un nageur sous l'onde;
Leur front noir reparaît parfois sur la mer blonde.
Plongeant leurs bras actifs dans les flots de blé mûr,
Ils avancent toujours de leur pas lent, mais sûr;
Leur fer tranchant et prompt, à tous les coups qu'il frappe,
Rétrécit devant eux l'or de l'immense nappe.
Derrière eux, le sillon reparaît morne et gris,
Les bleuets sont tombés et les pavots fleuris;
Et le soleil de juin, piquant comme la flèche,
Sur leur couche de paille à l'instant les dessèche.

Le sol brûle; on dirait que la flamme a passé
Sur le terrain, déjà blanchâtre et crevassé.
Les faux marchent toujours, allongeant derrière elles
Les rangs d'épis tombés en réseaux parallèles,
Et qui semblent de loin, tissu fauve et doré,
Des toiles de lin neuf qu'on blanchit sur le pré.

Dans l'air lourd plus de voix, hors le bruit des cigales
Frappant le ciel cuivré de leurs notes égales.
Entre les moissonneurs plus de joyeux propos;
Il est temps que midi sonne enfin le repos.
L'œuvre languit; la main, en essuyant la tempe,
Retombe mollement avec l'eau qui la trempe.
Les yeux cherchent; voici, travailleurs aux abois,
Que vous voyez venir, par le sentier du bois,
Les rouges tabliers, les corbeilles couvertes
D'un linge blanc qui luit entre les feuilles vertes.
Des cris ont salué l'espoir du gai repas.
Vers l'ombre, au bout du champ, chacun marche à grands pas:
On s'assied. Les grands pains sont étalés sur l'herbe.
Le maître fait les parts, trônant sur une gerbe.
La fermière a servi les rustiques apprêts
Et rempli d'un vin clair les écuelles de grès.

Mais déjà, sous le chêne où la mousse l'invite,
Pressant comme la soif, le sommeil descend vite.
Près de l'homme endormi, les marmots en éveil
Font leur moisson d'ivraie et de pavot vermeil.

Là, debout, lui montrant sa terre et sa chaumière,
Le fermier prend la main de la brune fermière.

FRANTZ.

Vois ces riches moissons; vois, sous ces flots de blé,
Notre champ qui se dore :
D'une moisson d'amour le printemps a comblé
Mon cœur plus riche encore!

Viens! pour payer les fleurs que tu m'offrais hier,
Qu'aujourd'hui tu me donnes,
Je veux, en épis mûrs, à ton front doux et fier
Rendre ici des couronnes.

BERTHE.

Quand tu fuyais, sombre et cherchant
Un désert et des fleurs nouvelles,
Je t'ai dit : Ma vigne et mon champ,
Mes prés, en cachent de plus belles.

Rien, dans ces lointains merveilleux,
Ne vaut les fruits, les blés qu'on sème

Dans le sillon de ses aïeux,
Et qu'on partage à ceux qu'on aime.

FRANTZ.

C'est par toi que ces champs ont porté fruits et fleurs,
Ma belle ménagère.
Tu prends avec amour ta part de mes labeurs,
La mienne est plus légère.

Ces travaux sont moins durs que n'étaient mon repos,
Ma solitude oisive;
Je sens, à tes côtés, mon cœur jeune et dispos;
Ta gaîté me ravive.

BERTHE.

Avant de trouver ton appui,
Mon cœur, sous sa gaîté frivole,
Succombait à ce vague ennui
Qu'une mère à peine console.

Mais aujourd'hui je sens par toi,
Sous ton regard qui me caresse,
Un bonheur pur de tout effroi,
Calme et fort comme ta tendresse.

Sur les chars empourprés des derniers feux du jour,
Gerbes et moissonneurs sont rentrés dans la cour.
Déjà, dans l'avenue, en face de la grange,
Sonne la cornemuse, et la troupe s'y range.

Le plus vieux, qui maintient le rite coutumier,
A réglé le cortége et marche le premier.
Il porte, heureux trésor acquis par tant de peine,
La couronne d'épis sur une croix de chêne.
Un ruban d'écarlate enroule au bois grossier
Les fleurs que l'été mêle au froment nourricier,
Et l'emblème sacré de joie et d'abondance
Du travail et de Dieu parle avec évidence.

On part; la voix éclate, et les vieilles chansons
Escortent noblement le bouquet des moissons.
Le soir dore les murs de la ferme qui brille.
Là, debout sur le seuil, le père de famille
Attend paisible et fier tout son peuple assemblé,
Et reçoit dans ses mains les prémices du blé.

Bientôt les épis d'or et la croix qui les porte
Comme un signe de Dieu sont cloués sur la porte;
Ils y doivent rester jusqu'à l'autre saison,
Pour garder de tout mal les champs et la maison.

Or, pour les moissonneurs, la journée étant faite,
Commence le plaisir de la rustique fête,
La danse et le repas où le maître joyeux
Écoute leurs chansons et s'assied avec eux.

FRANTZ.

La maison, tout en fête, avec amour décore
L'heureux char des moissons qui s'est rempli pour nous;
La maison, tout en fête et plus joyeuse encore,
A vu l'épouse entrer et sourire à l'époux.

Dieu fait mûrir les blés; c'est la femme économe
Qui mélange un sel pur au pain de chaque jour;
C'est elle, en souriant, qui donne au cœur de l'homme
Son aliment sacré d'allégresse et d'amour.

Comme ce blond froment, elle est l'or véritable;
Elle est le chaste orgueil du maître et du manoir,
Le joyau qu'on admire, accoudé sur la table,
Le flambeau du foyer quand le ciel se fait noir.

La maison, tout en fête, avec amour décore
L'heureux char des moissons qui s'est rempli pour nous;
La maison, tout en fête et plus joyeuse encore,
A vu l'épouse entrer et sourire à l'époux.

III.

Hier on cueillait à l'arbre une dernière pêche,
Et ce matin voici, dans l'aube épaisse et fraîche,
L'automne qui blanchit sur les coteaux voisins.
Un fin givre a ridé la pourpre des raisins.
Là-bas voyez-vous poindre, au bout de la montée,
Les ceps aux feuilles d'or dans la brume argentée?
L'horizon s'éclaircit en de vagues rougeurs,
Et le soleil levant conduit les vendangeurs.

Avec des cris joyeux ils entrent dans la vigne;
Chacun, dans le sillon que le maître désigne,

Serpe en main, sous l'arbuste a posé son panier.
Honte à qui reste en route et finit le dernier!
Les rires, les clameurs stimulent sa paresse.
Aussi, comme chacun dans sa gaîté se presse!
Presqu'au milieu du champ, déjà brille, là-bas,
Plus d'un rouge corset entre les échalas.
Voici qu'un lièvre part; on a vu ses oreilles.
La grive au cri perçant fuit et rase les treilles.
Malgré les rires fous, les chants à pleine voix,
Tout panier s'est déjà vidé plus d'une fois,
Et bien des chars, ployant sous l'heureuse vendange,
Escortés des enfans, sont partis pour la grange.

Au pas lent des taureaux, les voilà revenus,
Rapportant tout l'essaim des marmots aux pieds nus.
On descend, et la troupe à grand bruit s'éparpille,
Va des chars aux paniers, revient, saute et grapille,
Près des ceps oubliés se livre des combats.
Qu'il est doux de les voir, si vifs dans leurs ébats,
Préludant par des pleurs à de folles risées,
Tout empourprés du jus des grappes écrasées!

BERTHE.

Vois ces garçons frais et joyeux;
Le plus beau, c'est encor le nôtre;
Comme il sourit de ses grands yeux!
Comme il nous cherche l'un et l'autre!

Depuis que Dieu me l'a donné
Ce fils, ta souriante image,
Je crois, dans mon cœur étonné,
Que je t'aime encor davantage.

FRANTZ.

Oui, notre âme agrandie est plus pleine d'amour;
Dieu nous a fait largesse.
Ma maison et mon cœur ont reçu dès ce jour
La suprême richesse.

Sois bénie à jamais avec ton fruit charmant,
O branche maternelle!
Viens t'enlacer au cou du père et de l'amant,
Viens tous les jours plus belle!

Baise aux bras de l'époux notre ange au front vermeil,
Ce fils qu'on nous envie,
Et qui fait rayonner d'espoir et de soleil
L'automne de ma vie.

L'ENFANT.

L'enfant est roi parmi nous
Sitôt qu'il respire;
Son trône est sur nos genoux,
Et chacun l'admire.
Il est roi, le bel enfant!
Son caprice est triomphant
Dès qu'il veut sourire.

C'est la gaîté du manoir,
Jadis solitaire;
Ses yeux éclipsent, le soir,
Notre lampe austère.
C'est la primeur du verger,
L'agneau blanc cher au berger,
La fleur du parterre.

Il fait de ses cheveux d'or
L'anneau qui nous lie;
Il fait qu'on espère encor,
Il fait qu'on oublie.
Lorsqu'un orage a grondé,
Que les pleurs ont débordé,
Il réconcilie.

C'est pour lui qu'on a semé,
Qu'on remplit la grange;
Le pain blanc reste enfermé
Pour le petit ange.
C'est pour lui, joyeux garçon,
Que chacun dit sa chanson,
Pour lui qu'on vendange.

FRANTZ.

Suivez les chars au pas des taureaux familiers,
Chanteurs! Bénissez Dieu, la saison est féconde;
La maison sera pleine ainsi que les celliers;
La famille est nombreuse, et la vendange abonde.

Laissez grandir l'enfant, laissez vieillir le vin,
Pour qu'au déclin des jours ce fils, en qui j'espère,
Verse une ardeur encore avec ce jus divin
Dans le sang rajeuni de l'aïeul et du père...
Laissez grandir l'enfant, laissez vieillir le vin!

IV.

Les vapeurs de novembre et le soir qui commence
Répandent leur fraîcheur dans notre plaine immense.
Un reste de clarté, sur un nuage ardent,
Découpe le profil des grands monts d'occident.
A l'abri des sommets baignés de vapeur rose,
Le soleil, déjà las, s'incline et se repose.
Mais l'homme, infatigable à l'œuvre du labour,
Profite jusqu'au bout de sa force et du jour;
Il pousse, avec lenteur, ses bœufs dont le poil fume.
Dans l'air qui s'épaissit, tout blanchi par la brume,
On entend des bouviers traîner le long refrain.
Ah! qu'il est beau de voir sur le même terrain,
Foulant du même pas les herbes disparues,
Six paires de grands bœufs traînant leurs six charrues!
Comme des chars de guerre, ils marchent alignés,
Tirant de tout l'effort de leurs fronts résignés;
Si doux qu'on les excite avec une caresse.
Inutile au bouvier, l'aiguillon se redresse.

Mille oiseaux à l'entour, dans les sillons ouverts,
Attardés par l'appât, vont becquetant les vers.
Linot, bergeronnette et mésange hardie
Sous les pieds des taureaux courent à l'étourdie,
Voltigent sur leurs fronts, effleurent leur poitrail.
La paix règne entre tous dans ce champ du travail.

Au vent frais de la nuit, le bois prochain frissonne,
Et jette au sillon noir l'or des feuilles d'automne.
La sorbe aux grains ambrés tremble au bout du buisson.
Le seul bruit qui domine est la vieille chanson,
La voix du laboureur, lancée à toute haleine,
Qui plane et qui s'étend jusqu'au bout de la plaine.

CHANT DE LABOUR.

Plus loin! creusez encore un plus vaste sillon,
Mes fiers taureaux, avant de rentrer à l'étable;
Ma voix excite encor d'un paisible aiguillon
Votre lenteur infatigable.

Le travail presse, amis! il faut qu'il dure encor;
Il faut de l'héritage avoir atteint les bornes,
Avant que ce sommet cache le globe d'or
Qui luit en face entre vos cornes.

Retournons bien ce sol du levant au couchant;
Qu'il offre un lit fécond au grain que l'on y sème!
Je veux, pour de longs jours, fertiliser mon champ
Avant de m'y coucher moi-même.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

Plus loin toujours, ô laboureurs,
Poussez le soc de vos charrues;
Plus loin, oiseaux avant-coureurs,
Lancez vos ailes dans les nues!
Voici l'hiver et ses horreurs;
Passez, corbeaux, cygnes et grues.

Dans nos bois, où rôdent les loups,
Un vent noir déjà siffle et gronde.
Cherchez un asile plus doux,
Un ciel où la lumière abonde.
Volez, oiseaux, précédez-nous;
Allez trouver un meilleur monde!

S'il est des pays sans hivers,
Des flots que nul vent ne déchire;
S'il est des jardins toujours verts,
Où les yeux ne font que sourire,
Où les cœurs sont toujours ouverts...
Oiseaux, revenez me le dire!

Pour vous suivre et sous ce ciel d'or
Guérir le mal dont je succombe,
Mon âme a déjà pris l'essor;
J'ai les ailes de la colombe.

J'arriverai! dussé-je encor
Franchir l'épaisseur de la tombe!

Mais là-bas, arrêtés au milieu du sillon,
Les bouviers, à genoux, plantent leur aiguillon.
Tandis qu'au-dessus d'eux les corbeaux et les cygnes
Dans les sentiers du ciel passent en longues lignes,
Sur la feuille jaunie un cortége nombreux
Serpente, au bord du bois, le long du chemin creux :
C'est la famille en deuil et d'amis entourée
Qui porte au champ des morts l'aïeule vénérée.

Les voilà disparus dans le funèbre enclos,
Et déjà l'on entend, au milieu des sanglots,
— Le prêtre ayant fini son oraison dernière, —
La terre, — ô bruit affreux! — retombant sur la bière.

Or, seuls dans leur sentier, revenant à l'écart,
Les époux l'un de l'autre ont cherché le regard.

FRANTZ.

Ah! je voudrais verser mon âme tout entière
Au sillon que voilà,
Et dormir à jamais sous cette morne pierre,
Si tu n'étais pas là,

Si ma vie en son deuil n'était pas enchaînée
Aux bras de nos enfans...
Mais mon cœur sera fort contre la destinée;
C'est toi qui le défends.

J'ai vu crouler sous moi le sol de ma colline;
Mais l'arbre y vit toujours,
O mère de mes fils, car j'ai pris ma racine
Dans nos saintes amours.

Reçois donc à cette heure, avec ma plainte amère
D'un bonheur envolé,
Tout mon cœur dans un mot : Dieu m'a repris ma mère,
Et tu m'as consolé!

BERTHE.

Et moi dans un mot je rassemble
Les plus saints noms et les plus doux;
J'ai mon père et ma mère ensemble
Et mon frère en toi, mon époux!

Pourvu que ton cœur m'y réponde,
Notre champ est mon univers;
J'ai mon paradis en ce monde
Tant que tes bras m'y sont ouverts;

Tant que Dieu garde et que prospère
De nos fils le riant essaim;
Tant que je puis, devant leur père,
Les presser tous contre mon sein.

Par eux, dans le deuil où nous sommes,
Laisse ton cœur se ranimer;
Vis pour en faire un jour des hommes,
Moi je leur enseigne à t'aimer.

FRANTZ.

A genoux, mes enfans, priez, pleurez près d'elle;
Que nos morts soient joyeux!
Sa voix fait tressaillir la terre maternelle
Pleine de vos aïeux.

Donnez-leur, ô mes fils, à tous ces morts augustes,
Vos premières douleurs.
Vous devez un sang pur aux vertus de ces justes;
Qu'ils aient au moins vos pleurs!

Leur austère travail a fondé ce domaine,
Ce champ qui vous nourrit;
Leur sagesse a glané dans la sagesse humaine
Le pain de votre esprit.

Par eux ont survécu ces chênes dont l'ombrage
Orne encor ce beau lieu;
Par eux l'antique foi, pour suprême héritage,
Vous transmit le vrai Dieu.

Demandons nos vertus au tombeau de l'ancêtre!
Offrons-lui nos remords!
Dieu sème au fond des cœurs le bien qui doit y naître
Dans la saison des morts.

LE SEMEUR.

La terre est assez labourée,
Des entrailles du champ ôtez le soc d'airain.

Notre âme est assez déchirée,
Des cœurs qu'il brise encore ôtez le noir chagrin.
Et vous, divin semeur, parcourez la contrée;
La terre est assez labourée,
Versez, versez à flots les germes du bon grain.

Prêtez au sillon la semence,
Donnez aux morts chéris leur gîte hospitalier.
La vie est là qui recommence.
Ce champ pour une graine en rapporte un millier.
L'hiver, tout va dormir sous un linceul immense;
Prêtez au sillon la semence,
Le printemps du Seigneur viendra tout réveiller.

A LA TERRE.

Tu permets au travail de presser ta mamelle,
Patiente nourrice, et depuis six mille ans
Tu gardes à tes fils ta richesse éternelle,
Tu livres sans compter les trésors de tes flancs.

Tes bois nous sont ouverts, ta plus belle parure!
Nous fouillons dans tes os de marbre et de métal.
Aux besoins du réel tu donnes sans mesure,...
Mais tu portes aussi ta moisson d'idéal!

Tes saisons pour notre âme ont d'indicibles charmes,
Je les admire en toi,... mais ils viennent d'ailleurs!
S'ils font naître si bien le sourire ou les larmes,
C'est qu'ils ouvrent nos yeux à des mondes meilleurs.

Sois soumise au travail, ô terre, et sois bénie!
Donne à flots tes épis au pain de tous les jours;
Mais conserve tes bois, sources de l'harmonie,
Et garde aussi tes fleurs, dont vivent les amours.

Par les vertus des morts qu'à tes champs nous donnâmes,
Fais grandir la beauté, la sagesse en tout lieu;
Tu dois nourrir les fruits et les fleurs pour les âmes,
Et les âmes pour Dieu.

VICTOR DE LAPRADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1857.

Ce n'est point précisément l'animation qui manque aujourd'hui dans les affaires du monde. Cette animation, il est vrai, diffère de celle d'un temps de guerre ouverte, et n'a point le caractère d'une émotion ardente, presque fiévreuse; elle est plutôt dans le mouvement incessant des choses, dans les incidens qui se multiplient, dans cet ensemble de questions qui viennent à la fois révéler l'activité permanente de la politique et montrer la vie ou les tendances des peuples sous les aspects les plus divers. Écartons, si l'on veut, la plus grande des affaires contemporaines, celle d'Orient, puisque aussi bien elle ne subsiste désormais que par la réorganisation toujours incertaine des principautés, et que les Russes ont mis tout récemment une sorte d'amour-propre à faciliter la délimitation de la Bessarabie, qui est aujourd'hui accomplie. Il reste encore un certain nombre de questions qui embrassent tous les intérêts et touchent à tous les ressorts de la politique. Tandis qu'un acte de pacification vient d'être signé à Paris entre l'Angleterre et la Perse, les hostilités récemment ouvertes sur les côtes de la Chine par les autorités britanniques ne semblent pas tendre à la même fin, et cette guerre chinoise va provoquer la dissolution du parlement anglais à la suite d'une discussion où le cabinet de Londres est tombé en minorité. Vainqueur dans la chambre des lords, le ministère a été battu dans la chambre des communes, et il fait appel au pays. D'un autre côté, le litige survenu entre la Prusse et la Suisse au sujet de Neuchâtel se débat maintenant au sein d'une conférence réunie à Paris et occupée à préparer les élémens d'une transaction devant laquelle plieront sans nul doute les prétentions opposées. Au même instant, un conflit diplomatique inattendu, quoique assez naturel peut-être, surgit entre l'Autriche et le Piémont, lorsque l'on croyait presque à un rapprochement prochain entre les deux pays; de vieilles querelles se réveillent entre l'Allemagne et le Danemark, toujours sur ce point délicat et obscur de la situation des duchés allemands dépendant de la monarchie danoise, et si l'on regarde au-delà des mers, vers le Nouveau-Monde, on voit le Mexique, où des attentats sanglans contre des

Espagnols appellent le cabinet de Madrid à poursuivre une réparation, où l'immixtion des États-Unis appellera peut-être quelque jour l'Europe à intervenir. Ainsi marche le monde, toujours occupé à se créer des conflits ou à les dénouer. De toutes ces questions, il en est qui commencent à peine; d'autres devront être nécessairement résolues dans un délai assez court, comme celle de Neuchâtel. Au premier rang, parmi les choses actuelles, sont les affaires de l'Angleterre et les récens débats du parlement. Ici l'on touche à des points de politique intérieure en même temps qu'aux intérêts du commerce et de la prépondérance de la Grande-Bretagne dans l'extrême Orient.

Lorsque le parlement anglais s'ouvrait il y a plus d'un mois, on pressentait vaguement que de grandes discussions allaient s'élever, et que le ministère aurait à se défendre contre des coalitions puissantes d'opinions et de talens; mais sur quel terrain allaient s'engager ces luttes? Les difficultés nées de l'interprétation du traité de paix avec la Russie venaient d'être pacifiquement dénouées par la conférence de Paris. On ne se pressait pas d'aborder les affaires d'Italie, ou du moins ces affaires étaient effleurées plutôt que traitées dans une sorte d'escarmouche entre lord Palmerston et M. Disraeli. Il restait deux questions d'un intérêt supérieur pour la politique anglaise, la guerre avec la Perse et les hostilités dirigées contre la Chine. C'est sur ces deux points que se concentraient tous les efforts d'une opposition composée d'élémens assez divergens. Or, avant d'aller plus loin, en quoi consistent et dans quels termes se trouvaient ces deux questions, dont une seule a pu être soustraite jusqu'ici à la juridiction parlementaire par une négociation qui vient d'aboutir heureusement à un traité de paix?

On n'a point oublié peut-être d'où est née la guerre de l'Angleterre avec la Perse. Il y a quelque temps déjà, un agent britannique à Téhéran, M. Murray, se mettait en lutte ouverte avec le gouvernement du shah, et finissait, après des discussions irritantes, par amener son pavillon et prendre ses passeports. Ce n'était encore qu'un prélude, lorsque la Perse, se croyant menacée du côté de l'Afghanistan, envoyait une armée pour faire le siége de la ville d'Hérat, qui tombait bientôt devant les forces persanes. L'aventure de M. Murray, le siége et la prise d'Hérat, la préoccupation des intérêts britanniques dans l'Afghanistan, peut-être le dessein secret de prévenir la Russie dans ces contrées ou de lutter d'influence avec elle, toutes ces raisons suffisaient à l'Angleterre pour déclarer la guerre à la Perse et pour envoyer une escadre avec des troupes dans le Golfe-Persique. A la prise d'Hérat les Anglais répondaient par la prise de Bushir. C'est vers cette époque qu'un ambassadeur persan, Ferouck-Khan, se rendant en France, s'arrêtait à Constantinople, où il se trouvait engagé dans une difficile négociation avec le représentant britannique, lord Stratford de Redcliffe, pour le rétablissement de la paix entre les deux pays. Malheureusement lord Stratford de Redcliffe est un négociateur mieux organisé pour soutenir les querelles que pour les apaiser; il se retranchait dans des conditions aussi hautaines que rigoureuses. Cette négociation rompue à Constantinople, Ferouck-Khan est venu la renouer à Paris avec lord Cowley, et ici la paix a pu être signée. Ce résultat est dû à l'esprit de conciliation des deux négociateurs, et aussi, il faut le dire, à l'entremise du gouvernement français, au ministre des affaires étrangères, qui, sans intervenir officiellement, n'a cessé de s'employer à adoucir les différends, à rapprocher les par-

ties, pour faciliter un dénoûment dont le cabinet de Londres, si nous ne nous trompons, n'est point le dernier à lui tenir compte. La paix a été conclue, disons-nous, à la suite de concessions mutuelles. En effet, l'Angleterre n'a plus insisté sur la destitution du sadrazam ou premier ministre du shah, avec qui M. Murray avait eu sa querelle; elle renonce à cette protection des sujets persans qui a été la cause de la dernière rupture diplomatique; elle n'a point soutenu jusqu'au bout les prétentions qu'elle avait d'abord pour l'admission de ses consuls, et s'est bornée à obtenir le traitement de la nation la plus favorisée. Enfin elle doit rendre les territoires qu'elle occupe. D'un autre côté, M. Murray retournera comme ministre britannique à Téhéran et y recevra les honneurs qui lui sont dus. Hérat restera une ville indépendante, l'indépendance de l'Afghanistan est également reconnue. Peut-être aussi l'Angleterre et la Perse se sont-elles mises d'accord sur la politique à suivre en commun dans ces contrées. Au moment où les chambres s'ouvraient à Londres, cette négociation était commencée à Paris. Le cabinet anglais était donc fondé à éluder toute discussion publique malgré d'assez pressantes sollicitations; le parlement était obligé de céder devant un grand intérêt national. Le ministère anglais a pu ainsi échapper par la négociation à un débat qui s'ouvrira dans des conditions bien meilleures pour lui après la fin d'une guerre couronnée par un traité favorable.

Mais s'il en était ainsi de la guerre avec la Perse, la question des hostilités ouvertes contre la Chine dans la rivière de Canton restait entière. Si l'on va au fond de cette affaire, il est impossible de ne point reconnaître que jamais conflit n'a éclaté pour un motif plus futile, à moins que l'Angleterre n'ait eu le dessein prémédité de forcer définitivement l'entrée de la Chine, ce que le cabinet de Londres n'avoue pas. De quoi s'agissait-il effectivement à l'origine? Toute la question était de savoir si un petit navire, la lorcha l'*Arrow*, était dans des conditions telles que la protection britannique lui fût assurée, et si les autorités chinoises, en visitant cette embarcation, ont violé les traités et les priviléges de la nationalité anglaise. Seulement, cette première difficulté une fois créée, le gouverneur anglais de Hong-Kong, sir John Bowring, s'est armé d'un autre grief; il a saisi l'occasion de faire triompher un droit depuis longtemps réclamé par la Grande-Bretagne et obstinément refusé par la Chine, le droit d'admission des Anglais à Canton. Le gouverneur de cette dernière ville, le mandarin Yeh, a eu recours à toutes les subtilités évasives de la diplomatie chinoise; il n'a voulu reconnaître ni la nationalité britannique de l'*Arrow*, ni le droit d'admission réclamé par sir John Bowring; il a résisté en un mot. De là le conflit. L'amiral Seymour, recourant à la force, a bombardé Canton. Qu'en est-il résulté? De grands désastres sans doute, un état de guerre qui met en péril des intérêts immenses et la vie de milliers d'hommes, une absence complète de sécurité pour les populations étrangères, livrées aux passions de la multitude dans les villes chinoises où elles sont admises. Et cependant il est très vrai que la nationalité britannique de la lorcha l'*Arrow* n'était rien moins que constatée. Si le traité de Nankin stipule l'admission des étrangers dans la cité de Canton, il est très vrai aussi que cette admission a toujours été jugée comme une question d'opportunité, de telle sorte que, pour des griefs douteux ou sujets à discussion, les autorités anglaises ont été conduites à une exécution

sanglante, et qu'aujourd'hui le cabinet de Londres s'est vu obligé d'approuver les actes de ses agens sous peine de créer aux Chinois l'illusion d'une victoire qui ne ferait qu'exalter leurs passions fanatiques contre les étrangers, et de laisser sans protection la vie et la propriété de ses nationaux. Le plus sérieux argument qui puisse être produit contre les autorités britanniques en Chine, c'est lord Palmerston lui-même qui l'a jeté dans la discussion, lorsqu'il a dit que l'Angleterre s'était entendue avec la France et les États-Unis pour envoyer des plénipotentiaires dans le Céleste-Empire. S'il en était ainsi, pourquoi se hâter? Pourquoi substituer une action isolée, brusque et violente à une démarche qui pouvait avoir d'autant plus d'efficacité qu'elle s'appuyait sur les forces de trois des plus grandes nations du monde?

C'est sous cet aspect que les affaires de Chine se présentaient dans le parlement. Elles prêtaient à la critique sans nul doute. Aussi les motions de censure se sont-elles succédé. La première, comme on sait, a été proposée à la chambre haute par lord Derby, qui a montré une rare puissance de parole. Lord Derby a été vaincu par le fait, mais les coups qu'il a portés au ministère dans la chambre des lords n'ont peut-être pas été entièrement étrangers au résultat de la discussion de l'autre assemblée. Dans la chambre des communes, c'est M. Cobden qui a pris l'initiative en réclamant une enquête et en proposant un blâme contre la politique suivie en Chine. Ici lord Palmerston s'est trouvé en face de tous les talens réunis, des hommes principaux des partis. M. Disraeli a parlé dans le même sens que lord John Russell, et M. Roebuck s'est rencontré avec M. Gladstone et sir James Graham dans une même pensée d'opposition. Lord Palmerston a vainement combattu; il a eu beau tracer un portrait peu séduisant du mandarin Yeh, mettre en présence la barbarie chinoise et les intérêts du commerce britannique, la fortune lui a été contraire : quand le vote est venu, la majorité s'est tournée contre lui, et cette majorité, il faut le dire, ne trouvait pas seulement sa puissance dans le nombre. Après une telle manifestation, il ne restait plus au chef du cabinet qu'à quitter le pouvoir ou à dissoudre le parlement : il a choisi cette dernière alternative. C'est là une conséquence un peu imprévue de la diplomatie du mandarin Yeh, et ce n'est pas la première fois au surplus qu'une grande question extérieure décide de l'existence d'un cabinet ou d'un parlement. On ne saurait s'y méprendre cependant : il est bien clair que le dernier vote de la chambre des communes ne peut avoir pour résultat d'affaiblir l'action de l'Angleterre devant un empire comme la Chine, dont la puissance ne se mesure pas heureusement au nombre de ses habitans. Bien des hommes qui ont adhéré à la motion de censure n'agiraient point autrement que ne le fait le cabinet de Londres, parce que la première loi en fin de compte, c'est de sauvegarder la dignité européenne, les intérêts compromis, la vie des nationaux anglais.

Si on y regarde de près, cette question de Chine est venue bien à propos: elle a été la pointe d'une arme habilement aiguisée contre le ministère, et dans une affaire spéciale où des fautes évidentes ont été commises, lord Palmerston a peut-être porté la peine de toute une politique. Le chef actuel du cabinet de Londres jouit à un certain point de vue, on n'en peut douter, d'une grande popularité; dans sa longue carrière, il s'est fait l'homme du patriotisme britannique. Il y a longtemps cependant que la politique de lord Palmerston est l'ob-

jet des méfiances de bien des hommes d'état anglais. Elle a suscité à la Grande-Bretagne des inimitiés nombreuses, et elle n'a pas toujours été à l'abri de ce reproche, que lui adressait M. Cobden, d'être arrogante avec les faibles, humble avec les forts, de se servir de toutes les armes, et d'intervenir partout. Lord Palmerston a expié en un jour, et dans une question donnée, les excentricités de sa politique, et sa défaite a été un baume pour bien des blessures. Maintenant lord Palmerston se relèvera-t-il par la dissolution du parlement? que va-t-il résulter de cet appel au pays? L'Angleterre, avec des pensées très fixes sur certains points, est mobile dans ses impressions. Selon toute apparence, le gouvernement obtiendrait aujourd'hui la majorité; peut-être aussi dans quelques jours, la première émotion un peu calmée, cette majorité se trouvera-t-elle diminuée. Ce qui vient de se passer dans la Cité de Londres, au sujet de la candidature qu'on voulait offrir à lord Palmerston, ne prouve pas que l'opinion soit absolument dévouée au chef du gouvernement. Une chose est remarquable dans cette lutte qui va s'ouvrir, c'est l'absence de tout caractère politique, pour ainsi dire. Il n'y a point de principes en jeu, point de partis disciplinés et unis pour faire triompher une idée, une opinion. C'est une force pour lord Palmerston, dira-t-on; c'est peut-être aussi une faiblesse, parce qu'une majorité sans lien moral, mobile et fuyante, n'offre pas un très solide point d'appui, et dans tous les cas, au milieu de ce morcellement des opinions, lord Palmerston se trouvera toujours en présence des hommes les plus considérables du parlement, qui recommenceront la lutte dans la chambre nouvelle. Ces coalitions, où il y a souvent plus de chefs que de soldats, sont un danger sans doute. Il en sera vraisemblablemen ainsi tant que les partis, autrefois si puissans en Angleterre et aujourd'hui décomposés, ne se seront pas reconstitués.

Ces questions ne s'agitent point parmi nous. La France est l'alliée de l'Angleterre, mais elle ne l'imite pas; elle est son alliée très indépendante sous plus d'un rapport, et si elle a, elle aussi, des intérêts extérieurs sur lesquels elle se rencontre souvent avec la Grande-Bretagne, elle a une vie intérieure dont les formes et le caractère se rattachent à un tout autre ordre d'idées et d'événemens. Quels sont aujourd'hui les points saillans de cette vie intérieure? Il en est peu sans doute. Le corps législatif, depuis qu'il est réuni, n'a pas eu à montrer une grande activité. Voici cependant une affaire d'une certaine importance qui va lui être soumise, une affaire de finance qui soulève plus d'un problème : c'est celle de l'impôt projeté sur les valeurs mobilières. La question vient d'être étudiée par le conseil d'état, qui s'est réuni plusieurs fois sous la présidence même de l'empereur, et de cette élaboration il sort un projet dont les dispositions principales sont aujourd'hui publiques. Le droit établi par une loi de 1850 pour la circulation et le timbre des actions et obligations serait porté de 5 centimes à 15 centimes pour 100 francs du capital réel réglé tous les trois ans d'après le cours moyen. Ce droit serait annuel et obligatoire. En outre, un règlement d'administration publique déterminerait le mode d'application de ce droit aux valeurs étrangères négociées en France. Le conseil d'état s'est donc prononcé, et a formulé cette pensée d'un impôt sur les valeurs mobilières qui préoccupait depuis quelque temps déjà. Maintenant c'est au corps législatif d'examiner la question, de la traiter à son tour et de la résoudre. Toutes les objections pourront se pro-

duire. Que le gouvernement cherche les moyens de suffire aux charges publiques, rien n'est plus simple assurément. Au fond, ce qu'il y a de plus grave peut-être, c'est cette nécessité de recourir, pour la marche régulière des budgets, à des créations d'impôts qui semblent habituellement réservées pour les circonstances extraordinaires. C'est là aussi ce qui fait l'importance de cette question, en apparence purement financière.

La surface des choses est calme sans doute aujourd'hui en France; la vivacité des luttes politiques s'est émoussée. Est-ce à dire qu'il n'y ait absolument aucun travail, aucune préoccupation intime, ou que tout se résume dans des questions matérielles et financières? De ce mouvement même des choses matérielles, il se dégage parfois des révélations instructives, comme aussi il est des questions qui touchent de plus près à des intérêts de l'ordre le plus élevé. On n'en est point à le remarquer, les affaires religieuses ont pris depuis quelques années dans les luttes et les polémiques de tous les jours une place qu'elles n'avaient pas, qui était tout entière aux querelles des partis. De là des incidens assez fréquens où des prélats ont été quelquefois mêlés. Aujourd'hui c'est M. de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, qui se trouve mis en cause pour des actes dont on ne peut dissimuler la gravité, puisqu'il y a un appel comme d'abus porté devant le conseil d'état. Rien n'est plus délicat, sans contredit, que tout ce qui a trait aux rapports entre les chefs supérieurs de l'église et le clergé inférieur. Le mieux serait de s'en occuper le moins possible. Il y a cependant une limite à cette réserve, c'est lorsque certains actes vont au-delà des lois consacrées. M. l'évêque de Moulins, pour tout dire, est accusé notamment d'exiger des curés inamovibles qu'il institue une sorte de démission anticipée, afin d'éluder les dispositions du concordat qui garantissent civilement l'inamovibilité. Les plaintes qui se sont élevées et qui ont trouvé un certain écho sont-elles fondées? Il paraît bien clair qu'il y a une sorte d'engagement de la part des curés au moment de leur nomination, et dans ce cas le plus simple eût été de produire cet engagement même. Le conseil d'état est saisi aujourd'hui de la question, et il n'est point douteux que l'autorité du concordat prévaudra, si elle a été méconnue. Pourquoi d'ailleurs le clergé chercherait-il à méconnaître et à diminuer la valeur du concordat? En réalité, il agirait contre lui-même et contre la société. Quelle a été en effet l'influence de cette grande transaction entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil? Depuis que le concordat existe en France, la paix s'est faite, et n'a cessé de régner. Les conflits entre l'église et l'état ont été peu nombreux. La religion a retrouvé son empire. Qu'on observe au contraire les pays soumis à une autre loi : les luttes, les froissemens sont incessans, les rapports sont laborieux. Il y a toujours un pouvoir qui opprime ou qui est opprimé. L'esprit de modération qui a présidé au concordat a produit en France le respect mutuel dans l'indépendance des deux pouvoirs. C'est un résultat assez considérable pour qu'on doive y tenir.

Depuis quelque temps, on parlait moins de l'Italie en Angleterre comme en France. Ce n'est pas qu'on fût absolument rassuré sur les conditions de cette malheureuse péninsule, où couvent toujours mille passions généreuses mêlées à des aspirations insensées ou coupables; mais le vent n'était pas aux excitations, l'émotion née à la suite du congrès de Paris commençait à s'apaiser. On cherchait plutôt comment pourrait s'aplanir ce différend qui a

fait aux deux grandes puissances de l'Occident et au royaume de Naples une situation où les gouvernemens ne peuvent rester et d'où ils ne peuvent sortir; on s'efforçait de découvrir des symptômes meilleurs, lorsque tout à coup a éclaté entre l'Autriche et le Piémont cette guerre nouvelle qui a commencé par des polémiques de journaux, et qui vient de continuer par un échange de notes diplomatiques dont nous laissions l'autre jour pressentir le sens au moment où elles étaient livrées à la publicité européenne. M. de Buol rassemble tous les sujets de plainte de l'Autriche : langage acerbe des journaux piémontais, manifestations des autres contrées de l'Italie en faveur du gouvernement de Turin, c'est-à-dire contre le gouvernement impérial, souscriptions pour les cent canons destinés à l'armement de la forteresse d'Alexandrie, don des Milanais pour l'érection d'un monument à l'armée sarde. Tous ces griefs sont soigneusement réunis et résumés avec une certaine raideur dans la note que le chargé d'affaires impérial à Turin, le comte de Paar, a reçu la mission de communiquer à M. de Cavour. Le président du conseil du roi Victor-Emmanuel, usant à son tour du même procédé, a chargé l'agent piémontais à Vienne, le marquis Cantono, de lire à M. de Buol la réponse qu'il a faite à sa communication. La note de M. de Cavour a eu un succès qu'on ne saurait contester; elle a paru l'œuvre d'un esprit habile, qui sait être modéré quand il le veut sans cesser d'être ferme, et qui n'est jamais plus fort que lorsqu'il est sur son vrai terrain, celui d'une politique dégagée de toutes les exagérations des partis. La politique exposée dans la note piémontaise est une politique dévouée sans doute à l'indépendance de l'Italie et aux idées libérales, mais en même temps décidée à respecter les traités, à ne s'affranchir d'aucune des obligations du droit public, et à n'aller au-devant d'aucune rupture systématique. C'est ce qui la distingue de toutes les politiques insurrectionnelles et révolutionnaires. Dans ces termes mêmes, les réfutations opposées par M. de Cavour à M. le comte de Buol ne laissent pas d'être embarrassantes pour le gouvernement impérial. Pourquoi l'Autriche ferait-elle un crime au cabinet de Turin du langage de la presse sarde, lorsque la législation en vigueur dans le Piémont met à sa disposition des moyens répressifs dont elle n'use pas? Pourquoi même s'en plaindre à la rigueur, puisque les journaux piémontais ne passent pas le Tessin, et que leur influence se trouve ainsi préventivement annulée dans les possessions de l'Autriche? Les journaux sardes sont souvent violens, cela n'est point douteux; les journaux autrichiens ne l'ont pas été moins dans ces derniers temps, ainsi que nous le disions récemment, et il y a ceci à considérer, que rien ne s'écrit dans l'empire d'Autriche qui n'ait l'autorisation directe ou indirecte du gouvernement. Au pis aller, c'est une querelle de journaux, dont l'importance diminue à mesure que les cabinets s'en occupent moins. Il y avait un passage plus délicat dans ces confidences diplomatiques. Des manifestations ont eu lieu dans diverses contrées de l'Italie pour honorer l'initiative que le gouvernement piémontais a prise l'an dernier au sujet de la péninsule : le cabinet de Vienne a pu être secrètement blessé, et il met aujourd'hui sa blessure à nu; mais ici encore, pourquoi l'Autriche cherche-t-elle absolument à voir une hostilité dans ces manifestations, puisqu'elle s'est évidemment inspirée de la politique recommandée par le congrès de Paris dans les actes récens qui ont signalé le pas-

sage de l'empereur François-Joseph en Lombardie? Quant à la souscription milanaise pour l'érection d'un monument à l'armée sarde, M. de Cavour réduit cette affaire aux plus insignifiantes proportions, en effaçant le caractère originel du don, et en assurant d'ailleurs que ce monument ne portera aucune inscription de nature à exciter les susceptibilités du gouvernement impérial.

Le plus simple examen des deux documens diplomatiques qui ont été mis au jour éveille, ce nous semble, une impression naturelle : c'est que de la part de l'Autriche l'effort a évidemment dépassé le but, c'est qu'il y a une disproportion singulière entre les petits froissemens que M. de Buol énumère et la démarche diplomatique assez grave que le cabinet impérial vient de faire. C'est une querelle sans motifs actuels ou récens, qui éclate trop tard, surtout dans un temps inopportun, au moment où le gouvernement piémontais, satisfait par la levée des séquestres, était prêt à se rapprocher du gouvernement autrichien et à renouer des rapports plus réguliers que ceux qui ont existé depuis quelques années. Au lieu d'un rapprochement devenu possible, c'est la menace d'une rupture plus sérieuse, et cette menace vient de l'Autriche. Jusqu'ici il n'y a qu'une communication diplomatique, un peu comminatoire, il est vrai; mais après la réponse de M. de Cavour le cabinet de Vienne se laissera-t-il entraîner jusqu'à retirer sa légation de Turin et à rompre toute relation avec le Piémont? L'Autriche se trouve malheureusement ici entre une sorte d'inconséquence si elle s'arrête, et une extrémité qui ne serait qu'une seconde faute ajoutée à la première, si elle va plus loin. A quoi servirait en effet une rupture? Diplomatiquement, elle isolerait l'Autriche; elle ne pourrait que rendre plus délicate et plus sensible une situation déjà assez difficile. Ce n'est point en France évidemment que le cabinet de Vienne peut trouver un appui pour des essais d'intimidation et de pression vis-à-vis du royaume de Sardaigne. L'Angleterre lui serait encore moins favorable, et c'est alors que cette alliance accidentelle dont on a vu récemment l'ombre s'évanouirait. L'Autriche a pu penser qu'elle aurait au moins l'approbation de la Russie, elle l'a cru; c'était une illusion un peu trop fondée sur l'oubli du passé. Le gouvernement russe a pu blâmer d'une façon générale les excès de la presse : c'est dans l'ordre de sa politique; au fond, il serait plutôt porté à être l'allié du Piémont, qui a été son ennemi, que l'allié de l'Autriche, qui ne l'a pas combattu les armes à la main, — de telle façon qu'une rupture complète avec Turin ne ferait qu'embarrasser l'Autriche en ajoutant des difficultés de plus à sa situation diplomatique. Il y a un fait bien plus sensible encore, si l'on se tourne vers l'Italie. A qui profiterait réellement cette rupture au-delà des Alpes? Si ce n'est pas un combat à main armée, ce n'est plus qu'un état d'antagonisme reconnu et accepté devant l'opinion. Or, dans ces conditions, tous les dangers seraient pour l'Autriche, tous les avantages seraient pour la Sardaigne, qui n'a rien à craindre. Le Piémont ne pourrait que voir s'accroître sa popularité, son influence en Italie, sans être menacé d'ailleurs par l'esprit révolutionnaire, qui viendrait se briser contre l'inébranlable solidité de la monarchie de Savoie. Le cabinet de Vienne ne peut ignorer que tout ce qui éloigne le Piémont de l'Autriche n'est point essentiellement une cause d'affaiblissement pour le gouvernement sarde. Peut-être même, si on se laissait aller à cer-

tains désirs à Turin, serait-on plus satisfait secrètement de cet antagonisme que d'un rapprochement. Voilà comment, au point de vue de ses rapports diplomatiques en Europe et de sa situation particulière en Italie, l'Autriche a commis une faute par sa dépêche du mois de février, et elle en commettrait une plus grande encore par une rupture complète, devant laquelle s'arrêtera la prudente habileté des conseils de l'empereur François-Joseph.

Dans le travail universel de la politique de l'Europe, les affaires du Danemark n'occupent point, si l'on veut, une des premières places; elles apparaissent même parfois comme une énigme à travers les obscurités d'une histoire intérieure assez complexe et les inépuisables commentaires d'une diplomatie laborieuse, et cependant tous ces intérêts qui s'agitent au nord ont un poids dans la balance; ils se rattachent par plus d'un côté à l'ordre général, dont ils sont un des élémens. En un mot, ce qu'on nomme la question danoise peut devenir aussi une question européenne au même titre que les affaires de Neuchâtel ou les relations de l'Autriche et du Piémont en Italie. Il est à peine nécessaire de rappeler d'où viennent ces complications, legs onéreux des dernières commotions du continent. Elles se sont aggravées, il y a quelques mois, par l'immixtion diplomatique des cabinets de Vienne et de Berlin, qui sont intervenus à Copenhague au nom des duchés allemands liés à la monarchie danoise. La Prusse et l'Autriche sont allées peut-être plus loin qu'elles n'auraient voulu; elles ont servi dans leurs démarches moins un intérêt politique supérieur que les passions et les exigences de cette petite et violente féodalité du Holstein, toujours irritée contre tout ce qui vient de Copenhague; puis, comme pour sortir d'embarras, elles ont fini par laisser planer sur le Danemark la menace de le réduire par la pression de la confédération germanique tout entière. Le Danemark à son tour, non sans avoir longuement discuté avec lui-même, vient de répondre à ces représentations diplomatiques par de nouvelles notes et de nouveaux mémorandums. Le petit royaume du Nord soutient son rôle en défendant les droits de son indépendance, sans faiblir devant l'intimidation, comme aussi sans décliner les transactions possibles. Un envoyé danois fort mêlé à ces affaires, M. de Bulow, a été chargé d'aller appuyer à Vienne et à Berlin les considérations développées par M. de Scheele dans ses dépêches, et en même temps le cabinet de Copenhague vient de s'adresser aux autres gouvernemens de l'Europe, à la France, à l'Angleterre, à la Russie. C'est tout un épisode diplomatique qui se poursuit, et qui semble prendre aujourd'hui un aspect assez grave. Plusieurs questions, comme on sait, faisaient l'objet des réclamations des cours de Vienne et de Berlin. La Prusse et l'Autriche demandaient l'exécution définitive d'un article du traité de paix de 1850, qui prescrit la fixation de la frontière entre la partie allemande des états du roi de Danemark et la partie non allemande, c'est-à-dire entre le Holstein et le Slesvig; elles déniaient au gouvernement danois et au conseil supérieur de la monarchie le droit de disposer des domaines situés dans le Holstein et le Lauenbourg, en réservant la libre disposition de ces domaines aux états provinciaux. Enfin, chose plus grave, et qui est la difficulté essentielle, elles revendiquaient pour les duchés le droit d'être consultés sur la constitution commune que le roi de Danemark a donnée le 2 octobre 1855 à tous ses états.

Or sur ces divers points, et notamment sur le dernier, les deux puissances allemandes ne dépassaient-elles pas les limites d'une intervention légitime? Si la frontière n'est pas encore fixée entre le Holstein et le reste des états danois, ce n'est point en vérité la faute du Danemark. Dès la signature de la paix, il nommait un délégué, en lui donnant tous les pouvoirs nécessaires pour procéder à un arrangement immédiat; mais alors il s'est trouvé que le commissaire autrichien était sans instructions, le commissaire prussien pour sa part avait des instructions tellement vagues et confuses qu'il s'est jeté dans une sorte d'étude d'archéologie ou de diplomatique ancienne pour rechercher ce qu'il appelait la véritable *frontière historique*, ne tenant compte ni des faits acquis, ni des changemens consacrés par le temps. La commission s'est dissoute sans avoir rien fait, et le gouvernement danois se déclare aujourd'hui prêt à reprendre ce travail. Si d'un autre côté la question des domaines a soulevé des difficultés, le cabinet de Copenhague ne refuse pas absolument d'offrir des garanties nouvelles aux intérêts provinciaux; mais ce qui ne peut être admis, ce que le cabinet danois n'admet pas effectivement, c'est que l'Autriche et la Prusse puissent réclamer pour les duchés un droit de consultation sur l'organisation constitutionnelle de la monarchie. S'il en était ainsi, c'est-à-dire si les duchés devaient être consultés, le même droit ne pourrait être refusé au royaume proprement dit. Le Holstein, tout imbu d'esprit féodal et aristocratique, enlèverait à la constitution tout ce qu'elle a de libéral; le royaume, où les tendances libérales et même démocratiques dominent, mettrait un zèle égal à écarter tout ce qui lui paraîtrait suspect d'aristocratie ou d'absolutisme. De la constitution, il ne resterait bientôt plus rien; l'organisation générale de la monarchie tomberait par morceaux, et le pays serait précipité dans d'inévitables convulsions. Voilà pour les conséquences intérieures; c'est précisément pour remédier à ce danger que le roi de Danemark a été conduit à octroyer une constitution commune sans consulter les représentations particulières de ses divers états, et ce qu'il n'a pas fait avant la promulgation de la constitution, il ne peut le faire après. Le roi de Danemark, dit-on, à la suite des événemens de 1848, s'est engagé diplomatiquement avec la Prusse et l'Autriche, agissant comme mandataires de la confédération germanique. Il s'est engagé, il est vrai, à donner aux duchés une constitution particulière, à régulariser par une loi politique commune les rapports constitutionnels des diverses portions de la monarchie, et c'est ce qu'il a fait, dans la plénitude de son indépendance, en tenant compte des intérêts provinciaux des duchés, mais aussi en accomplissant certaines réformes. Aller au-delà, attendre le mot d'ordre de Vienne ou de Berlin, c'eût été aliéner tous les droits de la souveraineté et marquer du sceau indélébile de la pression étrangère cette organisation nouvelle à laquelle on travaillait.

La Prusse et l'Autriche d'ailleurs se rendent-elles un compte bien exact de la position qu'elles ont prise, du titre en vertu duquel elles agissent, quand elles menacent le Danemark du fantôme de la diète de Francfort, peut-être de l'occupation des duchés ou de l'envoi d'un commissaire fédéral? Il ne peut être ici question de la diète, il ne s'agit nullement d'une querelle née à France fort entre le pouvoir central de la confédération et un prince allemand qui méconnaîtrait ses obligations fédérales. La question est tout entière entre ce

corps collectif qu'on nomme la confédération germanique, que la Prusse et l'Autriche représentent ici, et le roi de Danemark, — c'est-à-dire entre deux souverainetés également indépendantes, dont l'une prétend se servir de son poids et de sa force pour imposer à l'autre un système de politique. C'est là justement ce qui donne à ces démêlés une portée européenne, et c'est ce qui a motivé l'appel adressé par le Danemark aux autres puissances. En réalité, sous prétexte de stipuler pour les duchés, l'Allemagne cherche à s'introduire subrepticement dans les affaires danoises. Et que résulte-t-il de ces tentatives? En prétendant aider à la pacification du Danemark, la Prusse et l'Autriche créent des embarras de toute sorte au cabinet de Copenhague. L'opposition du Holstein, se sentant appuyée par une influence étrangère, redouble d'efforts hostiles. On peut voir aussi ce qui vient de se passer dans la dernière session de la diète provinciale du Slesvig. Cette diète, élue sous l'empire d'une loi malheureusement conçue et promulguée par le ministère Œrstedt, se compose en majorité de membres appartenant à la portion méridionale du duché et liés d'opinions comme d'intérêts à l'opposition aristocratique du Holstein. Pendant la session qui vient de finir, elle s'est montrée invariablement inspirée du même esprit de colère passionnée et d'hostilité aveugle contre le gouvernement. Elle a repoussé ou mutilé les projets ministériels les plus utiles, les plus justes, et même les plus urgens au point de vue moral et matériel; elle a renouvelé toutes les querelles au sujet de l'emploi de la langue allemande, et elle a fini par refuser de voter la part due par le Slesvig dans les dépenses de l'ensemble de la monarchie, malgré les protestations du commissaire royal et de la minorité de l'assemblée. Les cabinets de Vienne et de Berlin ne sont peut-être pas éloignés de sentir aujourd'hui qu'en prêtant le secours de leur influence à toutes ces manifestations véritablement factieuses de l'opposition allemande des duchés, ils se sont engagés dans une voie pleine de périls. Le représentant de l'Autriche à Francfort avouait récemment, dit-on, que tout le monde était plus ou moins dans le faux, et qu'il n'y avait de solution possible que si l'affaire était présentée sous un autre aspect. Le président du conseil de Prusse, M. de Manteuffel, de son côté, est le premier à reconnaître les difficultés qui entourent le gouvernement danois et à exprimer le désir d'un arrangement; il ne se dissimule pas que la question peut se compliquer singulièrement, si elle est portée à Francfort. Il n'est pas jusqu'au parti de la croix qui ne recule, parce qu'il commence à comprendre que toutes les passions allemandes, principalement surexcitées dans certains états secondaires en vue de la popularité, pourraient bien finir par tourner contre la Prusse elle-même. Si l'Autriche et la Prusse sont bien inspirées, elles s'arrêteront; si l'affaire est portée à Francfort, elle prend par la force des choses un caractère européen. Ainsi apparaît sous un double aspect cette question danoise, qui n'est pas aujourd'hui la moins compliquée. Au point de vue intérieur, elle est une source de troubles et d'embarras pour le Danemark; au point de vue diplomatique, elle peut devenir le princip de difficultés nouvelles en Europe, et à tous ces titres elle est également grave.

La Hollande a été depuis quelque temps le théâtre d'une lutte singulière entre le parlement et le ministère. Les chambres sont animées d'un esprit de libéralisme modéré, le cabinet depuis sa naissance n'a cessé d'être soupçonné de vues réactionnaires : de là des rapports difficiles et d'incessans conflits.

Cette lutte n'est point finie; elle s'est engagée vivement il y a deux mois, si l'on s'en souvient, à l'occasion de la discussion du budget. On peut se souvenir aussi que le ministre de l'intérieur, M. Simons, finissait par voir la majorité se tourner contre lui dans le vote des dépenses de son département. Il en était ainsi lorsque survenait une suspension momentanée des travaux parlementaires. Le ministre de l'intérieur, soutenu par ses collègues, ne se retirait point d'abord devant les témoignages de défiance des chambres. Il se mettait à l'œuvre, au contraire, pour préparer la loi tant attendue sur l'instruction publique. M. Simons n'a point tardé à voir cependant que sa position était insoutenable, et il a insisté pour quitter le pouvoir. Il a été remplacé à l'intérieur par le ministre des cultes réformés, M. van Rappard, qui a eu lui-même pour successeur dans son ministère un jurisconsulte d'Amsterdam, M. Wiardi Beckman. M. van Rappard est un homme d'une longue expérience, calme et habile Il n'a point été à l'origine partisan de la réforme constitutionnelle de 1848; il passe pour s'y être résigné depuis. On pouvait craindre que ce revirement ministériel n'eût encore pour effet d'ajourner la question de l'instruction primaire. Il n'en a rien été, et dès la reprise récente des travaux parlementaires, M. van Rappard a présenté un projet qui est en ce moment soumis à la seconde chambre. Le nouveau projet ressemble en partie à celui qui est resté en suspens dans la session dernière, et qui a été retiré à la suite de l'avénement du ministère actuel; il y a aussi quelques différences. Les deux points essentiels sur lesquels le projet nouveau diffère de celui de l'an dernier sont la disposition prescrivant aujourd'hui que les enfans doivent être élevés dans la pratique des vertus « chrétiennes et sociales, » tandis que l'ancien projet se servait de termes plus vagues, et la faculté qui serait accordée d'instituer des écoles spéciales sauf l'autorisation du gouvernement, avec l'assentiment des autorités locales et des états-généraux. De nombreuses critiques se sont élevées dans la presse et dans les bureaux de la chambre contre cette dernière disposition, dans laquelle on ne voit qu'un prolongement à l'infini de la lutte sur la question de l'instruction primaire. Quoi qu'il en soit, la chambre est saisie, et le travail de ses bureaux vient d'être communiqué au gouvernement, qui a devant lui quelques semaines pour répondre. Ainsi ce n'est que dans quelque temps que la discussion pourra s'ouvrir.

Cette discussion mettra-t-elle fin à une difficulté qui depuis deux ans pèse sur la situation intérieure de la Hollande? conduira-t-elle à une dissolution du parlement ou à une nouvelle modification du ministère dans le cas où le système proposé ne triompherait pas? Ce sont là encore autant de points incertains. En attendant que ces luttes recommencent, le cabinet de La Haye ne laisse point d'avoir à faire face à des difficultés d'une autre nature. Pour le ministre de la justice, il y a la défense laborieuse d'un projet récent sur l'organisation judiciaire qui a soulevé de nombreuses contradictions. Pour le ministre des colonies, c'est une autre question : le règlement de la presse aux Indes-Orientales. Ce règlement, promulgué à Batavia il y a quelques mois, est jugé trop préventif et trop répressif tout à la fois, et peu compatible avec les idées dominantes en Hollande, peu en harmonie aussi avec ce qui se pratique aux Indes depuis longtemps. Les plaintes des publicistes et des éditeurs se sont traduites par des pétitions qui ont eu de

l'écho dans la presse et dans la seconde chambre elle-même. Une commission parlementaire a été nommée en effet pour examiner la question malgré les efforts du ministre des colonies, et aux termes d'une motion de M. van Zuylen van Nyevelt, la chambre doit statuer aussitôt que cette commission aura achevé son travail. Comme on voit, la lutte est à peu près permanente et s'étend à toutes les questions. Quand elle s'apaise d'un côté, elle renaît de l'autre, et toujours le ministère et la chambre se retrouvent en présence. Quel sera le vainqueur? On ne peut le dire encore. C'est dans de telles circonstances que serait nécessaire la présence d'hommes concilians. Un de ces hommes, M. Rochussen, vient cependant de donner sa démission de député. C'est un esprit versé dans les matières financières et les affaires coloniales. On peut se rappeler qu'en des temps difficiles il a été d'abord ministre des finances, puis gouverneur-général des Indes néerlandaises. Ses lumières manqueront dans la seconde chambre des états-généraux de la Hollande.

Les problèmes politiques sont certainement assez nombreux aujourd'hui dans le monde. Pour l'Europe même, il n'est point d'affaire plus sérieuse peut-être que ce qui va se passer aux États-Unis et dans une des républiques voisines, au Mexique, à l'occasion de ces récens massacres qui mettent l'Espagne dans la nécessité de réclamer une satisfaction. Aux États-Unis, un nouveau président monte en ce moment au pouvoir : c'est M. Buchanan. Son prédécesseur, M. Pierce, s'en va assez obscurément, après avoir montré plus de bonnes intentions que de supériorité, et plus de faiblesse que d'esprit d'initiative. Le danger pour M. Buchanan, c'est qu'on attend bien plus de lui et qu'il a été justement élu pour servir avec plus d'énergie les desseins d'un parti dont toutes les aspirations tendent à la conquête, à l'agrandissement de l'Union, en même temps qu'au maintien et on pourrait dire à la propagation de l'esclavage. M. Buchanan, en entrant en fonctions, a choisi tout d'abord ses ministres, parmi lesquels se trouve définitivement le général Cass, qui devient le secrétaire d'état pour les affaires étrangères de la nouvelle présidence. Le général Cass est connu pour ses idées avancées et même excentriques parfois. Il est vrai qu'il prononçait, il y a quelques jours, une harangue assez diplomatique pour rassurer un peu le monde sur ses projets, pour protester surtout de son désir de vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre. Sa nomination ne serait pas moins un symptôme assez significatif, si les hommes ne changeaient pas souvent avec les positions. M. Buchanan lui-même ne sera pas évidemment le ministre qui dans la conférence d'Ostende proclamait solennellement la légitimité de la conquête de Cuba. Sans rien préjuger encore de l'ère politique qui s'ouvre aujourd'hui pour les États-Unis, il ne faut point s'exagérer en effet les changemens de systèmes qui se produiront. Ces changemens ne peuvent être ni aussi soudains, ni aussi décisifs qu'on le pense. La politique suivie jusqu'ici ne peut prendre subitement des allures inattendues parce que d'autres hommes arrivent au pouvoir. Seulement, comme les tentations sont nombreuses et comme les passions démocratiques sont toujours dans l'attente, il reste à savoir si le nouveau président, eût-il l'intention d'être modéré, parviendra à contenir cette exubérance d'activité expansive et à régler ces ambitions que rien ne peut assouvir. Pour le moment, M. Buchanan va trouver à son entrée au pouvoir un certain nombre de questions à résoudre. Le traité négocié par M. Dallas

avec l'Angleterre au sujet des affaires de l'Amérique centrale a éprouvé un assez mauvais sort à Washington, et la ratification se trouve par le fait au moins ajournée, si elle triomphe des hostilités qui se sont déclarées contre un tel arrangement. La situation même des républiques centro-américaines est une complication permanente, et il ne faudrait peut-être qu'un retour de fortune en faveur de Walker pour ramener à ce bizarre aventurier toutes les sympathies *yankees*. Il est surtout un point vers lequel vont se tourner tous les regards, toutes les pensées aux États-Unis : c'est cette malheureuse république mexicaine, dévorée d'anarchie et obligée aujourd'hui de faire face à de trop justes réclamations de l'Espagne.

Tout semble se préparer en effet dans cette partie du Nouveau-Monde pour de sérieux événemens, dont la querelle avec l'Espagne ne peut être que l'occasion ou le prétexte, et dans ces circonstances les États-Unis auront certainement un rôle. On sait les actes de barbarie commis contre quelques Espagnols non loin de Mexico, à Cuernavaca; on sait aussi les premières démarches tentées par le chargé d'affaires de la cour de Madrid pour obtenir la réparation de ces crimes. Depuis ce moment, la question a fait un pas de plus et s'est compliquée. Le gouvernement espagnol, comme il ne pouvait s'empêcher de le faire, a pris en main la défense de ses nationaux, et il envoie des forces de terre et de mer dont le gouverneur de Cuba paraît devoir au besoin prendre le commandement. Le ministre des affaires étrangères de la reine Isabelle vient d'adresser aux agens espagnols accrédités au dehors une circulaire où il expose les faits accomplis au Mexique en même temps qu'il annonce l'intention de demander par voie de réparation le châtiment des coupables et une indemnité pour les victimes. Tandis que le gouvernement de Madrid prenait ces résolutions, les choses allaient plus vite au Mexique. Le chargé d'affaires espagnol, après des notes réitérées d'une extrême vivacité, et qui ont fini par dégénérer en ultimatum, le chargé d'affaires espagnol, disons-nous, M. Sorela, a rompu toute relation avec le Mexique et a pris ses passeports. Aujourd'hui, entre ces deux pays, il n'y a d'autre moyen d'en finir que la force ou une médiation. Certes l'Espagne a toute sorte de droits à poursuivre le redressement des violences qu'ont subies ses nationaux; il y a là des actes crians et menaçans pour la sécurité de tous les étrangers. Malheureusement le représentant de l'Espagne s'est peut-être un peu hâté, surtout si, comme on l'assure, le gouvernement mexicain ne refusait pas une satisfaction si visiblement due, s'il ne s'est arrêté que devant le ton hautain et impératif de M. Sorela. Il eût été facile au chargé d'affaires d'Espagne de suspendre à toute extrémité ses rapports avec le cabinet de Mexico en attendant les instructions de son gouvernement, au lieu de prendre la responsabilité d'une rupture complète, peut-être irréparable. Il en résulte une situation dont à Madrid même on ne saurait méconnaître tous les dangers.

Que va faire le gouvernement espagnol ainsi engagé? Il peut tirer vengeance du Mexique par la force, cela n'est pas douteux; mais est-il certain que l'ouverture des hostilités ne soit point le signal d'un déchaînement de toutes les passions barbares contre les Espagnols dans un pays où sévit la plus désolante anarchie? D'après toutes les apparences, si les choses étaient poussées à cette extrémité, l'Espagne débarquerait des troupes à la Vera-Cruz

pour vaincre la résistance du gouvernement mexicain, ou suppléer à son impuissance dans la protection de la vie et des propriétés des sujets espagnols. Seulement rien n'est résolu par cette occupation : c'est ici que commence au contraire peut-être un danger d'une autre nature qui touche aux intérêts de tous les pays et à l'équilibre même du Nouveau-Monde. Une guerre déclarée par l'Espagne peut livrer le Mexique aux États-Unis. Déjà le bruit a couru d'un traité signé entre les agens de l'Union et la république mexicaine. Plusieurs fois depuis quelque temps on a parlé de ces arrangemens en vertu desquels les États-Unis fourniraient au Mexique une assez forte somme, tantôt pour la cession de l'isthme de Tehuantepec, tantôt pour la cession de la Sonora et de la Basse-Californie, tantôt enfin avec une garantie sur les biens du clergé. Rien ne prouve encore qu'un traité semblable ait été signé. Une seule chose est certaine, c'est que les États-Unis épient l'occasion et ne la laisseront pas échapper. Le Mexique est l'éternel objet de leurs convoitises, et c'est leur politique de seconder toutes les résistances aux puissances européennes. Il n'est point douteux que l'agent américain à Mexico, M. Forsyth, a déjà cherché à exploiter la querelle avec l'Espagne, et de son côté le gouvernement mexicain n'est point malheureusement éloigné d'écouter ces suggestions. Le président, M. Comonfort, se rassurait récemment, dit-on, en songeant qu'il trouverait toujours vingt-cinq ou trente millions de dollars aux États-Unis pour résister, si on le poussait à bout. Ce que serait un pareil traité, il est facile de le pressentir : le Mexique n'existerait plus; il existe à peine aujourd'hui, tant la dissolution est universelle. Il y a surtout un fait remarquable et terrible, c'est le déchaînement constant de l'élément sauvage : les Indiens saccagent les villes, tandis que les insurrections se multiplient dans d'autres parties du pays, et le gouvernement envoie des généraux qui attendent eux-mêmes, en face des insurgés, l'heure de se prononcer. A Tépic, l'agent consulaire britannique a été récemment dévalisé par les chefs d'un *pronunciamiento;* on lui a pris plus de 200,000 piastres, et il pourrait bien naître de là une nouvelle querelle avec l'Angleterre au moment où un ancien démêlé vient d'être à peu près aplani. Ainsi, avec son anarchie intérieure, avec des menaces de conflits de toute sorte, et avec le dangereux appui des États-Unis, le Mexique se trouve exposé à une lutte où son indépendance achèverait de disparaître. C'est là le germe d'événemens qui commencent, et qui, s'ils peuvent être conjurés encore, sont du moins de nature à intéresser l'Europe, si souvent distraite par de plus futiles querelles.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES HÉRITIERS DE SILVIO PELLICO.

I. *Spilbergo e Gradisca, scene del carcere duro in Austria, estratte dalle Memorie di Giorgio Pallavicino*, Turin 1854. — II. *The Austrian Dungeons in Italy, a narrative of fifteen months' imprisonment and final escape from the fortress of S. Giorgio*, by Felice Orsini, *translated from the unpublished manuscript*, by J. Meriton White, Londres 1856.

Sans être un écrivain de premier ordre, Silvio Pellico a eu la bonne fortune bien rare d'être rangé de son vivant parmi les classiques et de se voir

jugé comme d'ordinaire on ne juge que les morts. Le livre des *Prisons*, son meilleur, j'allais dire son unique titre de gloire, mérite sans doute à plusieurs égards la faveur dont il est encore aujourd'hui l'objet : la simplicité attachante du récit nous captive, et la mansuétude évangélique de l'auteur ajoute l'attendrissement à l'intérêt; mais quiconque, jugeant avec sa raison, résiste aux entraînemens de son cœur éprouve à cette lecture je ne sais quel malaise indéfinissable, et se sent, après l'avoir achevée, moins fort, moins homme qu'auparavant. On n'est vraiment homme en effet qu'à la condition de concevoir pour le mal une de ces haines vigoureuses dont parle Molière, et qui sont le commencement du bien, quand elles n'en sont pas la conséquence. Rien de mieux que de se résigner au mal, s'il vient d'une cause supérieure, immuable, éternelle : c'est pour ce cas, et pour ce cas seulement, que la religion chrétienne a fait de la résignation une vertu. Courber la tête devant l'injustice, se soumettre à la volonté discutable de nos pareils, de ceux qui nous oppriment par le droit du plus fort, ce ne saurait être ni une vertu ni un devoir. Notre devoir à tous, c'est de renouveler, en faveur du bien, de l'indépendance, de la liberté, l'immortelle protestation que Galilée faisait entendre au nom du vrai : *E pur si muove*. La charité chrétienne ne prescrivait pas à Silvio d'abaisser le caractère italien aux pieds de l'Autriche. C'est ce qu'il a fait pourtant, et il n'y aurait encore que demi-mal, si le succès de son livre n'avait tenté les imitateurs : nous avons vu en France un de ses compagnons de captivité, M. Andryane, délayer sa touchante élégie en quatre volumes mal écrits, partout empreints d'une sentimentalité de mauvais goût et d'une résignation affectée qui décèlent le copiste maladroit.

Grâce à Dieu, cette école a fait son temps. Aujourd'hui, si un ancien prisonnier de l'Autriche prend la parole, ce n'est plus pour parler avec tendresse de ses geôliers et nous donner des impressions de cachot semblables à celles que peut éprouver un homme libre dans un voyage autour de sa chambre. Les nouveaux écrivains ne s'interdisent plus les malédictions et les imprécations, même ils en sont peut-être trop prodigues : réaction naturelle, inévitable contre la résignation énervante de l'école de Silvio. Deux ouvrages surtout, bien que d'une médiocre étendue et d'une valeur littéraire très contestable, nous paraissent devoir être signalés ici comme caractérisant cette réaction. L'un nous montre l'auteur retrouvant sa colère des anciens jours pour raconter des infortunes déjà vieilles de trente ans : le temps ne lui a point apporté l'oubli; sa rancune est implacable comme son souvenir. L'autre nous offre le spectacle instructif d'un homme qui trouve jusqu'au fond d'une prison les moyens d'exercer son activité dévorante, qui devient libre parce qu'il a *voulu* le devenir, et qui rencontre pour complice de sa fuite tout un peuple sujet de ses ennemis.

Je dirai peu de chose de M. George Pallavicino et des cent pages qu'il vient de détacher de ses mémoires, encore inédits. Comme citoyen, il a le mérite de ne point trembler, ainsi que Pellico, au souvenir des cachots du Spielberg, où ils ont souffert simultanément; loin de se retirer de la politique, il y a pris depuis sa délivrance, il y prend encore aujourd'hui une part active. Député libéral au parlement de Turin, il est au premier rang des ennemis de l'Autriche, il propage avec ardeur les idées récemment émises par M. Manin, qui propose, comme on sait, de réunir tous les états de la

péninsule sous les lois de Victor-Emmanuel, proclamé roi d'Italie..... après la victoire. Comme écrivain, il est, je le crains, un peu en arrière de son temps. N'est-il pas bien tard pour nous ramener dans ces sombres cellules du Spielberg dont nous connaissons déjà les moindres recoins? On regrette, en lisant ce récit, le talent de Silvio, on regrette même les détails d'Andryane, et l'on chercherait vainement la raison d'être de ce nouvel écrit sur un sujet rebattu, si l'auteur ne nous avertissait qu'il cède, après vingt ans de silence, au besoin de se réhabiliter aux yeux de ses contemporains. Peine inutile! le temps a plus fait pour M. Pallavicino que ne fera toute son éloquence. Compromis dans la conjuration de 1821, il eut le tort de se laisser attendrir un moment par des juges perfides qui, pour lui arracher des aveux, lui représentaient sa vieille mère éplorée et sans appui; il laissa échapper contre ses amis quelques mots accusateurs. Il reconnaît sa faute, il en gémit, il la déplore; n'a-t-il pas le droit d'ajouter qu'elle causa peu de mal et fut bientôt réparée? Dès l'interrogatoire suivant, il feignit la folie pour infirmer ses paroles précédentes, et l'on ne voit pas que Silvio, Maroncelli, Villa et tant d'autres dont il n'avait point prononcé le nom, aient été mieux traités par leurs juges que Confalonieri et Castillia, les seuls qui eussent à se plaindre de son imprudence. Sur ce point, je donne volontiers à M. Pallavicino cause gagnée. Pourquoi faut-il que, par une légèreté impardonnable à son âge, il ait attaqué la mémoire de ce Confalonieri qui lui avait si généreusement pardonné! Je croirais volontiers qu'une admiration complaisante a placé cette illustre victime sur un piédestal trop élevé; mais si l'opinion publique se modifie un jour, ce ne sera pas sur les attaques intéressées et les récriminations tardives de M. Pallavicino.

Ce qu'il y a de nouveau dans l'écrit qui nous occupe, c'est la seconde partie, où nous voyons quel est, dans l'empire d'Autriche, le sort d'un prisonnier auquel le gouvernement accorde un adoucissement de régime. M. Pallavicino était malade; ses nerfs, gravement attaqués, faisaient craindre des accès de folie, et le médecin demandait qu'il fût transféré dans une autre prison, sous un climat moins rigoureux. L'empereur François fit droit à cette requête et donna des ordres en conséquence. Au bout d'un an, il ne fallut rien moins qu'une nouvelle manifestation de la volonté impériale pour que ces ordres fussent exécutés. Par les soins du ministre de la police, le moribond fut conduit en poste à Gradisca. Or Gradisca vaut le Spielberg : la seule différence est dans la douceur relative du climat humide de l'Esclavonie. Du reste, même mobilier incomplet et incommode, même nourriture détestable et insuffisante, même obligation du travail manuel. Au Spielberg du moins, les prisonniers politiques, traités plus durement que les voleurs, n'étaient pas confondus avec eux; à Gradisca, sans doute pour lui faire expier l'adoucissement apporté à sa position, M. Pallavicino dut subir la compagnie d'un coquin émérite, depuis cinquante ans endurci dans le crime, et, afin de n'être pas exposé à sa brutalité, dissimuler toute répugnance pour ses propos obscènes ou vulgaires, pour ses actes les plus cyniques et les plus dégoûtans. S'il fallait en croire le narrateur, il aurait obtenu sur son estimable compagnon un succès oratoire qui lui ferait le plus grand honneur. Il avait quelque argent dont le voleur Ribberschegg convoitait la possession : « Ta bourse! dit un jour ce dernier, ou je déclare que tu as des livres dans ta

paillasse! » Céder, c'était renoncer aux petites jouissances qui rendent seules le séjour de la prison supportable; se laisser dénoncer, c'était compromettre de braves gens. M. Pallavicino trouva un moyen terme : il fit un sermon en trois points, apparemment sur la convoitise, à la suite duquel le vieux voleur tout ému se serait écrié : « Je veux me confesser! » L'expédient était étrange, il fut couronné d'un plein succès, et M. Pallavicino put se croire appelé à faire des conversions.

Cette illusion dont il se berça, et qui ne paraît pas encore dissipée, put contribuer à lui rendre moins pénible le séjour de Gradisca. Il y trouva du reste d'autres consolations moins chimériques, celle notamment de se voir entouré d'âmes charitables qui compatissaient à son malheur et violaient les règlemens à leurs risques et périls, tantôt pour lui faire passer de l'argent et des livres, tantôt pour ajouter à sa ration quotidienne un utile supplément. On aime à constater ces témoignages de la bonté naturelle à l'homme jusque dans les fonctions les plus propres à l'endurcir. Ils nous consolent de certaines persécutions si répugnantes pour celui qui les subit, si dégradantes pour celui qui les exécute, qu'il est impossible même de les indiquer. M. Pallavicino les indique cependant, et il a tort, car de pareilles hardiesses touchent de près au ridicule. Faut-il donc croire que son portrait, tracé par M. Andryane d'une main peu bienveillante, et contre lequel il proteste avec tant de véhémence, n'est pas une caricature?

Ce récit s'arrête, plutôt qu'il ne finit, quand il plaît à l'auteur. S'il a voulu, comme il est permis de le penser, pressentir l'accueil que le public ferait à ses mémoires, c'est un devoir de lui dire la vérité. Les descriptions, les scènes du Spielberg sont usées aujourd'hui : il faut donc sacrifier courageusement toute cette partie. Si toutefois M. Pallavicino a dans ses notes beaucoup d'épisodes comme celui de Gradisca, s'il les anime de son ardent patriotisme, qu'il poursuive la publication commencée : pour peu qu'il se modère et s'observe, pour peu qu'il apprenne à discerner ce qui intéresse les autres de ce qui l'intéresse lui-même, il obtiendra la sympathie de ses lecteurs.

M. Félix Orsini, le dernier venu de ces narrateurs infidèles à la manière du maître, a du moins le mérite de ne pas appeler notre attention sur un passé déjà connu et trop éloigné de nous. Son histoire est d'hier : il y a un an à peine que s'est accomplie sa prodigieuse évasion. Autant qu'on peut en juger par une traduction, puisque l'original italien de ces mémoires n'a pas encore vu le jour, le prisonnier de Mantoue n'est ni un penseur ni un écrivain; hâtons-nous d'ajouter qu'il ne prétend point à la gloire littéraire; son livre est d'un homme d'action, c'est à ce point de vue qu'il convient de prendre l'œuvre et l'auteur. En un pays heureux et calme, dans une situation régulière, M. Orsini serait peut-être, qu'on me passe le mot, un aventurier peu digne d'attention; c'est seulement dans la malheureuse Italie qu'il faut faire plus d'état de ces esprits à l'envers que leur patriotisme aux abois pousse aux plus extrêmes démarches. Quand les entreprises raisonnables sont impossibles, est-il donc étonnant que l'irritation se traduise chez les plus exaltés en tentatives hasardeuses qu'on doit condamner pour les résultats qu'elles produisent et le tort qu'elles font à la cause italienne, mais qu'on serait tenté d'excuser, si l'on ne regardait qu'à l'intention?

Quelques mots sur la vie passée de M. Orsini nous feront connaître par

un frappant exemple l'existence singulière et l'incurable folie de ces conspirateurs aveugles qui croient agir quand ils s'agitent. Né dans les Romagnes en 1819, habitué dès son enfance à entendre maudire le gouvernement des prêtres, sous lequel il vivait, il entra dès l'âge de vingt-deux ans dans les sociétés secrètes. Trois ans après, en 1844, il était jeté en prison, — son père l'y avait précédé sans pouvoir le rendre plus circonspect, — et condamné aux galères à perpétuité, *pour avoir conspiré contre tous les gouvernemens de l'Italie*. Conduit, comme un forçat qu'il était, à Cività-Castellana, il passa quelques mois dans cette forteresse, ancienne maison de plaisance d'Alexandre VI, et où l'on conserve encore la chambre de ce pape avec les peintures obscènes qui la décoraient. Il allait être dirigé sur Cività-Vecchia, sa destination définitive, lorsque l'amnistie de Pie IX (juin 1846) vint inopinément le rendre à la liberté. Loin de profiter, comme Silvio Pellico, de la leçon qu'il venait de recevoir, M. Orsini reprit son existence de conspirateur au point où il l'avait laissée en entrant en prison. Il se fait expulser de Florence, et, par son obstination à rentrer en Toscane, force le gouvernement du grand-duc à le faire reconduire, chargé de chaînes, à la frontière des États-Romains. On le trouve prenant part aux mouvemens insurrectionnels des Abruzzes, il est à Rome sous la dictature de Mazzini. Après la chute de la république romaine, il est à Gênes, à Nice, dans le duché de Modène, pris, repris par les gendarmes, par les carabiniers, et leur échappant toujours. Enfin les autorités piémontaises se débarrassent de sa turbulence en l'embarquant pour l'Angleterre.

Pourquoi M. Orsini omet-il dans son récit l'acte le plus honorable peut-être de sa vie politique, je veux dire sa coopération à la défense de Venise? Apparemment cé n'est là à ses yeux qu'un épisode insignifiant dans l'existence d'un conspirateur. N'ayant été, sous les ordres du général Ulloa, qu'un soldat que son incontestable courage n'a pu faire sortir de son obscurité, il estime peu les services qu'il a pu rendre alors à la patrie italienne, comparés à ceux qu'il croit lui avoir rendus en acceptant de M. Mazzini des missions secrètes pour révolutionner l'Italie au lendemain de la défaite. Qu'elles sont étranges les aberrations de la conscience humaine, quand une raison calme et sûre ne vient pas nous éclairer!

A Londres, où il passa cinq mois dans l'intimité de M. Mazzini, l'ancien prisonnier du pape reçut ses instructions et se retrempa pour de nouvelles luttes. Il repartit bientôt (mars 1854) et se rendit en Suisse sous le nom de Tito Celsi. Le mouvement qu'il essayait d'organiser ayant échoué, comme tant d'autres, il fut forcé de se cacher dans les montagnes; il entendit plus d'une fois les balles siffler à ses oreilles, coucha audacieusement au milieu des gendarmes et des tirailleurs qui le cherchaient, se sauva en France, revint en Suisse au mois de juin suivant pour préparer une nouvelle et non moins infructueuse expédition, et fut enfin arrêté sous son pseudonyme de Tito Celsi. Accusé d'avoir introduit des armes dans le pays, il est conduit à Coire. Cette fois encore il échappe aux gendarmes malgré leur vigilance extrême, se cache à Zurich, et prend le nom de George Hernagh, moins pour échapper aux poursuites que pour achever sa tâche interrompue. Le 1er octobre de la même année (1854), il partait audacieusement pour Milan, muni e nouvelles instructions de M. Mazzini.

Quelles étaient ces instructions? C'est ce que M. Orsini ne dit pas, et ce qu'il est fort difficile de conjecturer. Pourquoi de Milan se rendre à Venise, à Trieste, à Vienne et jusqu'à Hermanstadt, au fond de la Transylvanie? Voulait-on sérieusement que le hardi voyageur s'enrôlât dans l'armée autrichienne, ou n'était-ce qu'une feinte pour couvrir le but véritable au cas d'une arrestation? Il ne serait pas impossible que M. Kossuth eût voulu associer la Hongrie aux projets conçus pour l'Italie, et peut-être les deux proscrits souhaitaient-ils de porter la désorganisation dans l'armée autrichienne, afin de frapper l'ennemi commun au cœur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces beaux plans n'étaient que chimères : on avait compté sans la vigilante police du saint-empire. A peine arrivé à Hermanstadt, M. Orsini est arrêté; bien qu'on ne trouvât sur lui ni dans ses effets rien de compromettant, on n'eut garde de le relâcher. Sans savoir qui il était, la police avait flairé le conspirateur; l'ordre d'arrestation était parvenu à Hermanstadt douze heures avant lui.

Je n'entrerai point dans le détail des souffrances que M. Orsini dit avoir subies à cette époque de sa captivité. Ce que nous aimons à reconnaître, c'est que, avec une louable sincérité, il dit le bien comme le mal, et ne cherche point à assombrir le tableau. De son récit, on peut conclure en somme que le régime des prisons autrichiennes s'est adouci, et que plusieurs complaisances sont autorisées aujourd'hui, qui étaient sévèrement interdites au temps de Silvio Pellico. Quoi qu'il en soit, d'Hermanstadt il fut ramené à Vienne, puis à Mantoue. La première partie de ce voyage fut très pénible. Le Danube n'était plus qu'une épaisse couche de glace, et le prisonnier voyageait tout le jour sans qu'il lui fût accordé un moment de répit pour réchauffer ses membres engourdis. Plus heureux, les gendarmes qui l'accompagnaient se relayaient toutes les cinq ou six heures. Dans les hôtelleries où l'on passait la nuit, M. Orsini, quoique malade, était gardé à vue, et à chaque issue de la chambre un soldat montait sa faction, la baïonnette au bout du fusil. On n'eût pas fait plus pour M. Mazzini lui-même.

La police put facilement se convaincre à Vienne, par les interrogatoires, qu'elle avait mis la main sur un de ces hommes qui font beaucoup de bruit pour rien, et qui ont plus d'audace que d'habileté. Poussé dans ses derniers retranchemens, M. Orsini avoua qu'il ne s'appelait point Hernagh, mais il refusa de dire son véritable nom. Était-ce pour ne pas faire connaître son passé? Il aurait dû comprendre que ses réticences mêmes feraient supposer pis encore. Voulait-il, comme il le dit à la police, éviter à sa famille l'humiliation de savoir un des siens dans les fers? C'était oublier que le crime fait la honte et non pas l'échafaud. Une seule de ses réponses nous met sur la trace de son véritable génie : il se donna pour Toscan, et demanda à être envoyé dans son prétendu pays. « Pour m'y conduire, dit-il, on m'aurait fait passer dans des contrées que je connaissais bien et où je pouvais avoir chance de m'échapper. »

Sans tenir compte de sa demande, on l'écroua au fort Saint-George, dans cette place de Mantoue qui donna tant de mal au général Bonaparte en 1796. Il était renvoyé devant la cour spéciale de justice instituée après les événemens de 1848 pour juger les prisonniers politiques. Ce tribunal avait déjà bien mérité du gouvernement autrichien en condamnant à mort, en faisant exécuter une foule de patriotes. Les noms de ces infortunées victimes reve-

naient en mémoire à M. Orsini, et l'avertissaient qu'il entrait dans une de ces prisons au seuil desquelles il faut laisser toute espérance. La surveillance dont il y fut l'objet confirma cette triste impression : treize visites régulières toutes les vingt-quatre heures, sans compter les visites extraordinaires et imprévues, devaient le forcer à se tenir éternellement sur le qui-vive et faire évanouir d'avance tout projet d'évasion. Au prix de ce malheur, le plus grand de tous pour un homme qui ne rêvait que liberté reconquise et nouveaux périls à braver, qu'étaient des privations, des souffrances de toute sorte? La compassion de ses geôliers, au surplus, lui en épargna quelques-unes. Son robuste appétit ne se contentait point de la ration quotidienne, et il n'avait pas encore d'argent pour l'augmenter à ses frais : ces hommes, ordinairement cupides, qui s'engraissent des dépouilles des détenus y pourvurent avec désintéressement, et plus tard ne voulurent point être indemnisés.

M. Orsini parle longuement de la cour de justice et des interrogatoires multipliés qu'il eut à subir. Il serait peu convenable, au moment où le jeune empereur d'Autriche vient de dissoudre ce tribunal, de répéter des accusations sans doute exagérées. J'ai peine à croire, par exemple, que les juges autrichiens apostent de faux témoins. A quoi bon, puisque la procédure n'est pas publique, et qu'on n'en doit compte qu'à l'autorité supérieure? C'est bien assez de ces vices radicaux dans l'administration de la justice : secret des débats, suppression du droit de défense, refus de faire connaître à l'accusé le code criminel, et de lui accorder les plus simples garanties qui sont de droit commun. La cour spéciale de Mantoue, étant purement civile, s'est toujours montrée plus douce dans les formes que les tribunaux militaires. C'est à l'habileté de ses membres, et non à la bastonnade, qu'elle devait les aveux arrachés aux inculpés. Il est vrai que, pour le résultat final, la différence était moindre entre les deux juridictions : trop souvent une condamnation à mort témoignait de leur égal désir de plaire. Pendant que M. Orsini était au fort Saint-George, le colonel Calvi, un des défenseurs de Venise, avec lequel le prisonnier entretenait ces relations murales si connues par les récits de Silvio Pellico, fut pendu presque sous ses yeux.

Ce nouvel acte d'excessive rigueur l'aurait rappelé au sentiment vrai de sa position, alors même que la tolérance qu'on lui témoignait aurait pu un instant le lui faire perdre. Sans doute il lui était permis de chanter, de siffler, de lire et d'écrire; on laissait à sa disposition des livres qui devaient pourtant jouir d'une médiocre faveur auprès de ses juges, Jean-Jacques Rousseau par exemple, et Shakspeare; mais si, comme dit le poète anglais, tout est bien qui finit bien, il est vrai aussi que rien n'est bien que ce qui finit bien, et la perspective de la potence était peu propre à rendre le prisonnier sensible aux adoucissemens de régime que l'Autriche semble avoir tacitement consentis, si elle ne les a prescrits officiellement.

M. Orsini n'était pas homme à gémir et à méditer longtemps d'une façon en quelque sorte platonique. Ses méditations se traduisaient bien vite en actes. « Je ne veux pas finir comme Calvi, il faut donc m'échapper. » Telle fut, à la nouvelle de cette exécution, sa première et désormais son unique pensée. Après avoir donné quelques larmes à son malheureux ami, il court à son lit, enlève les draps, attache à un bout la tasse qui lui servait à boire, et, grimpant à la fenêtre, il mesure la distance qui le sépare du sol. Elle était

considérable, et la tasse revint mouillée; il y avait donc au pied de la muraille un fossé plein d'eau. Cependant rien ne l'arrête : il est sur son terrain, c'est là qu'il faut le voir à l'œuvre.

Ceux qui se figurent que pour s'évader d'une prison il n'y a qu'à scier des barreaux et à descendre par une échelle de cordes n'entrevoient que le dénoûment, et courraient risque de rester captifs jusqu'à la fin de leurs jours. M. Orsini s'y prit comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie. Affaibli par le régime auquel il était soumis, son premier soin devait être de recouvrer ses forces. Il y parvint en se livrant avec assiduité à des exercices gymnastiques et en buvant d'excellent vin. Rien de plus nécessaire pourtant que de dissimuler cette transformation; il continua donc de se montrer docile et résigné. « Je bois, disait-il à ses geôliers, pour charmer les derniers jours qu'il me reste à vivre; ne voulez-vous pas, en me tenant compagnie, m'aider à oublier ma fin prochaine? » Les geôliers n'avaient garde de refuser pareille aubaine : d'ordinaire les prisonniers, plus économes de leurs rares deniers, boivent eux-mêmes leur vin. Un quart d'heure se passait ainsi, et souvent plus. Ce n'était certes pas du temps perdu. « Combien y a-t-il de sentinelles par ici? » demandait négligemment l'amphitryon. Était-il possible de ne pas répondre à un si galant homme? Si d'ailleurs quelque geôlier moins aviné ou plus avisé que les autres gardait le silence, M. Orsini avait des moyens sûrs de lui délier la langue. « Avant de marcher au supplice, disait-il, je dicterai mes dernières volontés, et je vous laisserai ma garde-robe. » A ces mots, les yeux avides de son interlocuteur s'écarquillaient. « Dieu! quel grand homme! s'écriait-il, jamais une plainte, jamais un mouvement de mauvaise humeur ou de colère! » De ces exclamations l'on passait facilement *inter pocula* à dire la disposition du lac qui entoure Mantoue, celle des portes et des ponts, l'heure à laquelle les unes et les autres sont fermés. M. Orsini put même sans danger essayer de la corruption : ses gardiens ne crurent jamais qu'il parlât sérieusement. Dans leurs rapports au président de la cour, ils disaient à l'envi : « Le n° 3 est si bon, si doux, qu'il semble n'aimer personne autant que ses juges et nous. On lui laisserait la porte ouverte, qu'il ne voudrait pas s'échapper. »

Cet excès de bonne réputation faillit faire perdre au n° 3 le fruit de tant de peines et d'efforts. Probablement pour lui être agréable, on le réunit, dans une cellule commune, à d'autres prisonniers. Il dut se soumettre et dire adieu à ses beaux rêves de liberté. Pendant quatre mois entiers, il ne cessa de protester de son désir d'être seul, et comme ce souhait insolite aurait pu paraître suspect, il le motivait par l'intention de poursuivre en paix un ouvrage commencé. On finit par faire droit à sa requête, on le rendit à la solitude; mais un surcroît de précautions lui fit assigner la plus formidable de toutes les cellules; la fenêtre était distante du sol de sept pieds à l'intérieur, de cent quatre à l'extérieur; deux grilles parallèles d'énormes barreaux croisés et scellés en fermaient l'ouverture; au pied de la forteresse, un fossé profond, et au-delà un mur d'enceinte haut de vingt pieds.

Le découragement que de pareils obstacles devaient produire dura peu : M. Orsini s'occupa de se procurer des scies. Comment les mêmes geôliers qui avaient refusé de favoriser son évasion par la porte consentirent-ils à lui procurer les moyens de s'en aller par la fenêtre? Il y a là des mystères

d'inconséquence ou plutôt d'influences que le narrateur s'abstient de nous faire connaître, pour ne pas les révéler en même temps à l'Autriche, et nous ne pouvons en savoir que ce qui s'en dit parmi les Italiens. Tel gardien sourd aux sollicitations discrètes du prisonnier n'aurait pas su résister aux doux accens d'une sirène, gagnée à peu de frais par les agens de M. Mazzini.

Une fois les scies en sa possession, M. Orsini se mit à l'œuvre. Ce n'était pas chose facile que de scier de grosses barres de fer, perché sur le barreau le plus élevé d'une chaise, et dans un équilibre impossible à tenir longtemps. A peine engagé dans ce travail, le prisonnier fut obligé de le suspendre, car il avait été frappé d'un double danger qui le menaçait. D'abord il devait craindre que le bruit éternel des cloches de Mantoue ne l'empêchât d'entendre les pas de ses geôliers. Or, la fenêtre étant en face de la porte, il courait risque d'être surpris avant d'avoir pu descendre de sa chaise. Ensuite il pouvait prendre fantaisie à quelqu'un d'entre eux de visiter les barreaux de la fenêtre. Pour parer au premier danger, il eut la patience de passer des jours entiers l'oreille collée contre la porte, afin de s'accoutumer aux moindres bruits venant du corridor; puis il consacra d'autres longues et nombreuses journées à se tenir attentif auprès de la fenêtre, l'oreille droite contre les barreaux et la gauche vers la porte. Par ces soins minutieux, il rendit son ouïe si fine, que, malgré le tintamarre des cloches, il entendait marcher au loin et même respirer. Quant à la sécurité dont il avait besoin par rapport à la visite possible de ses barreaux, un autre se fût contenté de remarquer que cette visite n'avait jamais lieu; mais les surveillans pouvaient se raviser, et c'était une éventualité qu'il fallait conjurer à tout prix. « Pourquoi, dit-il un jour, n'examinez-vous jamais mes barreaux? Vous n'y manquiez point quand j'étais au n° 3. — Nous ne vous connaissions pas si bien alors, signor Orsini. — A merveille; mais vous savez que mon affaire est faite : il serait donc sage de me surveiller de près, de peur que je ne m'échappe. — Ah! non, répondaient les geôliers. *Il signor* Orsini est un homme, il ne craint pas la mort. D'ailleurs regardez ces barreaux! Nous ne prenons tant de précautions qu'avec les Barrabas; mais avec un homme tel que vous, ce serait mal, bien mal! » Là-dessus le prisonnier leur offrait un verre d'eau-de-vie, plaisantait avec eux, et ils s'en allaient en répétant : *O che grand' uomo! che grand' uomo!*

Le grand homme eut bientôt la preuve qu'il n'avait pas inutilement prodigué son vin et pris ses précautions. Une maladroite tentative d'évasion d'un détenu nommé Redaelli ayant mis tout en l'air au fort Saint-George, l'ordre fut donné d'apporter une rigueur inusitée dans les perquisitions. La chose était grave pour M. Orsini, car il avait commencé de scier ses barreaux. Néanmoins il fit bonne contenance. Même les geôliers lui disant qu'ils lui épargneraient l'injure de leurs visites minutieuses : « Prenez garde, répliquait-il, je vous échapperai d'entre les doigts. » Les geôliers riaient d'un gros rire bête, avalaient un grand verre de vin, et s'en allaient sans rien vérifier.

Pendant ce temps, le travail continuait. Malgré les scies cassées, malgré la difficulté que M. Orsini éprouvait à se tenir sur le haut de sa chaise, malgré l'engourdissement qui le prenait aux pieds et aux mains, un barreau à séparer du mur ne lui coûtait guère plus de quatre jours. Avec un peu de cire et de mie de pain brûlée, il faisait une espèce de ciment couleur de fer pour consolider provisoirement à leur place les barreaux sciés. Que de

fois, pendant ces heures laborieuses, le désespoir s'empara de son âme! Les visites, les bruits du corridor, la fatigue, l'obligeaient à s'arrêter presque à chaque instant, et néanmoins, sous l'impulsion d'une volonté forte, le travail recommençait, de plus en plus pénible, la seconde grille étant assez éloignée de la première pour augmenter sensiblement les difficultés.

La fenêtre ouverte, il fallait des cordes pour descendre. Des draps, des serviettes en étaient la matière indiquée; mais ceux qu'on laissait aux prisonniers pour leur usage étaient visiblement insuffisans, et s'en procurer d'autres ne paraissait pas chose facile. M. Orsini essaya. Le jour venu où l'on devait, suivant l'usage, changer son linge, il se tint assidûment à sa table, en apparence très occupé à lire et à composer. Un geôlier entre, lui apporte des draps propres et le prie de lui remettre les autres. « Laissez-moi finir ces pages, et je vous les donnerai. En attendant, déposez ici votre paquet. » A cette réponse la confiance aveugle des surveillans ne permettait aucune objection. La porte se referme, les draps sont aussitôt cachés par l'heureux possesseur : un peu plus tard les hommes de service étaient relevés par d'autres, et le tour était joué. Le nouveau-venu se présente. « Vous a-t-on changé de draps? dit-il. — Sans doute, » répond M. Orsini. Il ne fut plus question de rien restituer. Avec quatre draps et plusieurs serviettes, l'échelle se trouva bientôt achevée. Désormais tout était prêt : restait à attendre le moment propice pour l'exécution.

Ici encore se présentaient d'assez graves obstacles. Si les nuits orageuses de février et de mars avaient permis à M. Orsini de travailler à la fenêtre sans être entendu des sentinelles, elles avaient en même temps rempli d'eau les fossés; or, comme il devait y tomber dans sa chute, il comprit la nécessité d'attendre que ces fossés fussent à sec. Le moindre bruit l'eût trahi, et s'il s'était présenté tout mouillé pour passer le pont, il aurait infailliblement éveillé l'attention des factionnaires qui en gardaient l'entrée. D'autre part il fallait que le beau temps coïncidât avec le premier quartier de la lune, qui lui donnerait seul assez d'obscurité pour qu'il pût s'aventurer au dehors, le long d'un drap blanc, sur le mur noirâtre de la prison. Un accident imprévu faillit lui faire manquer l'occasion. Dans sa précipitation à descendre de sa chaise à l'approche des geôliers, il se fit un matin une grave entorse. La douleur, si forte qu'elle fût, n'était rien; mais ce retard inévitable ne pouvait-il amener la découverte de ses préparatifs? Cette crainte le décida, au bout de quelques jours, à braver la souffrance, qui n'avait pas encore disparu. Le 29 mars 1855, toutes les conditions nécessaires se trouvant réunies, il attache à sa corde les objets qu'il voulait emporter avec lui, habits de rechange, livres, manuscrits, etc., et les descend au fond du fossé. Il s'était procuré quelques oranges, sachant bien que, s'il se blessait en tombant, il n'éprouverait pas de plus cruelle torture que la soif. Sur le soir, il se suspend à son échelle, dans sa prison, pour en éprouver la solidité; puis, après l'avoir de nouveau cachée, il se met au lit et attend la visite de nuit. S'il fallait l'en croire, la fatigue l'aurait emporté sur le besoin de se tenir en éveil, et il aurait profondément dormi. La visite a lieu comme à l'ordinaire; on ne remarque rien des choses insolites qui auraient dû frapper des yeux moins prévenus. A peine les geôliers dehors, M. Orsini se lève et s'élance à la fenêtre; il avait hâte d'en finir. Son passage à travers les barreaux ne s'effectue pas

sans peine; pour abréger, il n'avait scié que ce qui lui avait paru rigoureusement nécessaire. Se tenant alors suspendu à la corde qu'il venait d'assujettir solidement à un trou fait dans le mur, il met ses oranges dans ses poches, — elles l'avaient gêné au passage des grilles, et il s'était vu forcé de les déposer sur le bord de la fenêtre, — il se fait de la muraille un point d'appui pour les pieds et commence sa périlleuse descente dans l'attitude d'un marin, le long d'une corde garnie de nœuds. Il était déjà à quatre-vingt-quatre pieds de sa cellule lorsqu'il sentit la force lui manquer. « La douleur que me causait, dit-il, la tension des muscles était si violente que je ne pouvais la supporter plus longtemps. Je vis alors une corniche qui semblait m'inviter à y appuyer les pieds. Malheureusement la corde me glissa entre les doigts, malgré tous mes efforts pour la retenir. Je regardai en bas, et, m'imaginant dans l'obscurité que je n'étais plus qu'à six pieds du sol, je me laissai aller de manière à tomber à quatre pattes. Ce calcul fut l'œuvre d'une seconde; mais beaucoup plus long fut le temps que je mis à tomber, car j'étais encore à une hauteur de plus de vingt pieds. Le coup fut terrible. Je perdis connaissance. En revenant à moi, je sentis une douleur poignante au genou et à la jambe droite. Je crus m'être brisé ce membre. Au bout de quelques instans, je portai une orange à mes lèvres, et je revins à la vie. Quoique la souffrance fût atroce et ne semblât pas diminuer, je recouvrai, par un effort de volonté, assez de force pour changer de bas, de chemise, de pantalon. On a dû trouver sous ma fenêtre les vêtemens que je laissai, avec des peaux d'orange. Je levai les yeux. Si c'était à refaire, me dis-je, je ne tenterais pas l'aventure une seconde fois. »

La réflexion était assez naturelle; mais comme, à tout prendre, il était plus facile désormais de fuir que de rentrer en cage, M. Orsini se traîna, plutôt qu'il ne marcha, vers l'ouverture par laquelle les eaux du lac peuvent être introduites dans le fossé. Il y trouva trop de boue et de vase pour s'y pouvoir risquer. De l'autre côté, toute issue était fermée; impossible donc de parvenir jusqu'aux roseaux pour s'y cacher jusqu'à ce bienheureux coup de cinq heures auquel les portes du pont sont ouvertes à la circulation. Forcé de rebrousser chemin, le fugitif essaya inutilement de grimper sur les arches sous lesquelles il avait passé : la douleur qu'il ressentait au pied le fit retomber sans force au fond du fossé. Plusieurs tentatives de ce genre, entreprises avec ce courage qu'inspire le désespoir, ayant également échoué, le malheureux Orsini finit par perdre toute espérance, tout désir de salut. En ce moment-là il lui eût été indifférent d'être repris. Vaincu par la fatigue et l'épuisement, il dormit une heure. A son réveil, le jour commençant à poindre, il se traîna comme il put le plus près possible de l'endroit où passaient ceux qui allaient traverser le pont. Dans sa détresse il ne pouvait plus rien pour lui-même; sa dernière chance était que, au risque de se compromettre, quelque âme charitable vînt le tirer de là. Combien n'était-il pas plus probable que parmi ceux à qui il s'adresserait il trouverait un dénonciateur!

Le premier qu'il vit arriver était un jeune homme de vingt ans. « Tirez-moi de ce fossé! s'écrie l'infortuné; j'y suis tombé, étant ivre, la nuit dernière. » Le jeune insouciant passe outre, sans faire attention à cette singulière requête. Deux personnes le suivent de près, même demande. « *Povero signore,* disent ceux-ci, si nous essayions de vous tirer de là, nous nous met-

trions dans l'embarras sans vous mettre vous-même hors d'affaire. » D'autres plus hardis s'arrêtent : ils saisissent un bout de corde dont le prudent Orsini s'était pourvu et qu'il s'empresse de leur jeter; ils se mettent en mesure de le hisser. Tout à coup ils lâchent pied, le laissent retomber au fond du fossé et se sauvent : ils avaient entendu les pas de nouveaux arrivans. A chacun le fugitif renouvelait sa demande. Enfin un robuste paysan s'approche, s'arrête, écoute et paraît mieux disposé. Il essaie à lui seul de retirer M. Orsini : ses efforts n'y suffisaient point. Par bonheur, c'était un dimanche, il y avait sur le pont plus d'affluence qu'à l'ordinaire. Le paysan ne se laisse pas intimider; il trouve de braves gens disposés à lui prêter main-forte, et à eux tous ils amènent sur le bord le prétendu ivrogne au moment où, les forces venant à lui manquer tout à fait, il allait retomber au fond du fossé. Il était six heures moins un quart; c'était à six heures que les geôliers devaient entrer dans la cellule pour la visite du matin!

Restait le pont à traverser. « Apprenez, dit M. Orsini à ses sauveurs en les remerciant, apprenez que je suis un prisonnier politique. » Ces bons cœurs s'en doutaient peut-être; en tout cas, loin de s'effrayer à cette nouvelle, ils mirent tout leur soin à ce que l'Autriche ne reprît pas sa victime. Après avoir jeté la corde dans le lac, ils marchèrent en avant et laissèrent M. Orsini derrière eux pour ne pas éveiller l'attention Celui-ci les suivit de loin et péniblement; à chaque pas, il regardait autour de lui. Il boitait, il était couvert de boue et de poussière, ses mains étaient ensanglantées. Quand il eut la certitude de n'être plus en vue des sentinelles, il rejoignit ses généreux compagnons, qui le cachèrent jusqu'au soir dans les roseaux, au bord du lac.

Comment il en sortit, c'est ce que nous ignorons, car il se refuse à le dire pour n'exposer personne aux vengeances de l'Autriche. Ce qu'il y a de certain et en même temps d'admirable, c'est qu'ayant été forcé par la maladie de rester assez longtemps caché à Mantoue ou dans les environs, il ne trouva pas un dénonciateur, pas même un bavard ou un imprudent, parmi ceux qui durent être mis dans le secret. Les perquisitions, les menaces, les promesses de la police n'y purent rien. L'allégresse parmi les Mantouans, même les moins révolutionnaires, fut extrême; on eût dit que l'évasion d'un prisonnier obscur était un événement public.

Bientôt, grâce à cette complicité universelle, M. Orsini put passer en Suisse, et de là en Angleterre. « Arrivé, dit-il, sur le sol anglais, je me sentis renaître. Pour la première fois depuis mon arrestation, je pus dormir tranquille. L'atmosphère anglaise est humide et brumeuse; si je lève les yeux, je ne vois que pluie, neige et nuages, mais je respire, je suis indépendant, je suis libre, et quand je me rappelle mon agonie de prisonnier, d'esclave, alors que je me fatiguais les yeux pour voir un coin de ce ciel bleu et profond de ma chère Italie à travers les barreaux de ma cellule, je me sens pénétré de reconnaissance pour la permission de rester dans la libre Angleterre jusqu'à ce que le travail incessant de mes concitoyens et la mort de quelques-uns d'entre eux me permette de retourner dans mon pays avec mes frères exilés, pour y répandre les bénédictions des institutions libres. »

Ainsi voilà un homme à peine échappé des plus horribles souffrances et d'un supplice probable, parlant avec enthousiasme de cette liberté précieuse dont il a été si longtemps privé, le voilà rêvant déjà aux moyens de

la risquer de nouveau! Et qu'on ne s'imagine pas que ce soit là une bravade passagère, un vain désir de poser en conspirateur, en homme d'action devant ses contemporains : non, cette pensée se retrouve à chaque page du livre, en maint endroit, plus nettement, plus énergiquement exprimée. M. Orsini a donné d'assez éclatantes marques de son courage, de sa témérité même, pour qu'on ne l'accuse pas de n'être brave qu'en paroles. Puisse son évasion, si habilement préparée, si intrépidement accomplie, puisse cet impérieux besoin d'affronter de nouveaux dangers convaincre les malveillans que ce n'est point le cœur qui manque à l'Italie! Malgré les conditions désastreuses au milieu desquelles ce pays se débat aujourd'hui, M. Orsini n'y est point une exception. Les Italiens ont prouvé par les héroïques combats de la campagne de Lombardie, par leur attitude au milieu des troupes françaises sous l'empire, et surtout par la continuité de leur résistance passive depuis cinquante ans, qu'ils ne méritent pas le reproche de lâcheté. Ce qui leur manque, c'est de savoir unir leurs forces et en faire un sage et utile emploi. En attendant ce progrès si désirable et si nécessaire, ce ne sont pas des indices à dédaigner sur l'état de l'Italie que les plaintes encore vives, après vingt ans, de ce prisonnier du Spielberg à qui l'âge et les souvenirs n'ont pas glacé le cœur, que les impétueux élans de ce conspirateur acharné, qui croit n'avoir point fait assez pour sa patrie tant qu'il n'aura pas versé pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang, et surtout l'active complicité de ces bourgeois des villes, de ce peuple des campagnes, qui, s'il n'a pas su toujours se rallier pour prendre part aux batailles de la liberté, se montre du moins si empressé à en sauver les victimes. L'Italie a prouvé, quoi qu'on en dise, qu'elle n'est pas la terre des morts : il lui reste, pour se relever comme nation, à tirer parti des forces vitales dont la nature ne s'est pas montrée moins prodigue à son égard qu'envers tous les grands peuples.

F.-T. PERRENS.

Œuvres inédites de Leibnitz (1). — Le mérite de l'intéressante publication que poursuit depuis trois années déjà M. Foucher de Careil n'est pas, jusqu'à présent du moins, de rien changer à ce que l'on savait de la vie ou de la doctrine de Leibnitz. La biographie du grand homme, si souvent retracée depuis Fontenelle et Brucker, a été en quelque manière épuisée en 1842 par M. Guhrauer, de si regrettable mémoire, et M. Guhrauer lui-même n'a guère fait alors que coordonner, avec le talent qui lui appartenait, les nombreux travaux de ses devanciers. Quant à la doctrine, quant à la suite des inventions et des idées, ces véritables événemens de la vie des philosophes qui ont le bon esprit de ne vouloir être que des philosophes, on peut dire que déjà au dernier siècle le gros recueil de Dutens, dans lequel se sont fondus tous les recueils précédens, et notamment ceux de Raspe, de Desmaizeaux et de Bousquet, les avait complétement fait connaître. Leibnitz en effet n'est-il pas tout entier dans la *Théodicée*, les *Nouveaux Essais*, les *Lettres à Clarke* et la *Correspondance avec Bernouilli*, et quand on a médité ces chefs-d'œuvre, ne connaît-on pas le beau génie auquel ils sont dus? Bien des opuscules inédits ont vu le jour depuis lors; mais aucun, pas même le plus important

(1) Publiées par M. Foucher de Careil, 2 vol. in-8°, Paris, Durand, 1857.

de tous, *la Monadologie*, que publia Erdmann en 1814, n'a rien ajouté de bien notable à ce que l'on connaissait de l'immortel auteur de la *Théodicée*. MM. Guhrauer, Grotefend, de Rommel, Pertz, Gerhardt de Salzefeld, en donnant successivement dans ces dernières années le *Projet d'expédition en Égypte*, les *Écrits allemands*, la *Correspondance avec Arnauld* et *avec le landgrave de Hesse*, enfin de nombreux fragmens historiques et mathématiques, ont fait beaucoup pour la préparation de l'édition complète que le monde savant attend encore; mais leurs curieuses recherches n'ont pas abouti à révéler une seule idée vraiment nouvelle du grand philosophe. La publication de M. de Careil est du genre de ces dernières, et c'est ce qu'il faut commencer par se dire pour la juger ensuite tout ce qu'elle vaut. Lui demander davantage et s'attendre à y trouver quelque chose d'intellectuellement inédit, si je puis m'exprimer de la sorte, ce serait s'exposer à un mécompte préjudiciable à l'estime même que l'on doit faire du travail du nouvel éditeur.

Le mérite de la publication de M. Foucher de Careil, et dans ces limites il est, à notre avis, de premier ordre, c'est d'éclairer certaines parties de la croyance philosophique de Leibnitz d'un jour sinon nouveau, du moins singulièrement saisissant et pur. S'il y avait jusqu'ici, — pour les lecteurs superficiels s'entend, pas un des autres n'avait pu s'y tromper, — quelques doutes sur le vrai caractère de la philosophie leibnitienne, ces doutes aujourd'hui sont levés, et les nouveaux opuscules achèvent de mettre l'originalité du puissant penseur de Leipzig dans une complète lumière. Les critiques notamment à qui la lecture de la *Théodicée* n'avait pas suffi à démontrer que Leibnitz n'était ni un fataliste, ni un panthéiste, devront, après ce que vient de donner M. Foucher de Careil, renoncer tout à fait à la belle idée qu'ils ont eue de voir dans l'héritier de Descartes un élève des *rose-croix* et un théosophe de l'école d'Alexandrie. Les nouveaux opuscules ne permettront plus du moins à personnne de se figurer un Leibnitz différent de celui qui s'est peint lui-même dans tant de chefs-d'œuvre.

C'est encore la bibliothèque de Hanovre, cette inépuisable mine qui ne cesse depuis Feller de satisfaire à la curiosité des éditeurs de Leibnitz, qui a fourni à M. Foucher de Careil les intéressans papiers qu'il publie. Est-ce la fin, et après tant de recherches les matériaux d'une édition complète sont-ils donc tous réunis? Leibnitz a tant pensé et tant écrit, et sur tant de sujets, qu'il est difficile de répondre à la question. Nous inclinerions, quant à nous, vers la négative, et vraisemblablement les tiroirs magiques de la bibliothèque de Hanovre gardent encore pour les bibliophiles à venir des surprises de plus d'un genre. Comment se fait-il, par exemple, que parmi tant de pieux et curieux leibnitiens, pas un, à notre connaissance, n'ait décrit le meuble unique que le grand homme avait devant lui lorsqu'il travaillait, et qu'il y a quelques années j'ai vu encore au milieu d'une des salles de la bibliothèque de Hanovre? Je veux parler d'une armoire dont la construction toute spéciale explique d'une manière frappante l'un des secrets de la composition littéraire de Leibnitz. C'est un casier en deux pièces, roulant sur des charnières, et qui, lorsqu'il est ouvert, offre une double rangée, horizontale et perpendiculaire, de petits compartimens étiquetés et pouvant recevoir chacun un certain nombre de notes. La tradition rapporte que Leibnitz, qui lisait presque toujours une plume à la main, avait sur sa table quantité

de petits papiers sur lesquels il écrivait les maximes ou opinions qui l'arrêtaient dans ses lectures, et qu'il jetait à mesure dans les compartimens divers du meuble aide-mémoire ouvert devant lui. Ce procédé de travail n'explique-t-il pas à merveille l'abondance et l'exactitude extraordinaires de citations dont les ouvrages du grand philosophe sont pleins, et l'espèce de mosaïque de souvenirs et de réflexions que, d'abord qu'on les ouvre, ils offrent à la vue? Si dans la *Théodicée* notamment la plus prodigieuse érudition s'allie san jamais la refroidir à la plus constante et à la plus sublime inspiration, l'armoire-casier de Hanovre n'y est-elle pas pour quelque chose?

Quoi qu'il arrive cependant, il faut rendre justice à M. Foucher de Careil : il sera difficile désormais de découvrir à Hanovre rien de plus intéressant ni de plus authentique que les lettres et opuscules qui, grâce à lui, viennent de voir le jour. L'authenticité d'abord, premier et essentiel mérite de ces papiers, est au-dessus de tout soupçon : ce sont pour la plupart des autographes. Ils portent d'ailleurs chacun d'un bout à l'autre de leur texte cette signature du génie qui désespérera toujours la contrefaçon. L'aîné des Bernouilli s'avisa un jour, — dans ce temps-là les affaires de la science étaient les grandes affaires, — de proposer aux géomètres, ses contemporains, un problème très difficile, dont la solution, quelqu'excellent mathématicien que lui-même il fût, l'avait longtemps arrêté. Il vint plusieurs réponses, mais une entr'autres de si grande façon que chacun l'admirait. Elle était anonyme. De qui est-elle? se disait-on; mais Bernouilli : « Cela est de Newton; ne voyez-vous pas la griffe du lion? » Les pièces que vient de publier M. Foucher de Careil sont toutes reconnaissables à ce même signe, et quand l'intelligent éditeur n'aurait trouvé à Hanovre que des copies, l'origine pour cela n'en serait pas plus suspecte : elles portent toutes la griffe du lion.

La plus remarquable de ces pièces, et celle aussi que nous signalerons pardessus tout aux amateurs de l'érudition et de la philosophie, est une *Réfutation* complétement inédite de Spinoza, opuscule destiné à détruire tout à fait la fausse idée que quelques critiques allemands, à la suite de Lessing, ont essayé de donner du sentiment de Leibnitz sur la liberté humaine. Il était déjà fort clair, comme nous l'avons dit, que Leibnitz n'avait jamais été panthéiste; mais après avoir lu sa réfutation de Spinoza, il n'est plus possible même de supposer qu'à aucun moment de sa vie le grand philosophe ait eu le moindre goût pour une telle chimère. La *Réfutation de Spinoza* forme, dans la publication qui nous occupe, une brochure à part; le reste se compose de deux volumes remplis des pièces les plus curieuses, mais dont on comprendra qu'il ne nous soit guère possible d'indiquer que les titres. Ce sont d'abord de nombreuses *lettres,* toutes en effet complétement inédites, à Foucher, à Bayle, à Fontenelle, à Hobbes, à Arnauld et à Fardella, qui augmentent d'une manière souvent très heureuse la correspondance déjà si riche de Leibnitz. Ce sont ensuite des fragmens ou mélanges du plus grand intérêt sur le cartésianisme, sur divers articles du *Dictionnaire* de Bayle, sur le système de Locke, etc., qui peuvent servir à confirmer ou à éclairer certains passages importans de la *Théodicée* ou des *Nouveaux Essais*. Enfin nous mentionnerons encore des traductions abrégées du *Phédon* et du *Théétète,* ouvrages qui sont peut-être de la jeunesse de Leibnitz, et de la même date par exemple que les thèses sur *le Principe d'individuation* et sur *l'Art*

combinatoire. Ces derniers opuscules, quoi qu'il en soit, démontrent par un monument sensible, comme le remarque très bien M. de Careil, que Leibnitz avait étudié de très près les ouvrages de Platon, et que la source la plus haute de son inspiration est là.

M. Foucher de Careil cependant ne s'est pas borné à publier les curieux écrits dont nous venons de donner le bien rapide sommaire, il les a fait aussi précéder d'*introductions* enrichies de notes qui lui font personnellement beaucoup d'honneur, et qui témoignent que chez lui l'intelligence du commentateur s'allie de la manière la plus heureuse au goût du bibliophile. Une de ces notes surtout, qui, par son étendue et l'importance du sujet qui y est traité, porterait plus justement le nom de *mémoire*, mérite d'être signalée à l'attention des métaphysiciens et des naturalistes : je veux parler d'une remarquable étude sur la *loi de continuité* qui termine le second volume, et dont il est intéressant de dire quelques mots.

On sait ce que Leibnitz entendait par la *loi de continuité*. La nature, suivant lui, ne fait pas de sauts. Tous les êtres qu'elle contient ne forment entre eux qu'une seule chaîne dans laquelle les différentes classes tiennent si étroitement les unes aux autres ou sont séparées par des différences si insensibles, qu'il est impossible de fixer précisément le point où quelqu'une finit ou bien commence. « Qui sait, disait-il par une prédiction de génie qui, peu d'années après lui, devait se réaliser, qui sait si l'on ne découvrira pas quelque jour des zoophytes, créatures équivoques entre la bête et la plante, qui combleront visiblement l'abîme que nous supposons exister entre le règne animal et le végétal ? » Cette grande vue l'avait charmé ; il y revient sans cesse dans ses écrits, et on l'y voit à chaque instant répéter que le principe de continuité est en physique une méthode aussi certaine et aussi puissante que l'est le calcul des différences en algèbre et en géométrie.

M. Foucher, dans sa note sur ce sujet, après avoir montré, à l'aide des textes tant anciens qu'inédits de Leibnitz, ce qu'il entendait précisément dire en s'exprimant ainsi, fait suivre cette exposition préliminaire, déjà par elle-même remarquable, d'un mémoire original sur le fond de la question, qui, au triple point de vue de l'histoire, de la critique et de l'analyse, nous a paru offrir un grand intérêt. Historiquement, M. Foucher de Careil prouve par des textes décisifs que la loi de continuité était connue d'Aristote, et que Platon ensuite l'avait poétisée à sa grande manière ordinaire dans sa théorie du *perpétuel devenir*. Au point de vue critique, il démontre fort bien que la loi de continuité, entendue comme l'entendait Leibnitz, n'a rien de commun avec l'idée du développement indéfini de la substance première, qui est l'âme du panthéisme. Analytiquement enfin, M. Foucher de Careil fait une application de ce fameux principe à la solution d'une des antinomies de Kant, qui révèle en lui une connaissance et un usage assez rares des procédés les plus déliés de la dialectique. A tous ces titres, on le voit, le morceau dont nous parlons mérite d'être lu avec plus d'attention qu'on n'en accorde d'ordinaire aux préfaces ou aux appendices d'éditeurs; mais puisque nous en signalons ainsi les qualités, nous sera-t-il permis de faire sur le fond du débat une réserve qui manque, à notre avis, au curieux travail de M. Foucher de Careil, et qui en compromet les conclusions?

La grande idée qu'a eue ou qu'a fait revivre Leibnitz de concevoir une

échelle métaphysique reliant entre eux par des différences infiniment petites tous les êtres de la création n'est pas restée, comme on sait, à l'état de pure abstraction dans ses écrits. Après que Trembley, par ses merveilleuses expériences, eut réalisé la prophétie de la découverte des *animaux-plantes* et démontré que le polype était à la fois un animal, puisqu'il se meut, et un végétal, puisqu'il pousse des bourgeons, Bonnet imagina de matérialiser, si je puis ainsi dire, la loi transcendantale énoncée par Leibnitz, et il affirma qu'il existait une échelle continue et réelle des êtres reliés entre eux, sans hiatus, par des espèces mitoyennes et de transition, ne laissant dans la nature aucun vide ni intervalle. C'est ainsi que le singe forma le passage de l'homme à l'animal, la chauve-souris celui des quadrupèdes aux oiseaux, l'anguille celui des reptiles aux poissons, le ver à tuyau celui des insectes aux coquillages, le polype enfin celui des plantes aux insectes. Bonnet eut des disciples, et ceux-ci, renchérissant sur leur maître, comme celui-ci l'avait fait sur Leibnitz, poussèrent le système à bout, et prétendirent que toutes les espèces sont dérivées d'une seule, que toutes les classes ne sont que des ébauches successives de toutes les autres, et qu'il faut voir dans les êtres inférieurs de la création autant de chrysalides d'un prototype toujours le même, qui ne fait que passer du ver à l'homme par une série ascendante d'états divers infiniment peu différenciés l'un de l'autre. Or, il faut l'avouer, entre les conséquences les plus extrêmes de cette théorie et le principe, quelque purement transcendantal qu'on voudra le supposer, de Leibnitz, la distance est si médiocre, que la logique a bientôt fait de la parcourir. Surtout, disait Leibnitz, il n'y a dans la nature « ni vide, ni cahots, » et il attendait du microscope la démonstration expérimentale de son principe. De là à parler comme Bonnet ou ses disciples il n'y a qu'un pas, et il est impossible de ne pas reconnaître à la théorie de la continuité effective des êtres une origine toute leibnitienne.

Or cette théorie, que je vois M. Foucher de Careil s'appliquer partout à laver du reproche de panthéisme, mais que je ne l'entends nulle part, à aucun autre titre, répudier ou combattre, cette théorie depuis quarante ans au moins est soumise à des objections très graves qu'il est regrettable que M. Foucher de Careil ait omises : je veux parler des objections de Cuvier. Je sais qu'il est une école métaphysicienne et physiologiste qui fait peu de cas des admirables travaux de Cuvier, et qui est en train de faire venir la mode de ne plus tenir compte de lui. A la bonne heure, mais le nouvel éditeur de Leibnitz est un esprit plus sérieux, et je suis fâché, tenant comme il fait pour la théorie de la continuité des êtres, qu'il n'ait rien dit de la difficulté qu'il y a à la mettre d'accord avec la diversité de structure, de composition, de type et de plan des individus de différentes espèces, avec la fixité de ces mêmes espèces et avec l'impossibilité de certaines combinaisons d'organes : principes tous démontrés par Cuvier, à l'aide de l'anatomie et de l'histoire des fossiles, de manière à les mettre au-dessus de toute espèce de doute, et qui conduisent à la nécessité fatale d'admettre dans l'échelle des êtres ces interruptions, ces intervalles, ces cahots, ces *hiatus*, ces *saltus* que repoussait Leibnitz. Il est impossible de méconnaître les grands faits mis à ce sujet en lumière par Cuvier et de ne pas confesser avec lui que la structure anatomique des êtres, qui est la même pour tous les individus d'une classe, est absolument différente

dans tous les individus d'une autre classe; que la nature, les fossiles l'ont bien prouvé, depuis qu'elle fait des individus d'une espèce, les a toujours faits semblables, et qu'elle n'a jamais mêlé les formes d'un type avec celles d'un autre; que l'idée d'espèces équivoques, intermédiaires entre les règnes de la nature, est une idée aussi poétique que le sont les imaginations de la mythologie, et qu'enfin jusqu'à ce quelqu'un ait découvert le squelette du sphinx, de Pégase, du minotaure, de la chimère, du griffon ou de la licorne, il n'y a pas moyen d'admettre l'unité de plan ni de création du règne animal. Ces faits, s'ils ne renversent pas tout à fait la célèbre théorie de la continuité, obligent d'en modifier et d'en restreindre singulièrement l'esprit et l'étendue, et il nous semble qu'un commentateur aussi distingué de Leibnitz que l'est M. Foucher de Careil aurait bien fait de ne pas les passer sous silence. Le beau mot du poète antique :

Simia quam similis turpissima bestia nobis!

demeure toujours vrai, et cette ressemblance horrible de l'homme avec la bête couvre un mystère que la métaphysique et la physiologie ne doivent pas se lasser de poursuivre, car elles l'éclairciront peut-être. Il est dangereux néanmoins, dans l'étude de telles questions, de se payer d'hypothèses, quelque spécieuses qu'elles soient, et lors même qu'elles sont revêtues de l'imposante sanction du génie, car ce n'est pas le roman de la nature qu'il s'agit d'écrire, mais son histoire.

Cette critique est la seule peut-être qu'après un examen attentif des *Œuvres inédites* de Leibnitz on se trouve conduit à formuler. Les amis de la philosophie ne peuvent d'ailleurs qu'applaudir à cette publication. Les moindres écrits de l'auteur de la *Théodicée* offrent un modèle que les philosophes de notre époque, tout ensevelis qu'ils sont dans l'étude des manuscrits ou des livres, ne sauraient trop méditer. Leibnitz, lui aussi, était un éclectique, mais d'une sorte toute particulière. Qui a plus lu et mieux su lire que lui? Mais il ne lisait pas pour venir seulement raconter au public ce qu'il avait lu; il lisait « pour prendre le meilleur » de ce que ses devanciers avaient dit, et « aller plus avant; » semblable à l'abeille qui exprime au hasard le suc de toutes les fleurs, non pas pour le recueillir en un tas inutile, mais pour en tirer le miel, il étudiait tout, mais pour s'inspirer de tout.

Puissent les jeunes amis de la philosophie, car c'est à eux surtout que la publication de M. Foucher de Careil s'adresse, profiter du précepte en action que Leibnitz leur y donne! Ils le verront là, comme partout, n'appeler à son aide le trésor des connaissances de ses prédécesseurs que pour l'épurer et l'augmenter. Qu'ils méditent ce grand exemple. Il y a bien longtemps déjà qu'on leur dit : « Lisez et éditez; » il est temps qu'ils se disent à eux-mêmes que la lecture n'est pas la science, et qu'il n'y a rien de plus inédit que ce qu'ils ont dans l'esprit. La vraie devise d'une école philosophique digne de son nom n'est pas « lisons, » mais « pensons. »

CHARLES GOURAUD.

V. DE MARS.

nt
rs
les
es
de
tte
la
du
rie
ent
gué
as-

la
pas
eux
iel-
po-
agit

Eu-
phi-
ires
de
des
que,
lui?
vait
ient
l le
nais

e la
tion
son
er et
déjà
mes
e ce
e de
o.